

BIBL. NAZ.
itt. Emanuele III

II
SUPPL.
PALATINA
A

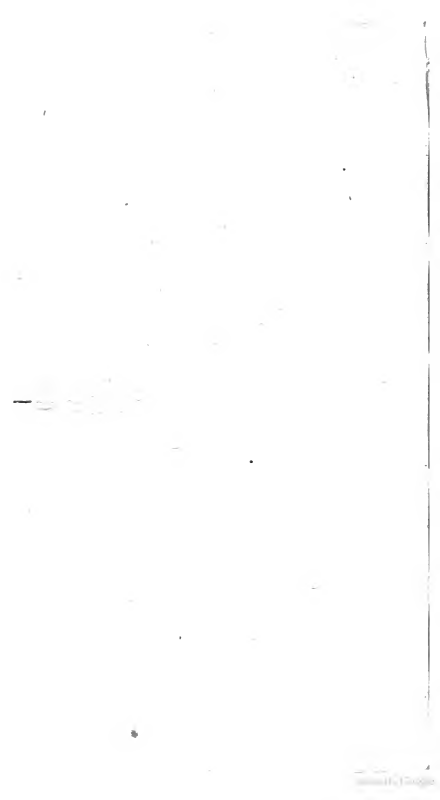
285¹⁴
NAPOLI





525. XIV

II Suppl. Palet. A-285.



604 SBN
HISTOIRE

D U

THEATRE FRANÇOIS,

DEPUIS SON ORIGINE

jusqu'à présent,

AVEC LA VIE DES PLUS CÉLÈBRES

**Poëtes Dramatiques, un Catalogue exact
de leurs Pièces, & des Notes Historiques
& Critiques.**

TOME QUATORZIÈME.



A P A R I S,

hez { **P. G. L E M E R C I E R**, Imprimeur-Libraire ;
rue Saint Jacques, au Livre d'or.
E T
S A I L L A N T, Libraire, rue Saint Jean de
Beauvais, vis-à-vis le Collège.

M. D. C C. X L V I I I.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

CONFIDENTIAL

U I

TO: [illegible]

FROM: [illegible]

SUBJECT: [illegible]

1. [illegible]

2. [illegible]

3. [illegible]

4. [illegible]



5. [illegible]

6. [illegible]

7. [illegible]

8. [illegible]

9. [illegible]

10. [illegible]



PRÉFACE.

LES soins que l'on a pris, en composant ce quatorzième Volume de l'Histoire du Théâtre François, font pérer, sans trop se flatter, qu'il chevera de décider du succès de l'Ouvrage. Le nouveau siècle dans lequel entre ce Volume, dont la suite paroîtra incessamment, remplira les souhaits de plusieurs personnes, qui par une impatience, à laquelle il n'a pas été possible de répondre plutôt, demandoient l'Histoire du théâtre de nos jours.

Tome XIV.

ij P R E F A C E.

Ce nouveau Volume commence en 1696. & finit en 1708. inclusivement , & contient les Extraits de cent huit Poèmes Dramatiques , les Vies de dix Auteurs , qui ont travaillé dans ce genre , & celles de quatorze Acteurs & Actrices , morts ou retirés depuis 1693. jusques & compris 1708. Ces derniers articles rassemblent des faits curieux , & absolument ignorés jusqu'à présent.

Au nombre de ces articles est celui de *Mademoiselle Champmeslé* , que nous avons particulièrement promis de donner, (a) pour répondre à un endroit des *Mémoires sur la vie de feu M.*

(a) A la fin de la Préface du treizième Volume de cette Histoire.

PREFACE. ij

Racine , où cette Actrice est représentée comme une vraie machine , sans esprit , & sans nul talent pour le Théâtre ; & dont feu M. Racine a si bien fait agir les ressorts , que cet Automate a paru aux yeux du Public une excellente Comédienne. A ce prodige de l'art , on ajoute ; que M. Racine témoigna une indifférence marquée pour la personne de Mademoiselle Champmeslé.

Nous n'avons pas cru devoir citer dans l'article en question , les Mémoires dont nous venons de parler ; nous nous sommes contentés de prouver par des faits attestés , que Mademoiselle Champmeslé étoit célèbre au

iv *P R E' F A C E.*

Théâtre , avant de connoître M. Racine ; que ce dernier , après lui avoir vû représenter *Hermione* dans la Tragédie d'*Andromaque* , en fut si satisfait , que dès ce jour il lui destina les rôles les plus brillans de ses Pièces ; qu'à la vérité il se donna des soins pour les lui faire jouer. Mais cette attention de M. Racine pour Mademoiselle Champmeslé, n'intéressoit-elle pas encore plus sa propre gloire , que celle de cette Actrice ? Nous avons avancé sur l'autorité d'un Auteur qui vit encore , que le Maître devint l'Amant de son Ecoliere , & que malgré les infidélités de celle-ci , il ne s'en détacha qu'après que cette Comédienne

P R E' F A C E. v

l'eut sacrifié publiquement au Comte de Tonnerre , dont elle devint éperduement amoureuse.

Quoi qu'il en soit, nous conviendrons que Mademoiselle Champmésle n'avoit qu'un esprit médiocre ; mais ce défaut , qui est assez commun dans le monde , étoit réparé en quelque sorte par les leçons qu'elle avoit puisées dans la bonne compagnie , qui se rassembloit souvent chez elle.

Un Anonyme , dans une Lettre qu'il nous a adressée , nous a fait part de quelques observations critiques sur l'Histoire du Théâtre François ; mais ces observations sont d'une si petite conséquence , que nous serions

vj *P R E' F A C E.*

trop satisfaits , si c'étoient les seules & les plus fortes objections , que l'on pût nous proposer ; car nous nous rendons justice , & peut-être avec moins de prévention que l'on ne pense. Au reste ; quel Ouvrage , & sur-tout un Ouvrage d'un genre aussi neuf , si détourné & si difficile à remplir , que celui que nous avons entrepris , peut être sans défauts , & du goût de tout le monde ? Cependant en général , l'Histoire du Théâtre François , instruit & amuse le Public ; il en demande avec empressement la continuation ; ce témoignage n'est point équivoque : nous nous y rendons ; & pour répondre à nos Censeurs ,

P R E' F A C E. vij

nous employons les quatre vers
suivans , que *Ronsard* mit à la
tête de quelqu'un de ses Ou-
vrages.

L'un lit ce Livre pour apprendre ,
L'autre le lit comme envieux ;
Il est facile de reprendre ,
Et mal aisé de faire mieux.



HISTOIRE



HISTOIRE

D U

THEATRE FRANCOIS;

*DEPUIS SON ORIGINE
jusqu'à présent.*

L'AVANTURIER,

1696.

*Comédie en cinq Actes , & en prose ;
de M. DE VIZÉ , non imprimée ,*

*représentée pour la première & unique fois
le Lundi 2. Janvier.*



HISTOIRE de cette Comédie est assez curieuse , & dédommagera sans doute le Lecteur de la perte de cette Pièce. Il y avoit déjà de six ans qu'elle étoit composée , & M. de Vizé en importunoit les Comédiens.
Tome XIV. A

1696.

diens, qui avoient promis de la jouer pendant l'hyver de 1690. ce qu'ils ne purent effectuer. Au commencement de l'année 1691. Messieurs Brueys & Palaprat présenterent leur Comédie du Grondeur. On s'imagine bien que les Comédiens ne balancerent pas long - temps entre ces deux Pièces, & que la concurrence ne fut pas à l'avantage de M. de Vizé. Prévenu du mérite de sa Pièce, il reclama d'abord ses droits assez fièrement, & prétendit l'emporter par la priorité de date : mais dans la suite il borna ses souhaits à obtenir que sa Comédie fût représentée alternativement avec le Grondeur. Voici la copie de la Lettre qu'il écrivit à ce sujet.

L E T T R E

*de M. de Vizé à M. de la Grange ;
Comédien.*

« Ayant quitté hier M. de Champ-
» meslé, que je priai de voir ce qu'on
» pourroit faire pour mettre ma Pièce
» dans le goût de la Troupe, pour être
» jouée ce Carnaval ; des personnes de
» considération vinrent me demander
» s'il étoit vrai que la Troupe m'eut man-
» qué de parole. Je leur dis que j'étois
» de bonne foi, qu'elle ne trouvoit pas
» ma Pièce bonne, mais on me marqua

, avoir trop bonne opinion de moi pour
 , la croire méchante. On parla le soir de
 , cette affaire chez un de mes amis, où
 , la plus grande partie de la jeunesse de
 , la Cour se rend tous les soirs, & l'on
 , dit qu'après avoir vû jouer tant de Pié-
 , ces approuvées par la Troupe, on se-
 , roit ravi d'en voir qu'elle n'approuvât
 , pas, & que puisqu'on en avoit tant
 , risqué des Auteurs de son Corps (a)
 , elle en pourroit risquer une d'un Etran-
 , ger, sur-tout après avoir donné parole:
 , & qu'on en parleroit à *Monseigneur*.
 , Mon ami les pria de n'en rien dire qu'il
 , ne m'eût vû, & je l'ai fortement prié
 , de les empêcher de parler. Je veux bien,
 , pour remettre à la Troupe la moitié de
 , sa parole, consentir qu'elle joue ma Pié-
 , ce alternativement avec le *Grondeur*:
 , mais je lui demande que ce soit dans le
 , Carnaval. Elle en usera comme elle
 , voudra. Si elle me manque de parole,
 , je ne me plaindrai pas, mais je ne lui
 , remets pas sa parole: & il ne doit plus
 , être en question de sçavoir si ma Pièce
 , est bonne, mais de tenir ce qu'ils m'ont
 , promis tout d'une voix, dans deux af-
 , semblées générales. Si le rôle de Made-

(a) Il n'est pas difficile de s'appercevoir que M. De
 Pizé veut parler ici de M. Dancourt.

1696.

» moiselle de Beauval n'est pas digne d'el-
 » le , & que Mademoiselle Desbrosses le
 » veuille bien jouer , un Valet pourra
 » jouer celui de Mademoiselle Desbrosses.
 » J'écris si à la hâte , parce que l'heure
 » de l'assemblée approche , que vous
 » trouverez ma Lettre mal digérée. En
 » tout cas , je puis vous assurer que je
 » n'ai point eu intention de chagriner la
 » Troupe , & que je suis tout à vous.

DE VIZÉ.

*Et sur un petit morceau de papier at-
 taché à la Lettre , il ajoûtoit.*

» Vous pouvez ou lire , ou dire le con-
 » tenu de ma Lettre à la Troupe. Je vous
 » prie de donner* ma Pièce à M. de
 » Champmeslé. »

*Extrait des Registres de la Comédie
 Française , du Lundy 8. Janvier*

1691.

» M. de la Grange a communiqué à
 » la Compagnie une Lettre de M. de
 » Vizé au sujet de la Pièce de L'AVAN-
 » TURIER. Sa Lettre est restée attachée
 » à la feuille d'assemblée , & on lui a
 » fait la réponse , dont la copie est ici
 » inscrite. »

L E T T R E

1696.

*les Comédiens François , en Réponse à
celle de M. de Vixé.*

M O N S I E U R ,

» Notre Compagnie a été bien surpri-
» se à la lecture de la Lettre que vous
» avez écrite à M. de la Grange , au su-
» jet de la Pièce de L'AVANTURIER, après
» toutes les honnêtetés que nous avons
» eu pour vous. Il est vrai , Monsieur ,
» qu'à la première lecture que vous en
» avez faite , nous l'avons acceptée , à
» condition que vous la mettriez en état
» d'être jouée , & lorsque vous vîntes à
» une autre assemblée nous assurer que
» vous l'aviez rendue si parfaite & si
» plaisante , qu'il seroit impossible que
» le Public , en la voyant , ne lui donnât
» des applaudissemens , & ne fît des
» éclats de rire de ligne en ligne : sur cer-
» te assurance , on confirma la parole
» donnée ; mais comme vous n'en fîtes
» point alors de seconde lecture , nous
» n'avons pû connoître en général l'état
» où vous l'aviez mise , que par les rôles
» que vous avez donné depuis. Nous
» vous avons prié de vous trouver à la
» lecture de ces rôles , où nous ne trou-

A iij

1696.

» vâmes point ce que vous nous aviez
» promis. Vous ne voulûtes pas vous en
» rapporter à nous, sur ce que vous di-
» tes que des personnes fort éclairées
» avoient approuvé votre Pièce. Nous
» vous priâmes de les faire trouver à la
» seconde lecture que vous en deviez
» faire Samedy dernier, pour vous faire
» connoître que nous ne voulions pas en
» être les seuls Juges. Vous n'avez pas
» voulu que cela fût de la sorte, & vous
» vîntes seul nous lire votre Pièce. Nous
» fûmes donc obligés de vous dire nos
» sentimens, qui furent tous, que vo-
» tre Pièce n'étoit point en état d'être
» jouée avec succès. Nous entrâmes
» même dans le détail du premier & du
» second Acte; & vous nous parûtes
» persuadé qu'il étoit absolument néces-
» faire de changer beaucoup de choses
» dans ces deux Actes, & dans toute la
» disposition de la Pièce, sans quoi elle
» ne vous feroit pas assurément d'hon-
» neur. Après cela, Monsieur, vous ne
» devez pas trouver étrange que nous
» ne risquions pas votre Pièce, puisqu'il
» s'agit autant de votre réputation que
» de votre intérêt. Nous sommes, Mon-
» sieur, vos très-humbles serviteurs. »

LES COMEDIENS DU ROY.

Cette Réponse très-polie, & en même temps très-ferme des Comédiens, calma pour quelque temps les inquiétudes de M. de Vizé : mais il renouvela ses instances aussi-tôt qu'il eût appris qu'on avoit cessé les représentations du *Grondeur*. (a) Nous rapportons une des Lettres qu'il écrivit alors aux Comédiens. Elle est d'un style bien différent de la précédente.

1696.

L E T T R E

De M. de Vizé aux Comédiens du Roy.

» Je crois, Messieurs, qu'après trois
 » paroles données dans trois assemblées
 » générales, vous ne ferez pas plus en-
 » gagés que vous êtes, quand vous me
 » ferez la grace d'annoncer & d'afficher
 » ma Pièce. Je vous le demande, parce
 » que je ne sçais plus que dire à mes
 » amis, qui n'en entendent point parler.
 » J'ai donné des rôles de quatre Actes,
 » croyant qu'on l'étudieroit pour la jouer
 » dès que le *Grondeur* finiroit. Des rai-
 » sons dans lesquelles je ne veux point
 » pénétrer la font reculer; & je vous
 » demande, pour me décharger de cette
 » aventure, de l'annoncer & de l'affi-

(a) La dernière fut donnée le 19. Février.

1696.

» cher. Je ne vois pas qu'il y ait rien de
 » nouveau à cela , puisque c'est la pre-
 » miere Pièce nouvelle que vous devez
 » jouer. Je vous conjure de n'y point
 » perdre de temps , & de la commencer
 » incessamment , quand elle ne devoit
 » être jouée que trois ou quatre fois
 » avant Pâques. Vous mettrez par-là le
 » comble à toutes vos honnêtetés , &
 » vous m'obligerez à être éternellement,
 » Messieurs, Votre très-humble , & très-
 » obeissant Serviteur. » DE VIZÉ.

Pour faire cesser ces plaintes , les Comédiens , dans leur assemblée du Lundy 5. Mars de la même année 1691. délibérèrent ce qui suit :

» Sur ce que M. de Vizé a proposé à
 » la Compagnie de remettre la Pièce de
 » L'AVANTURIER à la Saint Martin ,
 » en cas qu'elle ne puisse être jouée ce
 » Carême. La Compagnie a résolu de
 » faire dire à M. de Vizé par les Quin-
 » zainiers , que sa Pièce ne pouvant être
 » scûe ce Carême , il nous fera plaisir de
 » souffrir qu'elle soit jouée immédiate-
 » ment après Pâques : & en cas que M.
 » de Vizé n'y veuille pas consentir , la
 » Compagnie veut bien la remettre après
 » l'Eté ; à condition qu'elle sera com-
 » mencée le Mercredi 7. Novembre

Du Théâtre François. 9

1691. qu'est le Mercredy de devant la Saint Martin. A l'effet de quoi, M. de Vizé sera averti qu'il n'y ait point d'obstacles de sa part ; parce que la Compagnie a d'autres engagemens pour la saison suivante, & que si cette proposition étoit retardée, la Pièce ne sera point jouée, & la Compagnie ne sera plus tenue d'aucune parole touchant cette Pièce. »

M. de Vizé choisit le dernier parti qu'on lui proposoit, & comme il ne doutoit pas que sa Pièce ne fut jouée dans les premiers jours de Novembre, il se hâta de l'annoncer dans le Mercure d'Octobre, afin de prévenir le Public en sa faveur. » Les Comédiens François commenceront leurs Pièces nouvelles, par une Comédie en cinq Actes, intitulée L'AVANTURIER. Ils la promirent dès l'hyver dernier ; mais comme il ne se trouva pas assez de temps pour la jouer, elle fut remise au commencement de celui-ci. Tout ce que je vous dirai de cette Pièce, qui ne m'est pas inconnue, c'est que son succès dépend de l'attention que les Auditeurs lui prêteront, parce que le sujet étoit fort plein, & tout rempli d'incidens, dont il n'y en a aucun qui n'ait liaison avec un autre, il est mal aisé que l'on n'en

1696.

*Mercuré Ga-
lant, Octobre
1691. pages
294-297.*

1696.

» perde la suite , & qu'on s'apperçoive
» de ces liaisons , pour peu que l'on soit
» distrait. Ainsi tout ce qui compose un
» corps agréable , pourra ne paroître
» qu'un amas de Pièces détachées aux
» ennemis du silence , & qui vont plus
» à la Comédie , pour y troubler l'atten-
» tion de ceux auprès de qui ils se trou-
» vent , que pour l'écouter. Cette Pièce ,
» quoique comique , n'a rien de bas , ni
» rien d'équivoque dont l'imagination
» puisse être salie ; & comme ce qu'on
» y a mêlé de plaisant n'est pas de la
» nature que demandent les gens de mé-
» chant goût , il y a sujet de croire que
» les personnes d'esprit s'y divertiront.
» Peut-être me croirez-vous partial dans
» ce que j'avance , comme si j'avois des-
» sein de prévenir le Public , dont les
» jugemens doivent être libres , & de
» l'engager à décider sur mes sentimens ;
» mais vous ferez , s'il vous plaît , réflé-
» xion que je dis seulement de quelle
» nature est cette Pièce , sans aller plus
» loin. »

Nous ignorons par quel hazard cette
Pièce ne fut point représentée au temps
qu'on étoit convenu. Il semble même
qu'on l'avoit oubliée totalement. Mais
l'Auteur , qui ne vouloit rien perdre ,
profita de l'espèce de succès de sa Comé-

du Théâtre François. 11

liedes *Dames vengées*, pour faire recevoir celle-ci. La chute précipitée de cet ouvrage servit au moins à justifier les Comédiens qui l'avoient refusé pendant plusieurs années.

LA FOIRE SAINT GERMAIN,

Comédie en prose, en un Acte, avec un divertissement, de M. DANCOURT,*

représentée pour la première fois, après la Tragédie de *Bradamante*, le Jeudi 19. Janvier. (Dix représentations, la dernière le 4. Février suivant.)

* La Musique du divertissement est de M. de Gilliers.

• A réussite de la Foire Saint Germain, Comédie en prose, en trois Actes, de Messieurs Regnard & du Fresny, représentée par les anciens Comédiens Italiens le 26. Décembre 1695. engagea M. Dancourt d'en composer une en un Acte sous le même titre, qui eut peu de succès : ce n'est pas que cette dernière Pièce soit supérieure à celle des Italiens, mais c'est une farce, & qui parut déplaire au Théâtre François, quoique le public s'amusât beaucoup des Scènes déçhées & souvent extravagantes, du théâtre Italien. Ceux-ci ajoutèrent deux couplets à leur Vaudeville lorsque la

1696. Pièce des François fut tombée. Nous
allons les rapporter.

M É Z É T I N au Parterre.

Sur l'air, (*Vous qui vous moquez par
vos ris.*)

Deux Troupes de Marchands Forains ,
Vous vendent du Comique :
Mais si pour les Italiens ,
Votre bon goût s'explique ,
Bientôt l'un de ces deux voisins
Fermera sa Boutique.

A R L E Q U I N.

Quoique le pauvre Italien ,
Ait eu plus d'une crise ,
Les Jaloux ne lui prennent rien ,
De votre chalandise
Le Parterre se connoît bien ,
En bonne marchandise.



POLIXENE,

1696.

Tragédie, de M. de LA FOSSE, (a)

représentée pour la première fois, le Vendredi
3. Février.

Le Dimanche 5. Février, jour de la
seconde représentation de cette Tra-
gédie, est remarquable dans notre Histoi-
re. Monseigneur le choisit pour honorer
sa présence la Salle du nouvel Hôtel
de la Comédie Française, & c'est la pre-
mière fois qu'il donna cette marque de sa
bonté aux Comédiens. Heureusement M.
de Vizé, qui se trouvoit alors en assez
bonne intelligence avec eux, n'oublia
pas d'insérer cet événement dans son
Mercure avec ses principales circonstan-
ces. Nous allons transcrire ici le passage.

» Le premier Mars 1688. on donna
un Arrêt du Conseil d'Etat, Sa Ma-
jesté y étant, par lequel il fut per-
mis aux Comédiens François de faire
leur établissement dans le Jeu de pau-
me de l'Etoile, rue des Fossés Saint

Mercure Ga-
lant, Février
1696. pages
276-280.

(a) On trouvera la vie de cet Aueur, à la suite
l'article de sa Tragédie de *Manlius*, sous l'an-
c 1698.

1696.

» Germain des Prez. En conséquence de
 » cette permission, ils y ont fait une dé-
 » pense de plus de deux cent mille livres.
 » (a) *Monseigneur* avoit souvent marqué
 » qu'il leur feroit l'honneur d'aller voir
 » leur Sale, mais la facilité d'avoir la
 » Comédie à Versailles, ayant fait cou-
 » ler le temps insensiblement, ce Prince
 » n'étoit point venu à la Comédie à Pa-
 » ris. Enfin, voulant satisfaire à sa paro-
 » le & à sa curiosité, il vint voir en mê-
 » me temps deux Pièces qui faisoient du
 » bruit, lçavoir une Pièce sérieuse, in-
 » titulée *Polyxene*, & une comique
 » qu'on jouoit alors sous le titre de *la*
 » *Foire Saint Germain*. Les beautés de
 » la premiere attacherent beaucoup ce
 » Prince, (b) & la seconde le divertit. M.
 » Dancourt, qui en est l'Auteur, avoit
 » préparé le compliment que vous allez

(a) Nous avons rapporté ce fait très au long sous l'année 1689.

Mercure Ga-
 lant, Décem-
 bre 1708.
 page 210.

(b) Nous joignons encore une preuve de la protec-
 tion que Monseigneur avoit la bonté d'accorder à M.
 de la Fosse, & à cette Pièce en particulier. « La Tra-
 gédie de *Polyxene* eut un si grand succès, que Mon-
 seigneur le Dauphin ayant résolu de venir voir le
 nouveau Théâtre des Comédiens, qui est celui où
 ils jouent présentement, & qu'ils avoient fait bâtir,
 demanda que le jour qu'il viendrait voir ce Théâtre,
 on représentât la Tragédie de *Polyxene*: & cette
 Pièce reçut de ce Prince & de la nombreuse Cour
 qui l'accompagnoit d'aussi grands applaudissemens que
 ceux que le Public lui avoit déjà donnés. »

lire. (a) Mais Monseigneur n'en voulut point, parce qu'il ne veut point écouter aucunes louanges. . . . La Sale parut ce jour-là dans toute sa beauté, étant éclairée de vingt-quatre lustres garnis de bougies, dont les lumieres firent remarquer & briller les ornemens. »

1696.

Suivant les Registres de la Comédie, Monseigneur donna cent louis d'or, valans 1400 liv. & paya quatre loges 76 livres, & la recette monta à 1331 livres 10 sols.

Ni cette auguste protection, ni la eunesse de l'Auteur, ni l'indulgence que

(a) Voici les termes du compliment.

« C'est avec un très-profond respect que j'ose prendre la liberté de remercier MONSEIGNEUR, de l'honneur qu'il a bien voulu nous faire aujourd'hui. Ce témoignage public de l'estime qu'il a pour le Théâtre, & de la protection dont il nous honore, servira d'exemple, sans doute, & attirera sur la Comédie toute la considération dont elle a besoin. Nous sommes redevables à cette protection glorieuse, de la tranquillité, qui par les ordres du Roy, va désormais être rétablie dans les Spectacles. Vos bontés, MONSEIGNEUR, se font sentir généralement à tout le monde, & elles vous acquerront sur tous les cœurs les mêmes droits que votre naissance auguste vous donne sur les volontés. Nous en sommes très-vivement pénétrés, & si notre profession ne nous met pas en état de sacrifier notre vie pour vos intérêts, elle nous donne au moins l'avantage de la consacrer toute entière à vos plaisirs, avec un zèle, & un attachement qu'il est impossible de ne pas avoir, & qu'il n'est pas possible de bien exprimer. »

1696. l'on doit à un premier Ouvrage, ne purent, si on en croit M. de la Fosse, le mettre à couvert d'une critique sévère. « Comme
 Préface de Polyxène, » c'est ma première Tragédie, je me flat-
 » tois que les Critiques dédaigneroient
 » de l'attaquer ; mais je me suis bien
 » trompé. Elle leur a paru digne de leur
 » envie, & ils m'ont fait l'honneur de
 » me traiter comme un homme, dont
 » ils auroient eu à détruire la réputation
 » déjà établie par d'autres Ouvrages. Ils
 » ont formé aussi-tôt des cabales, qui
 » n'ont rien oublié de leurs artifices ordi-
 » naires, pour décrier ma Pièce, & j'ai
 » eu le plaisir d'y voir souvent quelques-
 » uns de ces Messieurs, qui y venoient
 » exprès pour avertir le Public, par l'air
 » de leur visage & par leur contenance,
 » qu'elle ne devoit pas lui plaire : mais
 » par bonheur pour moi, le Public ne
 » s'en est pas rapporté à eux. Il n'a pu
 » s'imaginer qu'ils y vinssent si souvent,
 » pour le bizarre dessein de s'y ennuyer. »

S'il est vrai que les Critiques aient attaqué le coup d'essai de M. de la Fosse avec autant de soin, & une pareille sévérité dont ils auroient usé à l'égard d'un Poète consommé ; on peut dire aussi, qu'il y répondit sur le même ton. Il méprisait tout ce qui avoit été dit sur les quatre premiers Actes, comme frivole, incapable

able de la moindre impression sur l'esprit
es gens raisonnables, & crut même qu'il
e pouvoit, sans se faire tort, relever ces
égeres censures. « Je ne m'arrêterai (dit-
il) qu'au cinquième Acte, qui a été le
plus attaqué, & dans lequel ils pré-
tendent que j'ai fait des fautes que l'on
ne peut pas défendre. . . . La première
de ces fautes, qui passe chez eux pour
absolument insoutenable, c'est où Po-
lyxene déclare à Ulysse le dessein que
Pyrrhus a formé de la sauver par la
fuite. Ils disent qu'il y a trop d'ingrati-
tude à cette Princesse d'exposer par-là
si inhumainement deux Princes qui
ont hazardé tant de choses pour elle.
Mais je prie ces Messieurs de considé-
rer, qu'en parlant de Pyrrhus, elle ne
dit rien qu'Ulysse ne sçût déjà. . . .
Quant à Telephe, elle n'en parle point.
Il est vrai qu'elle dit qu'elle doit fuir en
Mysie, mais quoique Telephe en fût
Roy, tout le monde le croyoit mort,
& Ulysse ne pouvoit pas juger qu'il eût
part à cette entreprise. D'ailleurs Poly-
xene se livrant e le-même entre les
mains d'Ulysse, il n'a plus de soupçons
à éclaircir. Toute son attention n'est
plus qu'à voir ce qui arrivera à la Prin-
cesse. Je demande maintenant si cet en-
droit est insoutenable ! » Oui, lui pou-

1696. voit-on répondre, & tout ce que vous ajoutez pour excuser Polyxene ne sert qu'à faire voir encore plus clairement que son action est tout-à-fait extravagante. Votre raisonnement est absurde, on pourroit sans beaucoup de peine en trouver de plus spécieux ; mais tout ce qu'on allégueroit n'empêchera pas qu'on attribue à une fausse délicatesse, à un héroïsme ridicule, ou plutôt à une noire mélancolie le motif qui oblige cette Princesse à se dévouer à la mort, & à rendre inutiles les efforts que Pyrrhus fait pour lui sauver la vie, sur-tout, après avoir avoué à ce Prince que son amour ne lui est pas indifférent.

M. de la Fosse a mieux répondu à la seconde objection qu'on lui fit, d'avoir falsifié l'histoire dans la mort de Polyxene. Loin de le blâmer on doit lui sçavoir gré d'avoir adouci l'action atroce de Pyrrhus. (a) » Plusieurs personnes judicieuses (dit M. de la Fosse) se sont rendues à mes raisons ; mais, m'ont dit quelques-uns, pourquoi faire faire le récit de cette mort par Pyrrhus même ? L'état où il est, lui laisse-t-il l'esprit assez

(a) M. Pradon en avoit ouvert la première idée dans la Tragédie de la Troade, où il a feint que Polyxene, prête à être immolée par Pyrrhus, lui arrache le fer, & se le plonge dans le sein.

ibre pour raconter un tel accident ? Mais pour peu de bonne volonté qu'ils eussent eu pour moi, auroient-ils dû regarder cela comme un récit ? Pyrrhus, au désespoir de son malheur, est désarmé & entraîné par son ami vers sa tente. Il rencontre son Rival à qui il demande la mort, & pour le porter à la lui donner, il lui apprend comme il vient de tuer lui-même la Princesse qu'ils aimoient tous deux. N'est-ce pas là une action, plutôt qu'un récit ? »

Ces raisons nous paroissent d'autant mieux fondées, que la situation dont on parle ici est une des plus belles du Poëme, & peut-être la seule qui soit intéressante. Au reste, nous aurons plus d'indulgence que les Censeurs dont M. de la Fosse se plaint. Ils s'étoient amusés à éplucher les quatre premiers Actes de Polyxene, & nous n'en parlerons point du tout, parce qu'en effet ils n'en méritent guère la peine. On peut dire seulement en général, que le sujet de cette Tragédie est fort simple, mais chargé d'incidens mal préparés, & qui ne servent qu'à le remplir de confusion. Et qu'au surplus on n'y trouve ni caractère, ni situations, ni intérêt. Quant à la versification, comme celle de l'Auteur a toujours été un peu foible, il ne faut pas s'étonner si celle-ci

l'est extrêmement , peu correcte & assez dure.

1696.

Il y avoit un peu plus de trois ans que M. Campistron sembloit avoir renoncé au Théâtre , lorsque M. de la Fosse donna sa *Polyxene*. Tout le Public regarda ce nouveau Poëte comme le seul capable de réparer la perte du premier , & de soutenir la Scène tragique , qui languissoit furieusement depuis quelque temps : & pour l'encourager reçut son Ouvrage

Mercuré Ga-
lant , Mars
1696. p. 316.

avec beaucoup d'applaudissemens. « Je vous mandai le mois dernier , (dit M. de Vizé) que la Troupe des Comédiens du Roy avoit représenté une Pièce sérieuse , qui par sa beauté avoit réveillé le goût de la Tragédie. Cette Pièce qu'on appelle *Polyxene* , a eu quantité de partisans fort considérables ; & son succès a justifié tout le bien qu'ils en ont dit. »

En 1718. les Comédiens hazarderent de remettre cette Tragédie au Théâtre. Le sieur Beaubour se chargea du rôle de *Pyrrhus* , & Mademoiselle Desmare de celui de *Polyxene*. Ceux de *Telephe* , d'*Ulysse* , & d'*Arface* , furent joués par les sieurs *Quinault* , le *Grand* , & *Fontenay*. Un Mémoire manuscrit du temps nous assure qu'elle fut alors fort bien reçue du Public : cependant les Registres

le la Comédie marquent qu'elle ne fut
ouée que trois fois. Elle avoit eu dix-sept
représentations dans sa nouveauté. Les
principaux rôles étoient remplis par
Mademoiselle de Champmeslé, & par les
seigneurs Beaubour, Baron le fils, Roselis,
& Guérin.

A G R I P P A ,

O U

A M O R T D'AUGUSTE ;

*Tragédie de M. de RIUPEROUS ,
non imprimée ,*

représentée pour la première fois le Lundi 19.
Mars , & pour la seconde & dernière le
Dimanche 25. du même mois.

Monsieur de Vizé , ami de l'Auteur ;
avoit annoncé cette Tragédie avant
qu'elle parut ; * mais la manière dont
elle fut reçue du Public , lui imposa silen-
ce. Il n'osa pas même l'insérer dans le
Catalogue qu'il donna des Pièces de cet
Auteur , dont il rapporte la mort , dans
le Mercure du mois de Juillet de l'année
1706.

* *Mercurius
Galant , Fé-
vrier , 1696,
page 328.*

1696.

LE VIEILLARD COURU,

O U

LES DIFFERENS CARACTERES
DES FEMMES, (a)*Comédie en cinq Actes , & en prose ;
de M. DE VIZE' , non imprimée ,*Représentée pour la première fois le Samedi
vingt-quatre Mars.

Nous ne connoîtrions qu'imparfaitement le titre de cette Comédie , si l'Auteur n'avoit eu la sage précaution de le conserver tout entier, avec une idée de l'Ouvrage , dans son *Mercuré Galant*. Voici de quelle façon il l'annonça.

Mercuré Galant,
Février 1696. p. 328.

« Dès que les plaisirs innocens seront de retour , on verra paroître sur la Scène deux Pièces nouvelles, dont l'une est sérieuse ayant pour titre *Agrippa* ou *la Mort d'Auguste* ; l'autre est une Comédie intitulée *le Vieillard couru* , ou *les différens Caractères des Femmes*, de l'Auteur des *Dames vengées* , qui

(a) Sur les Registres de la Comédie , cette Pièce n'est inscrite que sous le premier de ces deux titres.

» parurent l'année dernière , & dont on
 » n'a pû reprendre les représentations : 1696.
 » les principaux Auteurs de cette Pièce
 » ayant été incommodés pendant cet
 » hyver. »

« La premiere représentation de la Mercurie Ga-
 » Comédie intitulée *le Vieillard couru* , lant , Mars
 » ou *les différens caracteres des Femmes* , 1696. pages
 » ayant été faite il y a huit jours , plu-
 » sieurs s'appliquerent à chercher de la
 » vérité dans les portraits qu'on y fait de
 » quantité de Maîtresses du Vieillard ,
 » quoique l'Auteur n'ait eu intention de
 » peindre personne , mais seulement de
 » donner des Amantes au Héros de la
 » Pièce , qui , suivant son sujet , devoit en
 » avoir beaucoup. Il n'est pas impossible
 » que plusieurs de ceux qui ont fait des
 » applications se soient trompés de bon-
 » ne foi , mais il est sûr que d'autres cher-
 » chans à perdre la Pièce , & à exciter
 » du murmure , ont fait exprès de fausses
 » applications , puisque de différens por-
 » traits placés en divers Actes , ils ont
 » pris des morceaux , & les ont joints
 » pour en composer quelques-uns , &
 » appliquer à une seule personne ces dif-
 » férens morceaux joints ensemble , quoi-
 » qu'ils ayent été faits pour plusieurs , &
 » sans qu'on ait eu d'autre objet que
 » d'entrer dans le naturel , soit à l'égard

1696. » du beau , soit à l'égard du laid de la
 » plûpart des Femmes. Voilà ce qui at-
 » tira tant d'ennemis à cette Pièce , le
 » premier jour qu'elle parût : mais le
 » nombre de ses Auditeurs ayant été
 » grand & équitable dans les représen-
 » tations suivantes , l'Auteur doit être
 » satisfait de la justice que le Public lui
 » rend , en dépit des ennemis qu'il s'é-
 » toit innocemment attirés. »

L'Auteur s'est bien gardé de nous dire
 que cette Pièce n'a eu que trois repré-
 sentations , dont la dernière fut donnée
 le Vendredy 30. Mars , & qu'elle ne
 rapporta que deux cens liv. neuf sols. Il
 se flatta même que sa Pièce seroit reprise

Mercuré Ga- après Pâques : « Sitôt (dit-il dans son
 lant , Avril » Mercuré d'Avril) que l'Actrice dont la
 1696. p. 333. » maladie a fait quitter le *Vieillard cou-*

» ru , ou les différens Caractères des
 » Femmes , le jour même que cette Pié-
 » ce devoit faire le divertissement de la
 » Cour à Versailles , se portera mieux ,
 » on en continuera les représentations. »
 Les Registres de la Comédie font cepen-
 dant foi du contraire.

C'est ici le dernier Ouvrage de M. de
 Vizé qui ait paru sur le Théâtre Fran-
 çois : Il avoit fait encore un Divertisse-
 ment pour Monseigneur , qu'il proposa
 cette même année aux Comédiens , mais
 qu'ils

qu'ils ne voulurent point accepter. Nous
trouvons sur les Registres de la Comé-
die une délibération conçue en ces ter-
mes.

1696.

Du Lundy 30. Décembre 1696.

« M. de Vizé nous ayant écrit au sujet
» de la Pièce qu'il a faite , intitulée DI-
» VERTISSEMENT POUR MONSEIGNEUR ,
» il a été résolu qu'on lui feroit réponse
» & qu'on lui manderoit que sa Pièce
» n'est point , & ne peut-être jouable :
» c'est le sentiment unanime de la
» Compagnie : & ce qui a été résolu. »

LE MARÉCHAL MÉDECIN,

*Comédie en un Acte , en prose , d'un
Auteur Anonyme ,*

Représentée pour la première fois le Samedi
12. May, précédée de la Tragédie de *Béré-
nice*. La septième & dernière représenta-
tion le 23. May.

Sur les Registres, cette Comédie est
quelquefois aussi intitulée *LES HOU-
SARTS*; M. de Vizé l'annonce dans son
Mercure d'Avril 1696. page 333. sous le
titre *DU MÉDECIN DE MANTE*.

1696.

L E B A L,

Comédie en un Acte , & en vers , avec un divertissement , de M. REGNARD ,*

* La musique de ce divertissement est de M. Gilliers.

Représentée pour la première fois , le Jeudi 14. Juin , précédée de la Tragédie de *Zélonide*. Douze représentations , la dernière le Vendredi 6. de Juillet.

Cette Comédie fut jouée dans sa nouveauté sous le titre DU BOURGEOIS DE FALAISE. Elle porte celui du BAL dans toutes les éditions des Œuvres de M. Regnard. Nous ne répéterons point ce que nous avons déjà dit au sujet de la Comédie de la *Sérénade* de cet Auteur. On y retrouve les mêmes défauts , & bien moins de comique. Dans la précédente , il n'y a pas une Scene qui ne soit extrêmement plaisante : celle-ci en contient plusieurs d'inutiles. On s'attend d'abord à une intrigue divertissante : Merlin , & Lisette dont on vante l'adresse , s'associent avec un fourbe encore plus habile qu'eux ; & tout cela ne produit qu'un stratagème assez grossier , & un dénouement puéril , & usé. Il ne falloit point d'adresse pour dégoûter M. de Sorancour de son mariage , & obtenir le

consentement de l'Imbécille Gêronte en faveur de Valere. Tous les personnages de cette Pièce sont faux & manqués. Ajoutez qu'elle a eu grand besoin du secours de la représentation ; le jeu des Acteurs , & la vivacité dont elle a été exécutée , pouvoit en cacher bien des défauts , qui se remarquent très-aisément à la lecture.

1696.

LE MOULIN DE JAVELLE, (a)

*Comédie en prose , en un Acte , avec un divertissement , * accommodée au Théâtre , par M. DANCOURT , (b)*

* La Musique du divertissement est

Représentée pour la première fois , après la Tragédie de *Britannicus* , le Samedi 7. Juillet. (Vingt-huit représentations , la dernière le Lundi 20. Août suivant.)

Quelques compagnies qui donnent ordinairement le ton à un certain cercle de gens ayant par hazard fait plusieurs parties de promenade & de souper au Moulin de Javelle , en firent un récit

(a) C'est un Moulin sur le bord de la rivière de Seine , à une petite lieue de Paris , du côté de la plaine de Grenelle.

(b) Nous croyons ne point faire tort à la mémoire de M. Dancourt , en ne lui donnant cette Pièce

1696. qui excita la curiosité de beaucoup de personnes de la Cour & de la Ville , & qui occasionna quantité d'aventures plaisantes. C'en étoit plus qu'il n'en falloit pour la composition d'une petite Comédie. Celle du Moulin de Javelle eut un succès marqué , & elle le mérite bien. Indépendamment du Vaudeville qui en constitue le fonds , cette Pièce est écrite avec beaucoup d'enjouement & d'esprit ; aussi quoique la mode des plaisirs du Moulin de Javelle soit passée depuis longtemps , la Comédie dont nous rendons compte , a été reprise plusieurs fois , & le Public en a toujours paru très-content.

qu'à titre de Réviseur & de Correcteur , car voici pour notre justification ce que nous trouvons sur le Registre de la Comédie de l'année 1696.

Assemblée
de la Compagnie
du 7.
May 1696.

On a accordé à M. Michault , de qui on a lû à l'assemblée une petite Pièce intitulée : *Le Moulin de Javelle* , d'entrer à la Comédie *gratis* , pendant l'année , quoique la Pièce n'ait pas été acceptée , afin de l'encourager à travailler , & qu'il puisse connaître le Théâtre , en voyant la Comédie , & cela sans tirer à conséquence pour d'autres : sauf à la fin de l'année à délibérer autrement.

Ce que nous venons de rapporter , ne seroit pas un fait suffisant pour prouver que M. Dancourt n'est point l'Auteur original de la Comédie du Moulin de Javelle , si l'on n'étoit pas certain qu'il y a beaucoup de Pièces imprimées sous son nom , où il n'a d'autre part , que la correction de la conduite , & le ton du dialogue.

LES SŒURS RIVALES, 1696.

*Comédie en un Acte , d'un Auteur
Anonyme , non imprimée ,*

Représentée pour la première fois le Jeudi 26.
Juillet, précédée de Tragédie d'Héraclius,
& pour la cinquième & dernière le Samedi
4. Août suivant.

LES EAUX DE BOURBON,

*Comédie en prose , en un Acte , avec un
divertissement , * de M. DANÇOURT,*

Représentée pour la première fois , après la
Tragédie de Phèdre & Hippolyte, le Jeudi 4.
Octobre. (Dix-huit représentations , la der-
nière le Lundi 29. du même mois d'Octobre
suivant.)

* La Musi-
que du diver-
tissement est
de M. Gil-
liers.

Nous croyons être dispensés de par-
ler de l'usage des Eaux de Bour-
bon & des effets qu'elles produisent sur
les malades qui en prennent. A l'égard
de la Comédie qui en porte le titre , nous
ne craignons point d'assurer que l'intri-
gue & le dénouement n'ont rien que de
fort commun. Un vieux Baron croyant
signer son Contrat de Mariage , signe
celui de son fils avec la même personne
qu'il vouloit épouser. Ce petit sujet est
rempli par deux personnages épisodiques :

1696.

une Avanturiere qui se fait appeller Madame la Comtesse de Fourbanville , & un Filou qu'on a jetté par les fenêtres dans la rue de l'Université , qui prend le nom du Chevalier de la Bressandiere. Ces deux rôles ne tiennent à rien , & sont d'un bas comique. Les Eaux de Bourbon ont été remises au Théâtre plusieurs fois , mais sans aucun succès. (a)

LES VACANCES,

*Comédie en prose , en un Acte , avec un divertissement, * de M. DANCOURT,*

* La Musique du divertissement est de M. Gilliers.

Représentée pour la première fois , après la Tragédie de *Britannicus* , le Mercredi 31. Octobre. (Quatorze représentations , la dernière le Jeudi 22. Novembre suivant.)

QUoique cette petite Comédie ait eû dans sa nouveauté , un moindre nombre de représentations que la précédente , cependant elle lui est infiniment supérieure par le fond , l'intrigue & le dialogue. Cette Pièce est restée au Théâtre, & on la représente assez souvent.

Mercur de France, Juillet 1731. page 1788.

(a) « Les Comédiens François ont remis au Théâtre au commencement de Juillet (1731.) la Comédie des *Eaux de Bourbon*. Cette Pièce n'a pas fait grand plaisir. Dans le Ballet , deux personnages équipés en malades , buveurs d'eau , paroissent danser dans des fauteuils , ce qui fait une singularité réjouissante. »

LE FLATEUR,

1696.

*Comédie en prose , (a) en cinq Actes ;
de M. ROUSSEAU,*

Représentée pour la premiere fois , le Samedi
24. Novembre. (Dix représentations , la
derniere le 11. Décembre suivant.)

LE caractère de Flatteur mérite d'être exposé au grand jour , & le Théâtre semble être la place la plus favorable pour marquer jusqu'à quel point sont dangereux & méprisables ceux qui jouent dans le monde un pareil rôle ; ainsi on ne peut que louer M. Rousseau d'avoir traité un pareil sujet. Son Ouvrage est celui d'un homme d'esprit ; mais on peut lui reprocher d'avoir manqué le personnage dominant de sa Pièce , en ne le rendant pas assez univoque à son vice ; il est aussi fourbe & aussi fripon , que *Flatteur* ; on peut avoir ce dernier vice , & c'en est bien assez , sans être encore reprehensible des deux autres. L'intrigue en est petite & froide , & les

(a) M. Rousseau fit imprimer sa Comédie telle qu'elle avoit été représentée , c'est-à-dire en prose , & c'est de cette façon qu'elle a toujours été jouée à ses différentes reprises.

autres Acteurs n'ont rien d'intéressant. 1696. Le dénouement est mal arrangé. *Chrissante* revient trop tôt de sa prévention pour *Philinte*, qui est le *Flateur*, & les autres personnages n'en disent pas assez pour confondre pleinement ce pernicieux & faux ami. Nous n'étendrons pas plus loin nos réflexions sur la Comédie du *Flateur*, mais comme Historiens, nous pouvons dire que cette Pièce n'eut qu'un succès médiocre à son avènement au Théâtre, & que les différentes reprises qui en ont été faites depuis ont toujours été reçues avec beaucoup d'indifférence de la part des Spectateurs.

M. Rousseau en faisant imprimer ses Œuvres diverses, y fit entrer ses Poèmes Dramatiques, dans lesquels se trouvent ses trois Comédies représentées sur le Théâtre François. Mais il y fit paroître la Comédie du *Flateur*, en vers. Voici la raison qu'il en donne, à la fin de la Préface qu'il joignit à cette Pièce.

Fin de la
Préface du
Flateur, en
vers.

« Quoique je fusse fort jeune quand
» je donnai la première fois au Public la
» Comédie du *Flateur*, je ne laissai pas
» de concevoir aussi bien que plusieurs
» de ceux qui l'ont le plus approuvée,
» qu'elle étoit du genre de celles qui
» doivent être écrites en vers : mais j'é-

« tois alors si novice dans le métier de
» la versification , que le désespoir d'y
» réussir m'empêcha de l'entreprendre. Je
» crus donc que c'étoit assez pour moi
» d'avoir fait en prose une Pièce raison-
» nable , sans entreprendre un second
» travail au-dessus des forces que je me
» connoissois alors. Cependant l'ayant
» relue depuis dans le dessein de la faire
» imprimer avec mes autres Poësies , j'ai
» compris qu'en la tournant en vers , je
» pourrois la rendre plus digne d'être pré-
» sentée au Public , & j'ai continué mon
» entreprise avec d'autant plus de satis-
» faction , qu'elle m'a donné lieu , non
» seulement de corriger divers expressions
» négligées ou impropres que j'y avois
» laissées ; mais encore de jeter dans
» plusieurs endroits une vraisemblance
» & un feu qui leur manquoit dans
» la prose. J'espère donc que ma peine
» ne sera point perdue , & que le Lec-
» teur me sçaura quelque gré du temps
» que j'ai employé à perfectionner un
» Ouvrage qui attaque le plus dange-
» reux de tous les vices ; & pour le mal-
» heur du genre humain , le plus à la
» mode , & le mieux récompensé. »

Voici la distribution des rôles , lorsque cette Comédie parut au Théâtre.

1696. CHRISANTE, *vieux Gentilhomme fort riche*, Guérin.

ANGÉLIQUE, *fille de Chrisante* ;
Mademoiselle Raisin.

DAMON, *amant d'Angélique*, Baron
le fils.

PHILINTE, *Flateur*, de Villiers.

JUSTINE, *suivante d'Angélique*, Ma-
demoiselle Beauval.

AMBROÏSE, *ancien Domestique de
Chrisante*, Desmare.

FRANCISQUE, *valet de Philinte* ;
La Thorillière.

Quelque peu de cas que le Public
fasse du *Poète sans fard*, on pourroit
peut-être nous demander compte d'un
Quatrain qui se trouve dans cet Ouvra-
ge, & qui parut aux premières repré-
sentations de la Comédie du Flateur.
Le voici.

Cher Rousseau, ta perte est certaine :

Tes Pièces désormais vont toutes échouer.

En jouant le *Flateur*, tu t'attires la haine

Du seul qui te pouvoit louer.

Gacon, Auteur de cette Epigramme,
ajoute, dans son *Anti-Rousseau*, page
212. « Cette Comédie qu'il composa
» d'après lui-même, étoit à la vérité assez

» bien écrite , mais comme elle man-
» quoit de jeu & d'action , elle eut moins
» de succès , qu'elle en auroit eû , si le
» principal caractere eut été moins
» odieux , car c'est un Flateur traître ,
» & qui va à ses fins trop grossièrement ,
» dès qu'il croit être au - dessus de ses
» affaires. . . . Cependant le succès équi-
» voque de cette Comédie l'enorgueil-
» lit si fort , qu'il ne parloit plus que
» de rétablir la Scene , & de remplacer
» *Moliere.* »

POLYMNESTOR,

*Tragédie de M. l'Abbé GENEST ,
non imprimée ,*

Représentée pour la premiere fois le Mercredi
12. Décembre , & pour la cinquième & der-
niere le 20. du même mois.

N*oms des Auteurs & Actrices qui
ont joué dans cette Tragédie.*

LES SIEURS

LES DEMOISELLES

Guérin ,	Roselis ,	Beauval ,
Champmeslé ,	Beaubour ,	Raisin ,
Beauval ,	Lavoy.	Beaubour.
Du Fey ,		

1696.

LE JOUEUR,

*Comédie en cinq Actes & en vers ;
de M. REGNARD ,*

Représentée pour la première fois le Mercredi
19. Décembre. La dix-huitième & dernière
représentation le 27. Janvier 1697.

LEs partisans de M. Regnard voulant l'élever à côté de M. Moliere , ne manquent pas de citer pour exemple la Comédie du Joueur. Cette Pièce est en effet une des meilleures qui soient au Théâtre. Le principal personnage est parfaitement rendu , & autant qu'il étoit possible à tout autre qu'à Moliere de le faire. Si l'Auteur avoit choisi son modèle dans le vil peuple , ou parmi des gens , qui par la bassesse de leur conduite , & de leurs sentimens , méritent d'y être confondus , personne n'en auroit été frappé , pas même ceux sur lesquels il auroit pris son modèle. Il falloit pour toucher l'Auditeur , trouver le secret de l'intéresser pour le Héros de la Pièce , & le mettre dans une espèce d'obligation de le plaindre , & de déplorer le sort d'un galant homme , qui , livré , par un fatal ascendant à une passion funeste , n'a ni assez de

force, ni assez de prudence pour y résister. Valere est précisément dans le cas. Extrêmement aimable, ses manieres répondent à sa naissance, il pourroit passer pour un Cavalier accompli, si par malheur il n'étoit pas livré au jeu avec fureur. Cette passion est l'unique cause de ses désordres, & de tous les accidens fâcheux qui lui arrivent, & elle lui fait enfin perdre l'estime & la bienveillance de sa Maîtresse, & des Spectateurs, qui ne l'abandonnent à sa mauvaise fortune, que parce qu'il ne donne aucune espérance de se corriger.

Il faut convenir que M. Regnard, qui entendoit l'œconomie du Théâtre, en a donné ici des preuves. La Scene se passe dans un Hôtel garni : cette demeure est convenable à un fils de famille, que sa mauvaise conduite a fait chasser de la maison paternelle ; il y fait connoissance d'Angélique, jeune Demoiselle de Province, que le hasard a amené au même lieu. L'amour se mêle de la partie ; Angélique, séduite par la bonne mine du Cavalier, n'est instruite de ses défauts, que lorsqu'elle n'est plus maîtresse de dégager son cœur. La raison & les conseils sont superflus, il faut les expériences les plus fortes pour la convaincre que son Amant n'est qu'un per-

1696.

fide : encore peut-on croire , au moment qu'elle donne la main à Dorante , qu'elle n'est pas entierement détachée de sa premiere inclination. Le plan de cette Fable est très-naturel , & vraisemblable. Les principaux caracteres le sont aussi.

Nous avons déjà remarqué que celui de Valere est parfaitement soutenu. Il est annoncé dès les deux premieres Scenes : & quoique cela se fasse par l'indiscrétion d'Hector son Valet , le Spectateur n'en est pas moins instruit. Valere qui a passé la nuit à jouer avec tout le malheur imaginable , rentre chez lui fort triste. Le défaut d'argent lui laisse le loisir de penser à sa Maîtresse , & d'écouter les remontrances de son pere. Il fait plus , il promet de changer de vie ; le pere s'en flatte , le Valet paroît le croire , & peut-être dans ce moment Valere lui-même en a-t-il quelque légère envie. Cela suffit pour le raccommode avec Angélique , qui ne demande pas mieux , & qui s'y voit encore excitée par un motif de jalousie contre sa sœur. Le don qu'elle fait de son portrait enrichi de diamans , semble être le sceau d'une réconciliation parfaite. Dans l'instant Hector arrive : on peut dire qu'il ne pouvoit pas se présenter plus mal-à-propos. Ce Valet est attaché à son Maître , il connoît son

umeur & ses facultés : à quel dessein amene-t-il un lénitif de bourse, une 1696.
Usuriere pour le tenter ? Quelque résolution que Valere ait prise de ne se jamais dessaisir du portrait d'Angélique, il se trouve en quelque sorte contraint de le faire, pour ne pas laisser échapper l'occasion qui lui est offerte. Jusqu'ici Valere peut paroître excusable. Il soutient au mieux son caractère de Joueur dans la cinquième Scene du troisième Acte : mais il y dément celui d'honnête homme : ses mépris pour Angélique, son ingratitude, sa façon de penser sur le lien conjugal, & le peu de cas qu'il fait du conseil qu'Hector lui donne de retirer au moins de gage le portrait d'Angélique ; tout cela sert à indisposer les Spectateurs contre lui : ils ne sont plus sensibles aux malheurs qu'il éprouve dans la suite, & qu'il ne semble avoir que trop mérité. On ne le plaint plus, on rit de son désespoir, & peu s'en faut qu'on n'applaudisse aux railleries déplacées qui échappent au Valet. La juste punition que le Joueur reçoit au dénouement de la Pièce, est un exemple pour ses pareils, quoiqu'on ne puisse pas se flater qu'ils en profitent plus que celui-ci. Ajoutons que ces différentes situations, sous lesquelles l'Auteur a

1696.

présenté son principal personnage , sont traitées avec tout l'ordre , & l'art imaginable.

Après le rôle de Valere , le mieux soutenu est celui d'Angélique. Qu'on ne dise point qu'elle donne trop souvent des marques de foiblesse ; il y a peu de femmes, qui, à sa place , n'en fissent autant , & qui n'auroient peut-être pas , comme elle , la force d'écouter la raison , & de la préférer aux sentimens du cœur.

Le personnage de Géronte est encore assez bon : il ne ressemble pas aux Vieillards qu'on introduit communément , & qui sont pour l'ordinaire imbécilles , dupes , & déraisonnables. Celui-ci agit toujours avec bon sens.

Nérine est une Soubrette fine , rusée , & d'une espèce peu commune. A l'égard du rôle d'Hector , c'est sans contredit le plus comique de la Pièce , & en même temps celui dont les discours sont plus déplacés , moins naturels , & dont le caractère est le plus équivoque. Tantôt ce Valet paroît fort affectionné à son Maître , & souvent il le trahit très-gratuitement. En général , son caractère est celui de balaour , cependant l'Auteur lui prête quelquefois de l'esprit & de la prudence. Dans un endroit il présente un Mémoire écrit

rit de sa main : & dans l'Acte suivant il ne sçait plus lire. On voit sans peine, que rien n'est moins conséquent à ce personnage : mais il faut avouer qu'il est toujours plaisant. C'étoit l'unique but de l'Auteur, il a tout sacrifié pour y parvenir, & a mieux aimé sortir du naturel, & de la bienséance du théâtre, que de laisser échapper la moindre plaisanterie que son sujet pouvoit lui fournir, & qu'il semble même avoir épuisé à cet égard. Sans ce motif Regnard auroit supprimé les rôles du Marquis, & du Maître de Triéstrac, qui sont dans le bas comique, absurde, & ridicules. Il ne reste plus qu'à terminer la Comtesse, Dorante & Madame la Ressource. Le personnage de la dernière est assez bien imaginé, mais est mal rendu, & n'est pas assez lié à la Pièce. Celui de Dorante est pitoyable. Le rôle de Madame la Ressource quoique court, est un des meilleurs, des plus nécessaires : cette Usurière annoncée dès le premier Acte : sa scène avec Valere à la fin du second, excellente, & enfin c'est elle qui procure un dénouement très-heureux, tiré des fonds de l'intrigue. (a)

(a) Voici de quelle façon les rôles de cette Pièce

En faisant imprimer cette Pièce, M.
1696. Regnard y joignit une petite Préface,
que nous rapportons d'autant plus vo-
lontiers, qu'on ne la trouve dans au-
cune édition des Œuvres de cet Auteur.

Préface de la
Comédie du
Joueur, de
M. Regnard,
1697.
« Cette Comédie eut beaucoup plus de
succès que l'Auteur & les Acteurs n'a-
voient osé l'espérer. Il y avoit contre
elle une cabale très-forte, & d'autant
plus à craindre, qu'elle étoit composée
des plus séditieux frondeurs des Spec-
tacles, & suscitée par les injustes
plaintes d'un plagiaire, qui produisoit
une autre Pièce en prose sous le même
titre, & qui la lisoit tous les jours dans
les Caffés de Paris. Les personnes qui
s'intéressent à la réussite de cette se-
conde Comédie du *Joueur* ont pu-
blié d'abord que la première étoit très-
mauvaise. La Cour & la Ville en ont
jugé plus favorablement : & il seroit à
souhaiter pour eux que l'Ouvrage qu'ils

furent distribués dans sa nouveauté.

GÉRONTE, . . . Le Sieur Guérin.
VALÈRE, . . . Le Sieur Beaubour,
ANGÉLIQUE, Mademoiselle Dancourt.
LA COMTESSE, Mademoiselle des Broses.
DORANTE, . . . Le Sieur le Comte.
LE MARQUIS, Le Sieur Poisson.
NÉRINE, . . . Mademoiselle Beauval.
Madame LA RESSOURCE, Mademoiselle Champvallon.
HECTOR, . . . Le Sieur la Thorillière.
TOUT-A-BAS, Le Sieur Desmare.

» protegent eut une destinée aussi heu-
» reuse. »

1696.

Ce prétendu plagiaire , que M. Regnard traite ici avec le dernier mépris , & d'une manière à le faire méconnoître , est cependant M. du Fresny , (Auteur de la Comédie intitulée *le Chevalier Joueur* , dont on va parler plus bas) qui de son côté se plaignoit hautement de l'infidélité du premier. Il n'est pas aisé de décider qui des deux avoit tort ; mais il est très certain que l'un a pris dans la Pièce de l'autre le fonds du sujet , les principaux caracteres , & plusieurs situations remarquables. Quoi qu'il soit , cette Comédie a suffi pour établir cette grande réputation de M. Regnard , qu'on regarde comme le Maître de la Scene Comique de son temps , & à lui acquérir un bon nombre de Protecteurs & d'amis. Entre ces derniers , le Poëte Gacon voulut se signaler , en adressant à l'Auteur une longue Epître en vers , que nous ne donnons que par extrait.

Epître à M. Regnard , Trésorier de France.

Enfin par ton *Joueur* , tu fais voir , cher

Regnard ,

Que tu sçais accorder la raison avec l'art.

D ij

Poëte sans
fard , p. 145.
& suiv. édit.
de 1701.

1696.

Au Parterre attentif jettant le sel attique ,
 Tu remets en honneur le Théâtre Comique ,
 Qui jadis par les soins de Moliere ennobli
 Avec lui pour jamais sembloit enseveli.

Tout Paris enchanté de ta Pièce nouvelle ,
 Court voir de ton *Joueur* la peinture fidèle ,
 Et croit qu'à l'avenir le Théâtre François
 Va reprendre le joug de ses premieres loix.

Cachez-vous désormais , Auteurs grossiers &
 fades ,

Qui n'offrez à nos yeux que des turlupinades ,
 Et qui vous copiant vous-mêmes traits pour
 traits ,

Ne donnez au Public que d'infâmes por-
 traits.

Aujourd'hui le bon sens remportant la victoire,
 Sans pitié pour toujours vous relegue à la
 Foire :

Depuis assez longtemps vos jeux licentieux ,
 Rendoient aux gens d'esprit le Théâtre odieux.
 Il est temps qu'avec eux il se réconcilie ,
 Et que la Scene enfin soit chaste , & plus polie,
 Que je vous plains *Dancourt* , *De Brie* , & *Du*
Freny , (a)

C'en est fait , aujourd'hui votre regne est fini.

(a) Gacon est le seul qui , contre toute vérité , ait osé
 faire un pareil reproche à M. Du Fresnoy. Cette accusa-
 tion est d'autant plus mal fondée, que ce sont les Ou-
 vrages de M. Regnard , qu'il propose pour exemple.
 On ignore dans quel goût étoient ceux du Sieur de
 Brie : que l'on ne croyoit peut-être pas devoir être admis
 en telle compagnie.

Portant à *Brioché* vos pointes à la glace ,
Allez sur le Pont-Neuf charmer la populace.
Au bon goût, le *Joueur* ramene les esprits ,
Et pour vos quolibets inspire du mépris.
Quel plaisir n'a-t-on pas d'entendre sur la
Scene ,

Un Auteur qui fait voir une facile veine ;
Et qui depuis longtemps rempli de son projet ,
Distribue à propos chaque Acte en son sujet.
Rigide observateur des règles du Théâtre ,
Aux dépens du bon sens jamais il ne folâtre :
Comme un excellent Peintre , toujours ami du
beau ,

D'agréables objets enrichit son tableau :
De même un bon Auteur , copiant la nature ;
Nous fait du cœur humain une vive peinture .

.

C'est ainsi, cher *Regnard*, que pour notre plaisir ;
Tu sçais mettre à profit un honnête loisir :
Ce chef-d'œuvre de l'art , bien mieux qu'une
ordonnance ,

Des sifflets importuns bannira la licence :
Et l'on n'entendra plus ces bruyantes cla-
meurs ,

Qu'ont produit de nos jours tant de fades
rimeurs.

1697.

SCIPION

L'AFRIQUAIN,

Tragédie de Monsieur PRADON,
Représentée pour la première fois le Vendredi
22. Février. (a)

ÉPIGRAMME

*De M. Rousseau, sur la Tragédie de
SCIPION, de M. Pradon.*

AU nom de Dieu, pourquoi ce grand
courroux,
Qui contre Despréaux exhale tant d'injures ?
Il m'a berné, me direz-vous,
Je le veux diffamer chez les races futures.
Et croyez-moi, laissez d'inutiles projets,
Quand vous réussiriez à ternir sa mémoire,
Vous n'avanceriez rien pour votre propre
gloire,
Et le *Grand Scipion* sera toujours mauvais. (b)

(a) Nous trouvons dans les Registres de la Comédie, que M. Pradon avoit présenté sa Pièce le 25. Décembre 1696. & qu'elle fut alors refusée tout d'une voix. Il en fit une seconde lecture le Mercredi 2. Janvier 1697. Les Comédiens acceptèrent la Tragédie, à condition que l'Auteur y feroit quelques corrections. Il faut croire qu'il s'en est acquitté du mieux qu'il lui étoit possible.

(b) Voici une autre Épigramme de M. Gacon, sur

La chute de cette Epigramme est parfaitement juste : non-seulement la Pièce est très-foible , mais le rôle de Scipion l'est encore plus que les autres. Cet illustre Romain n'est ici qu'un fanfaron , un homme irrésolu , & méprisable au point , qu'on peut être étonné de la résolution héroïque qu'il prend à la dernière Scène. L'amour ne sert encore qu'à l'avilir & à le mettre au-dessous de son Rival. On peut juger de son caractère par ce Monologue , qui termine le second Acte.

SCIPION.

Elle (a) fort , juste Ciel ! & ses yeux pleins
de larmes ;

Attendrirent mon cœur , & m'arrachent les
larmes :

Le même sujet, c'est une des meilleures qu'il ait faites.

Dans la Pièce de *Scipion* ,
Pradon fait voir ce Capitaine
Prêt à se marier avec une Afriquaine.
D'Annibal , il fait un poltron.

Ses Héros sont enfin si différens d'eux-mêmes ,
Qu'un quidam les voyant plus malqués qu'en un Bal.
Dit que *Pradon* donnoit , au milieu du Carême ,
Une Pièce de Carnaval.

Poëte sans fard , édition de 1701. page 279.

(a) Il parle de la Princesse Ispérie qu'il aime , & qui vient de lui avouer qu'elle a donné son cœur à *Luceius* , Prince des Celubériens.

1697.

Je suis prêt d'oublier ma gloire , mes projets ,
Et presqu'en ce moment je consens à la paix.
Oùi , puisqu'elle le veut , il faut finir la
guerre ,
Et rendre un plein repos , un plein calme à
la terre :
Mais quel triste penser me frappe en ce mo-
ment ?
Elle ne veut la paix que pour voir son
amant ,
Que pour combler ses vœux d'un heureux
hyménée ,
Et j'en avancerois la fatale journée !
C'est donc pour Luceius qu'elle aspire à la
paix ?
Qu'elle l'aime , grands Dieux ? grands Dieux
que je le hais !
Mais pourquoi son nom seul me fait-il de la
peine ?
D'où vient que Luceius est l'objet de ma haine ?
D'où vient que contre lui je me trouve ani-
mé ?
Dieux ! par quelles raisons Luceius est aimé ?
Les voilà ces raisons ; & mon ame saisie....
Ah ! je te reconnois , affreuse jalousie ,
Tu viens porter la haine , & le trouble en mon
cœur ,
Et tu me fais sentir que l'amour est vain-
queur.

Dans

Dans quel temps ? Dans le temps qu'Annibal
va paroître ,

1697.

Et que de mes transports je dois être le maître ;
Je pousse des soupirs , je m'égare : ah ! du
moins .

De mes égaremens je n'ai point de témoins.

Ses sentimens & ses actions répondent
mal au portrait qu'en fait Isperie au
Prince Luceius qu'elle aime , & qu'elle
veut guérir de la jalousie qu'il a conçu
contre Scipion.

L U C E I U S.

ACTE II.
SCENE II.

Vous le voyez souvent , pardonnez-moi ,
Madame ,

L'éclat de sa grandeur pourroit toucher une
ame ,

Il a trop de vertus , & mon transport jaloux.

I S P E R I E.

Il a tout le respect que j'attendrois de vous ;
Sa bonté , sa clémence enlèvent mon estime ,
Je ne m'en défens point , puisqu'elle est lé-
gitime.

Mais enfin Scipion n'est point votre rival ,
Il n'aime que la gloire , & ne hait qu'An-
nibal.

On a eu raison de dire que M. Pradon
avoit fait son Annibal poltron : sa con-
versation avec Scipion est pleine de bas-
seses , & indigne de deux aussi grands

1697.

Capitaines. Le personnage d'Ispérie est le plus passable. Pour Lucéius, c'est un étourdi : aussi Ispérie, qui connoît son caractère, ne manque pas de le faire cacher, dès qu'elle voit arriver quelqu'un de suspect. Le moindre défaut de l'épisode d'Erixene, c'est d'être absolument inutile à la Pièce ; & les Confidens y sont d'autant plus insupportables, qu'ils paroissent assez fréquemment sur la Scene. Il ne faut pas moins qu'une preuve aussi authentique, que celle qu'on peut tirer des Registres de la Comédie, pour assurer que cette Tragédie a été poussée jusqu'à la quatorzième représentation, qui en fut donnée le Vendredy 22. Mars, veille de la clôture du Théâtre,



LE CHEVALIER

JOUEUR, (a)

*Comédie en prose, en cinq Actes, avec
un Prologue, de M. DU FRESNY,*

Représentée pour la première & unique fois
le Mercredi 27. Février.

IL ne faut pas être surpris de la chute précipitée de cette Pièce. Elle manque par les parties les plus essentielles, l'intrigue, la conduite, & les caractères. D'ailleurs, elle n'a paru qu'après une autre composée sur le même sujet, & qui lui est supérieure en tout. C'en est assez pour justifier la décision du Public; en vain voudroit-on dire que le fonds de la Comédie du *Joueur* de M. Regnard, & les situations les plus brillantes, sont de l'invention de M. Du Fresny: les Spectateurs qui ne peuvent, ni ne veulent point entrer dans de pareilles discussions, prévenus par le premier Ouvrage, ont dû regarder l'autre, non comme l'original, mais comme une copie manquée:

(a) Cette Pièce fut annoncée, & jouée simplement sous le titre du *Joueur*: c'est ainsi qu'elle est inscrite dans le Registre de la Comédie.

1697.

& ainsi le petit Prologue du second Auteur est demeuré en pure perte. En supposant, (comme il est très probable) que M. Regnard a profité des idées de M. Du Fresnoy, il est toujours certain qu'il les a employées avec beaucoup plus d'art, & d'une manière à lui faire honneur. Laisant à part cette dispute, nous ne nous attacherons ici qu'à remarquer les principaux endroits, & les caractères dans lesquels les deux Auteurs se sont rencontrés : cette comparaison n'est pas à l'avantage de M. Du Fresnoy, mais il peut s'en consoler, si la gloire de l'invention lui appartient.

D'abord, le fonds du sujet est le même : dans l'une & l'autre Pièce, l'ouverture se fait par une conversation entre le Valet du Joueur, & la Suivante d'Angélique. Leurs discours sont entièrement semblables. Le Joueur de M. du Fresnoy ne paroît pour la première fois, qu'au commencement du second Acte. Cette Scene est assez foible : il y a cependant apparence que M. Regnard s'en est servi, comme d'un canevas, sur lequel il a composé les deux plus brillantes de sa Comédie. (a) La situation de

(a) Les Scenes quatrième & suivantes, du premier Acte du Joueur de M. Regnard, & la dixième du quatrième Acte,

la cinquième du même Acte a été employée par les deux Auteurs , avec cette différence , qu'ici Frontin donne à la Comtesse un Mémoire de dettes simulées , pour tirer d'elle une somme dont son Maître auroit besoin pour satisfaire à sa passion : & que dans l'autre (a) Hector présente de bonne foi à Géronte un état des dettes actives & passives de Valere. Les Scenes de raccommodement du Joueur en prose , & du Joueur en vers , avec leur Maîtresse , sont traitées si différemment , qu'on ne peut guère les faire entrer en comparaison : en tout cas , M. Regnard ne sçauroit qu'y gagner. Le Quatrième Acte , & le cinquième ont moins de ressemblance avec la Pièce de M. Regnard : à la réserve d'une Scene entre la Comtesse , & Angélique , où cette dernière , par un motif de jalousie , sent redoubler son amour pour le Joueur ; & quelques traits qui échappent à celui-ci , pendant ses courts momens de prospérité , & que son Valet ne manque pas de relever malicieusement , lorsqu'il le voit accablé par sa mauvaise fortune.

Passons aux personnages. Celui du Chevalier est dans le vrai , mais comme

(a) Acte III, Scene III, de la Comédie du Joueur de M. Regnard.

1697.

les couleurs , quoique naturelles , en sont trop fortes , il ne peut plaire au Théâtre , & ne sçauroit exciter que de l'indignation. Disons plus , le jeu , qui , en quelque façon , est le seul défaut qu'on ait à reprocher à Valere , est cependant l'unique qualité capable de procurer au Chevalier le moindre accès dans une honnête compagnie : au surplus , c'est un misérable , sans mœurs , sans sentiment , escroc , fripon , & tel enfin qu'on peut craindre pour lui une fin honteuse. Sa Maîtresse qui porte , ainsi que celle de la Pièce de Regnard , le nom d'Angélique , est d'autant moins excusable , qu'elle s'est attachée à un homme qui est tout-à-fait indigne de sa tendresse. En récompense la Comtesse de M. Du Fresny est un peu plus raisonnable , ou plutôt un peu moins folle. Les deux Dorantes sont aussi sots , ennuyeux , & inutiles l'un que l'autre. La Nérine de M. Regnard est beaucoup plus fine , & mieux liée dans l'intrigue. Son Hector est aussi plus comique , & plus honnête homme que Frontin. Nous ne parlons pas des Marquis : ils n'ont aucun trait de ressemblance , chacun d'eux est original. Ajoutons que M. Du Fresny a fait une seconde fois usage du sien , dans la Comédie de la *Joueuse*.

S'il est vrai que l'amour propre ait engagé M. Du Fresny à donner cette Comédie au Théâtre, afin de faire connoître la part qu'il avoit à l'Ouvrage, & les larcins qu'il prétendoit que M. Regnard lui avoit fait, si c'étoit-là, dis-je, son dessein, on peut dire qu'il y a assez mal réussi. Sa chute n'a servi qu'à augmenter le triomphe de son adversaire : (a) & il s'est vû en bute aux traits du Poëte Gacon. Les deux Epigrammes que nous rapportons sont louches, insipides, & peu exactes, mais on y remarque la malignité de cet Auteur.

EPIGRAMME

*Sur la Pièce du Joueur, dont M. Riviere * prétend faussement que M. Regnard lui a volé l'intrigue & les pensées : ce qu'il y a de vrai, c'est que M. Regnard en a seulement conféré quelquefois avec lui, mais la pauvreté des Pièces du Sieur de Riviere, a fait voir, (si j'ose ainsi parler) qu'il n'est pas un Auteur volable.*

Poëte sans fard, édition de 1692. page 206.

* C'est le nom de M. Du Fresny.

Un jour Regnard, & de Riviere,
En cherchant un sujet que l'on n'eut point
traité,
Trouverent qu'un Joueur feroit un caractère,
Qui plairoit par sa nouveauté.

(a) Nous avons rapporté, à l'article du Joueur de
E iv

1697.

Regnard le fit en vers , & de Riviere en prose ;
 Ainsi , pour dire au vrai la chose ,
 Chacun vola son compagnon :
 Mais qui conque aujourd'hui voit l'un & l'autre
 Ouvrage ,
 Dit que Regnard a l'avantage
 D'avoir été le bon Larron.

A U T R E É P I G R A M M E .

Poëte sans
 fard , édition
 de 1692. pa-
 ge 207.

*Sur les deux Joueurs , dont celui de M.
 Regnard fut bien reçu , & dont ce-
 lui de Riviere fut à peine joué jus-
 qu'au second Acte. (1)*

Deux célèbres Joueurs , l'un riche , & l'autre
 gueux ,
 Prétendoient au Public donner leur caractère ;
 Et prétendoient si fort de plaire ,
 Qu'ils tenoient en suspens les esprits curieux :
 Mais dès que sur la Scene on vit les Comédies
 De ces deux Ecrivains rivaux ,
 Chacun trouva que les copies
 Ressembloient aux originaux.

M. Regnard , la Préface qu'il mit à la tête de cette Comédie.

(a) Si le fait étoit vrai , il seroit marqué dans les Registres de la Comédie , on n'auroit pas oublié d'ajouter le titre de la Pièce qu'on avoit donnée pour remplir le Spectacle : Nous en avons rapporté des exemples : ainsi il y a tout lieu de croire que ce n'est qu'une pure calomnie du Sieur Gacon.

LA FILLE MÉDECIN,

*Comédie en un Aëte , & en prose , d'un
Auteur Anonyme , non imprimée ,*

Représentée pour la premiere fois le Samedi
9. Mars , précédée de la Tragédie d'*An-
dronic* , & le 15. du même mois , pour la
quatrième & dernière.

LE LOURDAUT,

*Comédie en un Aëte , de M. DE BRIE ;
non imprimée ,*

Représentée pour la premiere fois le Mercredi
8. May , précédée de la Tragédie d'*Ædipe*.

LE 30. Janvier 1697. M. de Brie
avoit présenté aux Comédiens une
petite Pièce de sa composition, intitulée :
LA MASCARADE , qui fût reçue à la
pluralité des voix. Nous ne trouvons
point qu'elle ait été jouée , à moins que
ce ne soit la même chose que la Comédie
qui fait le sujet de cet article , & que
l'Auteur aura donnée sous un titre dif-
férent. Quoi qu'il en soit , l'Ouvrage
n'eut aucun succès : à la premiere repé-
sentation , M. de Brie dépensa vingt-
quatre livres quatre sols en billets qu'il

1697.

distribua à ses amis , & sa part dans la recette ne montoit qu'à vingt francs. Il ne partagea rien à la seconde : & la troisième & dernière qui fut donnée le Dimanche 12. May, étoit absolument dans les frais des Comédiens. M. de Brie n'a jamais osé faire imprimer cette Pièce , ni sa Tragédie des *Héraclides* , mais le nom de l'une & de l'autre passera à la postérité , à la faveur de l'Epigramme suivante , qui est de M. Rousseau.

Pour disculper ses œuvres insipides ,
De Brie accuse & le froid & le chaud.
 Le froid, dit-il, fit choir mes *Héraclides* ;
 Et la chaleur fit tomber mon *Lourdaut*.
 Mais le Public , qui n'est point en défaut ,
 Et dont le sens s'accorde avec le nôtre ,
 Dit à celà , taisez-vous , grand nigaut ,
 C'est le froid seul qui fit choir l'un & l'autre.

DE BRIE. N. . . . DE BRIE , « fils d'un Char-
 Clef des ca- » pelier de Paris , a composé le petit Ro-
 racteres de M. » man du Duc de Guise. Il a traduit
 de la Bruyere, » quelques Odes d'Horace, qui ne répon-
 édition de » dent point au génie de ce Poëte. » Il
 Paris , 1733. » est Auteur des deux Pièces suivantes.

LES HÉRACLIDES , Tragédie , non imprimée ; 9. Février 1695.

LE LOURDAUT , Comédie en un Acte , non imprimée , 8. May 1697.

Il est assez extraordinaire que ce Poëte
qui a toujours vécu à Paris, & qui n'est
mort que vers l'année 1715 ou 1716.
ne soit connu que par quatre Epigram-
mes de M. Rousseau, qui se trouvent
imprimées avec ses autres Poësies. Nous
venons d'en rapporter une ; voici les
trois autres.

1697.

Epigramme contre de Brie.

Tu dis partout, Maître usurier,
Que contre toute règle on rit au *Légataire*. (a)
Et que tu sçaurois bien mieux faire
Un Spectacle à la fois risible & régulier.
Sans doute, & pour punir tes petits tours
espiègles,
Lorsqu'au bout d'un chevron danser on te
verra,
Il est certain que l'on rira,
Et que l'on rira dans tes règles.

Autre contre le même.

L'usure, & la Poësie
Ont fait jusqu'aujourd'hui
Du fesse Matthieu De Brie,
Les délices & l'ennui.

(a) A l'article des *Héraclides* de De Brie, on a vu
que cet Auteur se vançoit fort de posséder les règles de
la Poësie Dramatique : & nous avons remarqué en par-
lant du *Joueur* de M. Regnard, qu'il étoit ennemi de
De Brie.

1697.

Ce Rimailleur à la glace ,
N'a fait qu'un faut de Ballet ,
Du Châtelet au Parnasse ,
Du Parnasse au Châtelet.

Autre sur le même. (a)

En fait de plaisanterie ,
Sur Marot vous l'emportez :
Mais vos vers , Maître De Brie ,
Seront bientôt acquitez.
C'est en vain que vous partez ,
Je vous pairai , je vous jure ,
Et comme vous souhaitez ,
C'est-à-dire , avec usure.

(a) Cette dernière Epigramme est une réponse à une autre , que De Brie fit contre la Comédie du *Capricieux* de Rousseau , & sur ce Poëte. Voyez ci-dessous l'article du *Capricieux* , année 1700.



LE B O U R G E T, 1697.

*Comédie en prose , en un Acte , avec un
divertissement, d'un Auteur Anonyme,
non imprimée ,*

Représentée pour la premiere fois , le Jeudi
23. May , précédée de la Tragédie de Ré-
gulus. La septième & dernière représenta-
tion , le 7. Juin suivant.

Cette Pièce étoit d'un jeune homme,
qui n'a jamais donné que ce seul
Ouvrage , & qui mourut peu de temps
après , d'autant moins regretté du Public,
que ce coup d'essai suffisoit pour faire
voir que l'Auteur n'avoit aucun talent
pour ce genre d'écrire , auquel , en effet,
il ne s'étoit appliqué que dans l'espé-
rance de réparer par ce moyen les dis-
graces de sa fortune. M. Grandval le
pere s'étoit donné la peine de composer
la musique du divertissement. Voici le
refrain du Vaudeville , qui terminoit la
Pièce.

Vive les adieux qu'on fait

A la mode du Bourget.



1697.

LES EMPIRIQUES, (a)

*Comédie en prose , en trois Actes ,
de M. l'Abbé BRUEYS ,*

Représentée pour la première fois , après la
Tragédie de *Cinna* , le Mardi 4. Juin. (Onze
représentations , la dernière le 3. Juillet
suivant.)

Extrait d'une
Lettre de M.
Palaprat , à
M. Boudin ,
premier Mé-
decin de Ma-
dame la Dau-
phine.

« SI le Public , Monsieur , étoit d'hu-
« meur de joindre la réflexion au plai-
« sir , quand il voit dans une Comédie
« un ridicule qui le divertit , on n'auroit
« guères donné de Pièce de Théâtre plus
« utile que celle-ci. Elle joue le plus dan-
« gereux de tous les ridicules ; le ridicule
« qui n'expose pas à moins qu'à perdre
« la vie ; en un mot , le ridicule & le
« fol entêtement qu'ont aujourd'hui mille
« personnes de se servir des Empiriques ,
« préférablement aux Médecins.
« Vous croyez peut-être que je suis un
« peu surpris de cette folie ? Point du
« tout. Il y a trop longtemps que je vois
« en toutes choses les avantages de la

(a) Dans l'édition des Œuvres de Théâtre de l'Abbé
Brueys , Paris , chez Briasson , 1735. on marque la re-
présentation des *Empiriques* en 1698. & cette date est
fautive.

„ nouveauté sur les prudens usages de
 „ nos ayeux, pour m'étonner que même
 „ quand il s'agit de la vie, on abandon-
 „ ne ceux qui suivent les règles des an-
 „ ciens, pour des méthodes nouvelles de
 „ Charlatans, de Joueurs de tours de
 „ Gibecieres, d'Avaleurs de feu, d'*Am-
 „ brevilles*, (a) & de Bohémiens avérés.
 „ Il est vrai qu'il n'y a pas de nom qui
 „ leur convienne mieux que le nom que
 „ le peuple donnoit à ces bandes de va-
 „ gabons qui pilloient les lieux de leur
 „ passage, en les divertissans avec des
 „ gambades, des tambours de basque,
 „ & des promesses de bonne aventure,
 „ avant que les *Thésées* de la Police eus-
 „ sent purgé la terre de ces *brigans*,
 „ pour récompenser sur mer, les subtili-
 „ tés de leurs mains, par l'utilité dont
 „ leurs bras y font à l'état.

„ Il attend cet état, des soins de *M.
 „ Fagon*, & des vôtres, de se voir pa-
 „ reillement délivré des incursions des
 „ Charlatans & des Empiriques, bri-
 „ gands qui seroient plus pernicioeux que
 „ les premiers, si on les laissoit faire, &
 „ si l'on n'avoit pitié du peuple crédu-

(a) Fameux scélérat, qui fut brûlé, pour ne s'en
 être pas tenu à la seule adresse de ses mains. (*Note
 de Palaprat.*)

1697. » le , en l'empêchant de leur donner des
 » récompenses pour des actions qui mé-
 » ritent des peines exemplaires. Faites-
 » moi donc voir incessamment ,

Ces monstres étouffés, & ces brigands punis,
 Proustes , Cercyons , & Scyrrons , & Sinnis ,
 Leurs creusets dispersés , vrais présens de Pan-
 dore , (a)

Et la Grève fumant des fourneaux que j'ab-
 hore.

» Voilà le ridicule que mon ami joue
 » dans cette Comédie d'une manière
 » tout-à-fait agréable. mille gens
 » qui ne se donnent guères la peine
 » d'approfondir le sens des plaisante-
 » ries , ont cru qu'il étoit du bel esprit
 » de se moquer de la Médecine , parce
 » *Moliere* a joué les Médecins ; comme
 » de bannir la muscade généralement de
 » tous les plats , parce que *Despréaux*
 » a dit fort plaisamment dans son repas
 » ridicule , qu'on en avoit mis partout.
 » Qui raisonne de la sorte ; conclut que
 » *Moliere* a déclaré la guerre à toutes
 » les personnes de condition , & à les
 » gens de bien , parce qu'il a joué les
 » Marquis ridicules & les Hypocrites. Il
 » n'est point de plus grand panégyrique

(a) Vers. parodiés de la Tragédie de *Phédre* , de M.
Racine , Acte premier , Scene Première,

» pour la vertu , que de démasquer ceux
» qui la falsifient ; & rien ne relève da- 1697.
» vantage l'excellence d'un art aussi né-
» cessaire que celui de la conservation
» des hommes , que d'exposer à la risée
» publique l'impudence des ignorans qui
» en abusent. Moliere n'a joué ni la Mé-
» decine , ni les Médecins , c'est-à-dire
» ceux qui méritent de porter ce beau
» nom : il n'a joué que les Anes bâtés
» qui embrassent cette profession sans
» connoissance & sans lumières.... Je
» ne sçaurois me vanter, Monsieur, d'a-
» voir quelque part dans la Comédie que
» je vous présente , pas même celle que
» je me suis donnée dans l'*Important....*
» Mon ami ne logeoit plus chez moi
» quand il la composa , il étoit à *Mont-*
» *pellier* , Ville plus célèbre pour la Mé-
» decine que la fameuse Ville d'*Epi-*
» *daure* , puisque le Dieu de cet art y
» regne en autant de Temples , qu'on
» y compte de maisons de Sçavans Hom-
» mes qui le professent.

» Mon ami me montra cette Co-
» médie , quand je passai en Langue-
» doc en 1697. pour suivre *Monsieur*
» *le Grand Prieur* en Catalogne.....
» Comme je suis persuadé que vous
» lirez la Comédie des Empiriques
» plus d'une fois , il seroit inutile que

1697. » je vous parlasse de son prix , & du
» plaisir qu'elle m'a fait toutes les fois
» que je l'ai lûe : (car je ne l'ai jamais
» vû jouer) je sçais seulement qu'elle eut
» le succès qu'elle méritoit , c'est-à-dire ,
» qu'elle réussit fort. Toutes les appa-
» rences sont qu'elle ne réussiroit pas
» moins aujourd'hui , si on daignoit la
» jouer quelquefois : mais la Scene est si
» féconde en excellentes nouveautés ,
» qu'elle peut négliger les petits profits
» qui pourroient lui revenir par la repri-
» se de vieilles Pièces , qui , quelque bien
» reçues qu'elles aient été de leur temps ,
» paroîtroient en celui-ci fort médiocres
» comparées aux bonnes choses qu'on
» nous donne tous les jours. »

En examinant avec quelque attention la Comédie des Empiriques , on ne peut assez s'étonner des éloges que M. Palaprat lui donne. Cette Pièce est peu de chose pour le fonds , extrêmement foible par la conduite ; & les caracteres des personnages sont , ou mal imaginés , ou ressemblans à d'autres déjà mis au Théâtre ; & le tout très-froidement écrit.



LA LOTERIE,

1697.

*Comédie en prose , en un Aïte , de
M. DANCOURT,*

Représentée pour la première fois , après la
Tragédie d'*Andronic* , le Mardi 10. Juillet.
(Trente & une représentations , la dernière
le premier Septembre suivant.)

UN Italien nommé *Fagnani* , s'é-
toit établi à Paris , à titre de Mar-
chand curieux & Brocanteur ; tout le
monde entend ce que renferme ce genre
de commerce. Au bout de quelques an-
nées , cet aventurier obtint la permis-
sion de faire une Loterie de ses effets ,
à raison d'un écu chaque billet. * Pour
engager le Public à s'en charger , il an-
nonça que chacun de ces billets porteroit
un lot. Cette promesse captieuse eut tout
l'effet que *Fagnani* s'en étoit promis , &
sa Loterie fut remplie en peu de temps.
Il tint parole à la vérité , mais les trois
quart & demi de ses lots étoient de pu-
res bagatelles , comme paquets de cu-
redents , petite fourricière , mouchoir
commun , busc , éventail , &c. & les
gros lots tombèrent à des inconnus ,
ou pour mieux dire , *Fagnani* les parta-

* L'écu val-
loit alors
3 liv. 3 sols.

1697.

gea avec eux. On peut imaginer de quelle façon le Public parla de cet Italien. Ce fut sur cet événement que M. Dancourt bâtit sa Comédie, où Fagnani, sous le nom de *Sbrigani*, n'est pas épargné. Ce Vaudeville eut un grand succès ; la plupart des Spectateurs se divertissoient à voir représenter une aventure , dont ils avoient payé les dépens. C'est en partie tout le mérite de cette Pièce , où il se trouve cependant des Scènes très-comiques.

L'ENFANT GÂTÉ,

*Comédie en un Acte , d'un Auteur
Anonyme , non imprimée ,*

Représentée pour la première & unique fois ,
le Vendredi 23. Août , précédée de la Tragédie d'*Œdipe*.



LE CHARIVARY,

1697.

Comédie en prose , en un Acte , avec un divertissement , * de M. DANCOURT ,

* La Musique de ce divertissement est de M. Gilliers,

Représentée pour la première fois , après la Comédie du *Misanthrope* , le Jeudi 19. Septembre. (Vingt représentations, la dernière le 17. Octobre suivant.)

Cette petite Pièce est extrêmement jolie , & dialoguée avec une grande vivacité. Le caractère du Payſan *Thibaut* , Jardinier de Madame Loricart , est extrêmement plaisant , & d'un tout autre ton des autres Payſans , que M. Dancourt avoit jusqu'alors introduits sur le Théâtre. Le rôle de Mathurine n'est pas moins bien rendu. A l'égard de l'intrigue il y en a fort peu , mais on s'amuse de Scene en Scene , & on y rit beaucoup. Il est étonnant que cette Comédie ne ſoit pas sur le répertoire de celles qui se jouent de temps en temps , dans le cours de l'année.



1697.

L E R E T O U R D E S O F F I C I E R S ,

*Comédie en prose, en un Aëte, avec un
divertissement, * de M. DANCOURT,*

* La Musique du divertissement est de M. Gilliers,

Représentée pour la première fois, après la Comédie de l'*Ecole des Femmes*, le Samedi 19. Octobre. (Douze représentations, la dernière le 10. Novembre suivant.)

M On sieur Dancourt ne fut pas si heureux dans le choix du sujet, ni dans celui des personnages de cette Pièce, qu'il l'avoit été aux deux précédentes. L'intrigue en est foible, & le dénouement pitoyable. Ajoutez que l'Auteur s'est répété dans ses rôles, & que le *Balivau* de cette Comédie-ci, n'est qu'une mauvaise copie de *George Ganiwet*, du Moulin de Javelle.



LE DISTRAIT,

1697.

*Comédie en cinq Actes , & en vers ,
de M. REGNARD ,*

Représentée pour la première fois le Lundi
2. Décembre. (Quatre représentations.)

Monsieur Regnard auroit été fort consolé de sa disgrâce , s'il avoit pû se flatter que cette Comédie , que le Public avoit si mal accueillie , & qu'il sembloit avoir condamnée à ne plus reparaître au Théâtre , dût au bout de trente-quatre ans y recevoir beaucoup d'applaudissemens. Ce ne fut que pendant l'Été de 1731. que les Comédiens osèrent hasarder de la reprendre. Quelque soin qu'ils eussent pris pour la bien remettre , le succès surpassa encore leur attente , & celle de tout le monde. (a)

(a) Voici de quelle manière les Rôles de cette Pièce furent distribués , à sa nouveauté , & à la reprise dont nous parlons. .

Le 2. Décembre 1697.

LÉANDRE , *Distrait* , Le Sieur Beaubourg.
CLARICE , Amante de Léandre , Mademoiselle Dancourt.
MADAME GROGNAC , . . . Mademoiselle Des Broses.
ISABELLE , fille de Madame Grognac , Mademoiselle Raïsin.
LE CHEVALIER , frère de Clarice , Le Sieur Baron

1697.

Cette singularité engagea l'Auteur du Mercure à mettre au jour quelques réflexions sur cette Pièce, ou plutôt à faire part de celles du Public, car c'est ainsi qu'il les donne, & que nous les transcrivons ici : parce qu'elles nous ont paru en avoir le caractère, & la justesse.

Mercur de
France, Juil-
let 1731. p.
1788, & suiv.

« On ne sçauroit justifier le jugement
qu'on semble aujourd'hui porter du
» *Distrait*, sans condamner en quel-
» que maniere celui qu'on en porta au-
» trefois ; on peut cependant prendre un
» tempérament entre deux décisions
» si opposées, en disant que la Pièce
» n'est pas trouvée meilleure qu'elle l'a
» paru dans sa naissance, mais qu'on

VALERE, Oncle de Clarice, & du Chevalier, Le Sieur Guérin.

LISETTE, Servante d'Isabelle, Mademoiselle Beauval.

CARLIN, Valet de Léandre, Le Sieur LaThorilliere.

Le 11. Juillet 1731.

LÉANDRE, *Distrait*, Le Sieur Montmeny.

CLARICE, Amante de Léandre, Mademoiselle La Traversé.

MADAME GROGNAC, Mademoiselle Dangeville.

ISABELLE, fille de Madame Grognac. Mademoiselle Labat.

LE CHEVALIER, frere de Clarice, Le Sieur Grandval.

VALERE, oncle de Clarice, & du Chevalier, Le Sieur La Thorilliere fils.

LISETTE, servante d'Isabelle, Mademoiselle Dangeville la jeune.

CARLIN, Valet de Léandre, Le Sieur Armand.

» s'y

» s'y divertit davantage , parce qu'on
 » ne la revoit que comme une Farce
 » pleine de gayeré ; au lieu que l'Auteur
 » avoit , sans doute , prétendu la donner
 » comme une Comédie dans les formes :
 » ainsi la critique ayant déjà prononcé
 » sur la maniere dont les connoisseurs
 » devoient la recevoir , nous n'y appor-
 » tons plus cette sévérité qui l'avoit
 » proscrite ; l'indulgence des Spectateurs
 » fait grace à M. Regnard du peu de
 » soin qu'il a pris d'observer les règles ,
 » & se livre tout entiere au plaisir qui
 » résulte de cette irrégularité.

1697.

« En effet , tout le monde convient
 » que le plus honnête personnage de
 » la Pièce , est celui de Léandre , dont
 » l'Auteur a voulu étaler le prétendu ri-
 » dicule ; nous disons prétendu , parce
 » qu'il ne dépend non plus de nous de
 » n'être point distraits , qu'il est au pou-
 » voir d'un aveugle de jouir de la lu-
 » miere : (a) on ne doit pas considérer

(a) L'Auteur des *Lettres d'un François* , Tome I.
 page 88. n'a fait autre chose qu'allonger cette réflexion ,
 qu'il donne cependant pour nouvelle. Voici le passage.
 « La Comédie du *Distrait*. . . Le fond , si je ne me
 » trompe , est vicieux. Des gens raisonnables ne riront
 » non plus d'un homme qui a le malheur d'être en-
 » traîné par des distractions involontaires , que d'un au-
 » tre qui a celui d'être sujet à la migraine. La Comé-
 » die ne doit jouer que les défauts qu'elle peut corri-
 » ger. Les plaisanteries que l'on fera sur un boiteux ,

1697.

» la distraction comme un vice , & l'Au-
 » teur même en convient par ces vers
 » qu'il met à la bouche du Distrain dans
 » le quatrième Acte , Scene VII.

Ma maniere est fort bonne , & n'en veux
 point changer.

Je ne ressemble point aux hommes de notre
 âge ,

Qui masquent en tout temps leur cœur , &
 leur visage ;

Mon défaut prétendu , mon peu d'attention ,
 Fait la sincérité de mon inention.

Je ne prépare point avec effronterie ,

Dans le fond de mon cœur d'indigne men-
 terie :

Je dis ce que je pense , & sans déguisement ;

Je suis , sans réfléchir , mon premier mouve-
 ment.

Un esprit naturel me conduit , & m'anime ;

Je suis un peu distrait , mais ce n'est pas un
 crime.

» lui aideront aussitôt à marcher droit , que la Pièce de
 » Regnard corrigera un homme qui est né distrait.
 » Mais si quelqu'un affecte la distraction , c'est celui-
 » là que l'on ne doit pas épargner. L'attention que
 » mettent quelques-uns à paroître ne sçavoir ce qu'ils
 » font , ne vient que de la crainte qu'ils ont de passer
 » pour des hommes du commun. Il faut leur faire sentir
 » combien cette misérable affectation les met au-dessous
 » de ceux à qui ils évitent si fort de ressembler. Tout
 » homme qui veut nous en imposer , fut-ce à titre de
 » malheureux , mérite d'être démasqué , & sacrifié à la
 » risée publique. Ainsi *le Malade imaginaire* , est un
 » sujet vraiment Théâtral : nous aimons à voir plaisan-
 » ter un homme de ses défauts , il y a de la barbarie à
 » rire de ses infirmités , »

« Léandre est bien modeste de se con-
 » tenter de conclure que sa distraction
 » n'est pas un crime : il auroit pû avan-
 » cer hardiment qu'elle n'est pas un
 » vice , puisqu'il en fait une vertu dans
 » tous les vers précédens.

« Madame Grognac , qui prétend de-
 » venir sa belle-mere , en parle à peu
 » près de même au premier Acte , (Scene
 » premiere) où elle dit.

Je sçais bien qu'à parler de lui sans passion ,
 Il est particulier dans sa distraction.

Il répond rarement à ce qu'on lui propose ;

On ne le voit jamais à lui dans nulle chose ;

Mais ce n'est pas un crime en lui d'être ainsi
 fait ;

On peut être , à mon sens , homme sage , &
 distrait.

« Voilà quel est notre Distrait , selon
 » lui-même & selon sa prétendue Belle-
 » Mere ; il est un peu moins bien dans
 » l'esprit de son Valet Carlin. Voici le
 » portrait qu'il en fait. (Acte II. Scene
 » premiere.)

C'est un homme étonnant , & rare en son
 espèce ;

Il rêve fort à rien ; il s'égare sans cesse ;

Il cherche , il trouve , il brouille , il regarde
sans voir ;

Quand on lui parle blanc , souvent il répond
noir ;

Il nous dit non pour oui , oui pour non : il
appelle

Une femme Monsieur , & moi Mademoiselle ;
Prend souvent l'un pour l'autre ; il va sans
sçavoir où ;

On dit qu'il est distrait ; mais moi , je le tiens
fou.

D'ailleurs fort honnête homme , à ses devoirs
austere ,

Exact & bon ami , généreux , doux , sincere ;

Aimant , comme j'ai dit , sa Maitresse en Héros ;

Il est & sage & fou ; voilà l'homme en deux
mots.

» Ce portrait de Carlin paroît le plus
» ressemblant ; mais , ni comme sage , ni
» comme fou ; il ne peut être le sujet
» d'une Comédie ; le sage ne doit pas
» être joué , & le fou ne peut pas être
» corrigé. D'où il est aisé de conclure ,
» que M. Regnard n'a choisi ce caractère
» que pour ouvrir un champ plus vaste
» à son imagination , les incidens nais-
» sant en foule dans un sujet si fé-
» cond en *Quiproquo* : en faut-il da-
» vantage pour faire réussir une Pièce

où l'on ne se propose point d'autre
fin que de faire rire.

1697.

» Nous passerons plus légèrement sur
les autres caractères , ils sont défectueux
jusqu'à révolter les personnes les
moins délicates.

» Le Chevalier , que l'Auteur a prétendu
opposer au Distrain , est un étourdi ,
ou plutôt un fou à mettre aux
Petites-Maisons , & de plus , de très-
mauvaises mœurs. On en peut juger
par la correction que son oncle lui fait.
(*Acte I. Scene VI.*) La voici.

Vous vous faites honneur d'être un franc
libertin ,

Vous mettez votre gloire à bien tenir du vin ;
Et lorsque tout fumant d'une vineuse haleine ,
Sur vos pieds chancelans vous vous tenez à
peine ,

Sur un Théâtre alors vous venez vous mon-
trer ;

Là , parmi vos pareils , on vous voit folâtrer ;
Vous allez vous baiser comme des Demei-
selles ,

Et pour vous faire voir jusques sur les chan-
delles ,

Poussant l'un , heurtant l'autre , & contant vos
exploits ,

Plus haut que les Acteurs , vous élevez la voix ;
Et tout Paris témoin de vos traits de folie ,
Rit cent fois plus de vous que de la Comédie.

1697. « L'oncle ne charge point le caractère ; c'est ce que le neveu va justifier lui-même en sa présence.

Mais que fais-je donc tant , Monsieur , ne vous déplaît ,

Pour trouver ma conduite à tel excès mauvaise ?

J'aime , je bois , je joue , & ne vois en cela

Rien qui puisse attirer ces réprimandes-la , &c.

. Delà je pars sans bruit ,

Quand le jour diminue , & fait place à la nuit ,

Avec quelques amis , & nombre de bouteilles ,

Que nous faisons porter pour adoucir nos veilles ,

Chez des femmes de bien , dont l'honneur est entier ,

Et qui de leur vertu parfument le quartier.

Là , nous perçons la nuit d'une ardeur sans égale ;

Nous sortons au grand jour , pour ôter tout scandale ,

Et chacun en bon ordre , aussi sage que moi ,

Sans bruit au petit pas se retire chez soi.

Cette vie innocente est-elle condamnée ?

Ne faire qu'un repas dans toute une journée !

Un malade , entre nous , se conduiroit-il mieux ?

» Ce qu'il y a de plus déréglé dans la

Pièce, c'est que l'oncle n'aspire qu'à
 rendre heureux un neveu si indigne de
 l'être, ce qui ne sçauroit faire qu'un
 troisième caractère très-vicieux. 1697.

» Pour celui de Madame *Grognac*,
 il n'a rien de beau que d'être conforme
 à son nom : elle est d'une gronderie,
 & d'une misantropie tout-à-fait insup-
 portable; elle a des duretés pour *Isa-
 belle* sa fille, qui ne sont rachetées
 par aucune complaisance : mais ce n'est
 point-là ce qu'il y a de plus déplora-
 ble pour cette pauvre innocente ; l'a-
 mour que le Chevalier lui a inspiré,
 excite pour elle la pitié des Specta-
 teurs ; on la plaint de la voir aussi mal-
 heureuse en Amant, qu'en Mere, &
 c'est-là, peut-être le seul intérêt qui
 regne dans la Pièce.

» Clarice, est aussi heureuse qu'*Isabelle*
 » est menacée d'être malheureuse ; elle
 » aime Léandre, dont tout le défaut est
 » d'être distrait : défaut qui devoit la
 » faire tenir en garde contre les effets
 » qu'il produit sur elle, puisqu'elle lui
 » dit elle-même, après une justification
 » sur une prétendue infidélité. (Acte II.
 » Scene V.

Quels que soient vos discours pour me per-
 suader,

J'aime trop pour ne pas toujours appréhender.

Mais ces distractions qui vous sont naturelles ,
1697. Me rassurant un peu de mes frayeurs mortelles,
Je vous juge innocent , & crois que votre
erreur ,

Provient de votre esprit plus que de votre
cœur.

» On voit bien par les deux premiers
» vers de ce Sizain , que l'Auteur est
» allé au-devant de l'objection , en attri-
» buant les craintes de Clarice à l'excès
» de son amour.

» Pour ce qui regarde l'intrigue de la
» Pièce , on peut dire qu'il n'en a guere
» coûté à l'imagination de l'Auteur pour
» la produire ; le caractère qu'il traite
» suffit , comme nous l'avons déjà dit ,
» pour en faire le nœud par les inci-
» dens qu'il fait naître : & le dénoue-
» ment est une mauvaise copie de celui
» des *Femmes Savantes*. Voilà
» une partie des réflexions qu'on a fai-
» tes sur la Comédie du *Distrait* ; cette
» Pièce n'a peut-être mérité, ni de tomber
» aussi brusquement qu'elle fit autre-
» fois , ni de réussir aussi heureuse-
» ment qu'elle fait aujourd'hui. Cela
» n'empêche pas qu'on ne doive rendre
» à M. Regnard la justice qui lui est
» due , c'est que personne n'a mieux pos-
» sédé que lui le talent de faire rire ;

» & c'est par-là que ses Pièces de Théa-
» tre sont plus aimées , qu'elles ne sont
» estimées. »

1697.

M. l'Abbé Pellegrin , Auteur des réflexions qu'on vient de lire , auroit pû ajouter que M. Regnard a eu d'autant plus de facilité , qu'il a trouvé son principal personnage tout tracé dans les caractères de M. de la Bruyere. (a) Ce morceau est extrêmement comique , & très-susceptible de plaisanteries. M. Regnard n'a donc fait autre chose que de le mettre partie en action , & partie en récit : ce qu'il a ajouté est , comme on l'a déjà dit , très-foiblement imaginé. Au reste , on sent aisément que l'Auteur ne s'est pas donné la peine de mettre la dernière main à cette Pièce , car la versification en est plus défectueuse , & plus négligée qu'aucune autre qu'il ait faite.

(a) Les Caractères , ou les mœurs de ce siècle , par M. de la Bruyere , Chapitre XI.



1697.

ORESTE ET PILADE,

*Tragédie de Monsieur LA GRANGE
CHANCEL, (Auteur vivant)*

Représentée pour la première fois, le Mercredi
11. Décembre. (Dix représentations, la der-
nière le 5. Janvier 1698.)

Préface de
la Tragédie
d'*Oreste* &
Pilade.

“ **L**E succès de ma première Tragédie,
” m’encouragea à chercher quelque
” sujet fameux dans l’antiquité, qui ré-
” pondit à l’idée que le Public sembloit
” avoir de mes talens. J’y étois d’autant
” plus excité, que j’avois été élevé dans
” l’opinion que la qualité d’Auteur ne
” convenoit à des personnes d’un certain
” nom, que lorsqu’elles se distinguoient
” par leurs écrits. Je m’attachai d’abord
” à la lecture d’Euripide, où le célèbre
” Racine avoit fait des moissons si avan-
” tageuses à la République des Lettres.
” Je crus avoir trouvé dans l’*Iphigénie*
” *in Tauris*, le sujet que je desirois; j’y
” vis des Scènes intéressantes, qui sem-
” bloient ne me devoir coûter que la
” peine de les traduire; mais j’avoue que
” j’y trouvai en même temps des diffi-
” cultés capables de me détourner de mon
” entreprise. Je voyois d’un côté que le

» grand Corneille dans ses réflexions sur
 » le Théâtre, met ce sujet au nombre de
 » ceux qui ne peuvent être traités. D'un
 » autre côté j'entendois dire à M. Racine,
 » ne , qui ne me refusoit point les bons
 » avis , qu'il avoit été longtemps à se déterminer entre *Iphigénie sacrifiée*, &
 » *Iphigénie sacrifiante*, & qu'il ne s'étoit
 » déclaré en faveur de la première , qu'après
 » avoir connu que la seconde n'avoit
 » point de matière pour un cinquième
 » Acte. (a) Les anciens Poètes ne faisoient
 » point difficulté d'employer le secours
 » d'une machine , quand les autres
 » ressources leur manquoient. Mais ce
 » qui étoit toléré parmi eux , feroit
 » échouer aujourd'hui la plus belle de nos
 » Tragédies.

» Tout cela ne fut pas capable de me
 » rebuter. Je vis que l'épisode d'Eriphile
 » avoit été heureusement substitué par
 » M. Racine , à la biche miraculeuse ,
 » dont Euripide s'étoit servi pour sa catastrophe.
 » Je crus que Minerve qu'il employe également
 » pour dénouer sa seconde Tragédie , pourroit être rem-

(a) Dans les *Mémoires contenant quelques particularités sur la vie & les Ouvrages de Jean Racine*, on trouve le plan, en prose, du premier Acte d'*Iphigénie en Tauride*, de ce célèbre Poète, & qui prouve ce que M. de la Grange avance dans ce discours.

1697.

» placée avec la même vraisemblance, par
» une personne intéressée à l'action prin-
» cipale , & capable de me fournir ce
» qui manquoit à mon sujet. Je trouvai
» dans le sujet même le caractère du
» personnage que je cherchois. Et dès
» que j'eus fait cette découverte , qui
» fut approuvée par M. Racine , je ne
» songeai plus qu'à l'exécution de mon
» projet. Le succès fut au-delà de mes
» espérances. *Mademoiselle Champmeslé*,
» qui représentoit *Iphigénie* dans un âge
» où l'on n'a plus les agrémens de la
» jeunesse , ne fit pas verser plus de lar-
» mes dans le rôle de M. Racine , qu'elle
» en fit verser dans le mien. Le Public eut
» le regret de la perdre dans le plus fort
» des représentations de cette Tragédie ,
» qui fut reprise l'année suivante avec
» le même succès , par *Mademoiselle*
» *Desmarz* , nièce de cette célèbre Ac-
» trice , & digne héritière de ses ta-
» lens. »

Il y auroit de l'injustice à ne pas con-
venir que la Tragédie d'*Oreste & Pilade*,
a nombre de détails bien rendus. Le rôle
d'*Iphigénie* est beau & assez soutenu.
Celui d'*Oreste* l'est également. Il y a des
situations heureuses , & la reconnoissan-
ce du frere & de la sœur est attendris-

sante. (a) Ajoûtons qu'il y a des endroits versifiés avec élégance ; mais en convenant de ces vérités, on ne peut s'empêcher de remarquer la foiblesse du plan & du tissu de la Fable imaginée par l'Auteur. Les deux premiers Actes sont languissans. Le trois & le quatrième échauffent beaucoup l'action, mais le cinquième Acte est absolument défectueux. Rien n'est plus manqué que les caracteres de Thoas & de Thomiris. Le premier, quoique traité de Tyran à chaque discours qu'on lui adresse, est le plus pacifique & le plus docile personnage du monde. A l'égard de Thomiris, sans amour pour Thoas, & sans intérêt pour Oreste, elle se démene & fait des menaces, comme si le destin des Acteurs dépendoit d'elle. Malgré tous ces défauts, ce Poëme Dramatique est resté au Théâtre, & il y reparoit de temps en temps avec quelque succès.

1697.

(a) La Tragédie lyrique d'*Iphigénie en Tauride*, de M. Duché, mise en Musique par Desmarets, & représentée, pour la première fois par l'Académie Royale de Musique le 6. Mai 1704. a beaucoup de ressemblance avec la Tragédie d'*Oreste & Pilate*, cependant on peut dire que la copie surpasse l'original, tant dans la conduite que dans la reconnaissance d'Iphigénie & d'Oreste, qui est mieux préparée, & rendue d'une façon plus touchante.

1698.

R É J O U I S S A N C E S P O U R L A P A I X.

Mercuré Ga-
lant , 1698.
pages 235 ,
241.

“ **L** Es Comédiens du Roy n’oublirent
pas de montrer leur zèle, (au sujet
» de la publication de *la Paix* , qui se
» fit le 8. Janvier.) Le grand Balcon qui
» regne le long de leur Hôtel , étoit en-
» fermé d’une balustrade dorée , enrichie
» de festons , & de trophées d’armes ,
» & soutenue de plusieurs pilastres. Au
» milieu du balcon , la Statue du Roy ,
» sur un piedestal , étoit couronnée par
» la *Victoire* , & par *la Paix* ; & com-
» me toutes les Vertus sont rassemblées
» dans la Personne de Sa Majesté , que
» ce Prince ne doit qu’à ces vertus cette
» sublime élévation de gloire où il est
» parvenu : que la France leur doit aussi
» son bonheur , & que toute l’Europe
» leur est redevable de la Paix dont elle
» commence à jouir , les Comédiens
» avoient pris de là sujet de faire mettre
» sur le piedestal cette inscription.

L U D O V I C U S M A X I M U S

Fide , Spe , & Charitate

Rex verè Christianissimus.

Fortitudine Victor ,

Prudentiâ nodum solvit ,

Iustitiâ dat pacem.

Temperantiâ subsidia revocat.

» *La Foy, l'Espérance & la Charité*,
» chacune sur un piedestal, moins élevé 1698.
» que celui de la Statue du Roy, sem-
» bloient contempler avec plaisir la fi-
» gure d'un Prince qu'elles ont rendu si
» parfait, & on lisoit ces paroles sur
» leurs pedestaux :

*Fidei protector ,
Caritatis exemplum.
Qui non Sperabit ?*

» *La Force, la Prudence, la Justice*,
» & *la Tempérance*, un peu plus éloi-
» gnées que les autres Vertus, paroissoient
» pourtant leur disputer la gloire de l'é-
» lévation du Roy, ou du moins y con-
» tribuer également : & elles le témoi-
» gnoient par ces vers.

LA FORCE.

Par moi toujours invincible ,
France, vois la grandeur où j'élève ton Roy.
Au repos du monde sensible ,
En lui donnant la Paix , il lui donne la Loy.

LA PRUDENCE.

Que peut sans moi le plus ardent courage ?
Des grands événemens je dispose à mon gré.
L'ordre seul de LOUIS m'a fait finir l'ouvrage
Que sa Force avoit préparé.

1698.

LA JUSTICE.

En vain la Force & la Prudence
 Avoient travaillé pour la Paix.
 Si LOUIS n'eut pesé ses droits dans ma Balance,
 La Guerre n'eût fini jamais.

LA TEMPÉRANCE.

Peuples , le Ciel comble vos vœux ,
 Des Vertus de LOUIS goûtez tout l'avantage ,
 Je fais céder son grand courage :
 Au seul soin de vous rendre heureux.

» Ce Groupe de figures étoit environ-
 » né d'une Colonnade qui soutenoit une
 » grande Couronne d'or , dont le cercle
 » & les fleurons étoient formés par une
 » illumination. Quatre Obélisques éle-
 » vés le long du balcon , le séparoient
 » en égale distance. Les Obélisques
 » étoient transparens, & garnis de Fleurs-
 » de-Lys d'or. Cette architecture étoit
 » surmontée d'un Soleil très-lumineux ,
 » qui de tous côtés écartoit des nuages.
 » Toute la façade du bâtiment étoit éclai-
 » rée d'une illumination très-belle , &
 » très-bien ordonnée , qui dura jusqu'à
 » deux heures après minuit. On distri-
 » bua beaucoup de vin , sans qu'il y eut
 » le moindre désordre. Les timballes , les
 » trompettes , & l'Orquestre de la Co-
 » médie se mêlèrent souvent aux cris de
 » *Vive*

» *Vive le Roy*, & des acclamations du
» Peuple. Sur les onze heures du soir, 1698.
» on tira un très-beau feu d'artifice. »

M A N L I U S
CAPITOLINUS,

Tragédie, de M. de LA FOSSE,

Représentée pour la première fois, le Samedi
18. Janvier. (La dix-septième & dernière
représentation le 25. Février suivant.)

LE Public reçût avec beaucoup de
satisfaction ce second Ouvrage de M.
de la Fosse : la beauté du sujet, la sagesse
dont il est traité, sa régularité, sa con-
duite, les sentimens héroïques qui y
sont répandus, tout concourt à la gloire
de l'Auteur, & semble l'avoir dispensé
de répondre aux Critiques. « Quelque
» facilité qu'il y ait (dit-il, dans une
» petite Préface qu'il a mise à la tête
» de la Pièce) à détruire plusieurs Cri-
» tiques que j'ai entendu faire contre
» cette Pièce, je ne perdrai point de
» temps à les réfuter par une disserta-
» tion ; & je leur donne pour réponse
» l'approbation dont le Public a honoré
» mon ouvrage. »

Tome XIV,

H

1698. Cependant, dit fort bien l'Auteur du
 Mercure de France : * « Comme il n'y a
 * Mercure de France , » point d'Ouvrage parfait , celui-ci n'a
 Septembre » pas été exempt de la Critique. On a
 1729. pages » trouvé la versification de Manlius ner-
 2258, 2259. » veuse , mais quelquefois un peu dure ,
 » Le caractère de Rutile n'a pas paru se
 » soutenir également partout. Sa pru-
 » dence , a-t-on dit , est un peu en dé-
 » faut à l'égard de Servilius : ce dernier
 » veut laisser Valérie pour ôtage entre
 » les mains de Manlius ; mais ce Man-
 » lius est son ami , sa complaisance peut
 » aller trop loin en faveur de celui qui
 » remet l'ôtage entre ses mains : cet ôtage
 » auroit été plus sûrement entre les mains
 » de Rutile , & il devoit l'exiger , ne fut-
 » ce que pour empêcher que Servilius ne
 » parlât à Valérie , qui n'étoit que trop
 » suspecte , comme fille du Consul , à qui
 » les conjurés réservoient leurs premiers
 » coups. Cette critique n'est que trop
 » bien fondée , & l'on n'a besoin pour le
 » prouver que de ces vers de Manlius à
 » Servilius.

ACTE III.
 SCÈNE IV.

Cependant Valérie est libre dans ces lieux ,
 Et sa vûe à toute heure est permise à tes
 yeux.

» Manlius , poursuit-on , n'a pas même
 » dû recevoir Valérie dans son Palais ;

» cet amas prodigieux d'armes qu'elle y
» a découvert, suffisoit pour lui donner
» d'étranges soupçons. Valérie découvre
» la conspiration trop brusquement ; les
» Spectateurs auroient du moins voulu
» voir quelques combats, entre ce qu'elle
» devoit à son pere, & ce qu'elle devoit
» à la promesse qu'elle avoit faite à son
» époux, par ces vers du troisiéme Acte,
» (Scene II.)

Ne croyez pas pourtant qu'après un tel discours ,

Je trahisse un secret d'où dépendent vos jours.

» Le Sénat, ajoute-t-on, ayant pro-
» mis de faire grace à tous les Conjurés,
» ne peut condamner Manlius, sans vio-
» ler sa foi : & quoiqu'il le fasse con-
» damner par les Tribuns, cette précau-
» tion ne sauve pas l'infidélité. Voilà à
» peu près toutes les observations qui sont
» venues à notre connoissance. »

Nous croyons devoir ajouter à ces observations, que le rôle de Manlius est parfaitement beau, noble, & sublime: peut-être même l'est-il un peu trop. La haute vertu qu'il fait paroître, sa fermeté, & l'amitié qu'il témoigne encore pour Servilius, tout indigne qu'il en est, abaissent ce dernier au point que ni son amour, ni les remors, ni sa mort

1698.

même ne peuvent le justifier. On ne voit en lui qu'un traître, plus coupable par son extrême foiblesse, que par son imprudence. Ce n'est pas que l'Auteur n'ait fait son possible pour rendre ce caractère supportable ; mais il est par lui-même trop bas, & trop odieux. C'est aussi cette raison qui empêche qu'on s'intéresse au sort de la triste Valérie. Le personnage du Consul Valérius est foible, & manque de dignité.

Préface de
Manlius.

M. de la Fosse avoit beaucoup d'érudition, & une grande connoissance des Belles-Lettres. Ces secours lui ont été très-utiles, & il avoue en partie ceux dont il s'est servi. « Le sujet de cette
» Tragédie (dit il) se trouve dans le
» sixième livre de la première Décade de
» Tite-Live. J'ai pris dans cet excellent
» original tout ce qui m'a paru propre à
» soutenir mon Ouvrage ; & j'ai laissé
» ce que je n'ai pas cru pouvoir traiter
» assez heureusement. Je me suis encore
» appuyé de la lecture de plusieurs fa-
» meuses Conjurations anciennes & mo-
» dernes ; & j'avoue que j'ai beaucoup
» emprunté, sur-tout de celle qui a été
» écrite en notre langue, par un sçavant
» Abbé, assez connu par le mérite des
» écrits qu'il a mis au jour. »
Il est aisé de reconnoître à ces mar-

ques l'Ouvrage que M. l'Abbé de Saint Réal avoit publié en 1674. sous le titre 1698.

de *Conjuration contre Venise*, d'où sont tirées entr'autres choses, le plan de la Conjuration, presque tout le rôle de Rutile, la peinture effrayante qu'il fait adroitement de l'état où Rome va être réduite, pour sonder la fermeté de Servilius; le conseil qu'il donne à Manlius de sacrifier ce dernier à la sûreté de l'entreprise, &c. M. de la Fosse est sans doute très-louable d'avoir fait un si bon usage de ces différens morceaux, qui produisent un grand effet dans son Poëme: mais il auroit dû convenir, avec la même sincérité des obligations qu'il avoit à M. Otwai, Poëte Anglois, qui lui avoit facilité les moyens de se servir de l'Ouvrage de M. l'Abbé de Saint Réal.

« On peut s'aider des Ouvrages des Poë-
 » tes qui ont écrit en des langues vi-
 » vantes, comme on peut s'aider de ceux
 » des Grecs, & des Romains, (dit M.
 » l'Abbé du Bos). * Mais je crois que
 » lorsqu'on se sert des Ouvrages des
 » Poëtes modernes, il faut leur faire hon-
 » neur de leur bien, sur-tout si l'on en
 » fait beaucoup d'usage. Je n'approuve
 » point, par exemple, que M. de la
 » Fosse ait pris l'intrigue, les caractè-
 » res, & les principaux incidens de la

* *Réflexions critiques sur la Poësie & la Peinture*, Tome II. p. 81, 82, édit. de 1740.

1698. » Tragédie de *Manlius*, dans la Tragédie Angloise de M. Otwai, intitulée : *Venise préservée.* (a) Sans citer l'ouvrage dont il avoit tant profité. Tout ce qu'on peut alléguer pour la défense de M. de la Fosse, c'est qu'il n'a fait qu'user de repréfailles, en qualité de François, parce que M. Otwai avoit pris lui-même dans l'Histoire de la Conjuración de Venise, par l'Abbé de Saint Réal, le sujet, les caractères principaux, & les plus beaux endroits de sa Pièce. Si M. de la Fosse a pris à M. Otwai quelque chose que l'Anglois n'eut pas emprunté de l'Abbé de Saint Réal, comme l'épisode du mariage de Servilius, & la catastrophe, c'est que celui qui reprend son vaisseau enlevé par l'ennemi, est censé le maître de la marchandise que l'ennemi peut avoir ajoutée à la charge de ce vaisseau. »

Comme la Tragédie de M. Otwai, traduite en notre langue, a paru sur le Théâtre François, nous réservons à cet article quelques réflexions communes à cette Pièce, & à celle de *Manlius*.

LA FOSSE. ANTOINE DE LA FOSSE, Sieur d'Au-

(a) Cette Tragédie parut en 1682. sur le Théâtre de Londres. (Note de l'Abbé du Bos.)

du Théâtre François. 95

BIGNY, né à Paris vers l'an 1653. (a) 1698.
 étoit fils d'un Orfèvre, & neveu du fa-
 meux Peintre de ce même nom. « Il fut Mémoires
 » d'abord Secrétaire de M. Foucher, En- pour servir à
 » voyé du Roy à Florence. Cette parti- l'Histoire des
 » cularité qui se trouve dans le Catalo- Hommes Il-
 » gue de la Bibliothèque du Roy, a été lustres, par le
 » inconnue à tous ceux qui ont parlé de P. Nicéron,
 » lui. Ce fut pendant le séjour qu'il fit T. XXXV.
 » en cette Ville, qu'il y fut reçu dans P. 243^a
 » l'Académie des *Apatistes*. . . . Parmi
 » les diverses Pièces de Poésies de M. de
 » la Fosse, on trouve une Ode Italienne
 » qui lui mérita l'honneur d'être reçû
 » dans cette Académie, & un discours
 » Italien en prose de trois pages, qu'il
 » prononça dans l'Académie des *Apa-*
 » *tistes*, sur cette question : *Quels yeux*
 » *sont les plus beaux des bleus, ou*

(a) M. Titon du Tillet s'est trompé dans son *Parnasse François*, en rapprochant de cinq années la naissance de M. de la Fosse, qu'il place en 1658. Il a employé cette fausse date, parce qu'il a cru que lorsque ce Poète mourut, il n'avoit pas cinquante ans, au lieu qu'il en avoit cinquante-cinq. Nous en tirons la preuve d'une Epitaphe Latine composée dans le temps, & qui se trouve impriméé dans le *Mercur de Trévoux*, Janvier 1709. page. 87. Il suffit de rapporter les deux dernières lignes.

Adimplevit fatum.

Die secundâ Novembris, anni 1708 ætatis LV.

L'erreur de M. du Tillet a été adoptée par le P. Nicéron, l'Auteur des *Recherches sur les Théâtres de France*, & autres.

1698.

» *des noirs* ? Sa solution est galante , il
 » donne l'avantage aux yeux bleus ou
 » noirs qui jetteront sur lui des regards
 » favorables. On voit par une autre Pièce,
 » qu'il a été en Portugal , mais on ignore
 » le temps , & le sujet de ce voyage.

» M. de la Fosse s'attacha ensuite , en
 » la même qualité de Secrétaire , au
 » Marquis de *Créqui* , Lieutenant Géné-
 » ral des Armées du Roy , auprès duquel
 » il étoit , lorsque ce Seigneur fut tué à
 » la bataille de Luzara au mois de Sep-
 » tembre de l'année 1702. & il fut char-
 » gé d'apporter son cœur à Paris. »

Après la mort du Marquis de *Créqui* ,
 M. de la Fosse retrouva un protecteur
 dans la personne de M. le Duc d'Au-
 mont, qui lui accorda non seulement le
 même emploi qu'il possédoit chez le pre-
 mier , mais encore le fit Secrétaire gé-
 néral du Boulonnois. Il mourut dans l'Hô-
 tel de ce Duc à Paris le 2. Novembre
 1708. âgé de cinquante-cinq ans : &
 fut enterré à Saint Gervais. On peut
 dire que M. de la Fosse a été universel-
 lement regretté de son Bienfacteur , de
 ses amis particuliers , & de tous les ama-

Mercure de
 Trévoux, Jan-
 vier 1709.
 pages 82-85.

teurs des Belles Lettres. (a) « La Républi-
 » que des Belles - Lettres , (dit l'Auteur

(a) « Comme on se distingue par le mérite dans tou-
 » tes sortes d'états , je dois vous dire que la mort vient
 du

Mercure de Trévoux) « a fait une véritable perte en la personne d'*Anne de la Fosse d'Aubigny*, Secrétaire de M. le Duc d'Aumont, & si mérité par ses excellentes Tragédies, & sa traduction des Odes d'Anacréon, & par plusieurs autres Ouvrages, qui méritent sa mémoire immortelle. . . Il possédait toutes les bonnes qualités d'un grand homme, sans en avoir les défauts. Son érudition, qui étoit des plus profondes, ne l'empêchoit pas de consulter quelquefois ceux qui en avoient moins que lui, & de se rendre à leurs sentimens, après en avoir reconnu la justice. Il étoit grand partisan des anciens, mais plutôt par reconnoissance des lumières qu'il avoit puisées chez eux, que par entêtement. Ses vers étoient fort travaillés, & l'expression

de lever deux hommes, dont les Ouvrages de Théâtre ont été reçus du Public avec de grands applaudissemens, & qui cependant avoient cessé depuis plusieurs années de travailler à des Ouvrages qui leur étoient acquis beaucoup de réputation. Le premier est *de la Fosse* . . . Quatre Tragédies, de sa composition forment un Volume, qui se vend sous le nom *Œuvres de M. de la Fosse* : le même Auteur a fait aussi une traduction d'*Anacréon*, en vers. . . Ce qui avec quelques autres Ouvrages en vers, contient un autre Volume. Il s'étoit acquis l'estime de plusieurs personnes de la première qualité, & étoit fort estimé de M. le Marquis de Créqui. Il ne l'étoit pas moins de M. le Duc d'Aumont, dans l'Hôtel duquel il étoit mort. »

Mercure Galant, Décembre 1708. p. 209-212.

1693. » lui coûtoit infiniment plus que la pen-
 » sée. Il blâmoit ceux qui se livrent un
 » peu trop à une malheureuse facilité,
 » sans pourtant approuver ceux qui
 » croient qu'un Ouvrage ne vaut qu'au-
 » tant qu'il coûte à son Auteur. Je fi-
 » nis ce petit éloge , où son mérite n'a
 » pas moins de part que mon amitié ,
 » par une épitaphe , qu'on dit être de
 » M. l'Abbé *Pellegrin*.

D'AUBIGNY descend au tombeau ,
 Lui , qui par ses vives peintures ,
 Tiroit les Morts des sépultures ,
 Pour leur rendre un éclat plus beau.
 Célèbre entre les plus illustres ,
 A peine il emplit onze lustres. (a)
 Ciel ! par quelle fatalité ,
 Voit-il borner ses destinées
 A ce court espace d'années ?
 Il donnoit l'immortalité.

M. de la Fosse étoit un vrai Philoso-
 phe , détaché des biens de la fortune ,
 qui remplissoit ses devoirs en honnête
 homme , & dont la Poésie faisoit la prin-
 cipale occupation. Son application lui
 causoit souvent des distractions. « J'en
 » ai été témoin de quelques-unes , (dit

Parnasse
 François ,
 pag. 512-513.

(a) Voici une nouvelle preuve de l'âge de M. de la
 Fosse , conforme à celle que nous avons suivie.

du Tillet) & je crois pouvoir rap-
porter celle-ci , qui divertira peut-être
le Lecteur. Je l'avois prié à dîner chez
moi , avec quelques personnes de Let-
tres. Il m'avoit promis de s'y rendre
au midi : mais l'ayant attendu jus-
qu'à deux heures , on se mit à table.
Mon Poëte arriva sur les quatre heu-
res , très-fatigué , & me fit quelques
excuses d'arriver si tard , en m'assurant
qu'il étoit parti sur les onze heures du
soir de l'Hôtel d'Aumont , rue de
la Harpe , pour venir chez moi dans l'Isle
Saint Louis , qui en est fort proche ;
mais qu'il avoit l'esprit si rempli , & si
occupé de cinq ou six vers d'un des
plus beaux endroits de l'Iliade , qu'il
n'alloit traduire en François, qu'il avoit
posé à côté de ma porte , sans se sou-
venir de la partie que je lui avois pro-
posée : que delà il avoit traversé le
pont de la Tournelle , & passé la Porte
Saint Bernard : & qu'enfin il s'étoit
trouvè dans le milieu de la Plaine d'I-
le de France , où s'étant fort fatigué le corps
l'esprit , la faim l'avoit réveillé , &
il avoit rappelé à la mémoire le dîné
que je l'avois invité. Il fut le bien venu ,
on lui servit de quoi satisfaire à son
appétit. M. Boivin l'aîné , un de mes
amis , homme d'une mémoire pro-

1698.

1698.

„ digieuse , & peut-être celui de son siècle
 „ qui possédoit mieux les Auteurs Grecs ,
 „ lui dit , M. de la Fosse , je suis presque
 „ sur que voilà les vers d'Homere qui
 „ vous ont si fort occupé : & les lui ré-
 „ cita comme on les prononce dans l'U-
 „ niversité de Paris. La Fosse lui répon-
 „ dit , non , Monsieur , & les voici : &
 „ dit les mêmes vers , suivant la pronon-
 „ ciation du Collège des Jésuites. Eh bien ,
 „ dit M. Boivin , ce sont les mêmes vers ,
 „ vous les avez prononcé autrement que
 „ moi. „

Lettres sur
 les nouvelles
 Pièces de
 Théâtre. T.
 VII. des Œu-
 vres de Saint
 Evremont ,
 page 226.

„ Je ne vois , dit M. l'Abbé Pic , de
 „ tous ceux qui travaillent présentement
 „ pour le Théâtre , que l'Auteur de *Po-*
 „ *lyxene* qui se donne quelque soin pour
 „ réussir. Ses Pièces sont plus exactes , &
 „ plus châtiées que celles des autres : &
 „ l'on juge aisément par le travail qui
 „ paroît dans ses ouvrages , qu'il a plus
 „ de soin de sa gloire , & plus de respect
 „ pour le Public , que ceux qui tra-
 „ vaillent en même-temps que lui. Son
 „ génie est noble & élevé , ses incidens
 „ sont naturels , pris dans le sujet , &
 „ naissent sans peine les uns des autres.
 „ Ses caracteres se démêlent , & se for-
 „ ment tous les jours de plus en plus. Ses
 „ catastrophes sont assez bien amenées :
 „ ses vers , qui sont la moindre partie du

» Poëme Dramatique , sont nobles , har-
 » monieux , & d'un style assez pur : &
 » s'il n'a pas encore tout-à-fait la con-
 » noissance du Théâtre , sa pénétration
 » & son travail assidu , nous répondent
 » de lui sur cela. Il seroit à souhaiter
 » qu'il hazardât quelquefois un peu plus
 » qu'il ne fait. Il est souvent des fautes
 » heureuses , qui sont préférables à la
 » plus grande exactitude : & l'on par-
 » donne aisément à celui qui néglige
 » l'art en faveur du naturel.»

M. Baraton a fait l'éloge de M. de la
 Fosse , dans le Madrigal suivant.

Sur les pas de Corneille , ou du tendre Ra-
 cine ,

La Fosse , secondé d'une Muse divine ,
 Court la même carrière , & les suit de fort près.
 Déjà dans *Manlius* , *Thésée* , & *Polyxene* ,
 Nous avons vû paroître avec un grand succès
 Les fruits de sa brillante veine.

Ils sont pleins d'art , & d'agréments ,
 L'héroïque y soutient les tendres sentimens ;
 Tout y chatme , tout interesse ;
 Il excite dans nous les agitations ,

Les transports , les impressions
 Que causent la terreur , la pitié , la tendresse.
 Et l'on ne peut traiter les grandes passions
 Avec plus de délicatesse.

En réduisant ces éloges à leur juste

1698.

proportion , & sans diminuer le mérite & la gloire de M. de la Fosse, convenons qu'il s'est acquis avec justice un rang parmi ceux qui se sont le plus distingués dans son genre. Il est fâcheux seulement que travaillant avec peine , il ne soit pas entré plutôt dans la carrière , & ne l'ait pas continuée plus longtemps. Il est vrai qu'il a eu le bonheur d'être reconnu pour le premier Poëte Tragique de son temps , & qu'il n'a vû personne lui disputer la place dont il étoit en possession.

Pièces de Théâtre de M. de la Fosse.

POLYXENE , Tragédie , 3. Février 1696.

MANLIUS CAPITOLINUS , Tragédie , 18.

Janvier 1698.

THÉSÉE , Tragédie , 5. Janvier 1700.

CORÉBUS & CALLIRHOÉ , 7. Décembre 1703.

LE MARQUIS DE L'INDUSTRIE,

*Comédie en cinq Actes , d'un Auteur
Anonyme , non imprimée ,*

Représentée pour la première & unique fois le
Samedi 25. Janvier.

LE Registre marque que le Parterre ne voulut jamais souffrir qu'on acheva la Pièce , & que les Comédiens donnerent à la place *Crispin Médecin.*

1698.

LES CURIEUX DE COMPIEGNE,

*Comédie en prose , en un Aëte , avec un divertissement , * de M. DANCOURT,*

La Musi-
que du diver-
tissement est
de M. Gil-
liera.

Représentée pour la premiere fois , après la Comédie de l'Ecole des Maris , le Samedi

4. Octobre. (Dix-neuf représentations , la dernière le Mardi 28. du même mois d'Octobre.)

LÉ Roy voulant faire connoître à M. le Duc de Bourgogne les différentes opérations d'une armée en Campagne , ordonna un Camp à Coudun , près de Compiègne , (a) composé de plusieurs Régimens de Cavalerie & Infanterie , où Sa Majesté se rendit le 30. Août (1698.) accompagnée de Monseigneur , de M. le Duc de Bourgogne , de M. le Duc d'Anjou , de M. le Duc de Berry , de tous les Princes & Princesses de son sang , &c. Ce Camp dura jusqu'au Lundi 22. Septembre suivant , durant lequel temps on fit le siège de Compiègne , on donna

(a) C'est du nom de la Ville de Compiègne que ce Camp fut nommé dans le Public.

1698.

une bataille , &c. La nouveauté de cet événement , & la proximité du Camp engagerent beaucoup de personnes de l'un & de l'autre sexe de Paris & des environs ; à se rendre au Camp de Compiègne , & c'est sur quelques aventures vraies ou fausses qui y arriverent , que M. Dancourt composa sa comédie , qu'il intitula , *les Curieux de Compiègne*. Cette Pièce est très-plaisante , mais quelques Marchands de ce temps y sont presque dénommés , & fort vivement pincés. On y trouve des personnages joyeusement rendus ; tels sont ceux du Chevalier de Fourbignac , de Frontin , de Madame Pinvin , Hôtesse des Trois Rois , & de Madame Robin , Bourgeoise de Paris. Au reste , comme cette Comédie étoit faite pour le temps qu'elle a paru , lorsqu'on l'a remise au Théâtre , elle n'a pas eû un accueil si favorable que dans sa nouveauté.



LE MARI RETROUVÉ, 1698.

*Comédie en prose , en un Acte , avec un divertissement , * de M. DANCOURT ,* * La Musique est de M. Gileliers.

Représentée pour la premiere fois , après la Comédie de *l'Ecole des Maris* , le Mercredi 29. Octobre. (Vingt-trois représentations. La dernière le 7. Décembre suivant.)

LE Procès du Sieur de la Pivardiere, qui faisoit alors le sujet des conversations de Paris , à fourni à M. Dancourt le fonds , & une partie de l'intrigue de cette petite Comédie. Ce Procès qui est rapporté *très-au long* , au commencement du troisième Volume des *Causés célèbres & intéressantes* , est trop connu pour en donner ici quelques détails. Il suffira de rappeler au Lecteur , que la femme du Sieur de la Pivardiere fut accusée d'avoir fait assassiner ce dernier. Que son mari reparut un mois après pour la justifier du crime qu'on lui imputoit : que les Juges de Châtillon sur Indre , qui avoient fait des informations contre la Dame de la Pivardiere , ne voulurent point reconnoître son mari , & le traitèrent d'imposteur : & qu'enfin ce Procès commencé le 5. Septembre 1697. fut terminé par un Arrêt du Parlement

1698. de Paris ; en date du 14. Juin 1701. qui reconnut le Sieur de la Pivardière pour la même personne qu'on disoit avoir été assassinée. M. Dancourt a fait usage dans sa Comédie des événemens de ce Procès. Sous le nom du Meunier *Julien* , il a peint le Sieur de la Pivardiere , & placé fort ingénieusement le mariage que celui-ci contracta à Auxerre , avec la fille d'un Cabaretier de cette Ville. *Le Bailly* de la Pièce , est le Juge de Châtillon sur Indre , qui ne vouloit pas reconnoître le Sieur de la Pivardiere. Les autres personnages sont relatifs à la même affaire , & n'en sont pas moins comiques. M. Dancourt en employant un fait particulier a eu l'art d'en composer un sujet de tous les temps , & qui est fort réjouissant ; aussi cette Pièce paroît-elle très-souvent sur le Théâtre , & obtient toujours des applaudissemens des Spectateurs.



A MORT D'OTHON,

1699.

Tragédie de Monsieur BLEIN,
non imprimée,

présentée pour la première fois le Lundi 5.
Janvier.

A troisième & dernière représentation fut donnée le Vendredi 9. du
même mois. Nous parlerons de cet Au-
t, à l'article de la Tragédie de *Mus-
ta & Zéangir*, qui parut en 1705.



1699.

M Y R T I L

E T

M É L I C E R T E , (a)

*Pastorale-Héroïque , en vers libres , & en trois Actes , avec trois Intermèdes , (b) précédée d'un Prologue , aussi en vers libres , par M. GUÉRIN , le fils , **

* On trouvera l'article de cet Auteur après la *Psiché de Village* , sous l'année 1705.

Représentée pour la première fois le Samedi 10. Janvier. (Neuf représentations , la dernière le 4. Février suivant.)

Comme quelques personnes croient que cette Pastorale est celle que M. Molière laissa imparfaite , & finie par M. Guérin le fils ; nous allons employer les termes de ce dernier , pour les tirer de cette erreur.

Préface de *Myrtil & Mélélicerte.*

“ Je ne veux point ici me parer d'un

(a) Cette Pièce n'est inscrite sur le Registre Journalier de la Comédie , que sous le titre de *Mélélicerte*.

(b) Dans un passage de la vingt-quatrième Satyre du Poète sans fard , que nous rapportons plus bas dans ce même article , M. de la Lande , est nommé l'Auteur de la musique de *Myrtil & Mélélicerte*. Cependant M. Grandval le père , nous assure qu'elle est de M. Couperin , Organiste du Roy , si célèbre par ses belles Pièces de Clavecin.

» vain titre de gloire. Je suis tout le pre-
 » mier à me rendre justice , & si mon
 » Ouvrage a eu le bonheur de ne pas dé-
 » plaire à mes Auditeurs , c'est à la mé-
 » moire de son premier Auteur que j'en
 » dois tout le succès.

1699.

» M. Moliere avoit commencé *Mé-*
 » *licerte* : Lecteur avide des moindres
 » productions de ce grand homme , je me
 » suis étonné cent fois de ce qu'il n'avoit
 » pas donné la dernière main à un Ou-
 » vrage dont l'heureux commencement
 » nous promettoit une suite aussi par-
 » faite. J'admirois les couleurs avec les-
 » quelles il peignoit tous les caractères ,
 » & *Mélicerte* me parut avoir toute l'in-
 » nocence & toute la pureté que de-
 » mande la Pastorale. Je fis une sérieuse
 » attention à la grace de ses expressions ,
 » & ce fut dans ces momens que je for-
 » mai le dessein de la continuer. Ce ne
 » fut pas sans réflexions , & je n'entre-
 » pris point la chose en jeune homme :
 » je reconnus la grandeur du péril où je
 » m'exposois , & je n'osai qu'en trem-
 » blant hasarder sur le papier une pre-
 » mière ébauche. Je sortois de mes étu-
 » des , j'étois jeune , sans lumière & sans
 » expérience , peu sçavant dans les ré-
 » gles de l'art ; le desir de me distin-
 » guer , & quelque peu de naturel , fu-
 » rent les guides de mon génie.

1699.

» On me blamera peut-être d'avoir mis
 » en vers irréguliers ce que M. Moliere
 » avoit fait en grands vers, je ne l'eusse
 » jamais fait sans les avis de personnes
 » éclairées que je consultai là-dessus, &
 » qui me firent connoître que les vers
 » enjoués étoient plus dans le goût de
 » la Pastorale.

» Il étoit de mon intérêt de faire un
 » Prologue qui m'excusât dans l'esprit
 » de mes Auditeurs, & qui leur fit con-
 » noître le respect & la vénération que
 » j'ai toujours eu pour M. Moliere. (a)

(a) La Scene du Prologue se passe sur le Mont Parnasse. Melpomene & Thalie disputent sur le mérite de leur genre. La premiere vante le tragique, & Thalie n'en dit pas moins sur le Comique. Survient Apollon, à qui les Muses font part de leur différent.

A P O L L O N.

Hé bien voyons ; Melpomene & Thalie,
 N'est-il point quelque moyen,
 De joindre au sérieux quelque peu de folie ?
 Cela seroit assez bien.

M E L P O M E N E.

J'ai fait choix d'un sujet, où *Moliere* a fait naître
 Les grâces & l'enjouement
 Qu'exige le style Champêtre ;
 Et ceux qui sçauront s'y connoître
 Y trouveront de l'agrément.
C'est Myrtil & Melicerte.

T H A L I E étonnée.

Ah Dieux ! vous me volez, ma sœur.
 C'est là votre sujet ? ma surprise est extrême.
 Je voulois travailler au même.

» J'avouerai en tremblant que le troi-
» sième Acte est mon Ouvrage, & que
» je l'ai travaillé sans avoir trouvé dans

1699.

A P O L L O N.

Travaillez-y toutes deux.
Dans cette sorte de Poëme
On peut fort bien mêler comique & sérieux.
.....
Mais avez-vous quelqu'un en main
Qui puisse exécuter.

T H A L I E.

Je connois un Poëte,
Qui de son sçavoir n'est pas vain.
Il est capable d'entreprendre
Si je le lui conseille, un dessein si hardi.

A P O L L O N.

C'est-à-dire, à vous entendre,
Que c'est un petit étourdi,
Qui suit le feu de sa jeunesse.

M E L P O M È N E.

Il voudroit achever la Pièce ?
Un tel dessein pour lui me fait trembler de peur :
Travailler après un Auteur
Que tout le Parnasse renomme !
Vous avez raison, ma sœur,
C'est-là l'action d'un jeune homme.

T H A L I E.

Ma Sœur ne raillez pas tant,
Je vous garantis moi qu'il est plus excusable,
Qu'un vieux Auteur qui seroit raisonnable
Et qui voudroit en faire autant.
Apollon, faisons-lui la grace toute entière :
Il est jeune, il est vrai ; prévenons l'Auditeur :
Disons-lui que ce jeune Auteur
Borne tous ses vœux à lui plaire,
Et qu'il en fait tout son bonheur.

A P O L L O N.

Pour moi je ne veux point me mêler de l'affaire.
Je tiens le premier rang dans le sacré vallon ;
Mais le Public peut dans cette matière,
Avoir meilleur goût qu'Apollon.

1699.

» ses papiers ni le moindre fragment ,
 » ni la moindre idée. Heureux s'il m'eut
 » laissé quelque projet à exécuter. Tout
 » ce que pûs conjecturer , ce fut qu'il
 » avoit tiré *Mélicerte* de l'Histoire de
 » *Timarete* , & de *Sésostris* , qui est
 » dans le Grand Cyrus , (Tome VI.)
 » Je la lûs avec attache , & là-dessus je
 » traçai mon sujet. J'aurois pû fournir
 » à la carrière , & l'Histoire me don-
 » noit cinq Actes complets : mais je m'é-
 » xaminai moi-même , & je connus qu'il
 » valloit mieux me rendre supportable
 » dans un seul Acte , que fatiguant dans
 » deux autres. J'avoue de bonne foi
 » ma foiblesse. Je ne prétends point dé-
 » fendre ce qui part de ma plume. Je
 » l'expose à la critique & à la délicatesse
 » de mes Censeurs. . . . J'ai mêlé dans
 » les Actes quelques Intermèdes qui
 » m'ont paru convenir au sujet. S'ils ont
 » fait du plaisir , c'est à la grace & à l'a-
 » grément des personnes qui les ont exé-

T H A L I E.

Il faut lui donner du courage :
 C'est un Auteur naissant , qu'il faut favoriser.

A P O L L O N.

Ne m'en pressez pas davantage ,
 Et laissons au Public le soin de l'excuser.
 C'est ainsi que ce Prologue finit , & l'apologie de
 son Auteur.

» curés ,

» cutés , que j'en suis redevables : j'ai la
 » même obligation aux Acteurs qui m'ont
 » bien voulu faire l'honneur de jouer
 » ma Pièce : ils s'y sont tous por-
 » tés avec chaleur ; (a) ils sont entrés
 » dans les caracteres qu'ils représen-
 » toient ; ils se sont tous ressouvenus de
 » M. Moliere, & ils n'ont rien oublié pour
 » soutenir un Ouvrage commencé par
 » un homme , qui a fait l'honneur de
 » leur Théâtre, & dont la mémoire leur
 » est si chere.

1699.

Rien n'est plus médiocre que la Pas-
 torale qui fait le sujet de cet article. Le
 changement que M. Guérin le fils a fait,
 en mettant en vers irréguliers ce que Mo-
 liere avoit composé en vers Alexandrins,
 n'a produit qu'une foible copie. Mais ce
 jeune Auteur est encore bien moins ex-
 cusable , lorsqu'il a voulu être original &
 substituer ses idées à celles de son modé-
 le. Nous allons donner un essai de cette
 derniere licence.

M Y R T I L.

J'ai fait tantôt , charmante Mélicerte ,
 Un petit prisonnier que je garde pour vous ,
 Et dont peut-être un jour je deviendrai jaloux.

Mélicerte de
 Moliere.

ACTE II.

SCENE III.

(a) Les Comédiens avoient refusé la Pastorale de
 Myrtil & Mélicerte , mais Mademoiselle Raisin s'inté-
 ressa pour l'Auteur , & MONSIEUR donna un ordre
 de jouer cette Pièce. Note de M. Grandval le pere.

1699.

C'est un jeune moineau , qu'avec un soin extrême ,

Je veux , pour vous l'offrir , apprivoiser moi-même.

Le présent n'est pas grand ; mais les divinités ,
Ne jettent leurs regards que sur les volontés , &c.

MYRTIL , *tenant un bouquet dans sa main.*

Myrtil & Mélicerte , de
Guérin le fils.

ACTE II.

SCÈNE III.

J'ai ce matin surpris Flore & Zéphire ,
Qui tous les deux mêloient à la beauté des fleurs ,

L'éclat des plus vives couleurs.

Zéphire en parfumoit le sein de la déesse ,

Et Flore répondoit à des transports si doux.

Ah ! Zéphire , ai-je dit , dans l'ardeur qui me presse ,

Que je serois heureux si j'étois comme vous ?

Je cherche de même à plaire ,

Je brûle des mêmes ardeurs.

Et je vous demande des fleurs ,

Pour mon adorable Bergere.

Sans davantage consulter ,

Et sans me le faire redire ,

Il a daigné me contenter ;

Et c'est de la part de Zéphire

Que j'ose vous les présenter , &c,

Guérin le fils fit imprimer sa Pastorale ;
& la dédia à Son Altesse Sérénissime Madame la Princesse de Conty, Douairier e ,

& joignit à cette Epître un *remercement* en vers libres sur la *grâce* que cette même Princesse lui fit d'entendre la lecture de *Mélicerte*. Suit une lettre de l'Auteur, à la Princesse de Conti, pour obtenir que la Pastorale fut jouée à Fontainebleau devant MONSEIGNEUR. Autre *Remercement de l'Auteur à S. A. S. Madame la Princesse de Conti* sur la bonté qu'elle a eu de faire jouer *Mélicerte* à Fontainebleau, & de recevoir favorablement ses deux contes de Fée.

1699.

Le jour qu'on représenta à Fontainebleau la Pastorale de Guérin le fils, Gaccon fut du nombre des Spectateurs, & jugea à propos de parler de ce Poëme Dramatique, dans la vingt-quatrième Satyre de son *Poëte sans fard*. Voici le passage où il est fait mention de cette Pièce.

Nous sortîmes du lit mon camarade & moi,
Dans le dessein d'aller à la Messe du Roy;
A grand peine étions-nous entrés dans la Chapelle,

Que suivi d'une cour aussi riche que belle,
Le Roy se présenta dans cet air de fierté,
Où regne la douceur avec la Majesté;

Et pendant que nos yeux contemploient ces
merveilles,

La Lande * par ses tons enchantoient mes
oreilles;

* Maître de
la Musique du
Roy.

1699.

Heureux , si satisfait de nous plaire en latin ,
 Il n'eut point travaillé sur les vers de *Guérin*.
Car dès le même soir , la Cour à Mélite ,
De Lully , de Moliere , exagéra la perte :
Et Lalande , & Guérin , sifflés des courtisans ;
Même au sein des flatteurs , furent sans par-
tisans.

'Au sortir d'un spectacle , effet de l'ignorance ,
Nous sûmes voir souper les trois Enfans de
France , &c.

MÉLÉAGRE,

Tragédie de M. DE LA GRANGE
CHANCEL ,

Représentée pour la première fois le Mercredi
 28. Janvier. (dix représentations , la dernière
 le Vendredi 20. Février suivant.)

LA première édition de la Tragédie
 de Méléagre , ne nous étant point
 tombée entre les mains , nous ignorons
 si M. de la Grange y joignit une Préface.
 La réimpression de ses Œuvres , faites
 sous ses yeux ne l'a point engagé à par-
 ler de cette Pièce , ainsi ce silence pour-
 roit faire croire que l'Auteur convient
 tacitement d'avoir manqué son sujet. **A**

la vérité , il n'est pas aisé à traiter , (a) 1699.
mais quelque difficile qu'il soit , on peut
dire que M. de la Grange n'a pas employé
dans cet Ouvrage tout le talent dont il
est capable , & dont il avoit donné des
preuves précédemment. Le tissu de sa
Fable est mal arrangé , tous les événe-
mens qui composent son intrigue sont
trop précipités , & sa versification est
extrêmement négligée. A l'égard de ses
personnages on peut dire qu'ils sont
tous manqués. Athalante , digne , par ses
sentimens & sa valeur , de marcher du
même pas des Héros de la Grèce , n'est
ici qu'une petite amoureuse de Comé-
die. Althée , mere de Méléagre , que le
Poëte a eu dessein de peindre , ani-
mée , d'ambition & de vengeance ,
n'est présentée que comme une folle des
Petites - Maisons. Pléxippe n'a qu'une
fierté brutale , qui le rend un peu digne
rival de Méléagre. A l'égard de ce der-
nier , il paroît qu'on a eu dessein d'en
faire un Héros , mais lorsqu'il agit ou
qu'il parle , on en conçoit une idée

(a) M. Jolly a aussi employé le même sujet de Mé-
léagre , dont il composa une Tragédie Lyrique , mise
en musique par M. Baustin , représentée pour la pre-
miere fois , par l'Académie Royale de Musique , le
Vendredi 24. Mai 1709. cet Ouvrage travaillé avec
soin de la part du Poëte & du Musicien , ne fut point
goûté du Public.

1699.

route contraire. Enfin le personnage le plus passable de la Tragédie seroit celui de Déjanire , s'il étoit un peu mieux soutenu. (a)

GABINIE,

*Tragédie Chrétienne , de M. l'Abbé
BRUEYS ,*

Représentée pour la première fois , le Samedi
14. Mars. (Dix représentations , la der-
nière le 4. Avril suivant , jour de la clô-
ture avant Pâques.)

Préface de
Gabinie,

« JE dois avertir le Lecteur que j'ai tiré
» le sujet de cette Pièce d'une Tragédie
» latine intitulée *S U S A N N A* , faite par
» *Adrian Jourdin , Jésuite* , imprimée à
» Paris par Maître Cramoisi en 1654.
» J'ai cru qu'il me pouvoit être per-
» mis de me servir d'un Ouvrage la-
» tin , fait depuis près de cinquante ans ,
» à peu près comme on se sert de ceux
» des anciens , quand on veut les mettre
» sur notre Théâtre.

(a) « Aujourd'hui 5. Mars 1699. il a plu au Roy
» d'ordonner qu'on tireroit un sixième en sus de toute
» notre recette journal ére pour les *Pauvres de l'Hô-
pital Général* ; » ce qui a été trompette & affiché
par toute la Ville. De ce jour le Parterre à 18 sols , &
le reste à proportion. (*Registre de la Comédie.*)

» C'est-à-dire que je l'ai traité autre-
» ment , que même mon dessein est diffé-
» rent de celui de cet Auteur ; car il ne
» s'attache qu'au Martyre de Susanne, &
» je me suis principalement proposé de
» représenter dans ma Tragédie la Reli-
» gion Chrétienne , s'établissant miracu-
» leusement sans aucun secours humain,
» malgré les efforts & la rage de Dio-
» clétien , que tout le monde sçait avoir
» été le plus grand persécuteur des Chré-
» tiens.

» Ainsi quoique j'aye imité les en-
» droits qui m'ont paru les plus beaux
» dans cette Pièce , en leur donnant un
» autre tour , j'ai retranché plusieurs per-
» sonnages , & beaucoup de choses qui
» ne me paroissent pas convenir à nos
» Spectacles , & j'en ai ajouté d'autres
» qui convenoient à mon dessein , & qui
» m'ont fourni de nouvelles situations ,
» & une catastrophe différente.

» J'ai donné à mon Héroïne le nom
» de *Gabinie* , que j'ai tiré de celui de
» son pere ; parce qu'il m'a semblé que
» celui de *Susanne* , que l'Histoire de
» nos Saints Martyrs lui donne , n'a-
» voit pas assez de noblesse pour le
» Théâtre.

» J'ai suivi l'Histoire Sainte & profane
» avec assez de fidélité..... Je n'ai pris

1699.

» d'autre licence, que de rapprocher un
» peu de l'action Théâtrale certains évé-
» nemens mémorables, qui sont pour-
» tant arrivés sous le regne de Dioclé-
» tien, & presque au temps que la fille
» de Gabinius souffrit le martyre.

» Je souhaiteroïis pour la satisfaction
» du Public, qu'un si beau sujet eut été
» traité par celui de nos Poëtes Tragi-
» ques, qui a abandonné le Théâtre pour
» une occupation plus digne de lui, * &
» & dont les écrits m'ont souvent fait
» tomber la plume de la main, lorsque
» je les lisois pour tâcher de les imiter;
» mais enfin j'y ai employé tout le soin,
» & tout l'art dont je suis capable; j'ai
» consulté, suivant le précepte d'Horace,
» des gens éclairés, sincères & désinté-
» ressés, & j'ai suivi exactement leurs
» avis; si après cela on y trouve en-
» core des défauts que je n'ai pas con-
» nus, j'ose espérer que le Public vou-
» dra bien m'accorder un peu de cette
» indulgence, qu'il ne refuse guères
» aux premiers Ouvrages de ceux qui ne
» travaillent que dans le dessein de lui
» plaire.

» Avant que de finir cette Préface,
» je dois dire encore au Lecteur, que si
» j'ai consenti qu'on ait mit ici l'*Épi-*
» *gramme* qu'un de mes amis a fait sur
» Gabinie,

* M. Cam-
pistron.

Gabinie, (a) c'est qu'il est certain que
 » le jour de sa première représentation, 1699.
 » on vit dans le parterre deux ou trois
 » Auteurs qu'on ne connoîtroit pas,
 » quand même je les nommerois, qui
 » cabaloient ouvertement de tous côtés
 » pour faire tomber cette Tragédie, &
 » qui en disoient tout haut eux seuls, ce
 » que le Public dit de leurs Ouvrages,
 » qu'on ne revoit plus sur le Théâtre. »

Nous avons promis de rendre compte
 d'un petit incident qui arriva à la Tra-
 gédie de Gabinie, * avant sa première
 représentation, causé par le choix que
 l'Abbé Brueys avoit fait du Sieur *de Vil-*
liers, pour remplir dans la Comédie de
 l'Important, le rôle qui donne le titre à
 la Pièce, préférablement au Sieur *Beau-*
bour, gendre de *Mademoiselle Beau-*
val, qui le lui avoit demandé. Voici
 le fait tel qu'il est rapporté dans l'édi-
 Tom. XIII.
 de cette His-
 toire, page
 290.

(a) ÉPIGRAMME

De M. Palaprat, sur la Tragédie de Gabinie.

Peut-on faire une Tragédie,
 Qui sans aucune exception,
 Soit de tout le monde applaudie ?
 Non : il n'est pas possible : non.
 Vous vous trompez, on dit que Gabinie,
 Plait généralement à tous les Spectateurs.
 Eh ! non ; elle déplaît à deux ou trois Auteurs.

Tome XIV.

L.

tion des Œuvres de Théâtre de l'Abbé
1699. Brueys. *

* Tome
premier page
11.

« En 1699. Gabinie ayant été reçue
» par les Comédiens avec applaudisse-
» ment, il fut question de distribuer les
» rôles. Celui de *Sérén*a, femme de
» Dioclétien, avoit été fait pour la De-
» moiselle Beauval, & lorsque Monsieur
» Brueys voulut le lui présenter, il reçut
» un refus sec & obstiné, dont il ne fut
» pas possible de la faire revenir. Il se
» ressouvint alors de l'incident du rôle
» de l'*Important*, & obligé de se ren-
» dre à l'opiniâtreté de cette Actrice, il
» donna le rôle de *Sérén*a à la Demoi-
» selle Duclos, qui le joua avec les ta-
» lens & la noblesse qui ont toujours
» accompagné les graces de sa personne :
» ainsi l'exécution de Gabinie en souffrit
» peu, & cette Pièce eut le succès qu'elle
» mérite. (L'Editeur n'auroit pas dû
» ajouter) elle a été depuis remise au
» Théâtre en 1717 : avec applaudisse-
» ment. » Il y a deux erreurs dans ce
peu de mots. Gabinie n'a point été re-
prise en 1717. c'est le Samedi 23. Juin
1708. que cette Tragédie fut remise au
Théâtre; & secondement elle n'y parut
que trois fois, sans aucun succès.

Il y auroit un peu trop de sévérité à
placer Gabinie dans le rang des plus foi-

bles Tragédies ; cependant sans entrer dans l'examen de cette Pièce , après avoir dit que sa conduite est assez exacte, & que la versification en est coulante , on peut ajouter que cette versification est peu élevée & souvent prosaïque , que les caracteres des principaux personnages sont mal peints , & encore plus mal soutenus , & qu'enfin le prétendu succès de ce Poëme Dramatique , lorsqu'il parut pour la première fois au Théâtre , est moins dû à l'Auteur , qu'à l'art des Acteurs , qui rendirent parfaitement quelques Scenes pathétiques , non par la façon dont elles étoient traitées , mais par le fonds de l'ordonnance du sujet. Prestige qui cesse à la lecture de *Gabinie* , & qui présente cette Tragédie telle qu'elle est , c'est-à-dire , médiocre & peu intéressante.

« DAVID-AUGUSTIN BRUEYS , étoit L'Abbé
 » originaire du Diocèse d'Uzès , & na- BRUEYS.
 » quit à Aix (a) en l'année 1640. sa fa- Vie de l'Abbé
 » mille est fort ancienne , & descend Brueys , à la
 » de Pierre Brueys , annobli par des Let- tête de son
 » tres de Louis XI. du 3. Septembre Théâtre , Pa-
 » 1481. on compte parmi ceux qu'elle ris , 1735.

(a) M. Tiron du Tillet , page 592. de son *Par-
 misse François* , in-folio , dit que M. Brueys , « naquit
 » à Narbonne , où son pere , natif de Montpellier , étoit
 » Directeur de la Monnoye.

1699.

» a donnés à la République des Lettres,
 » le célèbre Charles de Barbeyrac, Mé-
 » decin, & beau-frere de M. Brueys. Le
 » pere de notre Auteur qui étoit Protec-
 » tant, éleva son fils dans les principes
 » de la Religion Prétendue Réformée :
 » il lui fit faire ses études à Aix, & l'y
 » fit recevoir Avocat : ce fut à peu près
 » dans le même temps qu'il se maria,
 » plus par inclination, que par raison.

Le P. Nicé-
 ron, Tome
 XXXII.

» Soit qu'il n'eut point de goût pour
 » le Barreau, soit que les dispositions
 » lui manquassent, il abandonna bien-
 » tôt la Jurisprudence, pour se livrer à
 » l'étude de la Théologie & des Belles-
 » Lettres. * Et il devint en peu de temps
 » un des premiers & des plus sçavans du
 » Consistoire de Montpellier.

* Vie de
 Brueys.

» Comme homme de Lettres il com-
 » posa sa paraphrase sur l'art Poétique,
 » (que l'on a joint à la fin du troisième
 » Volume de ses Œuvres de Théâtre) &
 » comme Théologien, il répondit au
 » Livre de *l'Exposition de la Doctrine*
 » *de l'Eglise*, que M. Bossuet, Evêque
 » de Meaux, venoit de publier. Ce Pré-
 » lat consultant plus l'intérêt de sa Re-
 » ligion que celui de son esprit, résolut,
 » pour toute replique, de désabuser son
 » adversaire de ses erreurs, & de les lui
 » faire abjurer. Ce projet soutenu de la

» vérité , du ſçavoir & de l'éloquence
 » de M. de Meaux , eût tout le succès 1699.
 » qu'il en avoit attendu : M. Brueys re-
 » connut ſon aveuglement , promit de
 » défendre la Religion qu'il venoit d'em-
 » braſſer , & compoſa en effet peu après
 » ſon abjuration un Ouvrage intitulé :
 » *Examen des raiſons qui ont donné*
 » *lieu à la ſéparation des Proteſtans ,*
 » &c. Il eut même l'honneur de le pré-
 » ſenter au Roy , & ce Prince le reçut
 » avec la ſatisfaction que lui inſpi-
 » roient ſa religion & ſa bonté ordi-
 » naire.

» Bien loin que M. Brueys eut deſ-
 » ſein de profiter des bienfaits que Sa
 » Majeſté répandoit ſur les nouveaux
 » Convertis , il pria au contraire M. l'E-
 » vêque de Meaux , de ne rien deman-
 » der pour lui , afin qu'on ne pût , diſoit-
 » il , le ſoupçonner de s'être réuni à l'E-
 » glife Romaine , par un motif d'ambi-
 » tion ou d'intérêt.

» Un an après ſa conversion , c'eſt-à-
 » dire en l'année 1683. il prit la réſolu-
 » tion de retourner dans ſa patrie ; mais
 » le Roy qui avoit jetté les yeux ſur lui
 » pour l'inſtruction des Proteſtans , l'en-
 » gagea à ne point quitter Paris , & lui
 » dit : *Vous me ferez plaisir de vous y*
 » *employer ; car ayant été dans leurs*

« *sentimens , vous sçavez mieux qu'un*
1699. « *autre ce qu'il faut leur dire.* Cet ordre
« (car ç'en fut un pour lui ,) le déter-
« mina à rester à Paris ; il abandonna
« même ses affaires Domestiques , & re-
« nonça à la profession d'Avocat ; à la-
« quelle il comptoit se dévouer , plus
« par raison que par goût.

« La mort de sa femme qui étoit ar-
« rivée peu de temps auparavant , le
« laissa le maître de disposer de sa per-
« sonne & de ses volontés : & comme
« l'Etat & l'habit Ecclésiastique lui paru-
« rent plus convenables au travail dont
« le Roy l'avoit chargé , il reçut la ton-
« sure des mains de l'Evêque de Meaux ,
« dans le Séminaire de cette Ville , en
« l'année 1685.

« Messieurs Bayle , Claude & Jurieu ,
« répondirent à son Livre de l'*Examen* ,
« & rendirent en même-temps justice à
« sa modération ; mais il ne leur repli-
« qua qu'en continuant de soutenir les
« intérêts de la Religion qu'il venoit de
« reconnoître , & prouver la sincérité
« de ses sentimens par différens Ouvra-
« ges.

« Après des preuves si authentiques
« de son attachement à l'Eglise Romaine , le Clergé de France , pour récom-
« penser son zèle & ses travaux , lui ac-

» corda une pension ; & le Roy , dont
 » la piété n'étoit pas moins reconnois-
 » sante que celle du Clergé , l'honora
 » en 1700. d'un Brevet de cinq cens
 » livres de rente ; *en considération* (ce
 » sont les termes du Brevet) *des Ou-*
 » *vrages qu'il a faits pour la défense de*
 » *la Religion Catholique contre les Pro-*
 » *testans.*

» Un genre aussi important & aussi
 » sérieux que celui de la Morale & de
 » la Controverse, ne paroissoit pas de-
 » voir se rencontrer avec le frivole du
 » comique & de la plaisanterie ; & on
 » n'attendoit pas de la plume d'un Théo-
 » logien , des Actes & des Scenes ; mais
 » le Théâtre François que M. Brueys
 » fréquenta pendant son séjour à Paris ,
 » développa les talens que la nature lui
 » avoit donné pour le Dramatique.

» L'amitié particuliere qui le lioit avec
 » M. Palaprat , qui avoit le même
 » penchant pour le Théâtre , l'enga-
 » gea à composer avec lui quelques
 » Comédies. Il se détermina d'autant
 » plus volontiers à travailler en société ,
 » qu'il ne pouvoit se livrer publique-
 » ment au penchant qu'il avoit pour les
 » Pièces de Théâtre , parce que ce tra-
 » vail s'accordoit peu avec sa qualité de
 » nouveau Converti , & encore moins

Le P. Nicé-
 ron , Tome
 XXXII.

avec celles d'Ecclésiastique, & de Com-
 1699. » troversite. » (a)

Quoique l'Abbé Brueys eut établi sa demeure à Paris depuis l'année 1682. il ne laissoit pas de temps en temps de faire quelques voyages dans sa patrie, & même d'y composer différens Ouvrages de Théologie, d'Histoire, & même des Pièces de Théâtre. Enfin vers l'année 1719, ou 1720. il se retira absolument à Montpellier, qu'il regardoit comme sa patrie, parce que c'étoit celle de son pere, où il mourut le vingt-cinq Novembre 1723. âgé de 83 à 84 ans.

Parnasse
 François in-
 fol. p. 593 &
 524

« L'Abbé Brueys étoit un homme
 » tout-à-fait agréable dans le commerce
 » de la vie. Il sçavoit se proportionner
 » aux personnes de toutes sortes d'état,
 » & amuser jusqu'aux enfans. Comme
 » il avoit la vûe extrêmement basse, il
 » portoit presque toujours des lunettes,

(a) Le Pere Nicéron a relevé fort à propos l'article du *Mercur* de France, Décembre 1723. Tome second, où en parlant des Ouvrages Dramatiques de l'Abbé Brueys, on dit: « Nous avons encore de cet Auteur plusieurs Pièces de Théâtre qu'il a faites dans sa jeunesse, & qu'il n'a regardées, que comme un délassement d'esprit. » Le Pere Nicéron, dis-je, fait voir que l'Abbé Brueys avoit quarante-deux ans lorsqu'il vint à Paris. Il auroit pu ajoûter, que cet Auteur en avoit quarante-neuf en 1689. lorsqu'il donna, conjointement avec M. Palaprat, la petite Comédie du *Concert ridicule*.

» & même jusques dans les repas. Le
 » Roy ; (Louis XIV.) qui avoit de la
 » bonté pour lui , s'informant un jour
 » comme il se trouvoit de ses yeux , dont
 » il étoit fort incommodé, il lui répondit :
 » *Sire , Sidobre , * mon neveu , dis que*
 » *je vois un peu mieux.* Son ami Pala-
 » prat avec lequel il a demeuré quel-
 » ques années , (au Temple) n'avoit la
 » vûe guère plus étendue que lui ; on dit
 » que comme ils prenoient du thé tous
 » les matins , ils étoient obligés quelque-
 » fois d'attendre sur l'escalier , que quel-
 » qu'un passât , pour le prier de voir si
 » l'eau qu'ils avoient mise devant le feu
 » bouilloit , afin d'y jeter le thé. Ces
 » deux amis joignoient à une naïveté
 » des plus aimables , les saillies les plus
 » brillantes , &c.

* Médecin

» M. l'Abbé Brueys étoit grand , &
 » assez bel homme. Il portoit toujours
 » une lorgnette à la main , dont il faisoit
 » usage à tout moment. Il avoit la voix
 » extrêmement claire. » (*Note de M.*
Grandval le pere.)

Ouvrages Dramatiques de M. l'Abbé
Brueys ,

Représentés sur le Théâtre François.

Avec M. Palaprat.

LE CONCERT RIDICULE , Comédie en

1699.

prose, en un Acte, Mercredi 14. Septembre 1689.

LE SECRET RÉVÉLÉ, Comédie en prose, en un Acte, Mercredi 13. Septembre 1690.

LE GRONDEUR, Comédie en prose, en trois Actes, avec un Prologue en vers libres, 3. Février 1691.

LE MUET, Comédie en prose, en cinq Actes, Vendredi 22. Juin 1691.

A lui seul.

LE SOT TOUJOURS SOT, ou LE BARON PAYSAN, Comédie en prose, en un Acte, non imprimée, Vendredi 3. Juillet 1693.

L'IMPORTANT, Comédie en prose, en cinq Actes, Mercredi 16. Décembre 1693.

GABINIE, Tragédie Chrétienne, Samedi 14. Mars 1699.

L'AVOCAT PATELIN, Comédie en prose, en trois Actes, Vendredi 4. Juin 1706.

L'OPINIÂTRE, Comédie en vers, en trois Actes, 19. May 1722.



LA VEUVE,

1699.

*Comédie en prose , en un Aëte , de M.
CHAMPMESLÉ , non imprimée ,*

Représentée pour la premiere fois , après la
Tragédie de *Polixene* , le Jeudi 30. Juillet :
& pour la cinquième & dernière le Vendredi
7. Août suivant.

Nous sommes redevables à Made-
moiselle Desmares , du nom de
l'Auteur , & de ce qui occasionna
cette petite Comédie. Après la mort
de Raisin , la Demoiselle Raisin sa veu-
ve , touché de cet accident imprévu ,
donna des marques sensibles de son
affliction : mais l'excès de sa douleur ne
lui permit pas de répandre des pleurs ,
elle avoua même depuis , que quoiqu'elle
fut inconsolable de cette perte , cepen-
dant ce triste souvenir n'avoit jamais pû
lui arracher des larmes , & qu'elle étoit
étonnée que la nature lui eut refusé ,
en cette occasion si nécessaire , un don
qu'elle semble avoir accordé à toutes les
femmes. M. Champmeslé , homme d'es-
prit , & assez gai , badina beaucoup la
jeune Veuve , sur un tel phénomène. Ma-
demoiselle Raisin répondit à la plaisan-
terie , mais elle assura toujours , que

1699.

quelque extraordinaire que le fait lui
parut, il n'en étoit pas moins vrai : &
voilà en peu de mots ce qui fit naître à M.
Champmellé, l'idée de cette petite Co-
médie.

LA NOCE INTERROMPUE,

Comédie en un Acte, & en prose, de
M. DU FRESNY,

Représentée pour la première fois le Mercredi
dix-neuf Août, précédée de la Tragédie des
Horaces. (La huitième & dernière repré-
sentation le Mercredi 2. Septembre.)

Monsieur Du Fresny ne s'est jamais
piqué de beaucoup d'exactitude,
& de régularité dans la conduite de ses
Pièces. Le titre de celle-ci se trouve
rempli dès les deux premières Scènes :
la troisième ouvre une nouvelle intrigue,
qui n'a presque plus de rapport avec la
précédente, & dont la plupart des per-
sonnages sont différens. Ces deux pre-
mières Scènes, qu'on pourroit aisément
retrancher, ne laissent pas de présenter
un tableau assez comique. Le reste roule
sur une intrigue très-foible, & très-com-
mune. On y trouve cependant quelques
Scènes plaisantes, & propres au Théâtre.

Les plus considérables rôles , & en même temps les meilleurs , sont ceux du Comte , de la Comtesse , & d'Adrien leur valet : ce sont même de bons originaux. Le Paysan est passable : Nanette est une coquette qui ne mérite pas sa bonne fortune : & Dorante un écervelé qui fait une sottise , dont il doit se repentir dès le lendemain.

LA MARQUISE

IMAGINAIRE ,

Comédie en un Acte, d'un Auteur Anonyme , non imprimée ,

Représentée pour la première fois le Mercredi 23. Septembre , précédée de la Tragédie de *Nicomède.*

IL est étonnant que l'Auteur n'ait voulu ni se faire connoître , ni donner sa Pièce à l'impression. Son succès étoit capable de l'y engager. La Comédie , dont nous parlons eut quinze représentations , dont la dernière est du 12. Octobre de la même année.



1699.

L'ENTÊTEMENT RIDICULE ,

*Comédie en un Acte , d'un Auteur
Anonyme , non imprimée ,*

Représentée pour la première fois le Jeudi 15.
Octobre , précédée de la Comédie du *Dépit
amoureux* , & pour la septième & dernière
le 28. du même mois.

L E S F É E S ,

*Comédie en prose , en trois Actes , avec
trois Intermedes , précédée d'un Pro-
logue en vers libres , avec un diver-
tissement , de M. DANCOURT ,*

Représentée pour la première fois le Jeudi
29. Octobre. (Sept représentations , la der-
nière le 14. Novembre suivant.)

Cette Comédie fut composée par
ordre de *Monseigneur*, (a) & repré-
sentée à Fontainebleau devant ce Prince
& toute la Cour , précédemment à sa
représentation sur le Théâtre de Paris.

(a) Lorsque M. Dancourt fit imprimer sa Comédie
des *Fées* , il eut l'honneur de la dédier à MONSEI-
GNEUR ; & c'est par cette Epître qu'on apprend l'or-

du Théâtre François. 135

M. De Vizé rapporte ce fait dans les termes suivans. * « Le Jeudi 24. Septem-
» bre, l'on représenta à fontainebleau,
» pour la première fois, la Comédie des
» *Fées*, faites exprès pour Fontainebleau,
» par le Sieur Dancourt, Comédien, &
» ornée d'un Prologue, & d'Intermèdes
» de Musique & de danses. La Musi-
» que étoit de M. de *La Lande*, Sur-
» Intendant de la Musique du Roy, &
» les entrées de Ballet du Sieur Beau-
» champ. Les habits étoient du dessein
» du Sieur Berrain. (Seconde représen-
» tation de la même Pièce, aussi à Fon-
» tainebleau le 8. Octobre suivant. *Mer-
» cure Galant*, Octobre 1699. pag. 144.)
Cette Pièce est foible d'invention & peu
comique.

1699.

* *Mercur
Galant*, Oc-
tobre 1699.
page 135.

dre qu'il avoit reçu de ce Prince de composer cet
Ouvrage.

A Monseigneur le Dauphin.

Prince, que pour notre bonheur,
La bonté du Ciel a fait naître,

Pardonne à la témérité,
D'un Auteur fier de ton suffrage,
Qui d'un accueil favorable flatté,
Ose t'adresser son Ouvrage;
Par ton ordre je l'entrepris,
Plein d'une heureuse confiance,

Que l'ardeur de te plaire échauffant mes esprits,
Me serviroit & d'art & de Science, &c.

1699.

ARIARATHE,

*Tragédie , de M. de SAINT GILLES ;
non imprimée ,*

Représentée pour la première fois le Vendredi
30. Octobre , & pour la quatrième & der-
nière le 6. Novembre suivant. .

Cette Tragédie étoit jouée seule-
ment par six Acteurs qui étoient.

LES SIEURS MESDEMOISELLES

Baron , Champmeslé , Raifin ,
Beaubour , Rosélis , Clavel.

SAINT, N..... L'ENFANT DE SAINT GILLES ,
GILLES. Auteur de cette Tragédie , étoit frere de
M. de Saint Gilles , Brigadier dans la
Première Compagnie des Mousquetaires ,
dont on a imprimé le Recueil des Poë-
sies , en un Volume ; (a) il avoit été
dans sa jeunesse , Lieutenant de Cava-
lerie dans le Régiment de Bissy. Un ac-
cident avança ses jours , car il fut écrasé
sous les roues d'un carrosse au mois de
Septembre 1745. il avoit alors environ
quatre vingt-cinq à quatre-vingt-six ans.

(a) Sous le titre de *La Muse Mousquetaire* : ce fut
M. de Saint Gilles , dont nous parlons ici , qui pro-
cura cette édition des Œuvres de son frere.

ATHÉNAIS,

A T H É N A I S,

1699.

*Tragédie de Monsieur LA GRANGE
CHANCEL,*

Représentée pour la première fois le Vendredi
20. Novembre. (Onze représentations , la
dernière le 11. Décembre suivant.)

LA fortune d'Athénaïs, par le moyen
de Pulchérie, est une chose que per-
sonne n'ignore. J'avoue que ce n'est
pas un sujet où l'on puisse trouver ce
terrible & ce merveilleux que l'on a
trouvé dans mes deux autres Pièces ;
mais je crus qu'il seroit plus du goût
d'aprèsent, & sur-tout des Dames, qui
se sont érigées en juges de ces sortes
d'Ouvrages, & qui préfèrent la déli-
catesse des sentimens à l'horreur des
sentimens extraordinaires. . . . Je puis
dire que c'est ici celui de mes Ouvrages,
à la versification duquel je me suis le
plus attaché, & que ceux qui se don-
neront la peine de l'examiner sans pré-
vention, la trouveront assez égale.
On voit peu de Tragédies où l'Histoire
soit plus régulièrement suivie que dans
celle-ci ; & si j'y fais paroître Théodose
avec un peu plus de fermeté qu'il n'en
avoit naturellement, on y voit aussi

Préface de
la Tragédie
d'Athénaïs

Tome XIV.

M

1699.

» d'un autre côté, son esprit susceptible
» d'amour & de jalousie, dont il fut si
» souvent agité durant tout le cours de
» sa vie, & qui causa depuis la disgrâce
» d'Athénaïs, & la mort de Paulin, que
» l'Empereur fit légèrement mourir pour
» une pomme qu'elle lui avoit envoyée.

» L'épisode Historique de Varanés
» n'est pas de mon invention. La Calpre-
» nede dans son Roman de Faramond
» me l'a fourni, & on l'a toujours trou-
» vé si juste & si bien placé dans le Ro-
» man, que je ne suis pas surpris qu'il ait
» fait le même effet dans la Tragédie.....
» Après avoir justifié la conduite de ma
» Pièce, par le rapport de tous les Au-
» teurs qui ont écrits sur ce sujet, je
» dirai maintenant à un très-petit nom-
» bre de jeunes gens qui n'en ont pas été
» contents, que ce n'est pas pour eux
» que je l'avois faite : que je ne doute
» point que quelque Pasquinade ne leur
» plût beaucoup davantage, mais je tra-
» vaille pour les personnes de bon goût,
» & leur approbation ou leur critique ne
» sera jamais d'un assez grands poids
» pour régler le sort de mes Ouvrages.
» Il suffit que tout Paris ait donné à
» cette Pièce des applaudissemens sincé-
» res, & dont je fais beaucoup plus
» cas que des leurs.

La fin de cette Préface & les discours méprisans de l'Auteur contre ceux qui n'approuvoient pas la Pièce lui firent des ennemis; nous croyons même, mais à titre de conjecture, que *Gacon* désigna M. de la Grange par l'épigramme suivante, qui parut d'abord manuscrite, & qui se trouve imprimée, page 281. de son *Poète sans fard*, édition de 1701. 1699.

*Contre quelques gens d'épée, qui se sont
ingérés de donner des Pièces de
Théâtre.*

Les Petits Maîtres & les Pages,
Peu connoisseurs en bons Ouvrages,
Ennuyoient en sifflant les vers les mieux reçus;
Mais depuis qu'au bon sens continuant la
guerre,
Ils sont auteurs devenus,
Ils incommodent encore plus
Sur le Théâtre, qu'au parterre,

Il y avoit lieu de croire que tout ce qu'on avoit dit pour & contre Athénaïs seroit fini après les représentations de cette Pièce : mais le hasard en ordonna autrement, & voici ce qui l'occasionna. Le 16. Mai 1700. l'Académie Royale de Musique représenta pour la première fois le *Ballet des Arts*, dont les paroles sont de M. de la Motte, & la Musique
M ij

1699.

de M. la Barre. Un *Anonyme* fit la critique de ce Baller, dans une brochure intitulée : *Lettre d'un Lanterniste*. Comme ce petit Ouvrage ne nous est point connu, nous ignorons de quelle façon on y parle de la Tragédie d'Athénaïs; mais enfin on en parle, & sans doute en des termes qui déplurent à M. de la Grange, qui s'imaginant reconnoître dans cet inconnu le stile de M. le Noble, fit huit vers contre ce dernier. M. le Noble, extrêmement piqué des vers de M. de la Grange, attendit une occasion pour en marquer son ressentiment. Cette occasion se présenta peu de temps après au sujet de la Tragédie lyrique de *Canente*, dont les paroles sont aussi de M. de la Motte, & la Musique de M. Colasse, représentée pour la première fois le 4. Novembre de la même année 1700. M. le Noble fit paroître aussitôt une brochure sous le titre suivant : *Suite de l'Ecole du Monde, Critique de l'Opéra de Canente*, par M. le Noble* Cette Critique, adressée à M. de la Motte, est amère, & finit de la façon suivante : **

» Mais, Monsieur, pourquoi dans votre
 » réponse à la *Lettre du Lanterniste*,
 » que vous m'avez mal-à-propos adressée,
 » m'accusez-vous d'avoir attaqué,
 » sans sujet, l'Auteur d'Athénaïs? Vous

* Paris,
 Pierre Ribou,
 1700.

** Pages
 52 & suiv.

» feignez donc d'ignorer ce que vous
» sçavez parfaitement , & qui est , que
» c'est ce même Auteur , qui s'est licen-
» cié à m'insulter par huit vers , qui ont
» couru tout Paris , & qui sont venus
» jusqu'à moi , lorsque je ne pensois ni
» à vous , ni à lui. Ainsi puisque vous
» me demandez ce qu'il m'a fait , je
» vais vous l'apprendre, en mettant à la
» fin de cette Lettre ces huit vers , & la
» réponse , que je n'ai pû ni dû me dis-
» penser de lui faire.

H U I T A I N

*Que M. de la Grange fit contre M. le
Noble , & qu'il débita dans le Caffé
de la Rue Mazarine.*

Esprit bas & rempant , Auteur du dernier
ordre ,

Mauvais plaisant , fade Pasquin ,

Qui fait d'Esopé un tabarin ;

Vraiment c'est bien à toi de mordre ,

Sur des Ouvrages applaudis :

Malgré la fureur qui t'anime ,

Tu feras sur *les Arts* & sur *Athénaïs* ,

Ce que fit autrefois le Serpent sur la lime.

1699. Réponse (a) de M. le Noble à M. de la Grange.

.....
 Fais Auteur de l'*Athénaïs*,
 Ignore tu que tout Paris,
 En la voyant ne t'ai traité.....

 Il est vrai que bouffi d'audace,
 Dans une insolente Préface,
 Tu te donnes toi même un ridicule encens:
 Trompé par ta fausse promesse,
 Je lis ta détestable Pièce,
 Et n'y trouve ni goût, ni bon vers, ni bon
 sens.
 Quelle étrange métamorphose!
 Je cherche *Athénaïs*, & rencontre un Agnès:
 Tu fais un sot de *Théodose*,
 Un fou brutal de *Varanès*.
Léontin étoit mort, mais tu lui rend la vie,
 Pour en faire au Théâtre un fat prédicateur:
 Et l'inutile *Pulchérie*,
 Ne sçait à quel sujet l'a produite l'Auteur.
 Là, dans un vers forgé par ton extravagance,
 Sans s'en appercevoir l'on se trouve à Bi-
 zance. (b)

(a) Nous avons cru être obligés de supprimer une grande partie de cette réponse. On peut critiquer les Ouvrages, mais les personnalités ne sont jamais per-
 mises.

(b) M. le Noble veut sans doute blâmer M. de la

Ici, le sort rougit, (a) mais j'ignore comment :

1699.

Et là, je vois avec surprise,

Deux fous qui forment l'entreprise,

D'un ridicule enlèvement.

Enfin, la Scène ensanglantée,

Par un coup déréglé met tout en désarroi ;

Et l'Héroïne épouvantée,

Plante-là son époux, & comme une effrontée

Court après Varanés, sans qu'on sçache pour-
quoi.

.

Cette Critique est un peu trop sévère, mais en général elle marque assez bien les défauts de la Tragédie d'Athénaïs. Cependant le succès équivoque de cette Pièce, engagea les Comédiens à la remettre au Théâtre en 1736. & voici le compte que le Mercure de France en rendit.

« Vers la fin de Juillet, (1736.) les Comédiens François ont remis au Théâtre *Athénaïs*, Tragédie de M. Mercure de France, Août 1736. pages 1868-1881.

Grange, d'avoir donné à la Ville de Constantinople le nom de Bizance, mais il nous paroît que l'Auteur d'Athénaïs a pu user de cette liberté.

(a) Le Critique est plus juste ici. Il relève un vers qui renferme une pensée fautive. C'est Léontin qui dit à Athénaïs, en lui peignant les disgraces de la Cour, (Acte I. Scène II.)

Mais sur le trône un jour s'il vous fait succomber,
Fais rougir le sort qui vous fera tomber.

la Grange Chancel. Cette Pièce n'avoit
1699. point été reprise depuis 1699. trente-
six ans d'interruption semble lui avoir
acquis le droit des Pièces nouvelles, &
nous imposer la loi de satisfaire à nos
engagemens envers le Public; c'est pour-
quoi nous avons cru ne pouvoir nous
dispenser d'en donner un extrait suc-
cint. (Quelque succinct que soit cet ex-
trait, nous ne croyons pas devoir l'em-
ployer ici, nous nous contentons d'en
prendre les principales réflexions sur les
beautés & les défauts de ce Poëme Dra-
matique. « *Léontin*, pere d'*Athénaïs*,
à laquelle on a donné le nom d'*Eu-*
doxe, en la faisant Chrétienne, dit à
Paulin, son confident, qu'il a mandé
cette fille si chere, pour préparer son
cœur contre des événemens funestes
qu'il prévoit dans l'avenir. L'exposi-
tion dont cette Scene est ornée, est
très-conforme à l'Histoire. . . . *Athé-*
naïs étant revenu au lieu où son pere
l'attendoit; ce sage Philosophe lui fait
des leçons dignes de sa réputation. »
L'Auteur de l'extrait en rapporte quel-
ques vers, & poursuit.) « M. de la
Grange a bien fait voir par ce portrait
qu'il avoit étudié la Cour pendant
qu'il étoit Page de la Princesse de
Conti. *Léontin*, après avoir instruit &
embrassé

» embrassé sa fille pour la dernière fois ,
 » se retire ; cette Scene a toujours été
 » généralement applaudie. Passons aux
 » autres , qui consistent plus en action
 » qu'en beautés de détails. . . . Léontin
 » qui commence le second Acte , est
 » étonné de l'arrivée de Varanés , & sou-
 » haite que le nom d'Eudoxe lui fasse
 » prendre le change sur l'Hymen d'Athé-
 » nais qu'on va célébrer. Pulchérie qui
 » l'a mandé arrive. Cette Scene délibé-
 » rative entre Pulchérie & Léontin est
 » remplie de traits Historiques , mais
 » elle ne paroît fondée sur rien , & ne
 » sert proprement qu'à fournir à l'Au-
 » teur une occasion de faire un grand
 » étalage d'érudition. On a trouvé mau-
 » vais que Pulchérie soupçonnât d'am-
 » bition un Philosophe tel que Léontin...
 » *Théodose* & *Varanés* paroissent pour
 » la première fois ; après quelques com-
 » plimens de part & d'autre , on laisse
 » Varanés , sous prétexte qu'il a besoin
 » de repos. Ce déplacement de Scene a
 » surpris tous ceux qui connoissent bien
 » M. de la Grange , d'autant plus que
 » nous n'avons guères d'Auteurs qui pos-
 » sèdent mieux le Théâtre ; l'exposition
 » dont il avoit besoin auroit pû venir
 » un peu plus tard , sans déranger son
 » Acte. » (L'Auteur dont nous emprun-

1699.

tons les termes , continue l'extrait de la
Pièce d'Athénaïs , qui finit par la mort
de Varanés , & il ajoute :) « C'est ainsi
» que se termine cette Tragédie , dans
» laquelle on découvre à travers les dé-
» fauts qui en peuvent obscurcir l'éclat ,
» le germe des belles Pièces dont l'Au-
» teur a enrichi le Théâtre dans un âge
» plus mur.

» Les rôles de *Léontin* , de *Varanés* ,
» de *Théodose* , & de *Paulin* , furent
» joués d'original par les Sieurs *Champ-*
» *meslé* , *Beaubour* , *Baron* le fils , &
» *Guerin* , & ceux de *Pulchérie* &
» d'*Eudoxe* , ou *Athénaïs* , par les De-
» moiselles *Beauval* & *Raisin*. Et les Ac-
» teurs qui jouèrent dans les mêmes rôles
» de la reprise de 1736. étoient les Sieurs
» *Sarrazin* , *Grandyal* , *Fleury* , le
» *Grand* , & les Demoiselles *Balicour*
» & *Connell*. »



LA MALADE
SANS MALADIE,

1699.

Comédie en prose , en cinq Actes ;
par M. DU FRESNY,

Représentée pour la première & unique fois le
Vendredi 27. Novembre.

Cette Comédie ne fut pas achevée ,
on donna pour remplir le Specta-
cle , l'*Après souper des Auberges*. Le
Public décida du sort de la Pièce , sur les
deux ou trois premiers Actes , & ne
voulut pas en écouter davantage. M.
Du Fresny se soumit respectueusement
à cette décision ; & il fit fort bien , car
les derniers Actes sont les plus foibles ,
& l'intrigue , qui ne l'est déjà que trop ,
est terminée par un dénouement encore
inférieur , & même tout-à-fait ridicule.
Le rôle qui donne le titre à la Pièce , &
qui n'est cependant pas le principal , est
ennuyeux , & désagréable. C'est une espece
de *Malade imaginaire* , ou plutôt une
folle & une imbécille , qui joint à cette
foiblesse d'esprit , celle d'un amour hors
de saison. Voici de quelle facon elle dé-
finit elle-même l'état où elle s'imagine

N ij

1699.

être , à Valere , qui feint de répondre à son amour , & de la plaindre beaucoup.

ACTE III.

VALERE.

SCENE VI.

Expliquez-moi donc à loisir en quoi consiste votre mal.

LA MALADE.

Mon mal consiste en toutes sortes de maux , à le bien prendre , car je ne puis dire que je ne souffre point. Premièrement je suis toujours dégoûtée , & avec cela je mange , je mange , je mange ; & si je ne mange quasi de rien , car le plus souvent je ne sçais ce que je mange.

LISSETTE.

C'est ce que les Médecins appellent intempérie ; moi , j'appelle cela intempérance.

LA MALADE.

Tu m'as interrompue, . . . où en étois-je ?

LISSETTE.

Vous mangez , mangez , mangez , & après le manger c'est le dormir.

LA MALADE.

Oh ! le dormir , c'est ce que je n'ai jamais connu , je ne dors que par insomnie , à force de n'avoir point dormi. On croiroit quelque fois que je m'endors après le dîner ; mais ce n'est pas un sommeil , que ce sommeil-là ; car je m'endors comme si je m'évanouissois. J'admire votre attention , Monsieur , je voudrois bien sçavoir si cette compassion vous est naturelle , ou si c'est que vous ayez pitié de moi. . . .

VALERE.

1699.

Ne perdons pas le fil de votre maladie : vous vous endormez , dites-vous , comme si vous vous évanouissiez : Et sentez-vous quelque douleur ?

LA MALADE.

Oh ! tant , Monsieur , tant , tant ! mais ce qui me fait le plus souffrir , c'est ce qui ne se comprend point ; car le plus souvent toutes les douleurs cessent , & si c'est encore pis. Je ne sens point de mal , pour ainsi dire , & si je suis comme une troublée. Vous comprenez bien ?

VALERE.

Ouida , oui.

LA MALADE.

Pour vous rendre cela plus sensible , imaginez-vous que c'est comme si tout d'un coup. . . . Je ne sçais si je m'explique. . . . Un gonflement , une touffeur.

VALERE.

Une vapeur ?

LA MALADE.

Fi , Monsieur , c'est mon aversion que des femmes à vapeurs ; à mon égard , c'est une espèce de frémissemens. . . d'horreur là. . . . des anéantissemens. . . .

VALERE.

Des foiblesses ?

LA MALADE.

Non , non , vous n'y êtes pas. Il y a bien de la foiblesse , si vous voulez , mais il y a aussi

N iij

1699.

de la force : ce sont des alternatives ; mon p^{ou}x va , va , va..... puis il s'arrête, il s'appesantit , & je m'évapore tout d'un coup : je m'éteins, & petit à petit je me rallume ; je sens des glaçons qui descendent , & un feu qui monte , monte , monte : vous voyez bien que tout cela est réel.

Revenons à l'examen général de la Pièce qui fait le sujet de cet article. Lucinde , mauvaise copie du *Tartuffe* , & le Marquis de Faussinville , en sont les véritables Héros : ils en forment toute l'intrigue , & les incidens , mais leurs caractères sont trop odieux , quoique dans le fonds ils soient vrais , & que par malheur on ne trouve que trop souvent leurs copies dans le monde : d'ailleurs , avec leur esprit , & leur finesse , ils sont les dupes d'une suivante , qui en a moins qu'eux : & n'ont ni assez de prudence , ni assez de conduite. Celui-ci se démasque trop ouvertement , & Lucinde ne s'appetçoit pas que Lisette la joue. Angélique & Valere , que l'Auteur a voulu opposer aux deux fourbes dont on vient de parler , sont des personnages manqués. Ajoutez à cela les longueurs , & les inutilités dont l'Ouvrage est rempli , & l'on ne sera point étonné que le Public l'ait aussi mal reçu.

Avertissement des Œuvres de M. Du Fresny.

« Cette Pièce , (dit l'Editeur des Œuvres de M. Du Fresny ,) qui tomba à la

» premiere représentation, servit ensuite
 » à Du Fresnoy à faire la Comédie des 1699.
 » VAPEURS, qu'il mit en trois Actes, &
 » en vers. (a) Il connoissoit la bonté de
 » quelques-unes des Scenes de la *Malade*
 » *de sans maladie*, & cependant il souf-
 » crivit au jugement du Public sur la
 » conduite de cette Pièce; mais ne vou-
 » lant pas perdre les idées de détails
 » dont elle est remplie, il en composa
 » la Comédie des *Vapeurs*, dont on
 » vient de parler. »

Quoique cette Pièce soit imprimée dans les Œuvres de M. Du Fresnoy, cependant, comme elle est très-peu connue, nous avons crû devoir en extraire quelques morceaux, pour faire voir que malgré son malheureux sort, il y a des endroits qui auroient pu trouver place dans un autre, dont le succès auroit été beaucoup plus favorable.

Fauffinville, muni d'un Testament qui le rend l'arbitre du sort de la Malade, & d'Angélique, veut faire tomber l'opulente succession de leur cousin sur la

(a) Dans le Catalogue des Pièces de Théâtre de M. Du Fresnoy, au nombre de celles qu'il composa sur la fin de sa vie, & qui ont été brûlées après sa mort par ses héritiers, on trouve LES VAPEURS, Comédie en un Acte & en vers. Comme la Pièce n'est point imprimée, nous ne sçavons à qui attribuer cette contradiction, de l'Editeur ou du Libraire.

1699.

tête de celle des deux qui consentira à l'épouser.

ACTE II.

FAUSSINVILLE.

SCENE III.

Si la Tante refuse de m'épouser, je supprime le Testament qui la fait héritière unique : elle y perdrait une belle Terre.

* C'est le
Valet de Fau-
sinville.

LA VALE'E. *

Il faut que vous épousiez cette terre-là ; elle est considérable.

FAUSSINVILLE.

Et à ma bienveillance.

LA VALE'E.

Elle vaut douze mille livres de rente.

FAUSSINVILLE.

Ce n'est pas ce que j'en estime le plus.

LA VALE'E.

Elle a de beaux droits Seigneuriaux.

FAUSSINVILLE.

Ce n'est pas encore cela que j'en aime : ce sont certaines vieilles prétentions. Avec certains vieux titres, je pourrais arrondir cette terre-là sur celle de mes voisins : Ces voisins sont des fots ; je pourrais les dépouiller, les abîmer, & avec justice.

LA VALE'E.

Cela est beau ! abîmer avec justice ! & vous avez ces titres-là ?

FAUSSINVILLE.

C'est une recherche curieuse qui m'a coûté bien du travail, &c.

VALERE.

1699.

ACTE III.

SCÈNE I.

De grace , Monsieur , arrêtez un moment , & parlez-moi juste : vous ne vous promenez qu'en fuyant , & ne répondez que par équivoques. Faites-vous la violence de prononcer un oui , ou un non. Encore un coup , dites-moi si vous voulez faciliter un accommodement entre la Tante & la Nièce ? Car enfin un honnête homme doit se faire un plaisir d'empêcher un procès.

FAUSSINVILLE.

Empêcher un procès ! moi ! je ne veux point empêcher le cours de la Justice.

VALERE.

Vous confondez deux choses très-oppoſées ; la Justice n'a en vûe que la paix & l'union : le procès au contraire eſt la ſource des inimitiés & de la haine.

FAUSSINVILLE.

Pourquoi haïr ceux qui nous plaident , ne peut-on pas plaider à l'amiable ?

VALERE.

Fort bien : s'égorger à l'amiable ! Mais nous voilà encore dans les raifonnemens vagues : répondez-moi juſte : vous avez entre vos mains la clef de ces affaires-ci , refuſeriez-vous de donner les lumieres & les éclairciſſemens ? ...

FAUSSINVILLE.

Mes lumieres , dites-vous ! donner mes connoiſſances , mes conſeils , mes avis , donne-t-on ainſi ſon bien ?

1699.

Je vous entens , vous prétendez que celle des deux héritières , qui vous craindra le plus , vous épousera ; ce seroit une union bien tendre ! mais venons au fait ; avez-vous quelque droit ?

FAUSSINVILLE.

Mais vraiment j'ai le droit de supprimer , ou de produire le Testament que j'ai en poche ; de donner gain de cause à celle qu'il me plaira.

VALERE.

Un homme d'honneur n'a point droit de faire perdre celle qui a raison.

FAUSSINVILLE.

Qu'appellez-vous avoir raison ? Est-ce qu'en procédures on sçait qui a tort ou raison ? Le pis qui peut arriver , c'est de perdre.

VALERE.

Le pis qui peut arriver , c'est de gagner injustement.

FAUSSINVILLE.

Il est très-juste de pouvoir gagner les mauvaises causes , puisqu'on peut perdre les bonnes ; incertitude par-tout , mon cher Monsieur ! par exemple , que sçais-je , si la terre de mon voisin n'est point à moi ? Il y a peut-être dans ses titres des nullités qui ne se découvrent qu'en disputant le terrain.

VALERE.

C'est donc pour disputer le terrain à ces héritières-ci , que voulez embrouiller leur succession ?

Qui vous dit qu'on embrouille ? On n'embrouille point ; au contraire , chacun met sa cause dans le plus beau jour qu'il peut ; c'est une Science , un art juridique. Je blâme la supercherie , faux témoignages , exploits soufflés , tout cela ne vaut rien , je me retranche dans la procédure loyale , je cherche la justice dans les formalités judicieusement établies par le Formulaire , la Coutume , le Praticien François. Vous êtes trop équitable pour blâmer ces sources d'équité , &c.

LA VALE'E.

Quelle tromperie ! quelle trahison ! cette Lucinde est une grande scélérate.... * Ah ! vous voilà. Je ne sçais si vous m'avez entendu ; mais dans la colere où je suis , je recommencerai , si vous voulez.

ACTE IV.

SCENE I.

* Appercevant Lucinde,

LUCINDE.

Que veut dire cet insolent ?

LA VALE'E.

Tromper Monsieur le Marquis de Faussinville , qui est la simplicité même , qui se fie à vous avec une cordialité , une ingénuité !

LUCINDE *fierement.*

Que voulez-vous dire , mon ami ?

LA VALE'E.

Voici le fait : en buvant avec un Maître-Clerc de mon pays , (entre nous autres Normands , nous nous confions nos secrets , & ceux d'autrui même) il m'a montré certain projet de donation. Ciel ! me suis-je écrié , pen-

1699.

dant qu'on nous promet ! Quoi , mon païs , m'a-t-il dit , cette Lucinde vous promet ? Oui vraiment , mon païs. Elle vous trompera , mon païs ; mais sa parole , mon païs ? Elle est de notre païs , mon païs.

LUCINDE.

Votre païs est un fripon.

LA VALE' E.

Ce n'est pas tout encore. Il m'a découvert certaines manigances.

LUCINDE.

Expliquez-vous ?

LA VALÉ E.

Ce n'est rien ; ce sont de petites finesse innocentes dont vous vous servez pour tirer de l'argent de votre amie , sans qu'elle en ait la tête rompue : avec certaines signatures. Vous avez reçu pour vous ce que vous deviez recevoir pour elle. Or moi , qui suis connoisseur en écriture , j'ai vérifié que ces signatures de votre main ne sont pas tout-à-fait fausses , si vous voulez , pas aussi tout-à-fait vraies , ce sont des signatures vraisemblables.

LUCINDE à part.

Je suis perdue. (*En le carressant.*) Ecoutez , Monsieur , mon cher Monsieur.

LA VALÉ E *mettant son chapeau , & prenant un ton familier.*

Hé bien ! ma chere Demoiselle ?

LUCINDE.

A l'égard de ces signatures , vous vous êtes

trompé : mais la donation est un secret qui m'est important. Je suis bienheureuse que mon secret soit tombé entre les mains d'un honnête garçon comme vous ; d'un bon enfant.

1699.

LA VALEUR.

Je suis bon , moi ; mais mon Maître ne vaut rien fâché , du moins.

Nous le répétons , on trouve dans cette Pièce plusieurs autres morceaux dignes de M. Du Fresnoy , mais outre que nous n'avons pas prétendu en donner un extrait en forme , c'est que nous ne nous sommes attachés qu'aux endroits qui caractérisent les principaux Personnages de cette Comédie.

LA FAMILLE

A LA MODE ,

*Comédie en cinq Actes , d'un Auteur
Anonyme , non imprimée ,*

Représentée pour la première fois le Vendredi
18. Décembre ? le 30. du même mois la
sixième & dernière représentation,



1700.

T H É S É E ,

Tragédie de M. de LA FOSSE ,

Représentée pour la première fois le Mardi
5. Janvier. (La vingt-troisième & dernière
représentation , le 4. Mars.)

LA Préface de cette Tragédie répond à deux objections , que l'Auteur , vraisemblablement a jugé être les seules qu'on pouvoit lui faire. « Après avoir » (dit-il) mis au Théâtre deux Tragédies , dont la Catastrophe est funeste , » j'ai voulu en faire une qui eut une » fin heureuse , quoiqu'Aristote donne » la préférence à celles de la première » espèce. . . . J'oserai dire ici , qu'il n'est » nullement nécessaire qu'une Pièce ait » un dénouement funeste , pour être » pathétique. . . . J'en prens à témoin la » représentation du Cid & d'Iphigénie. » Quelles Pièces dont le dénouement soit » funeste , ont plus touché , plus fait » verser de larmes que celles-là ? » Je ne dis point ceci , pour établir une » préférence d'une espèce de Tragédie à » l'autre. Au contraire , je veux montrer » qu'il n'y en a point à faire , que le » choix est indifférent ; & qu'ayant cette.

« fois traité un sujet , dont le dénoue-
 « ment est heureux , je n'ai pas crû avoir
 « choisi le moindre. »

1700.

Comme la question n'est pas encore
 décidée , & qu'il est permis à tout Au-
 teur de suivre l'une & l'autre route ,
 pourvû qu'il trouve le secret de plaire
 & de réussir : nous passons à la seconde
 objection.

« Je ne sçauois , (dit M. l'Abbé Pic)
 « passer à notre Poète la *Médée* qu'il
 « nous a donnée dans cette Pièce ; je
 « ne la reconnois point du tout : & il
 « n'est point permis de se méprendre
 « sur un caractère aussi marqué que ce-
 « lui-là. Quand nous ne la connoîtrions
 « point par Sénèque , & par tous ceux
 « qui avant lui nous en ont donné l'idée
 « que nous en devons avoir , il nous suf-
 « fit de sçavoir son Histoire , & toutes
 « les extrémités où l'ont porté la haine ,
 « l'amour , & la vengeance , pour ne pas
 « nous mécompter sur son chapitre. Ce
 « sont les actions , les sentimens , & les
 « mœurs qui doivent servir à former les
 « caractères : les sentimens & les mœurs
 « de Médée n'en sçauoient composer
 « un autre que celui sous lequel on l'a
 « toujours représentée. C'est vouloir
 « renverser une opinion généralement
 « reçue des anciens , & des modernes ,

Lettre sur les
 nouvelles Pié-
 ces de Théa-
 tre , Tome
 VII. des Œu-
 vres de M. de
 S. Evremond.

que d'en donner une idée telle que
1700. nous la donne l'Auteur de Thésée. »

Préface de « Tant de personnes considérables ,
Thésée, » (dit M. de la Fosse) m'ont obiecté
» que j'avois altéré le caractère de Mé-
» dée en l'adoucissant , contre ce pré-
» cepte d'Horace :

Sit Medea ferox , invictaque.

» que je me crois obligé de me justifier.
» J'avoue que la colere de cette Prin-
» cesse n'agit pas ici comme à Corinthe ,
» qu'elle ne souleve pas les Enfers ,
» & ne met pas tout en feu , comme
» dans l'Opéra qui porte le nom de Thésée : mais j'ai considéré qu'elle se de-
» voit conduire autrement dans Athé-
» nes, où sa fortune l'obligeoit à mé-
» nager la bienveillance d'un peuple
» chez qui elle avoit trouvé un azile , &
» sur lequel elle devoit regner , & d'au-
» tant plus qu'elle ne croyoit alors avoir
» besoin que d'artifice pour perdre son
» ennemi. Médée , toute furieuse qu'elle
» étoit dans ses vengeances , les condui-
» soit pourtant avec tout l'artifice , &
» tout le sang froid imaginable. Pour
» s'en convaincre , il ne faut que lire
» comme elle vengea les Argonautes de
» la perfidie de Pélidas à Iolcos , & com-
» me elle ménagea la punition de sa
» Rivale ,

» Rivale , & de son mari à Corinthe. Sa
» prudence , aussi bien que la grandeur
» de son courage l'avoit mise , malgré
» ses cruautés , en une telle estime ,
» qu'on dit qu'après sa mort , Hercule
» l'épousa dans les Champs Elisées. En-
» fin , pourquoi veut-on que je lui fasse
» faire plus que l'Histoire n'en dit dans
» l'endroit de sa vie où je la repré-
» sente. »

1700.

Ces raisons sont assez spécieuses ; & répondent suffisamment aux discours de M. l'Abbé Pic , mais un Lecteur plus difficile pourroit ajouter que Médée usant de prudence , & n'employant que l'artifice , lorsqu'elle juge que la force de son art est superflue , ne doit pas moins jouer le principal personnage dans l'action : au lieu que M. de la Fosse ne lui donne qu'une médiocre part : pour séduire l'esprit d'un Monarque foible , soupçonneux , & qui est déjà intimidé par un songe assez obscur , & par un oracle effrayant, il faut qu'elle s'appuie du secours de Thrasile : & toute facile qu'est cette entreprise , elle auroit échouée dès le commencement , si Schénélus , Erixene & Thamyre par leur imprudence ne contribuoient presque à la faire réussir. Ces secours étrangers auxquels Médée ne pouvoit pas s'attendre ,

1700.

puisqu'elle ne les doit qu'à la conduite de ses ennemis , ne sçauroient faire honneur à la prudence de cette Princeesse : aussi ce projet est d'autant moins dans son caractère , qu'on ne voit pas fort clairement le motif qui l'anime contre Sthénélus , si ce n'est une basse & indigne Jalousie. Suivant l'idée que l'on s'est formée de Médée , elle auroit dû plutôt accorder son estime & sa protection à Sthénélus qui les méritoit à juste titre.

Le destin de Médée est d'être criminelle :

Mais son cœur étoit fait pour aimer la vertu.

M. Quinault , de qui nous empruntons ces vers , a suivi ce caractère dans sa Tragédie lyrique , qui porte le nom de Thésée : & la haine que Médée a pour ce Prince , est fondée sur son amour méprisé. Nous croyons aussi que le plan du Poëte lyrique est plus simple & mieux conçu , que celui de M. de la Fosse , qui voulant s'écarter du premier , a chargé son sujet de Scenes ennuyeuses , & de personnages inutiles. Le rôle d'Erixene est passable : mais le meilleur est celui de Sthénélus , sur qui tombe tout l'intérêt de la Pièce. Les deux plus belles Scenes sont la huitième du troisième Acte , & la sixième du cinquième Acte , où Sthénélus est reconnu pour Thésée & fils

du Théâtre François. 163

d'Egée. Cette dernière est brillante & touchante en même-temps par la beauté de la situation ; & l'autre l'emporte par l'expression & les pensées : en voici quelques vers.

1700.

STHÉNÉLUS à Egée.

ACTE III.
SCÈNE VIII.

Ah ! je m'étonne peu de ce soudain orage,
Je sçais trop les écueils, où facile à changer,
Le sort dans une Cour expose un étranger ;
En lui la nouveauté d'abord a de quoi plaire :
Mais si son zèle enfin l'y rend trop nécessaire,
Ce que des mains du Prince il reçoit de bien-
faits ,

Sont autant de larcins qu'il fait à ses sujets.
Aussitôt en secret, ou bien à force ouverte,
Mille ennemis jaloux travaillent à sa perte :
Par l'espoir du succès, d'autant plus animés,
Que sans aucuns parens de sa chute allar-
més ,

Il n'a que des amis, qu'à sa grandeur nou-
velle

Arracha la fortune, & qu'il perd avec elle.

Cette Tragédie eut un grand succès dans sa nouveauté, & s'est conservée au Théâtre : il y a cependant très-long-temps qu'elle n'y a paru.

1700.

D É M O C R I T E ,

*Comédie en vers , en cinq Actes ;
de M. REGNARD ,*

Représentée pour la première fois , le Mardi
12. Janvier. (La dix-septième & dernière
représentation , le 26. Février suivant.)

LA réputation de cette Pièce est parfaitement établie ; il en est peu qu'on voye plus fréquemment au Théâtre , & qui y soit reçûe avec plus de plaisir. Les Connoisseurs mêmes , en y remarquant de très - grands défauts , ne sçauroient se dispenser de rire avec la multitude : ainsi ce que nous allons dire à ce sujet , n'est point pour lui porter aucun préjudice.

On ne peut d'abord nier que la règle de l'unité de lieu ne soit extrêmement violée. Le premier Acte se passe dans un désert à la vûe de la caverne que Démocrite a choisi pour sa demeure : & les suivans dans le Palais des Rois d'Athènes. (a) Ce défaut est un des moindres

(a) Il auroit été fort aisé de réparer cette faute ; en supprimant le premier Acte , & ajoutant à l'exposition , qui ne se fait qu'au commencement du suivant , quel-

de l'Ouvrage ; nous ne chicanons point non plus l'Auteur sur la liberté qu'il a prise de faire revivre à Athènes l'état Monarchique qui y étoit éteint plus de sept cens ans avant Démocrite : ce sont de légères minuties pour lui , & qui ne méritent pas qu'on les relève : mais ce qu'on ne sçauroit lui passer , est la manière dont il a traité son principal Personnage. Qui n'eut crû que M. Regnard , qui , par sa façon de penser , avoit tant de conformité avec Démocrite , n'eut dû rendre au mieux ce caractère. Loin de cela , il est absolument méconnoissable. A la place du Philosophe dont il usurpe le nom , on ne voit qu'un ennuyeux Pédant , qui le contrefait fort mal , & n'a pas le sens commun. S'il se mêle de faire l'amour , c'est sans esprit , & sans sentiment : c'est encore bien pis , lorsqu'il veut raisonner , le jargon qu'il affecte alors est inintelligible à tout le monde , & à lui-même :

1700.

ques vers qui auroient appris au Spectateur par quelle aventure Criséis & Démocrite se trouvent transportés à la Cour d'Athènes. Mais ce n'étoit pas certainement l'intention de l'Auteur : il auroit fallu qu'il sacrifiait toutes les plaisanteries qu'il a placées dans ce premier Acte , & cet Acte lui étoit d'autant plus précieux , qu'il n'auroit sçu comment y suppléer : attendu que la Pièce est assez vuide d'action , & ne se soutient que par le secours des Scenes épisodiques.

1700.

il est sur cette matiere au - dessous de son Valet , dont le galimathias est au moins plus aisé à entendre. Rapportons pour exemple le début de Démocrite.

ACTE I.
SCENE III.

D É M O C R I T E.

Suivant les anciens , & ce qu'ils ont écrit ,
L'homme est de sa nature un animal qui rit :
Cela se voit assez ; mais pour moi , sans scrupule ,
Je veux le définir , animal ridicule , &c.

Démocrite , amoureux de Criséis , veut peindre à cette jeune fille la passion qu'il ressent pour elle : voici comment il s'exprime.

ACTE I.
SCENE V.

D E' M O C R I T E.

L'amour est en effet ce qu'on a peine à dire ,
C'est une passion que la nature inspire ,
Un appétit secret dans le cœur répandu ,
Qui meut la volonté de chaque individu
A se perpétuer , & rendre son espee....

S T R A B O N.

Pour un homme d'esprit , vous parlez mal tendresse ,
L'amour , ne vous déplaît , est un je ne sçais quoi
Qui vous prend , je ne sçais , ni par où , ni pourquoi ;

Qui va , je ne sçais où , qui fait naître en
notre ame

1700.

Je ne sçais quelle ardeur , que l'on sent pour
la femme ;

Et ce je ne sçais quoi , qui paroît si charmant,
Sort enfin de nos cœurs , & je ne sçais
comment.

Notre dessein n'est pas d'examiner en détail tout le rôle de Démocrite, ce seroit priver le Lecteur du plaisir de le faire lui-même. Passons au sujet de la Comédie , qui est des plus minces. Le Roy d'Athènes, s'égarant à la chasse , trouve une jolie Païfanne, dont il devient amoureux si subitement , & avec tant de véhémence , qu'il prend la résolution de l'épouser dès le même jour. Cette jeune personne est reconnue enfin pour être la légitime héritière de la Couronne. Ce plan , comme on le voit , n'est pas fort difficile à imaginer ; cependant tout foible & tout trivial qu'il est , on peut dire encore qu'il n'est ni bien conçu , ni clairement développé , ni conduit raisonnablement : que le dénouement est des plus romanesques , & l'épisode d'Ismene & d'Agénor tout-à-fait inutile. Il y a même quelque chose de trop bas , & de mesléant dans le personnage de ce dernier. A franchement parler , il n'y en

1700.

a que trois qui peuvent mériter qu'on les examine : c'est sur eux que roule non pas l'intrigue ; car M. Regnard ne s'en est guère mis en peine , encore moins l'intérêt , dont on ne trouve presque aucune trace dans ses Ouvrages , mais tout le comique du Poëme. Il n'est pas même douteux que l'Auteur ne l'ait composé exprès pour les placer. Si nous avons dit quelque chose de Démocrite , c'est uniquement parce que la Pièce porte son nom.

Ces trois personnages dont nous allons parler sont, Strabon , Cléanthis , & Thaler. Le caractère du premier n'est pas aisé à définir : il change trop souvent , & suivant les personnes auxquelles il parle. Avec Démocrite , il est spirituel , fin , & railleur : mauvais plaisant vis-à-vis de Thaler. Dans ses deux conversations avec Cléanthis , il débute en cuistre , & poursuit sur le ton de Mascarille. Il faut avouer que l'idée des deux Scenes de Strabon & de Cléanthis , est véritablement neuve , & comique , mais l'Auteur l'a un peu chargée. L'affectation de ces personnes à se faire réciproquement les mêmes questions , & les mêmes réponses sous des termes différens , est trop marquée pour paroître naturelle. Il n'y a pas jusqu'à

jusqu'à la posture des deux époux au moment qu'ils viennent à se reconnoître à ces mots: 1700.

STRABON.

ACTE IV.
SCÈNE VII.

Madame , par hazard , n'êtes-vous point ma femme ?

CLÉANTHIS.

Monsieur , par aventure , êtes-vous mon époux ?

Qui n'ajoute encore , & ne soit également hors de la vraisemblance. Ce jeu de Théâtre , inventé par Mademoiselle *Beauval* & par le Sieur de la *Thorillière* , qui jouèrent ces rôles d'original , & observé religieusement par les Acteurs & Actrices qui leur ont succédé , n'en est pas moins ridicule : les noms de ces fameux Acteurs , & celui même de M. *Regnard* , qui leur en avoit peut-être donné l'idée , ne doivent jamais faire passer une bouffonnerie qui choque le bon sens.

Ajoutons au sujet de Cléanthis , dont au reste , le rôle est assez bon , que l'Auteur qui lui a donné la confiance d'une Reine & de la Princesse sa fille pendant plus de quinze ans , devoit en même temps lui prêter plus d'esprit , ou du moins des sentimens plus conformes à

1700. cet emploi , & qui la distinguassent de l'état de simple Soubrette.

Il ne reste plus que Thaler , c'est le seul Païsan que M. Regnard ait introduit sur la Scene : son rôle est très-comique , & soutenu d'un bout à l'autre. Les plaisanteries, si naturelles à l'Auteur, se trouvent admirablement placées dans la bouche de ce manant , qui conserve toujours cette rusticité , & cette malignité qui semblent de l'essence des gens de son état. Nous le répétons , c'est un des meilleurs personnages de la Pièce , des plus nécessaires à l'intrigue , & peut-être celui qui y paroît le plus à propos.

Nous venons de dire que les rôles de Cléanthis & de Strabon , furent joués dans la nouveauté par Mademoiselle *Beauval* , & le Sieur de *la Thorilliere*. Celui de Démocrite fut d'abord rempli par le Sieur *Poisson* : mais cet Acteur , quoiqu'excellent , & très-goûté du Public , ne plût point dans ce personnage , le Sieur *Dancourt* s'en chargea , & s'y attira des applaudissemens. Les rôles de Criséis & d'Ismene étoient représentés par Mademoiselle *Dancourt* , & Mademoiselle *Mimi Dancourt* sa fille. Ceux d'Agélas & d'Agénor , par les Sieurs *Baron* , & *Du Fey* ; & Thaler , par le Sieur *Desmare*.

LE RETOUR IMPRÉVU,

1700,

Comédie en prose , en un Acte , par
M. REGNARD ,

Représentée pour la première fois le Jeudi 11.
Février , précédée de la treizième représen-
tation de *Démocrite* , huit représentations ,
dont la dernière étoit précédée de la Tra-
gédie de *Camma*.

C E sujet est tiré du *Mostellaria* de
Plaute. Pierre de la Rivey l'a em-
ployé autrefois dans sa Comédie intitu-
lée: *les Esprits*. (1) Et plus récemment ,
M. de Montfleury en a fait usage , pour
composer le premier Acte de son *Comé-
dien Poëte*. (2) Cette idée est fort plai-
sante , quoiqu'au fond ridicule , & même
un peu trop bouffonne. M. Regnard , à
qui elle convenoit parfaitement , y a
ajouté encore , & les personnages de
son invention sont encore plus chargés ,
& en même-temps beaucoup plus vicieux ,
que ceux qu'il a imité de Plaute. Il y en
a aussi plusieurs d'inutiles , pour ne rien
dire davantage. A la vérité , on ne trou-
ve dans cette Pièce ni mœurs , ni con-
duite : mais doit-on examiner avec sévé-
rité une Comédie d'un Acte , composée
précipitamment ? Il suffit que le tout.

(1) On en
peut voir l'ex-
trait , Tome
111. de cette
Histoire , pa-
ge 409.

(2) Voyez
le Tome XI.
page 330.

1700.

ensemble soit amusant , & qu'il y ait deux ou trois Scenes plaisantes. Les meilleures sont celles de Merlin , & de Gêronte , & sur-tout la seizième où paroît Madame Bertrand , qui est très-comique.

L A F Ê T E

DE VILLAGE , (a)

*Comédie en prose , en trois Actes , avec un divertissement , * de M. DANCOURT ,*

* La Musique du divertissement est de M. Giliers.

Représentée pour la première fois , après la Tragédie de *Phèdre* , le Mardi 13. Juillet. (Dix-huit représentations , la dernière le Mardi 17. Août suivant.)

Cette Comédie qui est très-brillante par le Dialogue , n'a ni fond ni intrigue. Comme elle fut reprise en 1724. & que le *Mercure de France* en rendit compte , nous allons employer ses termes.

Mercure de France , Octobre 1724. pages 2220. 2222. « Vers la fin du mois dernier , (Septembre 1724.) les Comédiens François remirent au Théâtre une Pièce en prose , & en trois Actes , du Sieur

(a) Depuis 1724. Cette Pièce a toujours été représentée sous le titre des *BOURGEOIS DE QUALITÉ*.

» Dancourt , à laquelle ils ont donné un
» nouveau titre ; elle est imprimée sous 1700.
» celui de *la Fête de Village* , & ils l'ont
» intitulée : *Les Bourgeoises de qualité*.
» Comme l'action de cette Pièce n'est
» pas bien considérable , l'extrait en sera
» fort court.

» M. Naquart , Procureur , ouvre la
» Scene avec le Tabellion du Village où
» l'action se passe , il lui donne ses ordres
» pour un double Contrat de Mariage
» qu'il a projeté. Il prie M. Blandineau ,
» autre Procureur , de le servir dans le
» dessein qu'il a d'épouser sa belle-sœur ;
» M. Blandineau tâche de l'en détour-
» ner , en lui disant que sa belle sœur est
» encore plus folle que sa femme ; mais
» M. Naquart persiste dans sa résolution.
» Le genre de folie de ces deux sœurs ,
» c'est de vouloir être femmes de qua-
» lité , & d'agir en conséquence. Elles
» ont une nièce beaucoup plus raisonna-
» ble ; cette nièce est aimée d'un jeune
» Comte qui ne lui est pas indifférent ;
» mais cet amant n'ayant que sa noblesse
» en partage , est obligé d'offrir sa main ,
» à la plus vieille des deux folles dont
» nous avons parlé. Cette folle est veuve
» d'un Greffier à la Peau. Ces deux sœurs
» ont encore une cousine mariée à un
» Elu ; mais son entêtement pour la No-

1700.

» blessé est beaucoup moins marqué.
» L'Auteur a encore introduit dans sa
» Pièce une Madame Carmin , mariée
» à un Marchand de Laine , lequel vient
» d'acheter une charge de Président dans
» une Election. Ce dernier personnage est
» purement épisodique , & ne tient qu'à
» une Scene unique, dont on pourroit se
» passer. La plus vieille des sœurs folles
» ayant déclaré son mariage avec M. le
» Comte , sa sœur la Procureuse & sa
» cousine l'Elue en sont au désespoir.
» (Cette Scene est extrêmement comi-
» que.) Mais M. Naquart les met tou-
» tes d'accord , par un Contrat qu'il fait
» signer , sans qu'on en ait voulu enten-
» dre la lecture ; cet expédient est heu-
» reux , car la Greffiere n'auroit jamais
» consenti à devenir Madame Naquart.
» Son futur mari l'en console par le titre
» de Comtesse qu'elle doit porter , du
» consentement de M. le Comte , & qui,
» par le même Contrat , devient l'époux
» de sa jeune Maîtresse , qu'il étoit forcé
» de sacrifier aux richesses de sa vieille
» tante. La Pièce finit par un divertisse-
» ment ordonné dès le premier Acte.



L' E S P R I T

DE CONTRADICTION,

*Comédie en prose , en un Aïte , de
M. D U F R E S N Y ,*

Représentée pour la premiere fois le Vendredi
29. Août , précédée de la Tragédie d'*A-
riane*. (La Dixième & dernière représenta-
tion le 22. Septembre suivant.)

“ **L** Es Pièces que M. (Du Fresny)
„ donna (au Théâtre François) n’eu-
„ rent pas toute la réussite qu’il en es-
„ péroit : & il ne pouvoit compter de
„ véritables succès que ceux du *Double*
„ *Veuve* , & de l’*Esprit de Contra-*
„ *dition* ; encore cette dernière , qui
„ passe pour un chef-d’œuvre dans son
„ genre , eut-elle le sort de quelques-
„ unes de nos anciennes Pièces , qui sont
„ cependant aujourd’hui les délices du
„ Public. ” Cette réflexion de l’Editeur des
Œuvres de M. Du Fresny , est au fond
très-juste ; le Public ne rendit pas d’a-
bord toute la justice qu’il devoit aux Co-
médies de cet Auteur. Son *Double Ven-*
vage n’eut que dix représentations dans
sa nouveauté , ainsi que l’*Esprit de Con-*
tradiction. La Pièce qui en a eu le plus ,

1700. & que l'Editeur auroit dû citer , est *Le Mariage fait & rompu*, qui fut jouée dix-sept fois. Nous souscrivons avec plaisir aux éloges qu'il donne à la Pièce qui fait le sujet de cet article , & qui est véritablement un chef-d'œuvre : on y trouve cette vivacité de style , cette naïveté , & ces traits particuliers à M. Du Fresny , mais encore une conduite parfaitement régulière , une intrigue nouvelle , de l'intérêt , autant qu'il est possible d'en mettre dans une Comédie de cette étendue , une extrême liaison dans les Scenes , & un dénouement heureux , tiré du fond du sujet , qui en même-temps satisfait , & surprend le Spectateur.

On ne peut rien ajouter aux caracteres qui y sont employés. Celui dont la Pièce porte le nom est dès mieux imaginé : tout roule sur Madame Oronte , on ne la perd jamais de vue , elle seule occupe tous les autres personnages : jusqu'à la fin de la Pièce , elle soutient son caractère , elle a le plaisir de voir que chacun se range à ses caprices , & se trouve enfin la dupe de la personne dont elle se méfioit le moins.

Il faut encore remarquer l'adresse de l'Auteur dans le personnage d'Angélique , qui , sous l'apparence d'une grande simplicité , & d'une entière soumission

aux ordres opposés de son pere & de sa mere, trouve le secret de conduire toute l'intrigue, où elle semble néanmoins n'avoir qu'une médiocre part : & trompant les Spectateurs, aussi bien que les Acteurs, de faire venir ces derniers au point où elle les souhaite. Il est vrai que sa prudence se trouve à la fin en défaut, & que ne pouvant se résoudre à laisser son amant dans la cruelle incertitude où il est, elle tombe dans une indiscretion, qui le met dans la nécessité de faire entrer Lucas dans sa confidence, & dont, sans cela, elle auroit pû se passer.

Le rôle de ce dernier est encore fort bon, & présenté d'une façon toute nouvelle. Ce Payfan mene son Maître & sa Maîtresse en même temps, & les joue l'un & l'autre, sans qu'ils s'en apperçoivent. Le premier ne lui donne pas beaucoup de peine : c'est un imbécile, mais d'un assez bon comique : à l'égard de Madame Oronte, dont l'esprit est plus difficile à gouverner, il en connoît le foible, & en profite pour lui faire tout ce qu'il veut. Malgré cela il auroit comme les autres été la dupe d'Angélique, si le hasard ne l'avoit servi fort à propos, & ne l'eût nécessairement mis de part dans la véritable intrigue. Nous le répétons,

1700.

tous les personnages sont bons & bien faits : si celui de Thibaudois paroît trop bouffon , & dans le bas comique , c'est que tous les autres sont excellens ; mais , à ce léger défaut près , la Pièce est dans son genre une des meilleures qui soient au Théâtre : & les applaudissemens avec lesquels elle y est reçue , la dédommagent suffisamment de ceux qu'on lui a refusé à sa naissance.

LE GROS LOT

DE MARSEILLE ,

*Comédie en un Acte , d'un Auteur
Anonyme , non imprimée ,*

Représentée pour la première fois le Jeudi
23. Septembre , précédée de la Comédie de
l'Ecole des Maris.

Cette Pièce eut de suite treize représentations , dont la dernière fut donnée le 16. Octobre. On la reprit au bout de quelque temps , & elle fut jouée encore neuf fois. Qui n'admirera ici la modestie de l'Auteur qui , malgré ce succès , a caché avec tant de soin son nom , & son Ouvrage ?

LES TROIS COUSINES, (a)

1700.

*Comédie en trois Actes, en prose, avec
trois divertissemens, & précédée d'un
Prologue aussi en prose, de Monsieur
DANCOURT,*

* La Musi-
que des diver-
tissemens est
de M. Gil-
liers.

Représentée pour la première fois le Dimanche
17 Octobre. (Dix-neuf représentations, la
dernière le 22 Novembre suivant.)

Cette Pièce a plus la forme d'un joli
Opera comique, que d'une Comé-
die ; mais le ton vrai des personnages,
la vivacité du dialogue, l'agrément & la
variété des fêtes, forment un ensemble si
réjouissant, que le Spectateur n'a pas le
tems d'examiner cet Ouvrage, & d'y re-
marquer quelques défauts de conduite, &
le manque d'intérêt qu'on peut apperce-
voir dans le rôle du Bailly, dont l'Auteur
auroit pû faire un personnage utile à
l'intrigue. Le Prologue paroît avoir été
ajouté après les premières représentations
de cette Comédie ; M. Dancourt suivant
l'usage s'y critique, pour avoir occasion
de tourner en ridicule les objections de
ses censeurs. Ce Prologue n'a pas été repris

(a) Lorsque cette Comédie parut, les rôles des *Trois
Cousines* furent remplis par les deux filles de M. Dan-
court, & Mademoiselle Desmare. Les deux premières
représentoient *Louison* & *Marotte*, & Mademoiselle
Desmare jouoit *Colette*.

Tome XIV.

*

1700.

depuis sa nouveauté ; à l'égard de la Comédie elle fut remise au Théâtre le 17. Mai 1709. & le 26. Août 1724. cette seconde reprise fut des plus brillantes, & a mis cette Pièce au nombre de celles qui se jouent dans le cours de l'année. (a) Nous en parlerons en 1724. ainsi que d'un Prologue nouveau qu'on y ajouta, intitulé : *l'Assemblée des Comédiens*, de la composition de M. *Procope Couteaux*, Docteur régent de la Faculté de Médecine, en l'Université de Paris.

Une personne qui possède beaucoup d'anecdotes sur le Théâtre, nous a assuré que la Comédie des *trois Cousines* n'est point de Dancourt, mais d'un nommé

(a) Il arriva à la première représentation de la remise de cette Pièce en 1724. un petit événement qui doit tenir sa place ici. M. *Armand*, alors nouvellement dans la Troupe fut chargé du rôle de Blaise, où il fut applaudi universellement. Après avoir chanté dans le divertissement. du second Acte.

Si l'amour d'un trait malin ,
 Vous a fait blessure ,
 Prenez-moi pour médecin ,
 Quelque bon garde moulin ,
 La bonne aventure au gué , &c.

Le Parterre lui cria *bis*, & il reprit ce couplet de la façon suivante, qui fit tellement fortune, que depuis à toutes les représentations de cette Pièce, il lui a toujours été demandé.

Si l'amour d'un trait charmant ,
 Vous a fait blessure ,
 Prenez pour soulagement ,
 Un bon gaillard comme *Armand* ,
 La bonne aventure au gué , &c.

Barrau, qui avoit été Receveur du Rôy de la Chambre de Justice à la Rochelle, & qui fit mal ses affaires. 1700.

En supposant que *Barrau* est le premier Auteur de la Comédie des *trois Cousines*, il n'en seroit pas moins vrai que *Dancourt* y a la plus grande part, tant pour la correction de l'intrigue, que la marche du Théâtre, & le ton du dialogue, car rien ne caractérise plus le stile de ce dernier, que la Comédie qui fait le sujet de cet article.

LE CAPRICIEUX, (a)

Comédie en cinq Actes, en vers, de
M. ROUSSEAU,

Représentée pour la première fois le Vendredi 17 Décembre. (Neuf représentations, la dernière le Mercredi 5 Janvier 1701.)

“ **Q**uelque respect que j'aye toujours
” eu pour le Public, & quelque at- Préface du
” tention que j'aye à m'instruire par ses *Capricieux.*
” jugemens, j'avoue que je les ai trouvés
” si partagés sur ce dernier Oeuvre,
” que je n'ai pû sçavoir encore ce que

(a) C'est sous le simple titre du *Capricieux* que cette Pièce a été représentée, & imprimée. Mais l'Auteur, dans l'édition de ses Œuvres, a jugé à propos d'y ajouter : ou *Les Apparences trompeuses.*

1700. » je dois en penser moi-même. Ceux à
» qui ma Comédie n'a pas eu le bon-
» heur de plaire, l'ont condamnée sans
» restriction ; & ceux à qui elle a plu ,
» l'ont louée, pour ainsi dire , sans ré-
» serve. De sorte qu'il n'a presque pas été
» question de sçavoir ce qu'il y avoit de
» bon ou de mauvais dans cette Pièce ,
» mais seulement si elle étoit tout-à-fait
» bonne ou mauvaise.

» Cependant lorsque j'ai comparé le
» jugement des uns avec celui des au-
» tres, j'ai trouvé, si j'ose le dire, que
» ceux qui l'ont si excessivement blâmée,
» lui ont fait presque autant d'honneur,
» que ceux qui l'ont si obligeamment
» applaudie. En effet, j'ai vû que toute
» la mauvaise humeur des premiers ne
» s'est jettée que sur cinq ou six expres-
» sions, qui, quand elles seroient mau-
» vaises, ne suffiroient pas pour décrier
» un Ouvrage de dix-huit cens vers,
» supposé qu'il n'y eut que cela à ré-
» pondre. Encore s'est-il trouvé, heureu-
» sement pour moi, que l'usage avoit
» déjà établi ces mêmes expressions chez
» les Ecrivains les mieux reçus ; & chez
» les personnes les plus polies, entre
» lesquelles je compte même la plus
» grande partie de ceux qui les ont
» désapprouvées.

» Je conviendrai pourtant que quel-
» ques personnes de beaucoup d'esprit 1700.
» m'ont fait une objection plus considé-
» rable , & à laquelle véritablement il
» faut un peu plus de temps pour ré-
» pondre. Ils m'ont reproché de n'avoir
» pas marqué assez nettement le carac-
» tere du Capricieux , & d'en avoir fait
» un homme agissant le plus souvent par
» esprit de contradiction. Mais au fond
» je ne puis mieux répondre à leur objec-
» tion que par leur objection même , &
» j'ai toujours compris que la marque
» la plus essentielle du Capricieux étoit
» d'agir par humeur , de s'obstiner à ne
» vouloir pas faire ce qu'un autre sou-
» haite , par cette seule raison qu'un au-
» tre le souhaite. Voilà , si je ne
» me trompe , la véritable image d'un
» personnage Capricieux. Je sçais bien
» que chacun s'en forme une à sa ma-
» niere , & qu'à prendre tous les hom-
» mes en particulier il s'en trouveroit
» peu qui en fissent une même défini-
» tion. C'étoit pour prévenir en
» quelque sorte les difficultés que je pré-
» voyois qu'on me feroit là-dessus , que
» j'avois pris soin de faire le portrait de
» mon Héros dès le commencement de
» la Pièce ; & ne m'étant engagé qu'à
» représenter un homme tel que je l'a-

1700.

» vois annoncé d'abord , j'avois lieu de
» croire que pourvû que je tinsse parole
» sur la personne , on ne me chicaneroit
» pas sur le nom. . . . Il est vrai que
» j'aurois pû mettre dans ma Comédie
» une infinité de traits de caprice , au-
» tres que ceux que j'ai dépeints. Mais
» mon dessein n'a pas été de faire une
» compilation de toutes les sortes de ca-
» prices dont un homme est capable. Ce
» projet auroit été trop vaste. J'ai dû
» seulement y faire entrer ceux qui
» avoient du rapport avec ma Fable. Les
» mœurs doivent être faites pour la Co-
» médie , & non pas la Comédie pour
» les mœurs. . . . Mais , me dira-t-on ,
» vous voulez que votre Capricieux soit
» un homme qui agisse par humeur ; ce-
» pendant vous introduisez une fille qui
» le mène , qui le conduit , qui tourne
» son esprit de manière , que ce n'est pas
» tant par lui-même qu'il se détermine ,
» que par la dextérité de cette fille. Cela
» est certain. Aussi les hommes fantasques
» ne sont-ils pas souvent les plus difficiles
» à gouverner. Et mon but n'a pas été
» seulement de faire voir ce que c'est
» qu'un Capricieux , mais d'enseigner de
» quelle manière il faut se conduire avec
» les gens d'une humeur capricieuse. Si
» la Comédie a quelque utilité , ce n'est
» pas

» pas tant de corriger les hommes , que
 » de montrer ce qu'il faut faire pour
 » vivre avec les hommes incorrigibles. Il
 » n'arrive pas toujours que l'on sorte
 » meilleur du Théâtre , mais au moins
 » est-il sûr que l'on en peut sortir mieux.
 » instruit. »

1700.

La définition que M. Rousseau fait ici du caractère qui donne le titre à sa Comédie , bien loin d'en faire l'apologie , fournit des armes contre lui. Un Capricieux n'est conduit que par son tempérament ; ainsi c'est une erreur de croire qu'en se prêtant à son idée , on pourra l'engager à penser d'une façon contraire ; ce seroit tout ce qu'on espéreroit d'un esprit *contredisant* , caractère tout opposé à celui d'un Capricieux. Ainsi M. Rousseau en donnant à ce dernier des traits de contradiction , a totalement manqué son dessein : ajoutons que ce personnage a fort peu de caprices , & beaucoup de folies & d'imbécillités. Ce rôle est lié à une intrigue , qui seroit assez passable , si elle étoit mieux conduite , plus vraisemblable & moins ressemblante , en quelques endroits à d'autres Comédies. A l'égard de la versification , quoiqu'elle soit exacte & poétique , on sent qu'elle manque de ce noble naturel qu'on trouve dans toutes

les Pièces de Molière , de M. Destou-
ches , &c.

1700.

Environ un mois après les représen-
tations du *Capricieux* , M. Rousseau
écrivit à M. *Duché* , au sujet de cette
Pièce. Comme cette Lettre expose aussi
le commencement des bruits qui se ré-
pandirent sur le compte de ce Poète , au
sujet de différens *Couplets* qui parurent
alors , nous croyons devoir la placer ici.

Lettre de M. Rousseau à M. Duché.

Œuvres de
Rousseau , in-
12. édition
de Paris ,
1742. Tome
IV.

„ Permettez-moi , mon cher ami , de
„ vous faire un petit reproche. D'où
„ vient que m'écrivant un mois après la
„ première représentation de ma Comé-
„ die , bien informé de ses diverses for-
„ tunes , que M. Desmarest , à qui vous
„ aviez fait réponse , vous avoit man-
„ dées ; d'où vient , dis-je , mon ami ,
„ que vous m'écrivez d'un air misté-
„ rieux ces seules paroles : *Je vous fé-*
„ *licite du succès qu'a dû avoir le Ca-*
„ *pricieux*. En bonne , foi est-ce avec
„ moi qu'il faut prendre de ces polites-
„ ses réservées & sèches ? Pensez-vous
„ que j'eusse trouvé mauvais que vous
„ m'eussiez écrit : *J'ai été bien étonné*
„ *d'apprendre le mauvais sort de votre*
„ *première représentation* ? Non , mon
„ cher Duché , ce n'est point devant des

gens comme vous que je suis honteux
de ma mauvaise fortune. De qui est
ce qu'un malheureux recevra des con-
solations, si ce n'est de ses amis ? Et
comment pourront-ils le consoler, lorsqu'ils ignoreront, ou feindront d'ignorer ce qui lui arrive ? Ce n'est pourtant pas en cette occasion que j'en ai eu le plus de besoin ; la Pièce s'est relevée, & a été fort applaudie pendant onze représentations, (a) & auroit été à vingt, si les Comédiens avoient voulu y joindre une petite Pièce, ce qui, au lieu de cent pistoles que m'a vallu cette Comédie, m'en auroit vallu deux cens. Mais apprenez la plus cruelle chose qui puisse arriver à un homme : on a fait des Chansons sur un air de l'Opera qui se joue aujourd'hui, (b) & depuis trois semaines il en paroît tous les jours de nouveaux couplets, mais les plus atroces & les plus abominables du monde, à ce qu'on dit, contre tous ceux, sans exception qui vont au Caffé de Ma-

1700.

(a) M. Roufféau se trompe sur le nombre des représentations de sa Comédie. Le Registre journalier n'en marque que neuf.

(b) La Tragédie Lyrique d'*Hésione*, représentée pour la première fois, par l'Académie Royale de Musique le 21. Décembre 1700. les paroles de M. Danheer, la Musique de M. Campra.

1700.

» dame Laurent. J'ai tort de dire sans
» exception , car je suis excepté moi ; &
» cela joint à ce qu'elles font fort bien.
» rimées la plupart , a fait soupçonner
» que j'en étois l'Auteur ; de sorte qu'a-
» vec les sentimens que vous me connoif-
» sez , & l'intégrité dont je crois sans
» vanité que personne ne peut se louer
» à plus juste titre que moi , me voilà
» sans y penser mis au nombre des monf-
» tres qu'il faudroit étouffer à frais com-
» muns ; car il n'y a point de termes
» qui puissent exprimer la noirceur dont
» je serois coupable , si les meilleurs amis
» que j'aye eus , gens qui m'ont donné
» récemment à l'occasion de ma Pièce ,
» & en mille autres , des preuves de leur
» amitié & de l'intérêt qu'ils prennent
» en moi , gens en un mot dont je
» suis sûr ; si ces gens-là , dis-je , étoient
» l'objet que j'eusse pris pour mes Saty-
» res ! Pour moi le parti que j'ai pris
» a été de faire une déclaration que j'é-
» tois prêt à signer que l'Auteur de ces
» libelles , est le plus grand coquin du
» monde : je l'ai même mise en rimes ,
» comme vous verrez par l'Épigramme
» que je joins à cette Lettre ; & cela fait ,
» j'ai renoncé pour le reste de ma vie à
» aller dans tous les lieux Publics , où en
» effet des gens connus comme nous , con-

rent un fort grand risque , par le même
 » langage inévitable de gens qu'on ne con-
 » noît point , & même de ceux qu'on
 » connoît par fois pour mal-honnêtes
 » gens. Je m'en trouve très-bien , &
 » depuis quinze jours que je cesse d'y
 » aller , je suis devenu beaucoup plus
 » attaché à mes affaires , plus assidu à
 » voir bonne Compagnie , & meilleur
 » œconome de mon temps. Il me falloit
 » un malheur comme celui-là , pour me
 » défilier les yeux , & me désacoquiner
 » de la hantise d'un lieu , qui , au bout
 » du compte , n'honore pas ceux qui le
 » fréquente. » *A Paris ce vingt-deux*
Février 1701. (a).

ÉPIGRAMME*

Auteur caché , qui que tu sois ,
 Brigand des Forêts du Parnasse ,
 Qui de mon stile & de ma voix ,
 Couvres ton impudente audace ;
 Vil rimeur , cynique effronté ,
 Que ne t'es-tu manifesté ?
 Nous eussions tous deux faits nos rôles ;
 Toi , d'aboyer qui ne dit mot ,
 Et moi , de choisir un tricot ,
 Qui fut digne de tes épaules :

* Contre
 l'Auteur des
 Couplets ,
 dont il est
 parlé dans
 cette Lettre.

(a) L'édition des Œuvres de Rousseau marque 1797.
 mais c'est sûrement une faute d'impression.

1700.

Revenons pour un moment à la Comédie du Capricieux , pour rapporter une jolie Épigramme de *M. de Brie* , sur cette Pièce & son Auteur. C'est peut-être le seul morceau passable de l'Auteur du *Lourdaut*.

* Cette Epigramme n'a jamais été imprimée.

E P I G R A M M E . *

Quand le Public judicieux ,
Eut pros crit *le Capricieux* ,
Rousseau trop foible pour le drame ;
Se retrancha dans l'épigramme.
C'est ainsi qu'un conte ébauché ,
Dans quelque ennuyeuse chronique ;
Souvent moins fin que débauché ,
Et mis en stile marotique ,
L'a fait Poète satyrique ,
Ce bel esprit à bon marché. (a)

On dit que cette Epigramme fut une de celles qui firent le plus de peine à Rousseau.

ROUS-
SEAU.

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU, naquit à Paris en 1669. son pere, Maître Cor-

(a) C'est à l'occasion de cette Epigramme , que Rousseau composa celle qui commence par

En fait de plaisanterie
Sur Marot vous l'importez ;
Mais vos vers , Maître de Brie , &c.

Et que nous avons rapportée à l'article de *M. de Brie*.

donnier (a) de cette Ville, assez aisé ~~pour~~ 1700.
pour lui donner une éducation au dessus
de son état, le mit au Collège, où le
jeune Rousseau fit ses études avec suc-
cès, & donna des marques de son ta-
lent pour la Poësie Française. Ce talent

(a) Comme nous ne cherchons point à faire une
Satyre des Auteurs, dont les Ouvrages font l'objet de
nos recherches, & que plusieurs personnes de mérite
prennent encore intérêt à la réputation de M. Rouf-
seau, qu'elles ne peuvent se persuader être l'Auteur des
Couplets, dont nous allons bientôt parler, nous ne
répéterons point ici les faits que M. Saurin a insérés
dans son *Factum*, & qui ne permettent guères de douter
de la mauvaise honte de ce Poëte. Nous nous conten-
terons de remarquer que, selon M. Saurin, Rousseau
étoit désolé d'une naissance qui eut été pour lui un
nouveau mérite, s'il n'en avoit pas rougi, & qu'il ne
voulut pas même porter le nom de son pere. Le Sieur
Rousseau, ajoute-t-il; s'est appelé quelques temps *Ver-
niettes*; & c'est sur ce faux nom que quelques-uns de
ses amis même firent cette anagramme: *Tu te renies*.

C'est au sujet de cette fausse honte de Rousseau, que
M. de la Motte lui adressa l'ode intitulée: *Le mérite
personnel*, dont voici deux strophes.

On ne se choisit point son pere ,
Par un reproche populaire ,
Le Sage n'est point abattu :
Oui, quoique le vulgaire en pense ,
Rousseau, la plus vile naissance ,
donne du lustre à la vertu.



Que j'aime à voir le sage *Horace* ,
Satisfait, content de sa race ,
Quoique du rang des affranchis !
Mais je ne vois qu'avec colere ,
Le fils tremblant au nom du pere ,
Qui n'a de tache que ce fils

se développa en peu d'années, & * « dès
 1700. » l'âge de vingt ans, M. Rousseau fit pa-
 * Supplé- » roître divers petits Ouvrages, pleins d'es-
 ment au Par- » prit & d'images vives & agréables, qui
 nasse Fran- » lui acquirent de la réputation, & le fi-
 çois, page » rent rechercher par plusieurs personnes
 735. » du premier rang & d'un goût délicat. »

Une indolence philosophique lui fit négliger des emplois, que le crédit de plusieurs Personnes de considération lui auroit fait obtenir de M. de Chamillart, Ministre de la Guerre & des Finances; mais M. Rousseau, content d'une fortune bornée qu'il sçavoit se rendre heureuse par les liaisons où il étoit avec tout ce qu'il y avoit de gens marqués à la Cour & à la Ville, & par les occupations de son cabinet, vécut dans une agréable liberté. (a) Son mérite lui fit obtenir une place à l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres.

En 1700. il donna sa Comédie du *Capricieux*. C'est ici l'origine de ses malheurs. On prétend que piqué du foible succès de sa Pièce, dont il attribua la cause aux cabales de différentes personnes de sa connoissance, il composa contre eux des couplets satyriques, & même diffamans. Le Factum de feu M.

(a) Cependant en 1708. il accepta une Direction dans les Fermes.

Saurin , quoique son accusateur & son ennemi , nous servira de guide & de garant des faits que nous allons rapporter d'après son Factum. 1700.

« Il y a neuf ou dix ans * que le Sieur Rousseau donna au Public sa Comédie du *Capricieux*. Il venoit alors au Caffé de la veuve Laurent , (rue Dauphine.) Il y étoit lié avec tout le monde , & avec moi-même , (c'est M. Saurin qui parle) & il ne sçauroit dater cette inimitié tant alléguée , pour nous rendre suspects , que d'après les *premieres Chansons* , dont il fut généralement soupçonné l'auteur. * Le Factum de M. Saurin est de 1710.

« La Comédie du Sieur Rousseau fut sifflée. Ses amis du Caffé souscrivirent au jugement du Public : je fus peut-être celui de tous , qui portai de sa Comédie le jugement le plus avantageux , & il n'eut point en cette occasion de plus zélé partisan. Il s'indigna cependant de n'avoir pû plaire à tout le monde , & il songea apparemment dès-lors à se venger de la sincérité de ses amis.

« Quelque temps après , dans la nouveauté de l'Opéra d'*Hésione* , le Sieur Rousseau vint au Caffé ; il dit à M. de la Motte , croyant n'être entendu d'aucun autre , le Couplet contre Mes-

1700.

« *sieurs Colasse , Campra , Bérin , &*
 « *Pécourt. (a)* Il pria M. de la Motte
 « de le dire & de l'attribuer à M. l'Abbé
 « Pic , contre qui le Sieur Rousseau avoit
 « *La Picade.* déjà fait une satire. * M. de la Motte
 « lui déclara , que tout ce qu'il pouvoit
 « faire , étoit de ne le pas nommer lui-
 « même ; & récitant le Couplet à quel-
 « qu'un , après que le Sieur Rousseau
 « fut sorti , M. de Maunoir qui étoit
 « présent , dit : *Nous ne vous en de-*
 « *mandons point l'Auteur ;* Rousseau
 « *vous l'a dit trop haut , & il m'a mis*

(a) Voici ce couplet , qui n'a jamais été imprimé ,
 les injures qu'il renferme ne portent sur rien.

Couplet sur l'air : *Que l'Amant qui devient heureux.*

(Prologue d'*Hésione.*)

* Il étoit
 Maître de
 Musique des
 Enfans de
 Chœur à No-
 tre-Dame.

Que jamais de son chant glacé
Colasse , ne nous refroidisse ;
 Que *Campra* soit bientôt chassé ,
 Qu'il retourne à son Bénéfice , *
 Que le Boureau , par son valet ,
 Fasse un jour ferrer le sifflet ,
 De *Bérin* & de sa séquelle ;
 Que *Pécourt* , qui fait le Ballet
 Ait le fouet au pied de l'échelle.

On répondit à ce Couplet par un autre sur le même air :

* Le Bou-
 reau de la
 Ville.

Tu le prends sur un ton nouveau ,
 Ta façon d'écrire est fort belle :
 Tu nous viens parler de Boureau ,
 De Valet , de fouet & d'échelle ;
 La Grève , est ton sacré vallon ,
 Maître André * te sert d'Apollon ,
 Pour rimer avec tant de grace ;
 Mais je crains qu'un jour Montfaucon ,
 Ne te tiennne lieu de l'arnasse.

» du secret sans le vouloir Ce Couplet
 » étoit sur un air de l'Opéra d'Hésione , 1700.
 » & c'est le premier de près de cent Cou-
 » plets que le Sieur Rousseau a fait de-
 » puis sur le même air.

» Sur ce premier Couplet , le Sieur
 » Rousseau a comme ébauché la con-
 » duite monstrueuse qu'il tient aujour-
 » d'hui sur les autres. Il prévint par des
 » embrassemens le *Sieur Pécourt* au Cul-
 » de-Sac de l'Opéra , & lui tint ce dis-
 » cours : *Il paroît dans le monde une*
 » *Chanson contre vous , que des gens*
 » *malins m'attribuent , mais je vous ai*
 » *trop d'obligation , & vous avez trop de*
 » *raison de me compter entre vos amis ;*
 » *vous ne me croirez jamais ni assez*
 » *ingrat , ni assez fou , pour vous avoir*
 » *joué un pareil tour.* Il joignit les ser-
 » mens aux embrassades ; & bon Co-
 » médien qu'il est , il se donna un air
 » d'innocence qui convainquit peut-
 » être le *Sieur Pécourt*. Voilà la scélérate
 » hypocrisie ajoutée à la calomnie qu'il
 » avoit voulu jeter d'abord sur M.
 » l'Abbé Pic.

» Peu de jours après l'aventure de ce
 » Couplet , on en jeta sous les tables
 » du Caffé cinq ou six autres , ils n'atta-
 » quoient encore que le ridicule ; tout
 » le monde en rit , hors les intéressés ,

1700.

» qui n'hésiterent pas un moment sur
 » l'Auteur. *C'est Rousseau, c'est ce mau-*
 » *vais cœur ; je lui citois Hérodote (a)*
 » *avant hier*, disoit l'un, *je n'ai dit*
 » *cette circonstance qu'à lui*, disoit
 » l'autre : ce ne fut qu'une voix.

» Le Sieur Rousseau vint au Caffé le
 » lendemain, ou le jour suivant. A sa
 » présence les murmures s'éleverent ; il
 » n'entendoit autour de lui que menaces
 » & qu'injures ; il tira M. de la Motte à
 » part, le plus loin qu'il put, de cette
 » importune conversation, & il lui récita
 » à propos de rien des vers qu'il ne fai-
 » soit que bégayer ; distrait sans doute
 » par tout ce qui parvenoit à lui des soup-
 » çons & de la colère des autres. M. de
 » la Motte n'a assuré, sans en rien con-
 » clure, que pendant le récit des vers,
 » la main du Sieur Rousseau trembloit
 » dans la sienne, & que tout son corps
 » étoit dans un mouvement convulsif :
 » je ne prétends pas moi-même faire va-
 » loir cette circonstance plus qu'elle ne
 » vaut.

» On jetta bientôt après dans le Caffé

(a) Ceci désigne M. Paris, dont Rousseau a dit :

Que l'édenté petit Vieillard,
 Quart de Sçavant, grand babillard,
 Importun citeur d'*Hérodote* ; &c.

» de nouveaux Couplets plus aigres que
 » les premiers. Plus le Sieur Rousseau
 » offenoit, plus il haïssoit. Je ne sçais
 » si ce fut dans ceux-là, ou dans les pre-
 » miers ; mais ce fut sûrement dans les
 » uns ou dans les autres, toujours écrits de
 » la même main, que se trouva le Couplet
 » contre le Caffé en général, & en par-
 » ticulier, contre Messieurs *Dionis*,
 » *Maumenet*, & *Raguenet*, dont le
 » Sieur Rousseau a avoué depuis à plu-
 » sieurs personnes la dernière partie, en
 » niant constamment la première, quoi-
 » que dans le temps il l'eût dite comme
 » de lui à M. *Périnet*. On voit toujours
 » le caractère du Sieur Rousseau : il ne
 » peut s'empêcher de faire des satyres,
 » il les nie, ou les avoue selon les per-
 » sonnes & les occasions.

» Le trouble croissoit : le Sieur Rouf-
 » seau ne venoit plus au Caffé : il y vint
 » pourtant extraordinairement un ma-
 » tin : il étoit déjà tard, & il n'y avoit
 » plus que M. de la Motte, M. *Mala-*
 » *faire* & moi. Il se plaignit des idées
 » injurieuses qu'on avoit de lui. Je lui
 » dis alors, & même avec un reste d'a-
 » mitié, qu'il ne devoit pas trouver si
 » étrange qu'il tombât quelques soupçons
 » sur lui, que l'*Auteur des Couplets*
 » marquoit beaucoup d'esprit & beau-

1700. » coup de malice , qu'on ne le soup-
» çonnoit que par le talent , & que sur
» le mauvais cœur , on s'arrêtoit. Il lâ-
» cha quelque injure contre ceux - mên-
» mes qu'il soupçonnoient par le premier
» endroit. Je l'arrêtai , en lui avouant ,
» que j'étois moi-même de ceux-là ; &
» ses premières aigreurs auroient eu peut-
» être de plus grandes suites , si l'on ne
» nous eût séparés , & si Madame Lau-
» rent n'eût prié le Sieur Rousseau de
» ne revenir plus désormais chez elle ; &
» delà vint bientôt après un Couplet des
» plus infâmes contre Madame Laurent.

» Depuis la défense de Madame Lau-
» rent , le Sieur Rousseau ne vint plus
» au Caffé , & l'on ne jeta plus aussi
» des Couplets sous les tables ; mais on
» en adressa à Madame Laurent par la
» poste de Versailles , où le Sieur Rouf-
» seau étoit alors employé. . . . Ce fut
» à peu près dans ce même temps que
» le Sieur Rousseau prit le parti d'aller
» se justifier lui-même chez les plus of-
» fensés ; conduite déjà essayée à l'égard
» du Sieur Pécourt.

» Il alla dans la même matinée chez
» Messieurs de Villiers , de Grimarest ,
» & Boindin. Il pleura chez M. de Vil-
» liers , & y protesta de son innocence ;
» & ce faux pathétique ébranla un peu

» les soupçons de M. de Villiers. Il ne
 » trouva chez M. de Grimarest que Ma-
 » dame sa femme , & il n'en sortit que
 » plus piqué du froid accueil qu'elle lui
 » fit. Chez M. Boindin , les protestations
 » du Sieur Rousseau n'eurent pas plus
 » d'effet. M. Boindin lui dit , que soup-
 » çonné avec autant de fondement ,
 » qu'il l'étoit , il n'y avoit d'autre justi-
 » fication pour lui , que de découvrir
 » l'Auteur des vers , & quitta le Sieur
 » Rousseau avec cette réponse.

» Tout cela s'étoit fait à midi ; & sur
 » les deux ou trois heures , on jeta sous
 » la porte de la pension où logeoit M.
 » de la Motte , un paquet cacheté , où il
 » se trouva douze Couplets , contre tous
 » ceux qui devoient s'assembler le soir
 » chez M. de Villiers.

» M. de la Motte apporta les nou-
 » veaux Couplets à la Compagnie ; l'Au-
 » teur nous y menaçoit d'un redouble-
 » ment de rage sur les nouveaux outrages
 » qu'on lui faisoit , & il se déclaroit
 » enfin notre persécuteur infatigable.

» *C'est Rousseau ; j'en tiens la dé-*
 » *monstration* , s'écria M. Autreau , à
 » un des vers des Couplets : *ce qu'il dit*
 » *là est vrai ; mais je ne l'ai jamais*
 » *confié qu'à lui.* Enfin les Cou-
 » plets toujours jettés sous les portes ,

1700.

» dès qu'il cessa d'y venir , parvinrent
» jusqu'au nombre de soixante & douze
» ou soixante & treize. Ils furent la plû-
» part déposés chez le Commissaire.
» L'Auteur alors suspendit son travail ;
» & les discours , aussi bien que les me-
» sures , qu'on devoit prendre sur les
» Couplets , cessèrent avec les Couplets
» mêmes.

» Le temps arriva que M. de la Motte
» donna ses *Odes* au Public , il parut
» aussitôt une Epigramme du Sieur Rouf-
» seau contre lui ; & de plus , il eut l'au-
» dace de finir une Ode , qu'il adressa
» à Monseigneur le Duc de Bourgogne ,
» par une critique à contre-temps des
» Odes de M. de la Motte.

» M. de la Motte ayant été quelque
» temps après chez M. *Despréaux* , il
» se plaignit à lui du procédé du Sieur
» Rousseau. Il lui marqua combien cette
» inimitié lui pesoit , & que n'ayant ni
» haine , ni injure à lui rendre , l'achar-
» nement du Sieur Rousseau contre lui ,
» alloit empoisonner toute sa vie.

» Le Sieur Rousseau arriva dans le
» moment chez M. Despréaux. M. de
» la Motte se plaignit à lui-même , il lui
» dit qu'il se trouvoit bien malheureux
» d'avoir un ennemi si opiniâtre , & qu'il
» ne s'étoit point attiré. L'émotion de

» M. de la Motte gagna le Sieur Rouf-
 » seau : l'attendrissement fut réciproque ,
 » & à la vûe de M. Despréaux , qui les
 » exhorta à se réunir , tout fut oublié
 » dans un embrassement.

» On fut tranquille jusqu'au temps de
 » la réception de M. de la Mote à l'A-
 » cadémie François : se trouvant alors
 » deux places vacantes, M. Rousseau dé-
 » sira avec ardeur de partager la gloire
 » de M. de la Motte , & d'être reçu avec
 » lui.

» Comme ses démarches étoient pu-
 » bliques, on parla au Caffé de ses pré-
 » tentions, comme on y parle indiffé-
 » remment de toutes choses. Tout le
 » monde jugea , qu'il auroit mérité cet
 » honneur par ses talens , s'il ne s'en
 » étoit rendu indigne par l'usage qu'il en
 » avoit fait. La plupart ne comprenoient
 » pas , que Messieurs de l'Académie
 » François , à qui la probité est encore
 » plus précieuse que l'esprit , voulussent
 » admettre parmi eux un homme , dont
 » la réputation n'étoit fondée que sur
 » des Satyres & des Epigrammes , plus
 » détestables par la matiere , qu'estima-
 » bles par le tour & le génie des vers....
 » Tous ces discours revenoient sans doute
 » au Sieur Rousseau Il parut encore
 » une prétendue *Centurie* de Nostrada;

1700

» mus , qui menaçoit l'Academie Fran-
» çoise d'avilissement , si le Sieur Rouf-
» seau y entroit. Joignez à tout cela la
» place manquée. Voilà le fondement de
» la nouvelle fureur contre le Café de
» la Veuve Laurent.

» En effet , quelques jours après la ré-
» ception de M. de la Motte , on porta
» le paquet des nouveaux Couplets en
» question chez M. Boindin , & l'on
» en jeta un pareil sur l'escalier de
» M. Malafaire. Ils les tiurent secrets
» trois ou quatre jours. Mais je ne
» sçais quelles circonstances engagerent
» M. Boindin , & M. Malafaire à s'a-
» vouer l'un à l'autre , qu'ils avoient
» reçu un paquet de vers en question. (a)

» M. Boindin vouloit qu'on n'en par-
» lât à personne ; mais M. Malafaire fut
» d'avis d'en parler à M. de la Motte ,
» de peur que s'il recevoit un pareil
» paquet , il n'y fit pas tant de fa-
» çons. Il crut aussi qu'ils ne m'en de-
» voient pas faire un mystere. Et enfin
» M. Boindin , M. Malafaire & moi ,
» nous allâmes chez M. de la Motte.

» On y lut les vers , que ces Messieurs
» jugerent tous de la même main & du

(a) Ces Couplets en question sont ceux que M. Rouf-
seau , pour s'en disculper , accusa M. Saurin d'en être
l'Auteur , ce qui donna lieu au Façtum de ce dernier.

» même style que les anciens. J'hésitai
 » d'abord , frappé de l'infamie qui y
 » regne ; mais enfin , m'étant rendu à
 » leur jugement , mon avis fut le même
 » qu'avoit été & qu'étoit encore celui de
 » M. Boindin , de les brûler , de n'en par-
 » ler à qui que ce soit , & de ne point
 » amuser le Public à nos dépens ; ajoutant
 » qu'il arriveroit de deux choses l'une ;
 » ou que l'Auteur s'en tiendrait-là , &
 » en ce cas nous serions en repos , de
 » même que s'il n'y avoit point eu de
 » Couplets ; ou qu'il chercheroit à distri-
 » buer de nouvelles copies , & qu'à force
 » d'y revenir , il nous donneroit peut-
 » être lieu de le découvrir.

» M. de la Motte pensa autrement : il
 » dit que l'intérêt que nous avions à
 » découvrir, s'il étoit possible , un ennemi
 » opiniâtre , dont la haine depuis dix ans
 » n'avoit pû se rallentir , demandoit que
 » nous fissions voir les Couplets aux per-
 » sonnes outragées. Que puisque nous
 » convenions qu'on ne devoit rien né-
 » gliger pour en connoître l'Auteur , il
 » falloit au moins le dire à *M. de la*
 » *Faille* le cadet , qui voyoit tous les
 » jours le Sieur Rousseau , & qui par la
 » facilité de suivre & d'étudier sa con-
 » duite , étoit plus à portée que nous
 » de découvrir la vérité.

1700.

» M. de la Motte ajoutoit qu'il avoit
» un intérêt particulier de raisonner ainsi.
» Ami déclaré qu'il étoit du Sieur Rouf-
» seau, il eût voulu sçavoir à qui s'en tenir
» avec lui, & n'être pas exposé à la per-
» fidie déguisée sous le nom de l'amitié.

» Malgré ces raisons de M. de la
» Motte, je m'obstinaï dans mon avis ;
» & appuyé de M. Boindin, qui étoit
» du même sentiment, j'obtins enfin
» que les Couplets seroient supprimés,
» & qu'on n'en parleroit à personne.
» Mais le lendemain M. de la Faille le
» cadet, étant assis dans le Caffé auprès
» de M. de la Motte ; M. de la Motte
» eut la foiblesse de lui révéler l'envoi
» des Couplets. Il voulut les voir : tous
» les intéressés le sûrent bientôt, & avec
» eux tout le Caffé. Le soupçon fut
» prompt, invariable, & unanime. »

Tous ces faits ne formoient point de
preuves complètes contre M. Rousseau,
& il auroit dû s'en tenir au désaveu qu'il
avoit toujours fait des Couplets satyri-
ques qu'on lui imputoit ; par malheur
pour lui, il crut devoir prouver, que non
seulement il n'y avoit aucune part, mais
qu'ils étoient de M. Saurin, de l'Acadé-
mie des Sciences. Sur les dépositions de
cinq Témoins, M. Saurin fut arrêté chez
lui, & conduit au grand Châtelet le 24,

Septembre 1710. M. Saurin se défendit & prouva non seulement qu'il n'étoit point l'Auteur des Couplets en question , mais encore que les témoins avoient été subornés par un Exempt nommé *Milet* , à l'instigation du Sieur Rousseau. De sorte que par une Sentence du Châtelet du 12. Décembre 1710. confirmée par un Arrêt du Parlement du 27. Mars 1711. M. Saurin fut *déchargé des plaintes , demandes & accusations contre lui faites* , & de plus que *l'écroute fait de la personne du Sieur Saurin, seroit rayé & biffé* ; & le Sieur Rousseau fut condamné en quatre mille livres de dommages & intérêts envers ledit Sieur Saurin, &c.

Cet Arrêt fut suivi d'un autre du même Parlement , qui prononça l'Arrêt du banissement du Sieur Rousseau. En voici les termes.

DE PAR LE ROY,

Et Nosseigneurs de la Cour de Parlement.

« On fait à sçavoir , que par Arrêt
» de ladite Cour du 7. Avril 1712. la
» contumace a été déclarée bien instruite
» contre *Jean - Baptiste Rousseau* , de
» l'Académie (a) Royale des Inscriptions,

(a) Il étoit entré Elève dans cette Académie en 1701.
& avoir été déclaré Vétéran en 1705.

1700.

» & adjugeant le profit d'icelle, *a été déclaré dûment atteint & convaincu*
 » d'avoir composé & distribué les vers
 » impurs , satyriques & diffamatoires ,
 » qui sont au procès , *& fait de mauvaises p atiques* pour faire réussir l'accusation calomnieuse qu'il a intentée
 » contre Joseph Saurin , de l'Académie
 » des Sciences , pour raison de l'envoi
 » desdits vers diffamatoires, au Caffé de
 » la Veuve Laurent.

» Pour réparation de quoi *ledit Rousseau est banni à perpétuité* du Royaume , enjoint à lui de garder son ban ,
 » sous les peines portées par la déclaration du Roy , &c. & ladite condamnation sera écrite dans un *tableau attaché à un poteau qui sera planté en Place de Grève.* »

On voit par le terme de *contumace* , que M. Rousseau prévint cet Arrêt par son départ de France. Il se retira à Soleure en Suisse , auprès de feu M. le Comte du Luc , Ambassadeur du Roy , auprès de la République. Comme M. Tilton du Tillet , dans le Supplément à son Parnasse François , a donné un article de M. Rousseau , c'est de cet Ouvrage que nous allons emprunter ce qui nous reste

Supplément
 au Parnasse
 François , p.
 736-744.

à dire de ce Poëte.
 « M. Rousseau fut heureux après son
 » banissement de trouver un illustre p

» tecteur en la personne de M. le Comte
» du Luc , Ambassadeur de France en 1700.
» Suisse , qui fut charmé de l'avoir au-
» près de lui , & qui se fit un grand plai-
» sir de lui rendre la vie douce & agréa-
» ble : aussi M. Rousseau témoigna-t-il
» beaucoup de reconnoissance à son bien-
» faicteur , & faisoit un des plus grands
» agrémens de sa maison , qui étoit ou-
» verte à toute la Noblesse du pays & des
» lieux circonvoisins.

» Le Roy connoissant les grands ta-
» lens de M. le Comte du Luc , pour les
» négociations importantes , le nomma
» son Plénipotentiaire au Congrè de Ba-
» de en 1714. Le Prince Eugene
» entendant parler de Rousseau , témoi-
» gna quelque envie de le voir. . . . M.
» de Lasséré , ami de Rousseau , l'ayant
» présenté au Prince , il en fut reçu
» avec des marques d'estime & de bon-
» té ; & peu de temps après , le Prince
» Eugene le goûta si fort , qu'il engagea
» M. le Comte du Luc , de le laisser au-
» près de lui ; & aussitôt après la paix ,
» il l'emmena à Vienne, où il le fit con-
» noître à la Cour de l'Empereur , où
» Rousseau ne tarda pas à se faire distin-
» guer par son esprit & ses talens pour
» la Poésie.

» Rousseau demeura environ trois ans

1700.

» auprès du Prince Eugène ; qu'il fut
 » obligé de quitter. Ce fut au sujet d'une
 » contestation un peu vive entre M. le
 » Marquis de Prié , & M. le Comte de
 » Bonneval. (a) L'Empereur ayant de-
 » mandé à Rousseau , qui avoit été pré-
 » sent à la contestation , de lui en ren-

(a) Dans un Ouvrage intitulé : *De l'usage des Ro-
 mans* , (deux Vol. in-12. 1734.) On trouve à la fin du
 premier Volume une Satyre des plus ameres , sous le
 titre d'*Eloge de M. Rousseau* , où l'on rapporte la que-
 relle de M. le Marquis de Prié , avec M. le Comte de
 Bonneval , dans laquelle on fait entrer M. Rousseau
 d'une façon peu avantageuse pour ce dernier ; mais ,
 juges sans passion , nous n'avons garde de faire usage
 d'un pareil libelle , il nous paroît plus en place de
 rapporter ce que Monsieur Rousseau écrivit à ce su-
 jet à son plus intime ami. Voici les termes : « A l'é-

Lettre de M.
 Rousseau à M.
 Bouret.

» gard de ma situation avec M. le Prince Eugene , je
 » vais vous la dire naturellement. Je suis parti de Vienne
 » aussi bien avec lui que jamais ; il me recommanda
 » même au Comte de Daun , quelques jours avant
 » mon départ. Depuis que je suis ici , je lui ai écrit ,
 » & il m'a fait réponse comme à l'ordinaire ; mais je
 » ne me flatte point que , quelque discrète qu'ait été
 » ma conduite dans l'affaire de M. le Comte de Bon-
 » neval , mon amitié pour l'un n'ait fait quelque brê-
 » che à celle de l'autre ; il faudroit ne pas connoître
 » les hommes pour en juger autrement. Ce sont des
 » conjonctures fatales que toute la prudence humaine ne
 » sçauroit parer ; & tout ce qu'elle peut faire , c'est de
 » se mettre à couvert du reproche. Je m'en serois attiré
 » un , dont toute l'eau de la mer ne m'auroit pû laver ,
 » si j'avois manqué au Comte de Bonneval , à qui j'ai
 » mille obligations , & sur-tout celle de la connoissance
 » du Prince ; & qui ayant mille sujets essentiels de se
 » plaindre , n'a jamais manqué que par une vivacité
 » imprudente , qu'un honnête homme ne sçauroit re-
 » garder comme un crime. Je ne l'ai point approuvé
 » en cela , & le Prince le sçait bien : mais je n'aurois
 » pû l'abandonner dans le reste , sans me deshonnorer ;
 » dre

» dre compte : il lui en fit le récit exac-
» tient, mais de maniere que le Mar- 1700.
» quis de Prié étoit dans son tort ; ce
» qui indisposa le Prince Eugene , qui
» protégeoit le Marquis de Prié : il lui
» dit d'aller à Bruxelles , où il lui feroit
» donner un emploi. Soit négligence de la
» part de Rousseau , soit manque de bon-
» ne volonté du Marquis de Prié , de qui
» l'emploi dépendoit , il n'en fut point
» pourvû. Cependant le Prince Eugene
» lui fit donner une gratification sur le
» Duché de Limbourg.

» M. le Duc d'Orléans , Régent du
» Royaume , fit écrire à Rousseau en
» 1717. par M. le Marquis de la Fare ,
» qu'il pouvoit revenir à Paris , où il
» feroit en toute sûreté , & qu'il le ver-
» roit avec plaisir ; mais Rousseau , piqué
» de son bannissement , qu'il croyoit in-
» juste , demanda , avant de venir à Pa-
» ris , qu'on lui donnât de nouveaux Ju-
» ges pour examiner une seconde fois
» l'affaire pour laquelle il avoit été con-
» damné , ce que le Prince , qui l'auroit
» accommodé racitement , ne jugea pas
» à propos de faire.

» & je suis trop charonilleux sur l'honneur , pour culti-
» ver quelque amitié que ce puisse être , par des com-
» plaisances de cette nature (*Ouvres de Rousseau*)
Paris , Didot , Tome IV. page 262 & 263.

1700.

» Rousseau prit le parti en 1721. de
» passer en Angleterre, où il fit imprimer
» les Œuvres à Londres, deux Volumes
» in-4°. Cette édition lui valut environ
» dix mille livres, qu'il plaça à son re-
» tour à Bruxelles, sur la Compagnie
» d'Ostende. Mais quelque temps
» après ce fonds se trouva beaucoup di-
» minué, par la suppression de cette
» Compagnie. Après la perte que Rouf-
» seau venoit de faire, qui composoit la
» plus grande partie de son bien, il se
» seroit trouvé dans un grand embarras,
» s'il n'avoit eu la ressource d'un ancien
» ami qu'il avoit à Paris, tel que *M.*
» *Boudet*, Notaire, homme très-estimé,
» & très-généreux, qui lui a toujours
» envoyé de l'argent dans ses besoins.
» Après la mort de cet ami, il trouva
» les mêmes secours dans la personne de
» son fils, Conseiller au Châtelet, &
» Payeur des Rentes de l'Hôtel de Ville,
» qui hérita des biens & des bonnes qua-
» lités de son pere.

» Rousseau trouva encore une ressource
» auprès du Duc d'Aremberg, qui lui
» donna une pension de quinze cens
» livres, un logement au Château d'En-
» guien, &c. Le Comte de Lanoy, &
» le Prince de la Tour-Tassis, doivent
» encore être distingués entre les Sei-

gneurs qui l'honorèrent de leur protection & de leurs bienfaits.

1700.

Il se brouilla presque avec le Duc d'Arenberg , par rapport à l'estime & aux politesses que ce Seigneur témoignait à M. de Voltaire , lorsque ce dernier vint à Bruxelles. (a)

M. le Comte du Luc & M. de Sénosan écrivirent à Rousseau au mois de Septembre 1738. de venir à Paris , & qu'ils comptoient terminer l'affaire de son bannissement ; ce qui le déterminait à faire ce voyage à la fin d'Octobre de la même année. M. Aved , Peintre très habile , qui avoit été l'année précédente à Bruxelles , faire le portrait de Rousseau , fut au-devant de lui à Conflans , Maison de Campagne de l'Archevêque de Paris , où il avoit passé la nuit , & le conduisit sur les neuf heures du matin à l'Archevêché , où M. le Comte du Luc l'embrassa , & témoigna une joie extrême de le voir. Il le présenta ensuite à M. l'Archevêque son frere , qui lui fit un accueil des plus gracieux. Rousseau resta

(a) On ne peut que plaindre M. Rousseau , de la jalousie qu'il conçut contre le mérite de M. de Voltaire. Nous n'entrerons dans aucuns détails à ce sujet , il suffit de dire , que tout le monde donna le tort à Rousseau ,

1740.

» à l'Archevêché jusqu'à l'entrée de la
» nuit , ensuite M. Aved le mena chez
» lui , où il lui avoit préparé un appar-
» tement commode , qu'il occupa pen-
» dant environ trois mois : & ce géné-
» reux ami lui donna sa table pendant
» tout ce temps , & eut toute l'attention
» possible pour son hôte.

» Je vis M. Rousseau pendant son
» séjour à Paris , le plus souvent qu'il
» me fut possible. Sa malheureuse af-
» faire l'obligeoit à garder *l'incognito* ;
» sous le nom de M. Richer , nom qu'il
» avoit pris , disoit-il , par rapport à
» quelques Fables de cet Auteur , qu'il
» avoit lû avec plaisir.

» Le prétendu M. Richer apprit au
» bout de trois mois que son affaire al-
» loit de plus mal en plus mal , & il ne
» put même obtenir un saufconduit pour
» un an , qui étoit le temps de l'expira-
» tion de son banissement. . . . Il fut donc
» contraint de s'en retourner à Bruxelles.
» Il partit le 3. Février 1739. ayant les lar-
» mes aux yeux , étant plaint & regretté
» d'un grand nombre d'honnêtes gens.

» Quelques années avant sa mort ,
» Rousseau alloit passer une partie de
» l'Eté à la Haye , où il avoit des amis
» très-opulens. . . . Au mois d'Octobre
» 1740. en revenant de cette Ville , il

» fut attaqué d'une apoplexie violente ,
» étant dans une barque qui le passoit à 1700.
» Anvers. On le secourut du mieux qu'il
» fut possible , & on le mit en état de le
» transporter en cette Ville , où il arriva
» sans connoissance , & à demi-mort.
» Mais par les grands soins qu'on eut de
» lui, à la recommandation de M. le Duc
» d'Arenberg , de M. de Lanoy , & du
» Prince de la Tour-Tassis , qui donne-
» rent des ordres , pour qu'il eût abon-
» damment tout ce qui conviendrait
» dans sa situation , on le mit en état
» de revenir à Bruxelles , au mois de
» Décembre suivant , où sa raison lui
» étant revenue en entier , il eut le temps
» de remercier tous ses bienfaiteurs &
» ses amis , de leurs soins , & de se pré-
» parer à la mort en bon Chrétien. Il y
» vécut encore trois mois , & mourut
» le 17. Mars 1741. (a). dans de grands
» sentimens de Religion, après avoir reçu
» ses Sacremens , & ayant protesté avant
» que de les recevoir , en présence de
» Dieu son Juge , & des personnes qui

(a) « Le 17. Mars (1741.) Jean-Baptiste Rousseau,
» Poète François , célèbre par ses Ouvrages , qui l'ont
» fait regarder comme un des premiers Poètes de son
» temps , mourut âgé de soixante & douze ans à Bru-
» xelles , en Brabant , où il a passé les trente dernières
» années de sa vie. Il fut enterré le lendemain dans
» l'Eglise des Carmes Déchaussés. »

Mercur de
France, Avril
1741. p. 816.

1700. » assistoient à cette cérémonie , qu'il n'é-
 » toit point Auteur des Couplets de chan-
 » sons , pour lesquels il avoit été con-
 » damné. » (a)

De toutes les Pièces de Poësies qui pa-
 rurent sur la mort de M. Rousseau ,
 celle qui suit est la plus passable.

*Epitaphe de Rousseau. **

* Amusemens
 du cœur & de
 l'esprit, Tome
 X. p. 236.

Cy gît l'illustre & malheureux ROUSSEAU ;
 Le Brabant fut sa tombe , & Paris son berceau.

Voici l'abrégé de sa vie ,
 Qui fut trop longue de moitié :
 Il fut trente ans digne d'envie ,
 Et trente ans digne de pitié.

Voici le jugement , que M. Saurin a
 porté du génie & des Poësies diverses de
 M. Rousseau. « Le Sieur Rousseau s'est
 » appliqué toute sa vie à la Poësie. Il a
 » sur-tout étudié *Marot & Rabelais* , & il
 » faut avouer qu'il ne réussissoit pas mal
 » à suivre ses maîtres. Il a une imagi-
 » nation assez délicate , un grand amour
 » de la richesse des rimes , un bon goût
 » d'expressions & de tours, sans nouveau-
 » té pourtant , & je ne le regarde *que*
 » *comme le premier entre les Plagiaires.* »

Ce jugement paroîtra sans doute un

Factum de
 M. Saurin.

(a) Ce ne fut point à cette dernière maladie qu'il
 fit cette protestation , c'est à une précédente.

peu dur aux Partisans de M. Rousseau , dont les Ouvrages ont fait honneur à notre Poësie ; mais il n'est pas de notre sujet d'en faire ici l'apologie : nous nous bornons à le considérer comme Poëte Dramatique , & il faut avouer qu'on ne peut le mettre qu'au rang des foibles Auteurs de ce genre , qui parurent sur la fin du dernier siècle.

1700.

Comédies de M. Rousseau , qui ont été représentées.

LE CAFFÉ , Comédie en prose , en un Acte , le Lundi 2. Août 1694.

LE FLATTEUR , Comédie en prose , en cinq Actes , le Samedi 24. Novembre 1696.

LE CAPRICIEUX , Comédie en vers , en cinq Actes , le Vendredi 17. Décembre 1700.

EN rapportant l'Histoire de l'établissement des Comédiens François sur le Théâtre qu'ils occupent aujourd'hui , Rue des Fossés Saint Germain des Prés , (a) nous avons oublié de dire , qu'outre les différens arrangemens qu'ils prirent pour concourir au bien général , & à la solidité de leur Société , ils résolu-

(a) Tome XIII. de cette Histoire , pages 99. & suiv.

1700.

rent dans une assemblée particulière ; que chaque mois , on préleveroit sur la recette une somme qui seroit distribuée aux Couvens , ou Communautés Religieuses , les plus pauvres de la Ville de Paris. Les RR. PP. Capucins ressentirent les premiers effets de cette charité. A leur exemple , les RR. PP. Cordeliers demanderent à y être admis , & présentèrent à cet effet le Placet suivant.

MESSIEURS,

LES PERES CORDELIERS Vous supplient très-humblement , d'avoir la bonté de les mettre au nombre des Pauvres Religieux , à qui vous faites la charité. Il n'y a pas de Communauté à Paris qui en ait plus de besoin , eu égard à leur grand nombre , & à l'extrême pauvreté de leur maison , qui le plus souvent manque de pain ; l'honneur qu'ils ont d'être de vos voisins , leur fait espérer que vous leur accorderez l'effet de leurs prières , qu'ils redoubleront envers le Seigneur , pour la prospérité de votre chère Compagnie.

Le Placet fut porté à l'Assemblée le 21. Juin 1696. & il y fut résolu de donner trente-six livres par an au Cou-

vent

vent des Peres Cordeliers du Grand Cou-
vent, ce qui seroit payé à raison de trois
livres par mois, dont le payement sera
fait à la fin de chaque mois. 1700.

En 1700. Les Peres Augustins Réformés du Fauxbourg Saint Germain, demanderent la même grace, & elle leur fut accordée sans peine. Voici la copie de leur Placet, & de la délibération des Comédiens en conséquence.

A MESSIEURS DE L'ILLUSTRE
COMPAGNIE DE LA COMÉDIE DU ROY.

LES RELIGIEUX AUGUSTINS
Réformés du Fauxbourg Saint Ger-
main, Vous supplient très-humblement
de leur faire part des aumônes & cha-
rités que Vous distribuez aux Pauvres
Maisons Religieuses de cette Ville de
Paris, dont ils sont du nombre; & ils
prieront Dieu pour Vous.

Signé, F. A. MACHÉ, Prieur.

F. JOSEPH RICHARD, Procureur.

Sur le Placet des Religieux, dits
Petits Augustins, du Fauxbourg Saint
Germain, la Compagnie a résolu de
leur donner, comme aux autres Cou-
vents, soixante sols par mois.

1701.

V O N O N É Z ,

*Tragédie de Monsieur BLEIN ;
non imprimée ,*

Représentée pour la première fois , le Vendredi
7. Janvier. (Quatre représentations , la der-
nière le 14. du même mois de Janvier.)

Outre les Vacances ordinaires du
Théâtre , qui commencerent cette
année le Dimanche 13. Mars , & ne fi-
nirent que le Mardi 5. Avril ; les Co-
médiens François interrompirent leur
Spectacle , à l'occasion du Jubilé uni-
versel , accordé par le Pape Clément XI.
depuis le Samedi 14. May , jusqu'au
Dimanche 29. du même mois, inclusive-
ment.



LES TROIS GASCONS,

1701.

Comédie en prose , en un Acte , avec
un divertissement, * de M. BOINDIN, • La Mus-
(Auteur vivant.) que de ce di-
vertissement
est de M.
Gilliers,

Représentée pour la première fois , après la
Tragédie de *Cinna* , le Samedi 4. Juin.
(Huit représentations , la dernière le Jeudi
30. du même mois de Juin.) (a)

EN rendant compte de la Comédie
des *Trois Orontes* , de Boifro-
bert , ** nous avons dit que celle des •• Tome
Trois Gascons étoit toute semblable VII. p. 361,
pour le fond ; mais l'Auteur de cette
dernière a resserré l'action , & jetté une
grande gayeté dans la Pièce. Elle a été
reprise plusieurs fois depuis son avène-
ment au Théâtre.

(a) « Du 9. Juin , jusqu'au Mardi 21. du même
mois , inclusivement , relâche au Théâtre à cause de
« la mort de MONSIEUR , Frere unique du Roy. »
(*Registre de la Comédie.*) MONSIEUR mourut à Saint
Cloud , le 9. Juin , environ à midi.



1701.

LE PETIT MAITRE
DE CAMPAGNE, (a)
O U .

LE VICOMTE DE GÉNICOURT,

*Comédie en un Acte , & en prose , d'un
Auteur Anonyme , non imprimée ,*

Représentée pour la première fois , le Mardi
26. Juillet, précédée de la Tragédie de *Ven-
ceslas* La troisième & dernière représenta-
tion , le Samedi 30. du même mois. La part
de l'Auteur pour les trois représentations
monta à 32 liv. 19 sols.

C O m m e cette Comédie est rare , &
ne se trouve imprimée dans aucun
Recueil , nous croyons devoir en donner
un extrait , mais qui sera très-court.

M. de Saint Armel , ci-devant Négociant à Venise , où il se faisoit appeller le Seigneur Azarini , a reçu en dépôt de M. Ricotte son associé , une somme de cent mille écus , qu'il a promis de rendre au fils dudit Ricotte , dont on n'a

(a) Cette Pièce ne porte que le premier titre , sur le
Registre de la Comédie.

point de nouvelles depuis plusieurs années. Après la mort de Ricotte , pere , Saint Armel qui voit que ses affaires sont fort dérangées , & qu'il ne lui reste presque plus rien que l'argent qu'il doit au fils de son Associé , prend la résolution de se retirer en France , où sous un nom emprunté il fait une assez belle figure. Cependant la crainte qu'il a du retour du jeune Ricotte , le presse de profiter de l'erreur commune , pour marier avantageusement sa fille au Vicomte de Génicourt , Petit Maître Campagnard , *qui tient du sot, du fat, & de l'extravagant.* Ces imperfections ne font que redoubler l'aversion de Mariane , fille de Saint Armel , qui est amoureuse d'Erasme , jeune Capitaine fort aimable , mais peu riche. Marton , suivante de Mariane , se met en tête de rompre le projet de Saint Armel , & de favoriser l'union d'Erasme , & de sa Maîtresse. Elle ne sçait par où s'y prendre , mais qu'importe , l'Auteur qui lui prête ce dessein , avoit le pouvoir de lui fournir , pour l'exécuter , des moyens qu'elle ne devoit pas imaginer. C'est un privilège que les Poètes se sont arrogés , & dont ils abusent souvent contre la vraisemblance. Bastien , valet du Vicomte , s'offre très-à-propos ; & par le conseil de Marton , il remet à son

1701.

Maître une Lettre supposée , écrite par un Anonyme , par laquelle il apprend que Ricotte arrive , pour se faire payer des cent mille écus que M. de Saint Armel a en dépôt.

SCENE XII.

LE VICOMTE.

Quoique je ne sçache pas qui m'écrir cette Lettre , je ne laisse pas d'y ajouter foi.

BASTIEN.

Tatigué , que c'est être avisé !

LE VICOMTE.

Car je fais réflexion qu'elle s'accorde fort avec les allures du Beau-pere.

BASTIEN.

Ah ! morgué on voit bien que les réflexions ne vous ont pas usé l'esprit.

LE VICOMTE.

C'est mon fort que les réflexions, Rien n'échape à ma pénétration. J'ai trop d'esprit , j'ai ce défaut-là.

BASTIEN.

Point du tout , vous ne l'avez pas. C'est qu'ous dites ça par modestie.

Le Vicomte est d'autant mieux persuadé de la certitude de cet avis , que Mariane , qui jusqu'à ce moment n'avoit témoigné pour lui que du mépris , vient de l'assurer qu'elle est prête à l'épouser. Cet empressement augmente ses

soupçons. Il en fait part à la Vicomtesse sa mere , qui pense de même. Enfin ils rompent avec Saint Armel. Par bonheur , le hasard a servi Marton au-delà de ses souhaits. Eraste, Amant de Mariane , se trouve être M. Ricotte , à qui les cent mille écus en question appartiennent. Saint Armel lui demande bien des excuses du tour de friponnerie qu'il vouloit lui jouer : Eraste trop content d'obtenir la main de sa Maîtresse , veut tout oublier , jusqu'aux mauvaises plaisanteries du Vicomte & de sa mere.

1701.

LE VICOMTE à Eraste.

SCENE XIX.

Vous êtes de race marchande , je vous en félicite. Je ne veux point me mesurer à votre aune , Mons Ricotte.

LA VICOMTESSE.

Il y a quelque différence , mon voisin , entre un Monseu Ricotte , & un Gentilhomme qui a droit de Colombier.

M. DE S. ARMEL.

Je rends grace au Ciel , d'être débarrassé de vous.

LE VICOMTE s'en allant.

Adieu , Beau pere , vous allez avoir un gendre bien étoffé. Adieu Madame Ricotte , vous passerez ensemble des jours filés d'or & de soye.

ERASTE.

Quel fat !

T iv

1701.

LA VICOMTESSE *s'en allant.*

Mons Ricotte épousera Mariane. La plaisante chose ! Mons Ricotte ! quel nom ! Que ce nom est peuple ! il n'y a pas une lettre dans ce nom-là, qui ne soit de la dernière roture.

Finissons par un trait, qui sert à caractériser la Vicomtesse.

SCÈNE VII.

LA VICOMTESSE.

Réjouissons-nous, mon voisin, réjouissons-nous. Ah ! si nous avions de la symphonie, que la noce seroit agréable.

M. DE S. ARMEL.

Vous aimez donc bien la musique, Madame ?

LA VICOMTESSE.

C'est mon foible, je l'avoue : la musique est mon foible. J'avois un petit Laquais qui jouoit du rambour de basque, je l'ai chassé. J'en suis inconsolable.

M. DE S. ARMEL.

C'est une grande perte.

LA VICOMTESSE.

Quand j'étois à Paris, j'allois si souvent à l'Opera que je m'y ennuyois. Tous ces instrumens ensemble font un bruit horrible. On n'entend ni ciel ni terre.

M. DE S. ARMEL.

Cela est vrai.

LA VICOMTESSE.

Outre cela, quand les Acteurs chantent ; vous entendez au bas du Théâtre un mauvais

bourdonnement de violons , qui blesse les oreilles délicates.

1701.

M A R I A N E.

Madame la Vicomtesse est la première qui ait fait une si belle remarque.

L A V I C O M T E S S E.

Oh ! je décide hardiment.

COLIN-MAILLARD,

*Comédie en prose, en un Acte, avec un divertissement, * de M. DANCOURT,* * La Musique du divertissement est de M. Gillel.

Représentée pour la première fois, après la Comédie de l'Ecole des Maris, le Vendredi 28. Octobre. (Vingt-trois représentations, la dernière le Samedi 10. Décembre suivant.)

Cette petite Comédie, qui s'est conservée au Théâtre, & qui y reparoit de temps en temps, n'est pas d'une grande invention, mais les détails font valoir le fond. Cette Pièce fut reçue assez froidement le jour de sa première représentation, mais le dernier Couplet du Vaudeville, adressé au Parterre, la sauva & lui fit recevoir des applaudissemens. Le voici.

Votre plaisir nous intéresse,
Pour nos soins ayez quelque égard;
Sur les défauts de notre Pièce,
Faites, Messieurs, Colin-Maillard.

1701.

A M A S I S ,

*Tragédie de Monsieur LA GRANGE
CHANCEL,*

Représentée pour la première fois le Mardi 13.
Décembre. (Onze représentations , la der-
nière le Samedi 7. Janvier 1702.

VOici le chef-d'œuvre de la Muse Dramatique de M. de la Grange. Le sujet d'Amasis est à la vérité très-heureux pour le Théâtre , mais on ne doit pas moins tenir compte à l'Auteur de l'art qu'il a employé dans sa conduite. On peut dire que le quatrième & le cinquième Acte de cette Tragédie , sont ce qu'on a vû de plus intéressant dans ce genre. N'oublions pas de dire que l'exposition de la Pièce est admirable ; enfin si la versification étoit égale au plan & à la conduite , ce Poème seroit beau de tout point. Au reste , *Téléphonte & Philoclée* , de M. Gilbert , *Théléphonte* , de M. de la Chapelle , & *Amasis* , de M. de la Grange , sont semblables par le fond , & ne different que dans la marche ; & c'est cette marche qui fait tant d'honneur à M. de la Grange , & qui a mis sa Tragédie au nombre de celles

que le Public revoit toujours avec plaisir. Cependant ce n'est qu'au commencement de 1731. qu'on a rendu à ce Poëme Dramatique toute la justice qui lui étoit due, car en 1701. le grand froid de la saison, en avoit fait discontinuer les représentations, & il n'avoit point été repris. Le Mercure de France va nous apprendre le succès de cette reprise.

« Par les nouveautés que les Comédiens donnent, & les Pièces anciennes qu'ils remettent, on voit qu'ils n'oublient rien depuis quelque temps pour plaire au Public, & mériter ses applaudissemens. Leurs espérances n'ont pas été trompées; la dernière Pièce qu'ils ont remise au Théâtre le Lundi 29. (Janvier) fait un extrême plaisir; elle est universellement applaudie par de très-nombreuses assemblées, & l'intérêt qu'on y prend, fait répandre beaucoup de larmes; c'est la Tragédie d'*Amasis*, de M. de la Grange, Pièce très-pathétique, conduite avec un art infini. On y trouve des situations heureuses, des tours ingénieux, & des coups de Théâtre aussi touchans qu'admirables, qui surprennent. Cette Pièce est d'ailleurs très-bien représentée par les Demoiselles *Duclos* & *Du Fresne*, & par les Sieurs *Sarraïns*, *Du Fresne*,

1701.

Mercure de France, Janvier 1731. p. 146 & 147.

1701. » *le Grand , & Du Breuil* qui y rem-
 » plissent les principaux rôles de Nitocris , d'Arténice , d'Amasis , de Sésostris , de Phanés & de Menés. Dans la nouveauté de cette Tragédie , qui fut donnée pour la première fois le 13. Décembre 1701. Ces six rôles étoient remplis par les Demoiselles *Beauval , & Desmare , & par les Sieurs Sallé , Baron fils , Guérin & Ponteuil.* »

Le Nouvelliste du Parnasse , ne jugea pas si favorablement de la Tragédie d'Amasis. Voici le compte qu'il rendit au Public , de la remise de cette Pièce.

Nouvelliste
 du Parnasse ,
 septième Let-
 tre.

« Les Comédiens François viennent de remettre au Théâtre la Tragédie d'Amasis , par M. de la Grange , Pièce jusqu'ici ignorée , ou peu vantée , & que l'on goûte aujourd'hui par le même principe qui a fait dédaigner la nouvelle Tragédie de *Brutus*. (a) Celle-ci étoit simple & raisonnable , & à plusieurs égards , dans le goût des Pièces de Sophocle & de Racine. Celle-là est remplie de situations & d'événemens bizarres & romanesques , qui se succèdent à chaque instant , comme dans

(a) La Tragédie de *Brutus* , de M. de Voltaire , ne fut point dédaignée , à la vérité elle n'eut que quatorze représentations , mais par la suite on lui a rendu la justice qu'elle méritoit.

» *le Cyrus*, (a) dont elle est tirée. J'a-
» voue que l'ction d'Amasis, toute 1701.
» chargée qu'elle est, ne laisse pas de con-
» server une espèce d'unité; mais elle a
» bien l'apparence de la multiplicité. Elle
» ne donne au Spectateur que le plaisir
» de la diversité & de la surprise. On est
» frappé de l'invention de certaines situa-
» tions qu'on admire sans les examiner....
» On peut dire que l'Amasis, qu'on suit
» avec tant de fureur, est dans le fond
» une assez mauvaise Tragédie.

» Sésostris, le Héros de la Pièce, n'est
» occupé que du dessein qu'il a de se
» défaire d'Amasis par trahison. Tout ce
» qu'il dit se rapporte-là, & il en parle
» sans cesse. Voilà tout ce que ce Héros
» a de grand. Son entretien avec Nito-
» cris, sa mere, a quelque chose de tou-
» chant, je l'avoue: mais pourquoi a-t-il
» un desir si violent, & si peu fondé de
» la voir & de l'entretenir? Ne doit-il
» pas au contraire l'éviter prudemment,
» jusqu'à ce qu'il ait satisfait sa ven-
» geance? Ce desir impatient de voir la
» Reine, auquel il ne peut résister, est
» une foiblesse & même une puérilité.

(a) L'Auteur du Nouvelliste du Parnasse se trompe.
Le sujet d'Amasis n'est point tiré du Roman du Grand
Cyrus.

1701.

» Arténice l'aime pour l'avoir vû une
» fois en passant , & sans sçavoir qui il
» est. Que cela sent bien le Roman ! La
» Reine Nitocris fait à cette Arténice
» une confidence , où il n'y a pas de rai-
» son , puisqu'elle se doit défier d'elle , &
» qu'elle la regarde comme celle qui est
» destinée à épouser Amasis , & que d'ail-
» leurs elle est fille de Phanés , qui jus-
» qu'alors a paru son mortel ennemi.
» Pour Amasis , c'est un tyran fort &
» aveugle , qui se laisse duper , & qui don-
» ne dans un piège grossier , que tout
» autre que lui auroit aisément prévû
» & évité. . . . Enfin l'Amasis est , se-
» lon moi , un tableau dont le dessein
» est bizarre , & dont les couleurs sont
» horribles , & mal assorties. C'est une
» maison où il y a quelque architecture
» singuliere , mais où toutes les pierres
» ne sont ni bien taillées , ni bien posées ;
» c'est un édifice qui n'est passable que
» de loin. Si vous le regardez de près ,
» tout y est gothique , & sans aucun
» goût.

ACTE I.

SCENE III.

» Peut-on soutenir , par exemple ces
» trois vers ?

Il recule , j'avance ; il se débat , il tombe ;
Là , sans être touché de son sort abattu ,
Mon bras de l'achever se fait une vertu.

» Voilà à peu près comme sont faits
 » tous les vers de la Pièce. Non seule-
 » ment on est aujourd'hui indulgent au
 » Théâtre par rapport aux mauvais vers,
 » & au mauvais langage, mais encore on
 » y applaudit. On se récrie, par exemple
 » à ce vers que dit Nitocris.

1701.

Menace-moi de vivre, & non pas de mourir. **ACTE IV.
SCENE III.**

» Cela est-il françois ? Le verbe qui suit
 » celui de *menacer*, ne se rapporte-t-il
 » il pas toujours à la personne qui mena-
 » ce ? Ces paroles, *menace moi de vivre*,
 » & *non pas de mourir*, signifient donc
 » proprement & grammaticalement,
 » *menace moi que tu vivras*, & *non pas*
 » *que tu mourras*. Qu'est-ce qu'une pen-
 » sée, quand le tour est défectueux, & l'ex-
 » pression barbare ? Il est aisé à ce prix
 » de faire des antithèses brillantes : voilà
 » l'art de certains Poètes.

Cette Critique un peu trop vive du
 Nouvelliste du Parnasse, ne demeura pas
 sans réponse. Voici celle que l'on trouve
 dans le Mercure de France, Juin 1731.
 premier Volume.

» Je ne doute point, Monsieur, que
 » vous n'ayez été surpris du long silence
 » que j'ai gardé au sujet de la septième
 » lettre du *Nouvelliste du Parnasse*. . . .
 » Le début de cette septième lettre devoit

Lettre de la
 Marquise de
 . . . au Che-
 valier de . . .
 Mercure de
 France, Juin
 1731. pre-

1701. » rendre son Auteur suspect , puisqu'il
 mier Volume, » n'est établi que sur une fausse hypo-
 pages 1224, » thèse : *Pièce* , dit-il , en parlant de la
 1235. » Tragédie d'Amasis , *jusqu'ici ignorée*

» *ou peu vantée*. Notre Aristarque mal
 » instruit se fonde , sans doute , sur le
 » peu de représentations que cette Tra-
 » gédie eut dans sa naissance ; mais s'il
 » avoit pris la peine de remonter jusqu'au
 » temps où elle fut donnée pour la pre-
 » mière fois , il auroit appris qu'elle fut
 » accueillie avec autant d'équité , qu'elle
 » l'est aujourd'hui , & par conséquent
 » elle n'a dû être , *ni ignorée , ni peu*
 » *vanlée* : les meilleurs Ouvrages du
 » Théâtre ne sont pas à l'épreuve des
 » saisons , & le froid extrême qui alors
 » empêcha le Public d'aller aux Specta-
 » cles , fit partager à ce même Public ,
 » aussi bien qu'à M. de la Grange , le
 » regret de la prompte disparition d'A-
 » masis , sans compter quelque aigreur
 » entre l'Auteur & une des principales
 » Actrices de ce temps-là , qui ne par-
 » loit jamais de la *Pièce* , que pour la
 » décrier.

» Après avoir dit que la Tragédie d'A-
 » masis est remplie de situations & d'évé-
 » nemens bizarres qui se succèdent à cha-
 » que instant , il lui fait la grace d'avouer
 » qu'elle ne laisse pas de conserver une
 » espèce

» *espèce d'unité.* Combien cette vérité
» a-t-elle de peine à sortir de sa plume !... 1701.

» Il reproche à Sésostris *de n'être occupé*
» *que du dessein qu'il a de se défaire*
» *d'Amasis par une trahison.* Je ré-
» ponds tranquillement à cela , que si
» c'est être perfide que de vouloir venger
» la mort d'un pere cruellement assassi-
» né , & d'employer l'artifice au défaut
» de la force ouverte , pour remonter sur
» un trône usurpé , je passe condamna-
» tion sur la trahison si injustement im-
» putée au Héros de cette Tragédie.

» Il l'accuse encore d'un desir impatient
» de voir sa mere , & traite de puérilité
» ce que la nature inspire à tous les
» hommes. Sésostris brûle d'impatience
» de voir sa mere ; quoi de plus digne
» d'un fils vertueux & d'un digne suc-
» cesseur du grand *Apriès* ? Ce qu'il y a
» de plus remarquable dans cette criti-
» que , c'est l'endroit où l'Auteur s'avise
» de la placer. Il vient de convenir de la
» meilleure foi du monde , *que l'entre-*
» *tien de Sésostris avec Nitocris a quel-*
» *que chose de touchant ;* & il ajoute ,
» *mais pourquoi a-t-il un desir si vio-*
» *lent & si peu fondé de la voir & de*
» *l'entretenir ?* Peut-on prendre plus mal
» son champ de bataille ?

» Si cette Scene a fait tant de plaisir

1701. „ aux Spectateurs , pourquoi y a-t-il du
„ regret ? Il y a des situations si tou-
„ chantes , qu'il faudroit les acheter
„ même aux dépens de quelques fautes ,
„ mais qu'il s'en faut que celle-ci ait be-
„ soin de l'indulgence dont je parle ! Sé-
„ lostris ne craint rien tant ici que de
„ voir une mere désolée à qui il doit
„ porter un coup mortel , en lui mon-
„ trant le poignard qu'elle croit tout dé-
„ goûtant encore du sang de son fils ,
„ il voudroit l'éviter , & l'éviteroit en
„ effet , si un sage confident ne lui fai-
„ soit entendre , qu'après l'ordre exprès
„ d'Amasis , il ne peut lui désobéir , sans
„ se rendre suspect , & sans exposer les
„ jours de sa mere avec les siens ?

„ La confidence que Nitocris fait à
„ Arténice , n'est pas si déraisonnable
„ que notre sévère Nouvelliste prétend
„ le persuader. En effet , pourquoi doit-
„ elle se défier d'une jeune personne ,
„ qui vient lui déclarer l'aversion invin-
„ cible qu'elle a pour l'hymen que le
„ Tyran lui propose ? Elle est fille de
„ Phanés , mais ce Phanés n'a pas paru
„ jusqu'à ce jour *le mortel ennemi de*
„ *Nitocris* , comme notre Censeur le
„ suppose ? Cela est si peu marqué dans
„ la Pièce , que lorsque Phanés vient si-
„ à propos interrompre la Scene où Sé-

» soltris est prêt à se faire reconnoître
 » à sa mere éperdue , elle témoigne sa
 » surprise , sur ce que tout la trahit jus-
 » qu'à Phanés ; d'où il est naturel de con-
 » clure qu'elle ne l'a pas considéré com-
 » me son mortel ennemi. Il ne me se-
 » roit pas moins facile de justifier le ca-
 » ractere d'*Amasis* , qu'on traite gratui-
 » tement de sot & d'aveugle. (a)

» Si M. de la Grange se dément quel-
 » quefois dans sa maniere de versifier ,
 » ce n'est point là ce que le Public ap-
 » plaudit dans ses Ouvrages de Théâtre ;
 » ou plutôt s'il lui passe quelques né-
 » gligences de diction , ce n'est qu'en
 » faveur des beautés frappantes qui se
 » succèdent , dans ses Pièces par rapport
 » aux situations dont elles sont remplies.

» Je ne conviens pas pourtant , Mon-
 » sieur , que l'*Amasis* soit écrit avec toute
 » la négligence , la rudesse & la barba-
 » rie possible ; je suis bien éloignée d'a-
 » dopter des termes si familiers au Nou-
 » velliste ; il cite ces trois vers , pour
 » prouver ce qu'il avance.

Il recule , j'avance , &c.

» J'avoue que le dernier hémistiche

(a) L'Auteur de la réponse au Nouvelliste du Par-
 nasse , auroit dû appuyer un peu plus sur l'apologie
 d'*Amasis* ; car dans le fond ce caractere n'est pas sans
 défauts.

1701.

» du second vers, n'est pas le plus heu-
 » reux du monde ; mais si les grands
 » exemples suffisoient pour autoriser des
 » fautes , Corneille m'en fourniroit.
 » D'ailleurs, *fort abattu* est au rang de
 » ces figures par lesquelles on attribue à
 » la cause ce qui n'appartient qu'à l'ef-
 » fet , & puisqu'on dit un fort malheur
 » reux , quoique le malheur ne soit que
 » l'effet , & point du tout la cause du
 » fort , pourquoi l'épithète d'*abattu* , at-
 » tachée au fort ne jouiroit-elle pas du
 » même privilège ?

» *Voilà à peu près* , c'est le Nouvel-
 » liste qui parle , *comme sont faits* tous
 » les vers de la Pièce ; *non-seulement* ,
 » ajoute-il , *on est aujourd'hui indulgent*
 » *au Théâtre par rapport aux mauvais*
 » *vers , & au mauvais langage* , mais
 » *encore on y applaudit* ; voici comment
 » il le prouve : *on se récrie , par exem-*
 » *ple , à ce vers de Nitocris.*

Menace-moi de vivre , & non pas de mourir.

» Si c'est-là un de ces vers que le Nou-
 » velliste appelle *négligés , rudes & bar-*
 » *bares* , j'avoue à ma honte que j'ai ter-
 » riblement pris le change ; mais ce qui
 » me console , c'est que tout le Public
 » l'a pris comme moi : voici encore de
 » la dialectique de l'adversaire d'Amasis :

» le verbe qui suit celui de menacer, ne
 » se rapporte-t-il pas toujours à la per-
 » sonne qui menace ! Ces paroles, pour-
 » suit-il avec un air de triomphe ; me-
 » nace-moi de vivre & non pas de mou-
 » rir, signifient donc proprement & gram-
 » maticalement, menace-moi que tu vi-
 » vras, & non pas que tu mourras. Après
 » cette décision, il semble qu'il n'y ait
 » plus qu'à admirer ; mais je n'en suis
 » pas réduite-là : ce vers m'a trop bien
 » affectée pour le placer au rang des
 » mauvais & des barbares ; ceux qu'A-
 » masis dit auparavant, nous portent na-
 » turellement à un sens tout contraire
 » à celui qu'une mauvaise Grammaire
 » lui prête contre toutes les règles, vivre
 » & mourir, sont ici au lieu de vie & de
 » mort ; & le vers attaqué ne veut dire
 » autre chose que, menace-moi de la vie,
 » & non pas de la mort ; la vie étant
 » regardée par Nitocris, comme un sup-
 » plice, & la mort comme une grace.
 » Un Régent de Réthorique que j'ai
 » consulté là-dessus, m'a dit : que ce pré-
 » tendu barbarisme, n'est tout au plus
 » qu'un latinisme, &c. »

1701.

ESOPE A LA COUR,

*Comédie en vers , en cinq Actes , (a)
de M. BOURSULT,*

Représentée pour la premiere fois le Vendredi
16. Décembre. (Dix représentations , la
derniere le Samedi 21. Janvier 1702.)

M On sieur Bourfaut n'avoit point mis la derniere main à cette Comédie , la mort avoit prévenu son dessein ; cependant telle qu'on la trouva , elle fut jugée en état de pouvoir paroître au Théâtre, & même d'y réussir. Son succès fut médiocre , à en juger par le nombre des représentations qu'elle eut alors ; mais depuis on en sentit tout le mérite , & elle s'est conservée au nombre des Pièces que le Public revoit avec applaudissement. Le sujet en est très-mince , & dans le goût d'*Esopé à la Ville*, où les épisodes emportent le fond, mais ces épisodes sont la plupart intéressans par la morale critique qui y re-

(a) La Comédie d'*Esopé à la Cour*, est précédée dans l'impression , d'un Prologue en vers libres , débité par un petit Génie , qui fait l'apologie de la Pièce ; mais il y a apparence que ce Prologue n'a jamais été joué.

gne. Le dénouement , si l'on peut appeller de ce nom , ce qui termine ce Poëme Dramatique est très-heureux , mais M. Boursault n'en est pas l'inventeur. C'est à M. de la Fontaine qu'il doit ce coup de Théâtre. Nous allons le rappeler au Lecteur tel qu'il est dans la Comédie.

1701.

Esope , Favori & Ministre de Crésus , Roy de Lydie , est accusé par Tirrene & Trasibule , d'avoir un trésor caché , qu'il n'a sans doute pû amasser , ajoutent ces Courtisans jaloux , qu'en abusant de la confiance du Prince. Crésus , sans être persuadé de la vérité de cette accusation , fait appeller Esope , & devant ses Délateurs il lui dit :

C R É S U S.

Esope ,

ACTE V.
SCENE II.

On t'accuse en ce lieu de me manquer de foi.
Je t'en veux croire seul. Me trompes-tu ? Dis-

E S O P E.

Moi ,

Seigneur ? De votre part ce soupçon m'est sensible.

Je ne vous ai point dit que je fusse infallible.
Peut-être avec ardeur prenant vos intérêts ,
Ai-je pû me tromper , & vous tromper après :
Mais d'aucune action je ne me sens capable ,
Qui me puisse envers vous rendre un moment coupable.

1701.

C R É S U S.

Et si je te convains, quand je me fie à toi,
De me faire un secret contre la bonne foi,
Que diras-tu ?

E S O P E.

Seigneur, ce discours m'inquiète,
Moi, des secrets pour vous ?

C R É S U S.

Et dans une cassette,
Qui dans ton cabinet conduit souvent tes pas,
N'as-tu rien de caché que je ne sçache pas ?

E S O P E.

Et bon Dieux ! se peut-il que pour si peu de
chose,
Vous ayez du chagrin & que j'en sois la cause ?

C R É S U S.

Je la veux voir.

E S O P E.

Seigneur, daignez m'en dispenser.
J'ai mes raisons.

C R É S U S.

Qu'entens-je ! Et que puis-je penser !
Quelles raisons as-tu que tu n'oses me dire ?

T I R R E N E.

Hé ! n'est-ce pas, Seigneur, allez vous en
instruire ?
Que voulez-vous de plus ? Interdit & contraint,
Le refus qu'il vous fait montre assez ce qu'il
craint.

T R A S I B U L E.

Seigneur, de la parole il a perdu l'usage :
Vous faut-il de son crime un plus grand témoi-
gnage ? &c.

CRÉSUS à *Esopé*.

Parle. Je ne suis point irrité contre toi ;
Tu n'as aucun ami qui le soit plus que moi.
Ta vertu soupçonnée est tout ce qui m'irrite.

TIRRENE.

En disant une fable il croit en être quitte.
C'est ainsi que du peuple obsédant les esprits ,
Par sa fausse morale il en a tant surpris ;
Pendant qu'à vos sujets il débite des Fables ;
Il acquiert sourdement des trésors véritables.
Combien dans la cassette en va-t-on décou-
vrir !

ESOPÉ.

Hé bien ! Seigneur , hé bien ! il la faut faire
ouvrir.

Quoique jusqu'à ce jour j'ose croire ma vie ,
A couvert des efforts de la plus noire envie ,
J'avoue ingénûment qu'il m'eût été bien doux
Que jamais ce secret n'eût été jusqu'à vous.
Vous le voulez sçavoir , il faut vous satisfaire.

TRASIBULE.

Seigneur, s'il y va seul , il en va tout dis-
traire ,

Tome XIV.

X

Détourner les moyens de sa conviction ;
 1701. Et peut-être en bijoux sauver un million ;
 Il peut en un moment faire tout disparaître.

E S O P E.

Pour ne rien détourner je veux bien n'y pas
 être.

En garde contre vous , comme vous contre
 moi ,

Tout ce que je demande est que ce soit le Roy,
 (Lui , qui de l'équité fait son plaisir suprême)
 Qui la fasse apporter & qui l'ouvre lui-même.
 Heureusement , Seigneur , j'en ai les clefs ici.

La clef du cabinet est celle que voici :
 L'autre qu'aucun mortel n'auroit qu'avec ma
 vie ,

Est celle du trésor dont on a tant d'envie.
 Je les mets avec joie entre vos mains.

C R É S U S.

Holà ,

[*Il parle bas à ses Gardes.*]

Observez bien mon ordre , & ne touchez que là.
 Je vous attens.

T I R R E N E.

Seigneur , souvenez-vous du pacte ;
 La parole des Rois jamais ne se rétracte.

C R É S U S.

Quand il en sera temps je m'en souviendrai
 bien.

Esope criminel c'est à vous tout son bien :

Et pour être aussi juste envers l'un qu'en vers
l'autre ;

1701.

Vous calomnieurs, c'est à lui tout le vôtre.
Tu dois, s'ils m'ont dit vrai, par tes exactions
Avoir en ta puissance au moins trois millions.
Ne me déguise point ce que je puis connoître.
Est-tu riche ?

ESOPH.

Moi, riche ! eh ! demandai-je à l'être ?
Loin que le bien, Seigneur, me cause aucun
souci,
N'ayant besoin de rien, je ne veux rien aussi.
Si vous me retirez la main qui me protège,
Tel que je suis venu, tel m'en retournerai-je ;
Et je verrai l'éclat dont sous vous j'ai brillé,
Comme on voit un beau songe après être
éveillé :
Soyez content de moi, je le suis du salaire.

TRASILULE.

Vous allez sur le champ découvrir le con-
traire ;
Et ce que par votre ordre on apporte en ces
lieux,
Va lui fermer la bouche & vous ouvrir les
yeux,
Seigneur.

[*Les Gardes reviennent.*]

CRE'SUS.

C'est ton trésor, Esope ; avant qu'on l'ouvre ;
Et que ce qu'il renferme à mes yeux se décou-
vre,

1701.

Fais m'en , je t'en conjure , un sincère détail.
C'est le prix de tes soins , le fruit de ton
travail.

Cette épreuve t'est rude , & me fait violence.

ESOPÈ,

Cette épreuve à l'envie imposera silence ;
Et je ne puis , Seigneur , en être mieux vengé,
Qu'en la rendant témoin de tout le bien que
j'ai.

Tout ce que je dirois lui sembleroit frivole.

TIRRENE.

Qu'attendez-vous , Seigneur , à nous tenir
parole ?

De la fausse fierté faites-le repentir:

CRESUS.

Hé bien ! puisqu'on m'y force il y faut con-
sentir ,

Ouvrons. Ciel ! Quel spectacle est-ce ici que
l'on m'offre ?

Gardes.

UN GARDE.

Seigneur ?

CRÉSUS.

Voyez ce qu'enferme ce coffre.

(On ouvre le coffre , & on n'y trouve que
l'habit d'Esopè quand il étoit Esclave.)

Est-ce-là ce trésor qu'on m'oblige à chercher.

ESOPÈ.

Oui , Seigneur , vous voyez ce que j'ai de
plus cher ;

C'est l'habit que j'avois , quand par un sort 1701.
propice ,

Il vous plût me choisir pour vous rendre service.
Habit vil , mais qu'on porte avec tranquillité ;
Qu'inventa la pudeur , & non la vanité ;
Qui jamais contre moi n'eut soulevé l'envie ,
Si je l'eusse porté pendant toute ma vie ;
Et que je redemande à votre Majesté ,
Avec plus de plaisir que je ne l'ai quitté.
Comme je n'ai rien fait pour m'attirer la haine
Dont vouloit m'accabler Trasibule & Tirrene ,
C'est de mon crédit seul dont ils sont mé-
contens ;

Et tous deux ne font rien qu'on n'ait fait de
tout temps.

Quelque soin qu'il se donne , & quelque bien
qu'il fasse ,

Quel Ministre est aimé pendant qu'il est en
place ?

Et quand de sa carrière il a fini le cours ,
Ceux qui le haïssoient le regrettent toujours.
D'un si dangereux poste approuvez ma re-
traite.

Je connois , mais trop tard la faute que j'ai
faite.

Que ferois-je à la Cour , moi qui ne suis
Seigneur ,

Hypocrite , jaloux , médisant , ni flatteur , &c.

1701.

Voici présentement la Fable de M. de la Fontaine, (a) qui nous a paru nécessaire de rapporter toute entière, pour mettre le Lecteur en état de juger, sans se déplacer, du mérite de l'original, dont il vient de lire une excellente copie.

LE BERGER ET LE ROY,

F A B L E :

Fables de M. de la Fontaine, édition de M. Coste, Paris, Prault pere, in-12. 1745. Livre X. Fable X.

Deux Démonz à leur gré partagent notre vie,

Et de son patrimoine ont chassé la raison.

Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie.

Si vous me demandez leur état & leur nom,

J'appelle l'un AMOUR, & l'autre AMBITION.

Cette dernière étend le plus loin son empire :

Car même elle entre dans l'Amour.

Je le ferois bien voir ; mais mon but est de dire

Comme un Roy fit venir un Berger à sa Cour.

Le conte est du bon temps, non du siècle où nous sommes.

Ce Roy vit un troupeau qui couvroit tous les champs,

Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,

Graces aux soins du Berger, de très-notables sommes.

(a) Pour qu'on ne croye pas cette Fable du temps de la Comédie d'Esopé à la Cour, nous avertissons que M. de la Fontaine la fit imprimer dans l'édition de 1678.

Le Berger plût au Roi , pour ses soins diligens.

1701.

Tu mérites , dit-il , d'être Pasteur de gens :

Laisse-là tes moutons, viens conduire des hommes.

Je te fais Juge Souverain.

Voilà notre Berger la balance à la main ,

Quoiqu'il n'eut guères vû d'autres gens qu'un

Hermite ,

Son Troupeau , ses mâtons , le loup , & puis

c'est tout ;

Il avoit du bon sens : le reste vint ensuite.

Bref , il en vint fort bien à bout.

L'hermite son voisin accourut pour lui dire :

Veillai-je , n'est-ce point un songe que je vois ?

Vous Favori ! Vous Grand ! défiez-vous des

Rois.

Leur faveur est glissante , on s'y trompe ; &

le pire ,

C'est qu'il en coûte cher : de pareilles erreurs

Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.

Vous ne connoissez-pas l'attrait qui vous en-

gage.

Je vous parle en ami. Craignez tout. L'autre

rit ;

Et notre Hermite poursuivit :

Voyez combien déjà la Cour vous rend peu

sage.

Je crois voir cet aveugle, à qui dans son voyage

Un serpent engourdi de froid ;
1701. Vint s'offrir sous sa main : il le prit pour un
fouet.

Le sien s'étoit perdu tombant de sa ceinture.
Il rendoit grace au Ciel de l'heureuse aventure,
Quand un passant cria : que tenez-vous ? ô
Dieux !

Jetez cet animal traître & pernicieux ,
Ce serpent. C'est un fouet. C'est un serpent
vous dis-je :

A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige ?
Prétendez-vous garder ce trésor ? Pourquoi
non ?

Mon fouet étoit usé , j'en retrouve un fort
bon :

Vous n'en parlez que par envie.

L'aveugle enfin ne le crut pas ,

Il en perdit bientôt la vie :

L'animal dégoûré piqua son homme au bras.

Quant à vous , j'ose vous prédire

Qu'il vous arrivera quelque chose de pire.

Eh, que me sçauroit-il arriver que la mort ?

Mille dégoûts viendront , dit le Prophète
Hermite.

Il en vint en effet : l'Hermite n'eut pas tort.
Mainte peste de Cour fit tant maint ressort ,
Que la candeur du Juge ainsi que son mérite
Furent suspects au Prince ; on cabale , on
suscite ,

Accusateurs & gens grévez par les Arrêts.

De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais-

Le Prince voulut voir ses richesses immenses,

Il ne trouve partout que médiocrité

Louanges du désert & de la pauvreté,

C'étoient-là ses magnificences.

Son fait, dit-on, consiste en des pierres de
prix :

son grand Coffre en est plein, fermé de dix
serrures.

Lui-même ouvrit ce coffre, & rendit bien
surpris

Tous les Machineurs d'impostures.

Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,

L'habit d'un gardeur de troupeaux,

Petit chapeau, jupons, panetière, houlette,

Et je pense aussi sa mufette.

Doux trésors ! ce dit-il, chers gages, qui ja-
mais,

N'attirâtes sur vous l'envie & le mensonge,

Je vous reprens : sortons de ces riches Palais

Comme l'on fortiroit d'un songe.

Sire, pardonnez-moi cette exclamation,

J'avois prévu ma chute en montant sur le faite.

Je m'y suis trop complu : mais qui n'a dans
la tête

Un petit grain d'ambicion !



1702.

LE POINT D'HONNEUR,

*Comédie en prose , en cinq Actes , (a)
de M. LE SAGE , **

* On trou-
vera l'arti-
cle de M. le
Sage après ce-
lui de *Turca-*
ret, Comédie
de cet Auteur,
sous l'année
1709.

Représentée pour la première fois le Vendredi
3 Février , & pour la seconde & dernière
le 4. du même mois de Février. (*part*
d'Auteur 163 liv.)

Monsieur le Sage , rempli de la Lec-
ture des Auteurs Espagnols , & sur-
tout des Poètes Dramatiques de cette Na-
tion , s'imagina à la faveur d'un dialogue
comique & brillant, faire goûter un sujet
& un caractère qui n'ont aucun rapport
à nos mœurs ni à nos usages. En effet ,
quelles leçons peut-on prendre d'un per-
sonnage qui passe sa vie à s'informer de
tous les différens entre gens d'épée , pour

(a) « *Le Point d'Honneur* est une Pièce de la com-
position de *Don Francisco de Roxas*. Elle a pour titre
» en Espagnol *NO AY AMIGO PARA AMIGO : Il n'y a*
» *point d'Ami pour un Ami*. Je l'accommodai au Théâtre
» François , & la fit représenter à Paris au mois de Fé-
» vrier 1702. elle étoit en cinq Actes , mais je l'ai ré-
» duite à trois , pour la rendre plus vive. (Note de M.
le Sage édition de son Théâtre , Paris , 1739.) Cet
Auteur oublia de dire qu'il retoucha cette Pièce , & qu'il
la donna au Théâtre Italien , où elle parut le 10. Avril
1725 & ne fut jouée que deux fois, sous le titre de l'*Ar-
bitre des différends*, trois Actes avec un Prologue iné-
titulé : *Arlequin Prologue*.

s'en rendre l'arbitre , & qui a composé à ce sujet un livre , où l'on trouve des règles de Point d'Honneur. On y voit toutes les espèces d'offences & de réparations possibles & impossibles. 1702.

BEATRIX riant.

ACTE I.
SCÈNE III.

Cet Ouvrage sera d'une grande utilité. Mais dis-moi un peu , est-il vrai que ton Maître court toute la Ville (de Madrid) pour s'informer des différends qui sont survenus, afin de les terminer suivant les règles ?

CRISPIN.

Assurément. Il a même des espions pour en être mieux instruit ; & ces espions , pour son argent , lui rendent compte , tant des injures qui se font , que de celles qui se doivent faire.... (En un mot) le Capitaine Don Lope , est celui qu'on appelle par excellence l'Arbitre des différends , & le Juge en dernier ressort de toutes les querelles.

Voilà surquoi roule le fond de la Pièce du *Point d'Honneur*. A l'égard de l'intrigue, c'est la même que celle que Scarron a employée dans sa Comédie de *Jodelet Duéliste* , dont nous avons rendu compte Tome VII. page 55. & M. le Sage n'a fait que mettre en prose ce que son devancier avoit mis en vers.



1702.

MONTÉZUME,¹

*Tragédie , de Monsieur FERRIER ,
non imprimée ,*

Représentée pour la première fois le **Mardi**
14. Février , & pour la cinquième & der-
nière le **Vendredi** 22. du même mois.

LA singularité & la nouveauté des Per-
sonnages employés dans cette Pièce ,
jointes à la manière brillante dont elle fut
représentée , en faisoient , dit-on , tout le
mérite. Au milieu d'un superbe Palais ,
fait exprès pour cette occasion (a) , pa-
roissoit Montézume , couvert des habits
les plus somptueux , assis sur un magni-
fique trône , & environné de douze
Caciques vêtus très-superbement , &
prosternés devant lui. Il ouvroit ainsi la
Scène.

Esclaves , levez-vous , votre Maître , aujour-
d'hui ,

Vous permet d'élever vos regards jusqu'à lui.

(a) Les Comédiens ne suivirent pas entièrement les in-
tentions de l'Auteur : par leur délibération du Lundi 16.
Janvier 1702 ils résolurent de faire faire une nouvelle
décoration pour la Pièce de *Montézume* , mais seu-
lement à condition que ce Palais seroit fait de façon
qu'il pourroit servir dans la suite pour d'autres Tra-
gédies.

Ces deux vers, les meilleurs du Poëme, & en même temps les seuls qu'on en ait retenu, sont assez beaux, & peignent le caractère des anciens Rois du Mexique. C'est dommage que la suite y ait répondu aussi mal. Au reste, soit curiosité, soit grace qu'on fit à l'Auteur, sa Pièce eut l'honneur de paroître à la Cour.

1702.

Mercure Gal-
lant, Février
1702. pages
400-402.

« Le Dimanche Gras (vingt-sixième
« Février) le Roy après avoir tenu Con-
« seil l'après-dînée, partit à cinq heures
« & demie de Versailles, pour se rendre à
« Trianon. Madame la Duchesse de Bour-
« gogne y étoit arrivée quelques mo-
« mens plutôt, vêtue à l'Espagnole : les
« Comédiens représenterent à sept heu-
« res la Pièce nouvelle de *Montézume*,
« qui fut suivie de celle du *Grondeur*.
« Le Roy vit l'une & l'autre de la Tri-
« bune, & Madame la Duchesse de Bour-
« gogne demeura auprès de lui. Monsei-
« gneur, les Princesses, les Princes, &
« toute la Cour, étoient en bas dans le
« le Parterre, en face du Théâtre. Il
« resta, après la Comédie, grand nombre
« de Dames qui avoient été nommées
« pour le souper : elles étoient toutes
« magnifiquement vêtues d'étoffes or &
« argent, mais non pas en robes. Les deux
« grandes tables furent remplies, c'est-à-
« dire, celle du Roy, & de Monseigneur,

1702.

» & furent tenues l'une & l'autre dans
 » le même lieu. Au sortir de la table, Sa
 » Majesté, suivie de toute la Cour, alla
 » dans le Salon du bout de la Galerie, du
 » côté du Bois, & y joua au Portique. »

LE DOUBLE VEUVAGE;

*Comédie en trois Actes, en prose, avec
 un Prologue aussi en prose, & des di-
 vertissemens, par M. DU FRESNY,*

Représentée pour la première fois le Mercredi
 8. Mars: & pour la dixième & dernière le
 Vendredi 24. du même mois.

L'*Esprit de Contradiction, & le Dou-
 ble Veuve*, sont deux Pièces si dif-
 férentes par le fond, & par la forme,
 que si l'on pouvoit ignorer qu'elles sont
 du même Poëte, & que ce Poëte n'a ja-
 mais rien emprunté des autres, on les
 croiroit de deux Auteurs. Dans la pre-
 mière on remarque la conduite, le choix,
 la justesse des caractères, & la manière
 dont ils sont soutenus: en un mot, M.
 Du Fresny, s'est si fort surpassé dans cet
 Ouvrage, qu'il y est presque méconnois-
 sable. On le retrouve tout entier dans
 son Double Veuve: mêmes genres d'a-
 grémens, & mêmes défauts que dans les

Pièces qu'il avoit précédemment données : plan dont on ne comprend pas le but, intrigue qui ne tient à rien, Scenes découfues, caracteres faux, foibles, & manqués. Tout cela paffe à la faveur des rôles de l'Intendant, & de fa prétendue Veuve, des faillies naïves & plaiſantes, dont la Pièce eſt remplie, & qu'on chercheroit inutilement dans un autre Auteur, & enfin, au moyen de certains détails, ſi comiques, qu'on oublie volontiers s'ils ſont encaſſés convenablement.

M. Du Fresnoy avoit des idées extrêmement heureuſes, & qui n'appartenoient qu'à lui ſeul. Ces idées naiſſoient chez lui avec une extrême fécondité ; mais il auroit eu trop de peine à les perfectionner : de ſorte, que lorsqu'il préparoit une Pièce, à qui il vouloit donner une certaine étendue, il étoit obligé de joindre pluſieurs de ces tableaux, qui ſouvent n'avoient guères de rapport les uns avec les autres. De-là vient qu'on trouve ſi peu de liaiſon dans ſes Scenes, & des intrigues ſi foibles. Il n'en paroît preſque point dans la Comédie dont nous parlons : on ne ſçait ſi c'eſt purement pour ſe divertir pendant quelques heures, ou bien pour favoriſer la paſſion de Dorante, pour Thérèſe, que la Com-

1702.

• La dernière du second Acte.

tesse fait jouer ces innocens petits *stragèmes*, qui ne servent qu'à amuser le Spectateur, & dont elle ne jouit pas elle-même, puisque la meilleure Scene, & sans contredit la plus comique, qui est celle de la reconnoissance des deux Epoux, * n'est faite que pour divertir un Valet. A propos de Valet, on demanderoit volontiers quel est le personnage de Gusmand. La Comtesse lui donne le titre de Maître-d'Hôtel : il prend celui de Musicien, & veut avec cela se mêler du métier d'Intriguant. On peut croire que la Comtesse est contente de ses services : comme Musicien il divertit beaucoup, & ce morceau de caprice, qu'il qualifie du nom d'*Opera en racourci*, & qu'il chante à la fin, est unique. A l'égard de ses ruses, elles n'operent rien, & n'ont pas trop de finesse.

Nous avons dit que les rôles de la Veuve & de l'Intendant sont bons : ils seroient encore meilleurs, si la Pièce n'étoit qu'en un Acte : on ne les perdrait pas si fort de vûe : l'Auteur y auroit gagné, il n'auroit pas employé tant de Scenes épisodiques, qui, quoique la plupart plaisantes, n'en sont pas moins étrangères au sujet, & n'auroit pas été obligé de faire un mauvais Prologue.

C'est vraisemblablement par distraction,

tion , que M. Du Fresny a fait Dorante Gentilhomme : cette qualité ne s'accorde guères avec celle de neveu d'un Domestique. Et de plus , elle ne lui est d'aucun avantage pour gagner le cœur de Thérèse. Le caractère de ces deux Personnes est fort équivoque. Dorante a une délicatesse de sentimens , qui le rend tout-à fait ridicule : on ne sçait s'il doit être content ou non : Thérèse qu'on lui oppose , n'est pas moins blâmable , par un excès contraire. Tout cela n'est que pour faire rire la Comtesse , qui est le personnage qui paroît le moins sur la Scene : il est inutile de remarquer que le Suisse & la Suisselle sont des Personnages épisodiques , faits pour remplir les vuides de la Pièce , aussi-bien que Frosine , dont l'habileté ne produit pas plus d'effet, que celle de Gusmand.

1702.

*Auteurs qui remplirent les rôles du
Double Veuvage.*

LA COMTESSE , *Mademoiselle Champvallon.*

L'INTENDANT , *le Sieur Guérin.*

LA VEUVE , *Mademoiselle Desbrosse.*

GUSMAND , *le Sieur la Thorilliere.*

DORANTE , *le Sieur Baron.*

THERESE , *Mademoiselle Desmare.*

Tome XIV.

Y

UNE SUIVANTE , *Mademoiselle Hortense*

1702.

FROSINE , *Mademoiselle Beauval.*

LE SUISSSE , *le Sieur Desmare.*

LA SUISSASSE , *Mademoiselle Godefroy.*

ARRIE ET PÉTUS,

*Tragédie de Mademoiselle BARBIER
DE VAUX , & de Monsieur l'Abbé
PELLEGRIN , (a)*

Représentée pour la première fois le Samedi
3. Juin , suivie de la Comédie du *Souper mal
apprêté.* (b) La seizième & dernière repré-
sentation le 8. Juillet suivant.

CE seroit tromper grossièrement le
Public , que de lui laisser croire que
cette Tragédie est entièrement de Ma-

(a) On trouvera la vie de *Mademoiselle Barbier* , à
la suite de l'article de la Comédie du *Faucon* , sous
l'année 1719. & celle de *M. l'Abbé Pellegrin* , à la
suite de la Tragédie de *Pélopée* , qui parut en 1733.

(b) Avant la première représentation de la Tragédie
de *Romulus* , de *M. de la Motte* , qui fut donnée le
Jeudi 8. Janvier 1722. l'usage étoit de jouer les Tra-
gédies nouvelles seules , on ne joignoit une petite Pièce
à la suite , que lorsque l'empressement du Public paroît-
soit diminuer. La Tragédie d'*Arrie & Pétus* ne fut pas
traitée selon l'usage ordinaire ; mais de peur que l'Au-
teur n'en fut offensé , les Comédiens firent à ce sujet le
nouveau Règlement que voici. Du Lundi 24. Avril 1702.

« Il a été résolu qu'on donnera des petites Comé-
dies à la suite de la Tragédie d'*Arrie & Pétus* , de

demoiselle Barbier , ainsi qu'on pourroit le présumer sur le titre des Œuvres de cette Demoiselle : il y auroit aussi quelque injustice à soutenir qu'elle n'a purement fait que prêter son nom à M. l'Abbé Pellegrin. Ce qui est certain , c'est que ce dernier en est Auteur de la meilleure partie. Ce fait est connu , & nous a été attesté par M. l'Abbé Pellegrin même. On n'ignore pas non plus qu'il avoit des raisons particulières , & de bienséance , qui le déterminèrent à en laisser tout l'honneur à Mademoiselle Barbier. Au reste , comme c'est-elle qui parle dans la Préface , rapportons l'Histoire de sa Pièce , telle qu'elle la donne.

« Feu M. Boursault , qui étoit de mes amis , ayant vû quelques élégies de ma façon , qu'il disoit être remplies de pensées , & de sentimens , me persuada que je pourrois venir à bout d'un Poème Dramatique , si je l'entrepre-
nois. Il sçavoit d'ailleurs que j'avois

Préface d'Arrie & Pétus.

« la première représentation : attendu que cette Pièce sera représentée dans une saison où il y aura peu de monde à Paris , & qu'on en donnera aussi aux autres Tragédies nouvelles que les Auteurs voudront bien donner pendant l'Été : sans que la présente délibération puisse être tirée à conséquence , pour les Tragédies nouvelles , qui seront représentées en Hyver. Les Réglemens au surplus seront toujours observés , sans y déroger. »

1702.

» du goût pour le Théâtre , & que j'a-
 » vois lû avec application tous les Au-
 » teurs qui en ont traité. Dans cette
 » pensée , il me proposa le sujet d'*Arrie*
 » & *Pétus*. C'étoit me prendre par mon
 » foible. L'action de cette incomparable
 » Romaine est si glorieuse à notre sexe ,
 » que je me sentis portée d'inclination à
 » la mettre dans le plus beau jour qu'il
 » me seroit possible. . . . L'action prin-
 » cipale à laquelle toutes les autres se
 » rapportent , est des plus simples ; & je
 » l'ai choisie ainsi , pour éviter l'incon-
 » vénient où tombent la plupart des Au-
 » teurs , qui chargeant leurs Pièces de
 » trop d'incidens , ne s'attachent pas
 » beaucoup à y faire regner les senti-
 » mens , parce que le soin de débrouiller
 » leur intrigue les occupe entièrement. »

Excepté la connoissance des Auteurs
 qui ont traité de la Poësie Dramatique ,
 que Mademoiselle Barbier s'attribue ici
 un peu trop hardiment , au préjudice de
 l'Abbé Pellegrin, le reste de ce discours est
 très-vraisemblable. Il se peut fort bien ,
 que M. Boursault , qui a choisi assez mal
 les sujets de ses propres Tragédies , lui
 ait conseillé celui-ci , & qu'elle s'y soit
 attachée , par les raisons qu'elle rapporte ,
 sans consulter ni ses forces , ni celles de
 son associé. Quel que soit l'Auteur du plan

de cette Pièce , il est infiniment plus sage , & plus exact que M. Gilbert , qui avoit travaillé autrefois sur le même sujet , & qui a placé son action sous le regne de Néron. A la réserve d'Arrie & Pétus , les Personnages des deux Tragédies sont différens. (a)

1702.

La simplicité du sujet demande à être soutenue par la vivacité des sentimens , & la force de l'expression. Ces difficultés qui auroient peut-être épouvanté un autre , furent les motifs qui déterminèrent Mademoiselle Barbier. Elle se chargea du premier soin , & laissa la versification à l'Abbé qui avoit déjà corrigé & rectifié le plan , & la conduite du Poëme. Sans les conseils de M. Bourfault , peut-être auroit-elle poussé trop loin la délicatesse des sentimens. « Avant
 » que de commencer , je fis , (dit-elle)
 » un projet , que je soumis à son jugement. Il le trouva bon , à une chose
 » près. J'y faisois Arrie & Pétus Amans ;
 » ils les vouloit Epoux , comme ils sont
 » dans l'Histoire. J'eus beau lui dire que
 » l'amour conjugal languiroit sur la Scène , & ne seroit pas du goût de bien
 » des gens. Il ne revint point de son

Préface d'Arrie & Pétus

(a) L'extrait de la Pièce de M. Gilbert se trouve Tome VIII, de cette Histoire , pag. 278 & suiv.

1702. » sentiment : & moi-même , après y
» avoir pensé , je sentis bien qu'il avoit
» raison , & que l'Histoire seroit trop
» défigurée. »

Cette Tragédie eut assez de succès , pour que Mademoiselle Barbier pût se flatter d'avoir réussi. Il y a cependant bien de l'apparence , qu'elle ne le dût qu'à l'indulgence du Public pour un coup d'essai , & pour la personne qui s'en disoit l'Auteur : car la Pièce est un peu foible par la conduite , les sentimens , & la versification. A l'égard des caractères , qui selon Mademoiselle Barbier , n'ont pas besoin de justification , on peut répondre qu'il n'y en a aucun de véritablement bien exprimé. Celui d'Arrie est le mieux soutenu ; mais sans parler de ses discours impies , & méléans , surtout dans la bouche d'une femme , ne peut-on pas dire , que malgré la délicatesse des sentimens que Mademoiselle Barbier lui prête , le desir de venger la mort de son pere , l'emporte sur l'amour qu'elle a pour Pétus , qu'elle jette dans un péril presque inévitable , & dont elle n'espere presque aucun fruit ; tandis qu'elle perd des momens précieux , qu'elle devoit employer à songer à sa sûreté , & à celle de son époux ? Si l'on veut bien passer l'union intime d'Agrippine , & de

Narcisse , contre la vérité de l'Histoire , du moins faudroit-il qu'elle serve à quelque chose de plus. Ces deux personnes que l'antiquité nous a peints fins , & rusés politiques , sont ici rien moins que tels. Il semble que l'Auteur ait voulu leur ôter une partie de leur esprit & de leur fermeté , pour en faire présent à Claudius & à Pétus , qui en manquoient. Mademoiselle Barbier ne s'est crue obligée de parler que de ces derniers , & voici de quelle maniere elle prend leur défense.

1702.

« On m'objecta que Claudius n'étoit
» point caractérisé , & que je le faisois
» parler avec trop d'esprit , pour un hom-
» me que l'Histoire représentoit comme
» un imbécille. A cela je répondis , que
» son imbécillité venoit plus de sa mau-
» vaise santé , que d'un défaut d'esprit. Ce
» qui paroît sur-tout par le témoignage
» de Suétone , qui rapporte que ce Prince
» s'étoit fort appliqué aux Lettres dans
» sa jeunesse , & avoit composé plusieurs
» Histoires. Le même Auteur , aussi bien
» que Tacite , le fait outre cela , inven-
» teur de quelques lettres de l'Alphabet ,
» qui furent en usage pendant son ré-
» gne. A quoi j'ajoutai , que je croyois
» qu'il étoit du devoir d'un Auteur de
» Tragédies , de corriger les mœurs de
» ses Héros , & de s'attacher davantage

*Préface d'An-
rie & Pétus.*

1702.

» à peindre leur cœur , que leur esprit.
» Outre que si j'avois fait parler Clau-
» dius en stupide , tout ce qu'il auroit
» dit de mauvais seroit retombé sur moi :
» & que d'ailleurs il est assez bien peint
» par toutes ses actions , puisqu'il est la
» dupe d'Agrippine , d'Arrie , de Pétus ,
» & même de Narcisse. Pour les autres
» caracteres , je ne crois pas qu'ils ayent
» besoin de justification. Ils me paroissent
» assez vrais , hors celui de Pétus , que
» j'ai rectifié , ne voulant point faire un
» lâche de mon Héros : & c'est ce qui
» m'a portée à attribuer à un effet de
» son amour , la peur qu'il eut véritable-
» ment de la mort , dont sa femme lui
» montra l'exemple. »

On reprit *Arrie & Pétus* le 20. Août
1711. qui eut six représentations : au
moyen de quoi , cette Tragédie est restée
sur le Répertoire , mais sans être jouée.



LE BAL D'AUTEUIL,

1702.

Comédie en prose, en un Acte, (1) avec *(a) L'Auteur* fit im-
*un divertissement, * de M. BOINDIN.* primer la pié-
ce en trois
Actes & un
Prologue.

Représentée pour la première fois, après la
Tragédie d'*Andronic* le Mardi 22. Août.
(Quatre représentations, la dernière le
Lundi 28. du même mois d'Août. Reprise
le Mardi 7. Novembre suivant, précédée
de la remise de *D. Bertrand de Cigral*,
Comédie de *M. Corneille de l'Isle*, encore
quelques représentations.)
** La Musique*
du divertisse-
ment est de
M. Gilliers.

EN disant que cette Comédie est
bien écrite, plaisante, d'une in-
trigue assez neuve, & conduite avec
art, on ne lui rendra pas toute la justice
qui lui est due : cependant des conjectures
qui auroient dû n'avoir aucun rapport
à cette Pièce, furent cause qu'elle n'eut
qu'un petit nombre de représentations.

Dans *la Bibliothèque des Théâtres*,
il y a un article de cette pièce, dont
nous n'avons pas crû devoir faire usage.



1702. LA MATRONE D'ÉPHÈSE,

*Comédie en un Acte , & en prose ,
de M. DE LA MOTTE ,*

Représentée pour la première fois le Samedi 23. Septembre , précédée de la Tragédie de *Mithridate*. La sixième représentation le Dimanche premier Octobre : reprise le 27. du même mois d'Octobre , & jouée encore trois fois : en tout neuf représentations.

Monsieur de la Motte qui n'avoit encore travaillé que dans le genre sérieux , (a) (excepté une Pièce pour les anciens Italiens , intitulée : *Les Originaux* , Comédie en prose , & en trois Actes , représentée le 13. Août 1693.) ne voulut pas hasarder cette bagatelle sous son nom. Il la laissa même imprimer sous celui d'un autre ; jusqu'en 1730. qu'il lui donna une place dans le Recueil de ses Œuvres Dramatiques.

(a) M. de la Motte avoit alors donné au Théâtre de l'Académie Royale de Musique , l'*Europe Galante* , Ballet , & *Iffé* , Ballet , 1697 ; *Amadis de Grèce* , Tragédie , & la Tragédie de *Marthésie* , 1699 ; *Le Triomphe des Arts* , Ballet , & la Tragédie de *Canente* , 1700. & *Omphale* , Tragédie , en 1701. On trouvera la vie de cet Auteur à la suite de l'article de sa Tragédie d'*Inès de Castro*.

Si nous traitons *la Matrone d'Éphèse* de bagatelle, ce n'est que par rapport au mérite supérieur de M. de la Motte, & au peu de temps que nous supposons que cet Ouvrage a dû lui coûter. Le sujet que nous en a laissé Pétrone, est véritablement comique, mais il ne peut fournir que la matière de deux ou trois Scènes. A la vérité, M. de la Motte n'y a ajouté ni intérêt, ni intrigue, & peu de plaisanteries : cependant on doit lui tenir compte de la manière décente dont il l'a présenté au Théâtre, de ce qu'il a ennobli ses personnages, & que sans rien faire perdre du ridicule de l'action principale, il a composé un dénouement dont il semble être entièrement Auteur. On doit se souvenir que ce même sujet avoit été traité au commencement du siècle précédent, & assez passablement pour le temps, par le Sieur Brinon, sous le titre de *l'Éphésienne*, Tragi-Comédie, en cinq Actes & en vers. Nous en avons donné l'extrait Tome IV. de cette Histoire, page 188.

1702.



1702.

L'OPÉRATEUR BARRY,

*Comédie en prose, en un Acte, avec un divertissement, * de M. DANCOURT,*

* La Musique de ce divertissement est de M. Gillet.

Représentée pour la première fois, après la Tragédie de *Bérénice*, le Mercredi 11. Octobre. (Dix-sept représentations, la dernière le 6. Novembre suivant.)

Nous espérons que le Lecteur ne sera pas fâché que nous lui fassions connoître la personne dont cette Comédie porte le nom. Une petite Brochure assez rare, (a) nous a fourni quelques traits de l'Histoire de ce célèbre Opérateur, dont la mémoire n'est pas encore éteinte. Voici ce que dans cette Brochure sa fille rapporte de lui.

Voyage de Guibray, &c. pages 141. & suivantes.

« Barry, ce fameux Opérateur, si renommé par toute l'Europe, étoit mon pere ; & quelqu'illustre qu'ait été sa réputation, je ne puis pas tirer un grand honneur de ma naissance, puisqu'il a

(a) Voyage de Guibray, ou les Aventures des Princes de B. . . & de C. . . Pièce comique, avec l'Histoire du fameux Barry, de Philandre & d'Alison, in-12, 1704. (sans noms de Ville ni de Libraire.)

» toujours été curieux d'avoir sur son
» Théâtre , & à sa suite , il n'en a ja- 1702.
» mais épousé aucune. Ma mere qui étoit
» Angloise , accoucha de moi à Floren-
» ce , dans le dernier voyage qu'il fit à
» Rome ; elle me donna à nourrir & le
» suivit.

» La peste étoit en beaucoup d'endroits
» en Italie ; mais il n'y en avoit point
» où elle fit de plus grands ravages que
» dans Rome. Tout le monde quittoit
» le Saint Pere , & quelques Cardinaux
» qui étoient restés se dispoient aussi
» à fuir , quand Barry y arriva. Mon
» pere fut trouver Sa Sainteté , & ayant
» obtenu la grace de lui parler , lui , qui
» naturellement étoit éloquent , il scût
» si bien lui vanter la vertu de son *An-*
» *tidote* & l'efficacité de ses remèdes ,
» qu'il le rassura , & l'empêcha de sortir ,
» lui , les Cardinaux , & les Seigneurs
» qui y étoient encore.

» Il fit bâtir un Théâtre magnifique
» dans la Place Navonne , où il parut
» avec la plus leste Troupe qu'on eut ja-
» mais vû à Rome. Ses remèdes eurent
» l'effet qu'il avoit promis ; en moins de
» quinze jours , il arrêta le cours de la
» maladie ; & guérit un si grand nom-
» bre de pestiférés , que l'effet de ses
» remèdes étoient regardés comme un

1702.

» miracle ; arrachant même , pour ainsi
» dire , une infinité de mourans des mains
» de la mort.

» Un grand nombre de Cardinaux ;
» & d'autres personnes de distinction ,
» qui s'étoient retirés dans leurs *Vignes* ,
» ou même plusieurs furent pris de ce
» mal , trouverent qu'il y avoit plus de
» sûreté de revenir à la Ville ; en sorte
» que Rome se voyant entièrement dé-
» livrée d'une maladie qui est le plus
» cruel fléau de la colère de Dieu , se
» vit en peu de temps rétablie dans toute
» sa beauté , & dans toute sa joye. Mon
» pere se voyoit si chargé d'honneur &
» de biens , que s'il ne s'étoit proposé
» que ces deux objets , jamais homme
» n'auroit été plus satisfait. Mais com-
» me l'unique passion qui le dominoit
» étoit l'amour , ces grands biens dont il
» se vit rempli , lui furent bien moins
» précieux , que deux belles Romaines
» qui se donnerent à lui. (a) Ce don lui
» fut mille fois plus agréable , que tous
» les magnifiques présens que lui fit Sa
» Sainteté , (b) quoiqu'il fut l'homme du

(a) La premiere s'appelloit Dona Morini , & la se-
conde Dona Colombina.

(b) « Le Pape, pour reconnoître le signalé service que
Barry avoit rendu à Rome en la délivrant de la peste ,
avoit fait frapper une grande médaille d'or , dont il lui

» monde le plus sensible à la gloire , dont
» ces présens le combloient.

» Ma mere , qui connoissoit son foï-
» ble sur l'article des femmes , ne douta
» pas que ces deux nouvelles Maîtresses
» ne prissent bientôt sa place , elle voulut
» prévenir son malheur ; & s'en épar-
» guer le chagrin. Elle crût pour cela que
» le meilleur parti qu'elle avoit à pren-
» dre , étoit de demander un congé ,
» qu'on n'auroit pas manqué de lui don-
» ner. Mon pere y consentit , & l'ayant
» gratifiée d'une somme considérable
» d'argent , il la fit transporter à Flo-
» rence , qu'elle choisit pour sa retraite.
» Pour lui il partit peu de jouts après ,
» chargé de tant de richesses , qu'il au-
» roit pû s'en faire un fonds considérable
» pour le reste de ses jours.

» Mon pere étoit à une Foire de Gui- Voyage de
» bray avec une Troupe d'Acteurs & Guibray. pag.
» d'Actrices , si excellens , & si bienfaits , 146. & suiv.
» qu'on ne pouvoit la voir sans admi-
» ration. C'étoit la même qu'il avoit en
» Italie , augmentée d'un *Trivelin* , que

fit présent , où l'on voyoit d'un côté la figure de mon
pere , & dans le revers étoient ces mots :

INNOCENTIVS DECIMVS BARRIDVS VRBIS SANA-
TORI. ANNO SALVTIS. 1644.

(Voyage de Guibray , &c. pag. 159.)

1702.

» L'on pouvoit dire incomparable ; c'étoit
» un enfant naturel que mon pere avoit
» eû d'une Egyptienne , dont un Capi-
» taine d'Egyptiens , de ses amis , nom-
» mé *La Grape* , lui avoit fait présent...
» Comme Trivelin étoit un grand gar-
» çon fait autour , & des plus adroits qui
» fut en France , étant le premier qui ait
» osé se hasarder à danser sur la corde ,
» sans autre contre-poids que ses propres
» bras ; mon pere eut pour lui les mêmes
» tendresses qu'on a pour un fils légiti-
» me , & ces tendresses allerent si loin ,
» qu'il lui confioit ce qu'il avoit de plus
» cher.

» Jamais homme n'eut tant de sujets
» de contentement & de joie à la fois ,
» que mon pere ; il ne lui restoit rien à
» desirer : ses deux passions mignonnes &
» dominantes devoient être pleinement
» satisfaites ; il avoit les plus belles fem-
» mes de l'Europe , & le plus magnifique
» Théâtre qui fut jamais , soit pour les
» Acteurs , soit pour les riches décora-
» tions qu'il avoit apportées de Venise ;
» la grande réputation de ses remedes ,
» les illustres témoignages qu'il apporta
» de toute l'Italie , des effets surprenans
» qu'ils y avoient opérés ; & plus encore
» un grand nombre de belles Pièces Ita-
» liennes , pour lesquelles il avoit des

Acteurs charmans, & qui passioient de beaucoup les *Dominiques* & les *Scaramouches*, de la Comédie Italienne, lui attiroient un si grand nombre de monde, que non seulement le commerce de la Foire en étoit interrompu, mais encore tous les habitans des Villes voisines accouroient à son Théâtre. . . . Il y entroit un jour, où la représentation qui se devoit faire pour la premiere fois d'une Pièce Espagnole, mêlée de danses & de concerts, avec une Farce à l'Italienne, avoit attiré une si nombreuse assemblée, que lui qui mettoit sa principale gloire dans les applaudissemens de son Théâtre, ne se possédoit pas de joye. On alloit bientôt commencer, & les gens achevoient de prendre les habits qui convenoient à leurs personnages, pendant qu'il étoit resté avec la Demoiselle *Morini*, à entretenir son auditoire de la vertu de ses remedes, & des effets merveilleux qu'ils avoient produits par toute l'Europe, & qu'ils venoient encore tout nouvellement de produire en Italie. Il parloit sur-tout avec exagération de la force de son Antidote, & de son infailibilité contre les poisons, & contre les piqures ou morsures des bêtes venimeuses, te-

1702.

» nant entre les mains des crapaux , d
» mourons , des aspics & des vipères
» dont il se jouoit , comme s'ils n'e
» voient pû lui faire de mal , ou comm
» s'ils avoient sçû respecter la person
» & ses remèdes. Il en étoit-là , quan
» un homme se présenta au bas du Théa
» tre pour parler à lui ; la Demoiselle
» Morini , qui étoit celle des deux Ita
» liennes qu'il aimoit le plus , fut sça
» voir de cet homme ce qu'il vouloit. Il
» lui donna une fiole & un billet , qu'elle
» mit entre les mains de mon pere ; &
» pour le messager , il se jeta dans la
» foule , & disparut. Mon pere ouvrit
» le Billet , & y trouva ces mots :

» *Il y a longtems , Seigneur Barry,*
» *que vous vantez la vertu de vos re-*
» *mèdes , & que vous en promettez des*
» *épreuves , sans avoir osé vous y ha-*
» *sarder. Voici un peu de poison , assez*
» *bien préparé , pour leur acquérir l'hon-*
» *neur que vous leur faites , si vous êtes*
» *assez hardi , pour vous exposer à*
» *l'essai.*

» Mon pere étoit trop jaloux de sa
» gloire , pour ne pas accepter le défi. Il
» lut tout haut le billet ; & afin qu'on
» ne crût pas que le poison étoit un tour
» de Charlatan , & une Pièce concertée ,
» il en voulut publiquement faire l'é-

» preuve. Il pria pour cela qu'on donnât
» le chien de quelque Payſan de l'asſem-
» blée ; un gros ruſtaut de Village offrit
» ſon mâtin , mon pere lui fit avaler
» une ſeule cuillerée de la fiole , & le
» chien creva ſur le champ , ſans pouvoir
» être ſecouru. Un effet ſi prompt & ſi
» violent ſurprit mon pere , mais il ne
» l'épouventa pas ; plus il vit de péril à
» prendre le poiſon , & plus il y crût de
» gloire. Il ſe fit apporter un verre , dans
» lequel il verſa ce que contenoit la
» fiole empoiſonnée , & malgré les prie-
» res & les efforts de ſa Troupe , dont
» quelques-uns ſe jetterent à ſes pieds ,
» rien ne fut capable d'ébranler ſa réſo-
» lution , pas même les larmes , ni les
» embraſſemens de ſa chere Morini, dont
» la douleur parut extraordinaire. Son
» *Maroquin* , voyant ſa détermination
» à prendre le breuvage mortel , lui pré-
» para dans un autre verre un peu d'or-
» viétan , qu'il prit dans une boîte que
» mon pere fit tirer au hazard parmi cel-
» les qu'on distribuoit. L'orviétan pré-
» paré avec un peu de vin , mon pere
» avala le poiſon , & quelque prompt
» que fut *Maroquin* à lui donner le re-
» mede , l'effet du poiſon fut ſi ſubtil ,
» que mon pere ayant enflé extraordi-
» nairement , tomba en défaillance , &

1702.

» dans des syncopes qui furent jugées
 » mortelles. Comme il étoit beaucoup
 » aimé, sur-tout des pauvres, pour les-
 » quels il avoit une charité toute parti-
 » culière, cet accident causa une déso-
 » lation générale dans ce canton ; & sans
 » doute que Barry ne seroit jamais sorti
 » d'un pas si dangereux, sans la précau-
 » tion qu'eut son fidèle Maroquin, de
 » faire apporter deux matelats, entre
 » lesquels il le fit mettre. Ce secours qui
 » lui fut donné très-à-propos, le tira
 » d'affaire ; & il en fut quitte pour deux
 » ou trois jours d'indisposition, qui ne
 » l'empêcherent pas de paroître en Pu-
 » blic.

Voyage de
 Guibray, pag.
 257. & suiv.

» Son malheur n'en demeura pas au
 » seul péril de sa vie. La jalouse Morini,
 » se croyant moins aimée que *Côloni-*
 » *bina*, avoit voulu se venger sur mon
 » pere de la préférence qu'elle avoit sur
 » son cœur ; & ce fut pour cela qu'elle
 » composa de tout ce qu'elle crût de plus
 » mortel, le poison qu'elle lui fit apporter,
 » & qu'elle fut recevoir de celui qu'elle
 » avoit aposté. Mais voyant son coup
 » manqué, & craignant que sa trahison
 » ne se découvrit, elle scût corrompre
 » Trivelin, le bâtard de mon pere, qui
 » n'étoit de lui-même que trop porté au
 » mal, & se servit de la confiance que

» mon pere avoit en lui , pour lui voler
» tout ce qu'il avoit d'or & d'argent.

1701.

» Barty ne douta point que le poison
» ne fut l'ouvrage de l'Italienne ; mille
» circonstances sur lesquelles son vol lui
» ouvrirent les yeux , ne lui permirent
» pas d'en douter ; mais son Théâtre n'en
» alla pas moins son train : & dans ce
» malheur il eut la consolation que son
» épreuve du poison , lui attira un si
» prodigieux débit de remèdes , qu'il ne
» pouvoit fournir à les composer , ni les
» gens à les distribuer , en sorte que s'il
» perdit d'un côté , il gagna le double
» de l'autre.

» De Guibray il descendit à Rouen ,
» où le pourpre , aussi dangereux que la
» peste, caufoit une désolation terrible : on
» parloit déjà de transférer le Parlement
» à Caen. Mon pere alla saluer M. le Pre-
» mier Président & lui offrit ses services.
» Le premier Président fut fort aise de
» voir un homme dont la réputation
» étoit venue jusqu'à lui ; il le reçut avec
» bonté , & lui donna le choix de tous
» les quartiers de la Ville , pour placer
» son Théâtre ; mon pere , mille fois plus
» curieux d'honneur que d'intérêt , se
» trouva piqué de celui que le Premier
» Président lui fit , de sorte qu'il afficha
» par toutes les places publiques , qu'il

1702.

» donneroit les remèdes aux pauvres ;
 » & que pour favoriser les riches , il di-
 » minueroit leur prix ordinaire ; de fa-
 » çon qu'en fort peu de jours on vit
 » Rouen délivré de la maladie presque
 » contagieuse qui y étoit répandue , &
 » la joie & les plaisirs y regner plus que
 » jamais.

Voyage de
 Guibray, pag.
 166, & suiv.

» Barry quitta Rouen , où il ne se
 » voyoit plus nécessaire , quoiqu'il y fut
 » toujours chéri. Il alla encore courir le
 » Royaume & les pays Etrangers , sans
 » néanmoins jamais interrompre la vie
 » voluptueuse qu'il menoit dès sa plus
 » tendre jeunesse. Il sembloit que son
 » âge , qui étoit de plus de soixante-dix
 » ans , auroit dû , avec le secours de la
 » raison , amortir l'ardeur du penchant
 » qu'il avoit pour les femmes ; mais ce
 » fut tout le contraire ; jamais les pas-
 » sions n'avoient été si vives , elles sem-
 » bloient même renaître avec plus de
 » forces.

Id. p. 167.

» Ce fut dans la Ville d'Amiens où
 » il termina ses courses & ses aventures.
 » Un Sauter qui l'avoit amené de Por-
 » tugal étant devenu amoureux de Co-
 » lombina , concerta avec elle de le vo-
 » ler , & de passer en Hollande : la chose
 » leur fut aisée par la grande confiance
 » qu'il avoit aux femmes qu'il aimoit.

„ Ils lui prirent tout ce qu'il avoit de
„ plus précieux , jusques à la médaille 1702.
„ d'Innocent X. & le dépouillerent de
„ maniere , qu'il se trouva réduit à la
„ cruelle nécessité de congédier sa Trou-
„ pe. Ce dernier malheur lui donna le
„ coup de la mort. Cet homme ferme
„ & courageux dans les plus fâcheux ac-
„ cidens de sa vie , n'eut point assez de
„ force pour soutenir celui-ci : son esprit
„ affoibli par l'âge , succomba sous le poids
„ de cette infortune , & entraîna dans
„ sa chute un corps ruiné par quatre-
„ vingt ans de travaux & de plaisirs : il
„ tomba malade , & ce grand homme ,
„ qui s'étoit vû chéri & honoré des pre-
„ miers Princes du monde , comblé de
„ biens , & toujours suivi d'une Troupe
„ magnifique , se vit dans la nécessité
„ d'implorer le secours d'un Hôpital ...
„ Ce fut alors que Barry comprit le
„ néant de la misère humaine ; de sa-
„ lutaires réflexions lui firent concevoir
„ toute l'horreur qui étoit dûe à la vie
„ libertine qu'il avoit menée jusqu'à ce
„ jour , & se sentant le cœur pénétré
„ d'un véritable douleur , il offrit en ex-
„ piation de ses fautes , sa maladie , ses
„ peines , & ses souffrances , regrettant
„ de n'avoir pas un temps plus long à
„ vivre , pour avoir plus à souffrir. Si

1702.

„ bien qu'il eut le bonheur de finir ses
 „ jours , d'une maniere aussi sainte &
 „ aussi édifiante , que sa vie avoit été
 „ criminelle & scandaleuse. „

La même Brochure du *Voyage de Guibray* , peint Barry de la façon suivante. « C'étoit un grand homme de
 „ fort bonne mine , portant une longue
 „ barbe avec des cheveux courts. Il étoit
 „ habillé d'une soutane de satin noir ,
 „ avec des boutons d'or , & un manteau
 „ traînant de la même étoffe. „

La Comédie de l'*Opérateur Barry* , n'étoit point nouvelle pour beaucoup de personnes , de la Cour & de la Ville , lorsqu'elle parut au Théâtre François ; elle avoit été représentée au mois de Janvier ou au commencement de Février 1700. devant MADAME LA DUCHESSE DE BOURGOGNE. C'est un détail curieux, dont le Mercure Galant fit part au Public , & que nous croyons devoir placer ici.

Mercure Galant , Février
 1700. pages
 169 , 194.

“ MADAME LA DUCHESSE DE BOUR-
 „ GOGNE , ayant souhaité que Madame
 „ la Chancelière (de Ponchartrain) lui
 „ donnât un bal , elle reçut cette pro-
 „ position avec beaucoup de joie ; &
 „ quoiqu'elle n'eut que huit jours pour
 „ s'y préparer , elle résolut de donner à
 „ cette Princesse , dans une même soi-
 „ rée , tous les divertissemens que l'on
 „ prend

» prend ordinairement pendant tout le
» cours du Carnaval ; sçavoir ceux de
» la Comédie , de la Foire , & du Bal ;
» ce dernier renfermant les plaisirs que
» donne dans cette saison la variété bi-
» zarre des masques galans , grotesques ,
» & magnifiques qui y abondent. Tout
» se trouva prêt pour le jour marqué.
» Cependant la Fête fut différée de neuf
» jours , à cause d'un mal de dent sur-
» venu à cette Princesse. Le jour destiné
» à la donner étant venu , on posta des
» détachemens de Suisses dans la rue
» & dans la cour , avec plusieurs Do-
» mestiques de Madame la Chanceliere ,
» en sorte qu'il n'y eut aucun embarras ,
» ni à la porte , ni même aux avenues
» de la Chancellerie. Il y eut outre cela
» de si bons ordres donnés , que malgré
» la confusion qui se trouve ordinaire-
» ment aux portes des lieux où se font
» de semblables Fêtes , toutes les person-
» nes de distinction , pour qui il y avoit
» des places marquées , entrèrent avec
» facilité , & furent placées de même.
» La cour étoit éclairée , ainsi que le
» vestibule & l'escalier , où il y avoit des
» lustres & des girandoles , sur des tor-
» ches ; on remarquoit d'abord dans la
» Salle préparée pour le Bal , un grand
» portrait de MADAME LA DUCHESSE DE

1702.

» BOURGOGNE, qui étoit sur la cheminée:
» Il y avoit tout au tour de cette Sale,
» des gradins de trois à quatre pieds de
» long, & entre chaque gradin des tor-
» ches magnifiques, sur lesquelles il y
» avoit des girandoles, outre dix lustres
» suspendus.

» On avoit dressé un grand amphi-
» théâtre dans la face du bas de la Sale,
» pour cinquante, tant hautbois que
» violons du Roy, tous en habits de mas-
» ques uniformes, avec des bonnets gar-
» nis de plumes, ce qui formoit un spec-
» tacle aussi magnifique que nouveau
» dans ces sortes de fêtes. Il y avoit des
» formes tout autour de la Sale, au-des-
» sous des gradins, & au-devant de ces
» formes, un rang de tabourets, au-
» devant desquels étoient trois fauteuils,
» l'un, pour MADAME LA DUCHESSE DE
» BOURGOGNE, & les deux autres pour
» MONSIEUR & pour MADAME. MON-
» SIEUR n'y vint point à cause d'une lé-
» gere indisposition, & MADAME y vint
» sans être masquée. On avoit laissé un
» grand quarré réservé pour la danse. A
» côté de la Sale du bal, sur le même
» palier de l'escalier étoit une autre Sale
» fort éclairée, dans laquelle il y avoit
» des violons & des hautbois, & cette
» Sale étoit pour recevoir les masques,

„ qui, à cause de leur grand nombre ,
„ ne pouvoient entrer dans la Sale du
„ Bal.

„ MADAME LA DUCHESSE DE BOUR-
„ GOGNE fut reçue à la descente de son
„ carrosse par M. le Chancelier , Mada-
„ me la Chancelière , & M. le Comte de
„ Ponchartrain. Plusieurs de leurs parens
„ & amis s'étoient joints à eux , comme
„ M. le Duc de Lesdiguières , M. le
„ Duc de Saint Simon , M. le Duc de la
„ Meilleraye , M. le Duc d'Humières , M.
„ le Marquis de Beringhen , M. le Duc de
„ Quintin , M. de Duffon , M. le Comte
„ de Roucy , M. le Comte de Blanzac ,
„ M. le Chevalier de Roucy , & M. le
„ Chevalier de Roye , avec plusieurs
„ Dames ; sçavoir Madame la Duchesse
„ de Lesdiguières , Madame la Duchesse
„ de Saint Simon , Madame la Duchesse
„ de Foix , Madame la Duchesse d'Hu-
„ mieres , Madame la Maréchal-de Lor-
„ ge , Madame de Beringhen , Madame
„ de Saint Gêran , Madame la Comtesse
„ Roucy , Madame la Comtesse de Blan-
„ zac. Madame la Comtesse de Ponchar-
„ train ne pût avoir cet honneur à cause
„ de sa grossesse.

„ MADAME LA DUCHESSE DE BOURGO-
„ GNE ainsi reçue , fut conduite dans la
„ grande Sale du Bal. MONSIEUR ,

1702.

„ & MESSEIGNEURS les Ducs de BOUR-
„ GOGNE, d'ANJOU & de BERRY, & tou-
„ tes les Princesses & Dames bien mas-
„ quées vinrent presque en même-temps,
„ & après leur arrivée, M. le Chancelier
„ laissa faire le reste des honneurs à Ma-
„ dame la Chancelière.

„ Il n'y avoit qu'un heure que le
„ grand bal étoit commencé , quand
„ Madamelà Chancelière & M. le Comte
„ de Ponchartrain , conduisirent MADA-
„ ME LA DUCHESSE DE BOURGOGNE
„ dans un lieu disposé pour lui donner le
„ divertissement d'une petite Comédie,
„ & avant que d'y entrer on passa dans
„ une Sale ornée de miroirs & de quan-
„ tité de lumieres. Il n'entra dans la
„ Sale de la Comédie qu'environ cent
„ cinquante personnes ; les Princes &
„ Princesses du Sang n'y prirent aucun
„ rang , étant tous masqués. Cependant
„ MADAME LA DUCHESSE DE BOURGO-
„ GNE & MADAME, se trouverent placées
„ au milieu de la Sale , chacune dans
„ un fauteuil.

„ MADAME LA DUCHESSE DE BOURGO-
„ GNE fut surprise d'y voir un Théâtre
„ avec ses armes & ses chiffres. Il repré-
„ sentoit le Laboratoire d'un fameux
„ Opérateur, & ensemble le lieu où il ren-
„ ferme ses drogues. Il étoit orné de pi-

lâtres, & l'espace qu'il y avoit d'un pilastre à l'autre, étoit rempli de tablettes, sur lesquelles étoient des vases de porcelaines à l'usage des Chimistes, avec des ustenciles propres à leur travail. Toutes ces tablettes n'étoient pas entièrement découvertes. Il y en avoit quelques-unes à demi-cachées par des rideaux qui n'étoient pas tout à fait tirés. Des squelettes & des poissons, avec d'autres animaux paroissoient attachés aux plafonds. On entroit sur ce théâtre par trois portes, dont l'une étoit dans le fond, & les deux autres aux deux côtés; elles étoient ornées d'une architecture convenable au lieu. Il y avoit sur tous les pilastres des demi-girandoles à cinq branches d'argent. Ces girandoles s'attachent, & ont été nouvellement inventées par *M. Berrin*, qui avoit imaginé ce théâtre, & donné tous ses soins à l'embellissement de cette Fête, à laquelle *M. le Fèvre*, Intendant & Contrôleur Général des menus plaisirs & Affaires de la Chambre du Roy, entendu en ces sortes de divertissemens, n'a pas peu contribué par ses avis. Comme le lieu où le Théâtre étoit dressé ne permettoit pas que l'on y plaçât des lustres, on avoit trouvé

1702.

„ l'art de l'éclairer par deux ou trois
„ cens lumieres cachées , & dont la réflé-
„ xion y répandoit un éclat qui surpre-
„ noit tous les Spectateurs.

„ Aussitôt que MADAME LA DUCHESSE
„ DE BOURGOGNE fut assise, un Opérateur
„ sous le nom *du Fameux Barry* , vint
„ lui demander sa protection contre les
„ Médecins , & après avoir vanté l'ex-
„ cellence de ses remèdes , & la bonté
„ de ses secrets , il lui offrit le divertisse-
„ ment d'une petite Pièce , telle qu'au-
„ trefois on en faisoit représenter à Pa-
„ ris ; & ensuite d'une très-belle sympho-
„ nie , qui se fit entendre d'une cham-
„ bre voisine , on représenta une petite
„ Comédie que Madame la Chancelière
„ avoit fait faire par *M. Dancourt* ,
„ exprès pour cette Fête. Il y avoit mêlé
„ quelques Scènes Italiennes , que l'on
„ trouva fort ingénieuses , & qui furent
„ agréablement représentées par ses deux
„ filles. Tous les Acteurs qu'on avoit
„ choisi pour ce divertissement dans la
„ Troupe des Comédiens du Roy , ex-
„ cellerent dans les caractères qu'on
„ leur avoit donnés , & reçurent beau-
„ coup de louanges.

„ La Comédie finie , (a) Madame la

(a) Quoique la suite de cette Fête n'ait aucun rap-
port à la Comédie de l'Opérateur Barry , nous avons

» Chancelière mena MADAME LA DU-
 » CHESSE DE BOURGOGNE dans une autre 1702.
 » Sale, où il y avoit une superbe cola-
 » tion, disposée d'une maniere ingénieuse.
 » On avoit construit dans l'un des bours
 » de cette Sale, cinq Boutiques qui for-
 » moient un demi-cercle. Dans ces cinq
 » Boutiques étoient cinq Marchands chan-
 » tans, représentés ; sçavoir un *Patissier*
 » *François*, par le Sieur de *Puvigné*. Un
 » *Provençal*, *Marchand d'Oranges &*
 » *de Citrons*, par le Sieur *Jonquet*. Une
 » *Limonadiere Italienne*, par le Sieur
 » *Farelli*. Un *Construrier*, par le Sieur
 » *Courcier* ; & un *Arménien*, vendeur
 » *de Caffé & de Chocolat*, chantant en
 » langue Franque, par le Sieur *Basta-*
 » *ron*, tous de la Musique du Roy. Ils
 » avoient des habits qui convenoient
 » aux Nations qu'ils représentoient, &
 » des garçons pour servir, vêtus aussi se-
 » lon la Nation dont ils tenoient le lan-
 » gage. Les Boutiques se communi-
 » quoient au-dedans les unes aux autres,
 » & n'étoient séparées qu'extérieurement.
 » La menuiserie en étoit peinte & dorée,
 » & l'on voyoit alternativement dans les

erû faire plaisir au Lecteur, de ne la pas supprimer,
 avec d'autant plus de confiance, que cette suite ne peut
 que l'amuser agréablement.

1702.

» panneaux du bas des Boutiques , les
» armes & les chiffres de MADAME
» LA DUCHESSE DE BOURGO-
» GNE. Ces Boutiques étoient ceintrées ,
» & des lustres pendoient du milieu de
» chaque ceintre. Au-dessus de ces Bou-
» tiques étoient écrits en grosse lettres
» d'or , les noms de *Procope* , de *le*
» *Cocq* , de *Benachi* , & de quelques
» autres ; & sur le haut on avoit peint
» toutes les choses convenables à ce que
» chaque Boutique devoit représenter.
» La simphonie étoit placée dans les an-
» gles des Boutiques , & vêtue avec des
» habits assortissans à ceux des Mar-
» chands que je viens de nommer. Le
» fond des Boutiques étoit couvert de
» tablettes dorées , le tout étoit rempli
» de toutes les choses qu'on y devoit
» vendre. On y voyoit quantité de Cor-
» beilles magnifiques , de vases de cris-
» tal , d'argent & de vermeil doré , des
» jattes de porcelaines , &c. le tout rem-
» pli de liqueurs , de confitures sèches ,
» de dragées , de pâtisseries , d'oranges ,
» de citrons , de limes douces , & de tout
» ce qu'on peut imaginer pour une
» galante colation. Toutes ces choses
» étoient entre-mêlées de fleurs & de
» girandoles ; & le rang le plus élevé
» étoit tout orné de vases magnifiques ,
» remplis

» remplis de fleurs , dont il y avoit plu-
» sieurs guirlandes sur les tablettes.

1702.

» Quoique ces choses fussent brillan-
» tes d'elles-mêmes, elles ne laissoient pas
» de tirer un nouvel éclat des lustres
» qui éclairoient les Boutiques ; & com-
» me ces Boutiques étoient séparées par
» des pilastres , que le derriere de ces
» pilastres étoit tout couvert de lumie-
» res , & que ces lumieres réfléchissoient
» encore sur tout ce qui étoit sur les ta-
» blettes des Boutiques , on ne sçauroit
» rien s'imaginer de plus brillant que
» paroïssoit toute cette petite Foire ; mais
» ce qui est fort à remarquer , il y avoit
» un grand miroir dans le fond de cha-
» que Boutique , qui rappelant tous les
» objets qui composoient l'assemblée ,
» les faisoit encore paroître dans toutes
» les Boutiques , outre toutes les choses
» que je vous ai déjà marqué ; de ma-
» niere que cet assemblage étoit tout à-
» fait brillant , & que les yeux en pou-
» voient à peine supporter l'éclatante
» variété.

» Si ce Spectacle étoit nouveau , la
» Musique qui étoit de *M. Collasse*, l'un
» des Maîtres de la Musique du Roy ,
» n'avoit pas moins les charmes de la
» nouveauté , puisqu'on entendit un
» Chœur , composé de personnes qui

1702.

» parloient diverses langues , & qui ne
» laissoient pas de s'accorder admirable-
» ment bien. Ce Chœur fut suivi de
» *trio* & de *duo* ; & chacun chanta aussi
» seul en sa langue. Tout ce qu'on chanta
» fut à l'honneur de Madame la Duchesse
» de Bourgogne , & pour inviter cette
» Princesse à venir goûter de tout ce qui
» étoit dans les Boutiques. A côté il y
» avoit un grand cabinet entourré de
» Gradins remplis de fruits , de confitures
» séches , & d'une infinité de paquets de
» confitures noués avec des rubans pour
» distribuer à l'assemblée , dont le *Sieur*
» *Philbert* s'acquitta avec des manieres
» divertissantes. Les liqueurs y étoient
» en abondance.

» Madame la Duchesse de Bourgogne
» sortit très-satisfaite de la Sale de la co-
» lation , & donna force louange à tout
» ce qu'elle avoit vû & entendu. Alors
» tous les masques entrèrent dans cette
» Sale , où l'on distribua toutes sortes de
» rafraîchissemens à ceux qui se présen-
» terent , avec une profusion sans pa-
» reille , tandis que des Domestiques de
» Madame la Chanceliere en porterent
» à toutes les Dames qui étoient sur les
» gradins , & en offrirent même à ceux
» qui n'en demandoient point. Madame
» la Duchesse de Bourgogne , en sortant

» de la Sale de la colation , ne retourna
» point dans celle du bal , parce qu'il 1702.
» y avoit un nombre infini de masques,
» & que le bal se trouva un peu déran-
» gé. Après que cette Princelle en fut
» sortie , elle retourna dans celle de la
» Comédie , où il se fit un bal particu-
» lier à toute la Cour. Il dura jusqu'à
» deux heures après minuit , ensuite de
» quoi elle revint dans le grand bal pour
» voir le nombre presque infini de divers
» masques qui s'y rencontrèrent. Elle les
» vit danser & dansa jusqu'à quatre heu-
» res du matin , après quoi Madame la
» Chanceliere & M. le Comte de Pon-
» chartrain l'ayant reconduite jusqu'au
» bas de l'escalier , cette Princesse leur
» marqua en termes fort obligeans ,
» qu'elle avoit pris beaucoup de plai-
» sir au divertissement qu'on venoit de
» lui donner , & qu'elle en étoit extrême-
» ment satisfaite. Ainsi finit cette Fête ,
» qui attira beaucoup de louanges à Ma-
» dame la Chanceliere. »

Lorsque M. Dancourt fit représenter
l'Opérateur Barry sur le Théâtre Fran-
çois , il substitua un nouveau Prologue ,
à celui qui avoit été exécuté chez Ma-
dame la Chanceliere , devant Madame
la Duchesse de Bourgogne. La Scene de
ce nouveau Prologue se passe sur le

Théâtre de la Comédie. Barry fait une
1702. harangue au Public , où il vante l'excel-
lence de ses remèdes , & il ajoute :

« Mais , vous autres , belles Dames ,
» vous n'avez pas besoin de mes secrets ,
» je le sçais , je le vois ; ce réduit est au-
» jourd'hui le centre des charmes & de
» la beauté , & je vois bien qu'il faut
» attendre un autre jour pour le débit de
» mes trésors ; & je me borne présen-
» tement au seul honneur de vous don-
» ner en impromptu , le divertissement
» d'une espèce de petite *Farce* , telle que
» j'en faisois autrefois représenter assez

• Au bout du » près d'ici. * Nous y joindrons un petit
Pont - Neuf , » ballet , où tout le monde entrera
du côté de la »
rue Dauphi- » masqué. »
ne,

La petite Comédie qui suit ce Prolo-
gue est très-réjouissante , & comme l'Au-
teur avoit dessein de composer une vraie
Farce , on peut dire qu'il y a parfaite-
ment réussi. Voici la distribution des rôles
de cette Comédie , lorsqu'elle fut remise
au Théâtre.

L'OPÉRATEUR BARRY , *Pontéüil.*

GAUTIER-GARGUILLE , *le Comte.*

SPACAMONTE , Capitain , *Pontéüil.*

MOSTELIN , Amant d'Isabelle , . . *Dangeville.*

ZERBINETTE , voisine de Gautier-Garguille , *Mademoiselle Mimi Dancourt.*

ISABELLE , fille de Gautier-Garguille , *Mademoiselle Manon Dancourt.*

JODELET , *Lavoy.*

C O R N É L I E , 1703.
MERE DES GRACQUES;

*Tragédie, de Mademoiselle BARBIER;
& de M. l'Abbé PELLEGRIN,*

Représentée pour la première fois le Vendredi
5. Janvier. Et pour la sixième. & dernière
le 16. du même mois. (a)

C'Est encore pour la gloire du sexe que
Mademoiselle Barbier a bien voulu
se charger de cet Ouvrage. Il est inutile
de répéter ici ce que l'on a déjà dit à l'ar-
ticle de la Tragédie d'*Arie & Pétus* :
le sujet de celle-ci est plus illustre : mais
comme l'Auteur trouvoit qu'il ne lui
fournissoit presque rien de lui-même, il
a crû ne pouvoir l'accommoder au Théa-
tre, qu'à la faveur d'un Oracle, dont

(a) Cette Tragédie devoit être jouée encore deux
fois ; Mademoiselle Barbier, en sa qualité d'Auteur,
pouvoit l'exiger : mais elle consentit à faire ce sacrifice
aux Comédiens, *Feuilles d'assemblée du Lundi 29. Janvier*
1703. « Mademoiselle Barbier, Auteur de *Cornélie*,
» ayant fait dire par M. Dancourt qu'elle vouloit bien
» que l'on quittât sa Pièce, moyennant quarante écus,
» dont la Compagnie lui faisoit présent, pour la dé-
» dommager des deux fois qu'elle doit être encore réglée,
» on a annoncé, & affiché *La Princesse d'Elide*, pour de-
» main Mardi. Outre que M. Pontéüil n'est pas encore
» en état de jouer à la Romaine. »

1703.

l'obscurité fait une partie du nœud de la Pièce, comme l'explication en fait le dénouement.

« J'ai caractérisé, (dit Mademoiselle Barbier, dans la Préface qui porte son nom,) « mes Héros tels que Plutarque » les a peints : & la foiblesse que j'ai » donnée à Gracchus depuis le commen- » cement du premier Acte, jusqu'à la » fin du second, ne sert qu'à relever » davantage sa victoire, & celle de Cor- » nelie. J'aurois bien voulu sauver le » Tribun, & faire périr le Consul; mais » l'Histoire ne l'a pas voulu avec moi; & » j'espère que les Sçavans me sçauront » gré de m'y être plus scrupuleusement » assujéti dans cette dernière Tragédie, » que dans ma première d'*Arie & Pé- » lus.* »

» En effet, continue-t-elle, de tous » mes personnages il n'y a que celui de » Licinie, qui soit de mon invention : » & je l'ai faite fille d'Opimius, pour » donner plus de jeu à la Pièce: rien n'est » plus capable de produire des situations » intéressantes, qu'un amour entre des » personnes dont les parens sont enne- » mis irréconciliables. Le combat de l'a- » mour & du devoir produit ces sortes » de sentimens, qui sont l'ame de la » Tragédie; & la vertu n'est jamais dans

» un plus beau jour , que lorsqu'elle a
» plus de difficulté à surmonter. . . . La 1703.
» haine mutuelle des parens de Grac-
» chus & de Licinie ne produiroit en
» eux que des sentimens de douleur , qui
» se borneroient à les rendre dignes de
» notre compassion : au lieu que les di-
» vers intérêts où ils se trouvent enga-
» gés , nous font aller plus loin , & cau-
» sent cette suspension qui ne laisse res-
» pirer les Spectateurs qu'après la cata-
» strophe. »

L'Auteur a , en quelque maniere ;
raison. On trouve dans sa Pièce , ce qui
est nécessaire pour constituer une grande
Tragédie. Situations patétiques , inter-
ressantes, Scenes de tendresse, de crainte,
de jalousie , sentimens Héroïques , Ora-
cle , conspiration , trahison , en un mot
tous les grands mouvemens , & les lieux
communs de la Scene y sont employés ,
de sorte qu'il y a de quoi contenter les
Sçavans , & les ignorans : mais aux yeux
d'un connoisseur un peu difficile , le tout
ensemble ne paroîtra qu'un assemblage
mal conçu , mal digéré , encore plus mal
exprimé , & tel enfin qu'il ne le pren-
dra jamais que pour l'ouvrage d'un éco-
lier , en fait de Poësie Dramatique.

Par un effet ordinaire aux Auteurs ;
qui n'apperçoivent que foiblement les

1703.

défauts de leurs Ouvrages , celui-ci se contenta de répondre seulement aux objections qui lui furent faites sur le cinquième Acte de cette Pièce , que l'on trouva trop rempli d'incidens. Cette critique même lui parut très-injuste. « Ne » sçait-on pas , dit-il , que rien n'est plus » capable d'attacher , & de toucher les » Spectateurs , que les péripéties , quand » elles naissent du fond du sujet. »

Ce cinquième Acte lui a plus coûté que les autres , & il a été obligé de le refaire une seconde fois. Le Mardi 31. Octobre 1702. jour pris pour la lecture de la Pièce , les Comédiens , après l'avoir entendue , décidèrent que les quatre premiers Actes étoient jouables , & qu'ils les acceptoient : mais qu'on ne pouvoit jouer le cinquième en l'état qu'il étoit : que l'Auteur seroit obligé de le raccommoder , & de le lire à la Compagnie , avec les premiers Actes : & que pour lors , si la Compagnie en étoit contente , la Pièce seroit acceptée purement & simplement. L'Auteur retoucha cet Acte , & fit le 14. Novembre suivant une seconde lecture de sa Pièce , qui fut reçue pour être jouée incessamment.



L A M O R T
D E N É R O N ,

Tragédie , de M. PÉCHANTRÉS ;

Représentée pour la première fois le Mercredi
21. Février. (Neuf représentations, la der-
nière le 16 Mars suivant.)

Monsieur Péchantrés , dans une longue Préface, tâche, autant qu'il lui est possible , d'excuser les défauts de sa Tragédie ; mais les raisons qu'il emploie sont si foibles , qu'il nous paroît inutile de les placer ici pour les combattre. Il suffit de dire que le choix de son sujet n'est point digne du Théâtre , parce que le principal personnage de la Pièce est un Prince , dont le nom n'inspire que l'horreur & le mépris , & dont il faut rappeler tous les crimes & les extravagances. Le personnage de Popée est aussi révoltant que celui de Néron ; à l'égard d'Octavie , l'Auteur lui donne si peu de part à l'intrigue , & en fait un rôle si tristement ennuyeux , qu'il auroit mieux fait de ne la point faire paroître. Un plus long examen seroit superflu ; cette Tragédie est du nombre de celles dont

1703.

PÉCHAN-
TRÉS.Mercure de
Trévoux, Fé-
vrier & Mars
1709. P. 73.* Parnasse
Français ,
page 511.

on rend compte , par la seule raison qu'elles ont été représentées.

(N.) PÉCHANTRÉS , (a) né à Toulouse , & fils d'un Chirurgien de cette Ville , étudia en Médecine , & professa quelque temps cet art ; mais son goût pour les belles Lettres , & principalement pour la Poësie , lui fit abandonner cette profession. Ayant remporté quelques prix aux Jeux Floraux , il prit la résolution de venir à Paris , « pour donner un plus bel effort à son talent » pour la Poësie. Le Théâtre ne fut pas » longtemps à emprunter un nouvel éclat » de sa Muse. Il donna *Géta* , dont on » voit encore aujourd'hui les représenta- » tions avec plaisir. Cette Tragédie fut » suivie de celle de *Jugurtha* , & de *la mort de Néron* , & sa vieillesse ne lui » ôtant rien de son feu , il venoit d'ache- » ver l'Opéra d'*Amphion & Parthénope* , lorsque la mort nous l'a enlevé , (vraisemblablement au mois de Février ou de Mars de l'année 1709.) âgé d'environ soixante-dix ans. M. Tillet dir , * « que Péchantrés ayant une » grande connoissance des meilleurs Au-

(a) C'est de cette façon que cet Auteur signa son nom au bas de l'Eptre Dédicatoire de sa Tragédie de *Géta*.

» teurs Latins, il les expliquoit, & les
» enseignoit à quelques personnes de dis-
» tinction. » (a) A l'égard du talent de
cet Auteur pour le genre Dramatique,
nous en avons parlé aux articles de ses
Pièces; en voici l'ordre chronologique.

1703.

G É T A, Tragédie, le Mercredi 29. Jan-
vier 1687.

J U G U R T H A, Tragédie, non imprimee,
le Mercredi 17. Décembre 1692.

LA MORT DE N É R O N, le Mercredi
21 Février 1703.

(a) Voici une petite anecdote pour ajouter à cet article. * « Le bon-homme Péchantrés, Auteur de la * Glaneur
» Tragédie de *Géta*, avoit une bague qui valoit bien François,
» cent pistoles, dont un de ses amis l'avoit prêté de le septième Bro-
» défaire. Il en parla par hasard à Campistron son ami; chure, p. 32.
» celui-ci le pria de la garder quelques jours : on va
» jouer ma Tragédie nouvelle, ajouta-t-il, & je m'en
» accommoderai. Péchantrés qui trouva à s'en défaire,
» ne jugea pas à propos d'attendre le succès de la Pièce
» de son ami. Il se trouva à la première représentation ; le Parterre recevoit fort mal cette Tragédie.
» Péchantrés apperçut par hasard Campistron derrière
» un pillier aux troisièmes loges, il y monta, & lui
» dit : *Veux-tu ma bague ? Je l'ai gardée.* »



1703.

LE FAUX
HONNÊTE-HOMME;

*Comédie en prose , en trois Actes ,
de M. DU FRESNY ,*

Représentée pour la première fois le Samedi
24. Février , suivie de la première représentation du

MARQUIS-BAILLY,

*Comédie en un Acte , en prose , avec un
divertissement , d'un Auteur Anonyme , (a)*

Ces deux Pièces furent jouées ensemble jusqu'à la troisième & dernière représentation du *Bailly-Marquis* , qui fut donnée le 27. du même mois de Février. On en donna encore deux autres de la Comédie du *Faux Honnête-Homme* , qui fut représentée pour la cinquième & dernière fois le 3 Mars.

Monsieur Du Fresny avoit déjà traité ce caractère dans sa *Malade sans maladie*. La Lucinde de cette

(a) Tous ce que nous sçavons sur cette Pièce , c'est qu'il y avoit un divertissement : car nous trouvons une délibération des Comédiens du Lundi 5. Mars 1703. qui accorde au Sieur La Montagne , Compositeur des Ballets , cinquante livres , pour avoir fait ceux de la *Princesse d'Elide* , & du *Bailly Marquis*.

Pièce, & Ariste dans celle-ci, pensent à peu près de la même façon, & se servent quelquefois des mêmes phrases. L'un & l'autre sont des copies du Tartuffe, mais très-inférieures. En parlant dans la suite du *Faux-Sincere*, Comédie en vers, & en cinq Actes, qui ne fut représentée que le 16. Juin 1731. plusieurs années après la mort de l'Auteur, nous en verrons une troisième copie, & nous aurons lieu d'examiner le rapport de cette dernière Pièce, avec celle dont nous parlons.

Le personnage opposée à Ariste, est un Capitaine de Vaisseau, homme un peu grossier, mais franc, & qui divertit beaucoup par ses naïvetés, & ses brufques faillies. C'est le seul caractère qui soit nouveau : M. Du Fresny n'a fait que se répéter dans les autres, qui avec cela, sont très-médiocres. La Veuve n'est qu'une imbécile : Frosine, sa suivante, qui est chargée de conduire le phantôme d'intrigue qui constitue la Pièce, ne réussit que grace à l'Auteur, & au bon caractère du Capitaine. Angélique, fille de la Veuve, & Valere son amant, seroient tout-à-fait inutiles, s'il ne falloit pas, selon l'usage du Théâtre, conclure une Comédie par un mariage. A l'égard de la Marquise, mere de Valere, elle est dans le goût des autres, que M. Du

1703.

Fresny a introduit dans ses Pièces , pour en remplir quelques vuides : elle est folle , ne sçachant ni ce qu'elle dit , ni ce qu'elle fair. Il étoit permis à l'Auteur de faire de Flamand , valet d'Ariste , une bête , & un balourd , mais il auroit dû donner plus de prudence au Maître , qui , connoissant le caractère de ce valet , ne sçau-roit être excusable de ne s'en être pas mieux défié.

Finissons par l'extrait de la onzième Scene du troisième Aête : elle caractérise parfaitement Ariste , & sur-tout le Capitaine , qui sont les deux meilleurs personnages.

Le Capitaine est porteur de deux Testamens du défunt mari de la Veuve , qui , voulant faire passer ses biens à sa femme , au moyen d'un fidei - commis , choisit par le premier Ariste son ami , & par le second , qui annulle le précédent , il nomme le Capitaine. Celui-ci voulant démasquer Ariste , & détromper la Veuve , feint de sortir de chez elle fort en colere.

LE CAPITAINE.

Non , morbleu , Madame , non ventrebleu ; je ne vous ménagerai plus. (*à Ariste.*) Je ne puis plus tenir contre ses mépris , je suis outré de colere contre elle. Aidez - moi à me venger.

A R I S T E.

1703.

Ce n'est pas ma faute , Monsieur , si elle
manque de vénération pour vous.

L E C A P I T A I N E.

Par la morbleu !

A R I S T E.

Il n'y a rien que je ne sacrifie.

L E C A P I T A I N E.

Je suis content de vous , touchez-là.

A R I S T E.

Si j'osois prétendre à l'honneur de votre amitié....

L E C A P I T A I N E.

Touchez-là , vous dis-je.

A R I S T E.

J'ai toujours souhaité de....

L E C A P I T A I N E.

Touchez-là ; vous êtes un fripon.

A R I S T E.

Monsieur ?

L E C A P I T A I N E.

Vous êtes un homme sans foi , & c'est ce
qui vous attire ma confiance.

A R I S T E.

Monsieur ?

1703.

LE CAPITAINE.

Je vais vous ouvrir mon cœur , parce que
je sçais que vous êtes un traître.

ARISTE.

Je me justifierai.

LE CAPITAINE.

Gardez-vous-en bien : Je suis ravi que vous
ne valiez rien , car je ne vau pas grand
chose , & nous nous en accommoderons mieux
tous deux ensemble. L'accommodement dont
il s'agit , c'est qu'ayant renoncé à la Veuve ,
je ne veux pas pour celà renoncer au bien
dont je suis nanti ; mais j'ai une réputation
à garder , je suis homme de guerre ; si vous
me contraignez de montrer le Testament
que j'ai , on verra qu'un ami me laisse tout
son bien ; le monde s'imaginera qu'il a eu
intention que je le donne à sa Veuve : j'aurai
beau dire qu'on n'est pas obligé à deviner les
intentions , on me chasseroit du service sans
m'écouter ; celà m'a fait résoudre à partager
avec vous le profit , sans partager l'avanie :
pour celà , je jette tout le soupçon sur vous ,
& j'ai publié que je n'avois rien , pour vous
charger du paquet. Vous comprenez bien !

ARISTE.

Oui , Monsieur , votre idée est bonne ; &
vous y gagnerez encore en partageant ; car jo
sçai le secret de cette affaire ci.

LE CAPITAINE.

Hé oüi , je profiterai de votre sçavoir faire ;
& vous donnerez à cela un tour.

ARISTE.

ARISTE.

1703.

Le tout est naturel , car dans le fond c'est une justice.

LE CAPITAINE.

Justice , injustice , laissons - là le jeu de mots : je vous disois donc que tout le monde connoissant vos trahisons.

ARISTE.

Monsieur, de grace....

LE CAPITAINE.

Ne m'interrompez pas ; je vous dis qu'il vous fiéra mieux qu'à moi : à vous qui avez déjà sur le corps d'autres friponneries.

ARISTE.

Servez-vous d'autres termes.

LE CAPITAINE.

Ne perdons point de temps à choisir des termes. Je ne suis pas poli ; je suis homme de mer : vous donc , qui n'avez plus de réputation à ménager , vous pourrez effrontément....

ARISTE.

Monsieur.....

LE CAPITAINE.

Encore ! Eh , morbleu ! Il s'agit bien de celà entre nous ; passez-moi que vous êtes un maraut , & ne m'interrompez plus.

Tome XIV.

Cc

1703.

ARISTE.

Je vous admire ! Il y a dans vos brusqueries un fond de franchise aimable : j'aime la sincérité , jusques dans les calomnies.

LE CAPITAINE.

Voici le fait : nous partagerons la succession à l'abri du Testament que vous avez ; & du mien , j'en bourrerai mon fusil : je n'entens pas les affaires , mais celà est net.

ARISTE.

J'y consens volontiers : je vous assurerai secrètement votre part , sans-qu'on puisse vous soupçonner.

LE CAPITAINE.

Voilà un brave homme.

ARISTE.

J'imaginerai des raisons vraisemblables , que vous appuyerez.

LE CAPITAINE.

Volontiers , car vous me paroissez bonne personne à présent.

ARISTE.

Ne perdons point de temps : allons écrire.

LE CAPITAINE.

Voilà ce que j'appelle parler franchement ; vous valez cent fois mieux comme cela , dans votre naturel , que quand vous étiez hérissé de grandes maximes.

Les Comédiens ne donnerent cet Eté aucune Pièce nouvelle : mais en récompense , les anciennes qu'ils reprirent , les dédommagerent amplement.

1703.

LE Mercredi premier Juin , les Comédiens remirent au Théâtre la Tragédie-Ballet de PSYCHÉ , de M. Molière , qui eut vingt-neuf représentations, la dernière le premier Août suivant. Ce qui contribua beaucoup au succès de cette remise , c'est qu'indépendamment des dépenses que la Compagnie avoit faite , pour donner cette Tragédie avec éclat , en y joignant de brillantes décorations, des machines dont l'exécution étoit parfaite , & des Ballets de goût & bien rendus , l'Actrice qui représentoit le personnage de Psyché , (1) & l'Acteur qui jouoit celui de l'Amour , (2) quoiqu'excellens tous deux , se surpassèrent encore dans ces deux rôles ; on dit qu'ils resentoient l'un pour l'autre la plus vive tendresse , & que leurs talens supérieurs ne furent employés que pour marquer avec plus de précision les sentimens de leurs cœurs.

PSYCHÉ.

(1) Made-
moiselle Des-
mare.

(2) M. Ba-
ron , fils.



1703.
L'INCON-
NU.

L *A réussite de PSYCHÉ engagea les Comédiens à remettre ensuite la Comédie de l'Inconnu, de M. Corneille de l'Isle. Cette Pièce parut le Mardi 21. Août, avec un nouveau Prologue, & de nouveaux divertissemens de la composition de M. Dancourt, & la Musique de M. Gilliers, qui se surpassa dans la Sarabande du troisième Acte, sur l'air de laquelle on chante les paroles suivantes.*

Un inconnu pour vos charmes soupire,
Son sort égaleroit celui des Dieux,
S'il pouvoit lire
Dans vos beaux yeux,

Qu'avec plaisir vous souffrez en ces lieux,
Le soin qu'il prend de vous le faire dire.

La Scene du Prologue est sur le Th'atre de la Comédie, & les Acteurs qui paroissent dans ce Prologue, (qu'on n'a pas rejoué depuis) sont Thalie, Muse de la Comédie, Crispin, Mesdemoiselles Desmare & Mimi Dancourt, & les Sieurs Sallé & Ponteuil. La Muse après avoir vu les essais des talens de ces Acteurs, leur en fait des complimens, & ajoute :

Vous pourriez assez aisément
Mettre des Pièces d'agrément.

Des pièces d'agrément sans danse, sans musique ?

Autant vaut fermer la boutique.

MADemoiselle DESMARE.

Pourquoi donc ? Nous venons de remettre
Pſyché ,

Avec tout le succès qu'on s'en pouvoit promettre.

C R I S P I N.

Oui : mais au double il a fallu la mettre,
Et le public s'en est presque fâché ,
Demandez , demandez , hem.

.

T H A L I E.

Je me souviens autrefois d'avoir vû,
Réussir certain INCONNU :

Il ne seroit pas mal , je pense ,
Après l'avoir si longtemps négligé ,
D'essayer sans trop de dépense ,

Si le goût du Public ne seroit point changé.

MADemoiselle DESMARE.

Oui , l'Inconnu , la Pièce est toute préparée ;
Et je crois que déjà les rôles en sont sçûs.

C R I S P I N.

Mais la musique est égarée ,

Les airs & les chansons ne se retrouvent plus.

1703.

Un de nos Musiciens en a fait de nouvelles ;
 Qui ne sont pas sans agrément ;
 De ces sortes de bagatelles ,
 Il s'acquitte assez galamment.

T H A L I E.

Je vous seconderai de toute ma puissance ;

M A D E M O I S E L L E D E S M A R E.

Le Conseil de la Muse assure le succès.

C R I S P I N.

Elle ne nous a pas conseillé la dépense ,
 De crainte d'accident ne faisons pas grands
 frais.

(à Thalie.)

Ne prendra-t-on que le prix ordinaire ,
 Ou le double comme à Pſyché ?

T H A L I E.

Non , le simple , &c.

Nous avons crû devoir insérer ce fragment du nouveau Prologue de l'Inconnu , parce qu'il est historique à la remise de cette Pièce , qui fut représentée seize fois , la dernière représentation le 17. Septembre suivant. Au reste , nous avouons que l'annonce de cette reprise , dont on a parlé à l'article de la Comédie de l'Inconnu , Tome XI. page 429. n'est nullement correcte , & nous prions

le Lecteur de s'en rapporter au compte
que nous venons de lui en rendre. 1703.

D. SANCHE D'ARRAGON , Comédie-
Héroïque de M. Corneille , reprise le
30. Août , jouée quatre fois.

MARIAMNE , Tragédie de M. Trifan,
reprise le 19. Septembre , jouée trois fois.

F R O N T I N ,
GOUVERNEUR DU CHÂTEAU
DE VERTIGILILINGUEN,

Comédie en un Acte , d'un Auteur
Anonyme , non imprimée ,

Représentée pour la première fois , après la
Tragédie d'*Agamemnon* , le Jeudi 11. Octo-
bre. (Quatre représentations , sans part
d'Auteur.)

Cette petite Comédie fut donnée
pour la première fois sans être an-
noncée, & si peu suivie , que les personnes
qui fréquentoient le plus le Spectacle ,
n'ont pû nous en donner la moindre idée.



1703.

L'ANDRIENNE,

*Comédie en vers , en cinq Actes ;
de M. BARON , (a)*

Représentée pour la première fois le Vendredi
16. Novembre. (Dix représentations , la
dernière le 6. Décembre suivant.)

Rien de plus censé que cette réflexion de M. Baron. « Toutes les
» fois que j'ai lû (Térence ,) je me suis

(a) M. Baron a toujours été soupçonné de n'avoir
que quelque part à l'*Homme à bonne fortune* , & à la
Coquette & la Fausse Prude , Comédies qui ont eu
du succès en leur temps , & qu'on revoit encore avec
plaisir , car on assure que ces Pièces sont de feu M.
d'*Aligre* , mort il y a environ vingt ans. Lorsque M.
Baron fit paroître l'*Andrienne* , cette Comédie fut at-
tribuée à un homme de lettres , mais d'un ordre & d'un
talent bien opposés à celui du Théâtre. M. Baron crut
devoir se justifier de ce soupçon dans sa Préface : voici
ce qu'il y répondit. « J'aurois ici un beau champ pour
» me plaindre de l'injustice qu'on m'a voulu faire. On a
» dit que je prêtois mon nom à l'*Andrienne* , & que
» d'autres que moi l'avoient faite. Je tâcherai d'imiter

* Pièces fu-
gitives d'His-
toire & de
Littérature ,
ancienne &
moderne , par
le Sieur Fla-
chat de Saint
Sauveur , in-
12. Paris , chez
Cot , 1704.

» encore Térence : & je ne répondrai à mes envieux
» que ce qu'il répondit aux calomnieurs qui l'accu-
» soient de ne prêter que son nom aux Ouvrages des
» autres : il disoit , qu'on lui faisoit trop d'honneur de
» le mettre en commerce avec des personnes qui s'atti-
» roient l'estime & le respect de tout le monde. Je dirai
» donc la même chose aujourd'hui : trop heureux en
» effet d'éprouver , en quelque façon , le sort d'un si
» grand homme. »

Aux pages 471 & 472. d'un Ouvrage périodique , *
mais qui n'eut point de suite , on trouve un passage
» étonné

« étonné comment depuis tant de sié-
 « cles , personne ne s'est avisé de nous 1703.
 « donner une de ses Pièces telles qu'elles
 « sont , sans y changer que ce que la
 « bienséance & les mœurs ne peuvent
 « permettre. J'en ai parlé souvent à ceux
 « que je croyois plus capables que moi
 « de l'entreprendre ; n'ayant pû les per-
 « suader , j'ai mis la main à l'œuvre , &
 « je ne crois pas avoir lieu de m'en re-
 « pentir.

« *L'Andrienne* a été si généralement
 « applaudie , que j'ai lieu de penser que
 « dans les lieux qui l'ont vû naître, on ne
 « l'a pas jadis reçue plus favorablement
 « qu'elle vient de l'être aujourd'hui. J'ose
 « parler ainsi , persuadé qu'on ne me
 « croira pas assez vain pour m'attribuer
 « un succès qui n'est dû qu'à Tércence ;
 « c'est encore trop pour moi , qu'au sortir

au sujet de l'*Andrienne* & de son Auteur , que nous
 croyons devoir rapporter. « L'*Andrienne* vient d'avoir
 « un grand succès sur le Théâtre François ; la tradue-
 « tion de cette Comédie de Tércence a paru dans les
 « affiches sous le nom de *M. Baron* , & dans l'im-
 « pression qu'il en a fait faire de cette Comédie , le
 « même *M. Baron* se plaint de l'injustice qu'on lui a
 « faite , d'attribuer cette traduction à d'autre qu'à lui...
 « Quoi qu'il en soit du véritable Auteur de cette tra-
 « duction , elle est toujours très-estimable , & elle ne
 « perdrait rien de son prix , si on étoit assuré que
 « l'habile homme , à qui on l'attribue sourdement y eût
 « effectivement travaillé. »

» de mes mains on ait daigné le recon-
1703. » noître. »

Une pareille entreprise ne pouvoit que faire également honneur aux deux Poëtes , & à leurs nations. « Le bon » goût, continue M. Baron, est de tous » les temps ; & il étoit presque impos- » sible que la Cour & Paris n'approu- » vassent ce qu'Athènes & Rome ont » loué. Que cela nous confirme, (ajoute » le même Auteur) nous qui nous mê- » lons d'écrire pour le Théâtre, dans la » pensée que nous devons avoir , que » l'on peut encore divertir le Public, sans » le secours de ces sales équivoques, si » indignes de la véritable Comédie.

Cette entreprise étoit plus difficile à exécuter, qu'elle ne le sembloit d'abord : il falloit assujétir Térence à nos mœurs , & aux bienséances de notre Théâtre, & en même temps conserver son génie, son caractère, & ses beautés inimitables. C'est ce que l'Auteur a osé faire, avec autant de bonheur que d'habileté : & l'on peut dire que cet Ouvrage seroit parfait dans son genre, si M. Baron avoit pû aussi bien imiter l'élégance du stile de son original.

Dans la nouveauté de cette Pièce, les rôles de *Simon* & de *Pamphile*, étoient remplis par les *Sieurs Guérin*,

& Baron le fils , le Sieur de la Thorilliere faisoit Dave ; Mademoiselle Beauval , Mysfis ; (a) & Madame Dancourt , Glicérie. Tout le monde sçait que la robe négligée qu'elle se fit faire , à cette occasion , servit de modèle à celles que les Dames portèrent depuis , & qui furent connues sous le nom d'Andriennes.

1703.

CORÉBUS ET CALLIRHOÉ,

Tragédie de M. DE LA FOSSE , (b)

Représentée pour la première fois , le Vendredi 7. Décembre. (Quatre représentations , la dernière le 13. du même mois.)

« L'Histoire qui fait le sujet de cette Tragédie , est si extraordinaire , & si remarquable , qu'il est étonnant qu'elle soit si peu connue. Le *Guarini* , qui l'avoit tirée de Pausanias , d'où je l'ai prise , en a paré le commence-

Préface de la Tragédie de *Corébus & Callirhoé*.

(a) Après la retraite de Mademoiselle Beauval , ce rôle fut donné à Mademoiselle Mimi Dancourt.

(b) M. de Naudijon , homme d'esprit & répandu dans le monde , a travaillé conjointement avec M. de la Fosse au plan & à la versification de la Tragédie de *Corébus & Callirhoé*. Mais ce n'est que longtemps après la mort de M. de la Fosse , que M. Naudijon a parlé de ce fait.

1703.

» ment de son *Pastor Fido* , & en a fait
» l'origine des malheurs qui affligeoient
» l'Arcadie , dans le temps de l'action
» que son Poëme représente. Il y a pour-
» tant fait quelques changemens.
» Comme Pausanias ne marque point
» dans quel siècle ni sous quel regne elle
» s'est passée , je me suis crû dispensé de
» faire plus que lui. J'ai embrassé dans
» mon Ouvrage tout ce qu'il dit sur cet
» événement , & j'y ai ajouté de moi
» l'épisode d'Agénor & d'Anaxile.

» J'ai été obligé de changer quelque
» chose au personnage de Callirhoé. Je
» l'ai fait infidelle & parjure , à l'exem-
» ple de Guarini , au lieu que dans l'o-
» riginal Grec , elle est accusée seulement
» d'être insensible. Et cela , parce que
» selon notre morale , à laquelle j'ai dû
» m'accommoder , l'insensibilité dans le
» cœur d'une jeune fille , est plutôt une
» vertu à imiter , qu'un vice à punir.
» Or un des principaux préceptes de la
» Tragédie , est de n'y point faire pa-
» roître de personnage tout-à-fait ver-
» tueux , qui ait une fin malheureuse ;
» ce que j'ai évité dans celui de Calli-
» rhoé , en la représentant coupable d'un
» parjure , qui est un vice plus com-
» mun , & reconnu pour tel dans tous les
» pays du monde. . . . Quant à Corésus ,

» que j'ai peint comme un homme d'une
 » vertu ferme & sévère, j'ai eu soin d'y
 » mêler le défaut d'une colère trop em-
 » portée, qui lui fait demander à la Di-
 » vinité, dont il est le Sacrificateur,
 » une vengeance, dont il est lui-même
 » la victime. »

1703.

Il est sûr que cette Pièce, la dernière de M. de la Fosse, lui a infiniment coûté. On s'apperçoit aisément qu'elle est plus travaillée, & que la versification est aussi plus forte. Le sujet est dans le grand tragique : la terreur & la pitié s'y trouvent rassemblés, suivant les règles d'Aristote. Outre cela, l'Auteur y a semé beaucoup de pensées & de sentimens : mais par malheur, l'intérêt qui est la partie la plus essentielle du Poëme, & qu'on peut en appeller l'ame, y manque absolument, tant dans le sujet principal, que dans l'épisode. C'est à ce défaut qu'on doit attribuer principalement la chute de cette Tragédie.

« Quoique cette dernière Pièce, (dit l'Auteur d'un éloge de M. de la Fosse, *)
 » n'ait pas eû les applaudissemens qu'on
 » a donné à toutes les autres, c'est
 » peut-être la mieux versifiée : mais
 » le sujet n'en étoit pas heureux, &
 » l'Auteur, qui n'avoit pas moins de mo-
 » destie que d'esprit, a cent fois avoué

* Mercure
 de Trévoux,
 Janvier 1709.
 page 83.

1703. » qu'il n'appelloit pas du jugement du
» Public. »

On peut croire que ce n'est que par une réflexion un peu mûre, que M. de la Fosse a reconnu l'équité du jugement du Public, car il semble qu'il n'en étoit pas encore convaincu, lorsqu'il fit imprimer sa Pièce, puisqu'il termine ainsi sa Préface. « Je laisse au Lecteur, non » prévenu, à juger de cette Pièce, & » je ne répondrai point à quantité d'objections qu'on y a faites, parce que » cela est inutile. Je crois qu'on en pourroit faire de très-solides, mais elles ne » sont pas venues à ma connoissance; » car, à dire vrai, toutes celles dont j'ai » été informé étoient très-faciles à détruire; & j'en ai fait convenir tous » ceux qui me les ont proposées, ou » comme d'eux-mêmes, ou comme rapportées d'ailleurs. »

Ce sujet regardé comme peu heureux pour le Théâtre, a été traité dix ans après par M. Roy, qui en composa une Tragédie Lyrique, mise en musique par M. Destouches, représentée par l'Académie Royale de Musique, le Mardi 27. Décembre 1712. & avec un grand succès. Il est vrai que les reprises n'ont pas soutenu ce début brillant; mais cela n'ôte rien au mérite de l'Ouvrage.

A L C E S T E ,

Tragédie de M. DE LA GRANGE
CHANCEL,

Représentée pour la première fois le Mercredi
19. Décembre. [Six représentations , la der-
nière le premier Janvier 1704.]

« J'Avois souvent entendu dire à M. Préface de
« Racine , que de tous les sujets de la Tragédie
« l'antiquité , il y en avoit point de plus d'Alceste.
« touchant que celui d'Alceste ; & qu'il
« n'avoit point mis de Pièces au Théâtre
« depuis son Andromaque , qu'il ne se
« proposât de la faire suivre par celle
« d'Alceste. Sa Préface d'Iphigénie fait
« voir combien il étoit rempli de ce su-
« jet. J'ai connu de ses amis particuliers
« qui m'ont assuré qu'il avoit exécuté son
« dessein , & qu'il leur en avoit souvent
« récité des morceaux admirables ; mais
« que peu de temps avant sa mort , il
« eut la cruauté de priver le Public d'un
« si bel Ouvrage , & de le jeter dans le
« feu. La lecture d'Euripide , jointe à
« ce que j'avois pû recueillir des idées
« de M. Racine , me firent naître l'envie
« de traiter ce sujet , &c.

D d iv.

1703.

Comme il ne nous reste aucuns fragmens de la Tragédie d'*Alceste*, que M. Racine avoit dessein de traiter, nous ne pouvons dire de quelle façon ce grand Poëte avoit dressé son plan; mais s'il est permis de se fonder sur des conjectures, nous oserions croire qu'il abandonna ce sujet, parce qu'il sentit que l'événement qui en constitue la catastrophe ne seroit pas du goût des Spectateurs. Le merveilleux poussé à un certain point, & servant au dénouement d'un action, n'étoit plus recevable au Théâtre François, & M. Racine en étoit si persuadé, qu'il dit dans sa Préface d'*Iphigénie en Aulide*, que sans l'heureux épisode d'*Eriphile*, il n'auroit point entrepris cette Tragédie. Quoi qu'il en soit, M. de la Grange a passé sur toutes ces réflexions, & a crû son sujet Théatral; il l'a traité avec assez d'art pour l'exposition, mais la marche de ce Poëme Dramatique est languissante, les caracteres foibles, les Scenes décousues, & la versification très-négligée. Cependant malgré ces défauts, cette Pièce n'a pas eu le succès qu'elle méritoit.



LES FOLIES AMOUREUSES,

1704.

Comédie en trois Actes, & en vers, précédée d'un Prologue en vers libres, & suivie d'un divertissement intitulé :

LE MARIAGE DE LA FOLIE,

par M. REGNARD,

Représentée pour la première fois le Mardi quinze Janvier La quatorzième & dernière représentation le Jeudi quatorze Février suivant.

« **O**N a joué depuis peu (dit un Auteur du temps) sur le Théâtre
» François, *les Folies amoureuses*, petite
» Pièce comique, qui a eu assez de succès. *Les Folies Amoureuses* sont tout-
» à-fait dans le goût Italien ; mais cela
» n'est pas surprenant, puisque M. Regnard qui en est l'Auteur, a long-temps
» travaillé pour la Troupe Italienne,
» lorsqu'elle étoit à Paris : c'est le même
» qui a fait la Comédie du *Joueur*, qui
» a eu tant de succès. (a) »

Il suffiroit, pour transposer cette Comédie sur la Scène Italienne, de changer

(a) Pièces fugitives d'Histoire & de Littérature anciennes & modernes, par le Sieur Flachet de Saint Sauveur, Paris, in-12. 1704. page 527.

les noms des Acteurs, & les caractères se trouveroient conformes. Albert ne le cède pas en imbécillité au Docteur : & Crispin est bien aussi balourd qu'Arlequin. Le meilleur rôle est celui d'Agathe, elle forme l'intrigue & le nœud de la Pièce, ses ruses, sont, à la vérité un peu grossières, mais il les faut croire proportionnées à la portée de l'esprit d'Albert qu'elle doit connoître : le dénouement ressemble totalement à ceux des Farces que l'on jouoit autrefois sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne. Le sujet est très-mince, & tout-à fait usé : on peut dire que M. Regnard ne s'est tiré d'affaire qu'au moyen de certains traits plaisans, & par les jeux comiques de cette Pièce.

Au reste, le Prologue de cette Comédie, & le Divertissement qui la terminoit, n'ont été joués que dans la nouveauté. L'un & l'autre sont très-médiocres ; & ne paroissent avoir été faits que pour remplir l'espace d'un Spectacle ordinaire. On les supprima aux reprises de la Comédie qui est restée au Théâtre.



HYPERMNESTRE,

Tragédie de M. de RIUPEIROUS,

Représentée pour la première fois le Mardi premier Avril, suivie de la Comédie du *Mariage forcé*. La onzième & dernière représentation le Lundi 21. Avril.

« ON a donné sur le Théâtre François une Pièce qui a eu un grand succès. *Hypermnestre* a été reçue avec de grands applaudissemens, on en a trouvé les vers beaux & majestueux, les sentimens nobles & délicats, & enfin l'expression pure & coulante.

« Il est vrai que la Scene est un peu trop ensanglantée, mais enfin, le dessein en est bien exécuté : le rôle d'Hypermnestre est beau, aussi bien que celui de Lyncée. La passion, le désespoir, la crainte, l'incertitude, leur font dire les plus touchantes choses du monde. Le combat de l'amour paternel, & de l'amour conjugal fait un très-beau jeu dans la personne d'Hypermnestre. M. de Riupeirous est l'Auteur de cette Pièce ; il l'a dédiée à M. le Duc. On peut dire qu'il a un grand talent pour la Poésie : & je par-

» donne de faire des vers , quand on en
1704. » fait d'aussi beaux. (a)

Ce discours paroîtra peut-être trop laconique , & en même-temps trop favorable à ce Poëme : il est difficile de pouvoir s'exprimer autrement , lorsqu'on parle d'un Ouvrage nouveau , & dont l'Auteur est vivant : voici de quoi y suppléer.

Mercur de
France, Dé-
cembre 1726.
second Vol.
pages 2746,
2758.

« La Tragédie d'*Hypermnestre*, de M.
Riupeirous , qui n'avoit pas paru de-
puis plus de vingt ans , fut remise le
mois passé , (b) par les Comédiens
François ; on l'a revûe avec beaucoup
de plaisir , mais il s'en faut bien qu'elle
ait eu un succès aussi grand , que le
faisoient espérer les premiers applau-
dissemens qu'on lui donna dans sa
naissance ; voici le témoignage que
l'Auteur en porta à la première édition
de la Pièce. *L'indisposition d'une Ac-
trice, qui par les grands talens qu'elle
possède pour le Théâtre , est un des
principaux ornemens de cette Pièce ,
en a interrompu les représentations ;
je souhaite qu'à la reprise elle soit
reçue aussi favorablement , qu'elle l'a*

(a) Pièces fugitives d'Histoire & de Littérature an-
ciennes & modernes pages 522 , 523.

(b) Le Lundi 18. Novembre 1726,

» *été les quatre fois qu'elle a été repré-*
 » *sentée.*

1704.

» Les souhaits de l'Auteur furent rem-
 » plis , la Demoiselle Du Clos revint en
 » santé , & la Pièce reparut avec son
 » premier éclat. C'est cette même Ac-
 » trice qui vient d'y jouer le principal
 » rôle , avec autant de force qu'autre-
 » fois ; elle a eu le plaisir d'y recevoir
 » les mêmes applaudissemens , mais la
 » Pièce n'a eu qu'un petit nombre de
 » représentations , quoique cette excel-
 » lente Actrice ait été parfaitement bien
 » secondée par les Acteurs qui ont joué
 » avec elle. (a)

» Nous avons tâché , (continue les
 » Auteurs du Mercure) de pénétrer la
 » cause d'un si grand changement, pour
 » faire part au Public de nos découver-
 » tes , nous allons insérer dans cet ex-

(a) Voici de quelle maniere les rôles étoient distri-
 bués à cette reprise.

DANAUS ,	Le Sieur le Grand , <i>pere</i> ;
LYNCÉ ,	Le Sieur Quinault.
HYPERMNESTRE ,	Mademoiselle Du Clos.
PASYTHÉE , Confidente d'Hypermnestre ,	Mademoiselle Jouvenot.
ARCAS , { Ministres de	{ Le Sieur La Thorilliere , <i>filz</i> ;
IPHIS , { Danalis ,	{ Le Sieur Fontenay.
IDAS , Confident de Lyncée ,	Le Sieur Du Breüil.

En 1704. les trois premiers rôles étoient remplis par
 les Sieurs *Sallé & Baron fils* , & par Mademoiselle
Du Clos.

» trait , les différentes observations qu'on
1704. » nous avons recueillies. »

Les Auteurs donnent ensuite Acte par Acte , & Scene par Scene , l'analyse de la Pièce : ce morceau est composé avec beaucoup de goût & d'équité : nous y renvoyons le Lecteur , & ne rapportons ici que les réflexions générales qu'on a faites sur la Tragédie.

« On la trouve assez bien versifiée ,
» mais on y souhaiteroit plus de traits.
» La simplicité qui fait souvent le prix
» des autres Pièces de Théâtre est poussée trop loin dans celle-ci. Tout roule
» sur trois Acteurs , qu'on voit trop souvent sur la Scene ; on auroit voulu
» plus de variété , & on croit qu'une
» sœur rivale , & aussi méchante qu'Hypermnestre est vertueuse , auroit fait
» un jeu , & un contraste admirable.

» Le caractère d'Hypermnestre a paru
» très-beau , & parfaitement bien soutenu
» jusqu'au dernier Acte , où cette Princesse commence à perdre ce grand respect qu'elle a toujours eu pour son pere.
» Celui de Danaüs a révolté bien des gens. Ce Prince craint trop la mort , &
» c'est cette seule crainte qui lui fait répandre le sang de ses gendres , sans
» en excepter celui de Lyncée , qui lui a sauvé la vie.

» Le deſſein qu'il forme de faire cette
» ſanglante expédition par ſes filles, au- 1704.
» roit été mieux fondé, ſi les enfans
» d'Egyptus avoient été les plus forts
» dans Argos ; mais cela n'étant point,
» on croit qu'il auroit été plus sûr de les
» faire envelopper, & maſſacrer par ſa
» Garde.

» Il n'a pas paru vraiſemblable que
» Lyncée fut le ſeul dans la Cour de
» Danaüs, qui ignorât l'arrivée de ſes
» freres. L'Auteur l'avoit, ſans doute,
» ſenti : mais il avoit beſoin de paſſer
» par-deſſus l'objection, pour donner
» une des plus frappantes ſituations qui
» ayent jamais paru ſur la Scene. (a)

» Certè ſituation ſembloit même en-
» gager Lyncée à avoir quelque éclair-
» ciſſement avec Hypermnèſtre, avant

(a) Acte III. Scene III. Lyncée vient ſe plaindre à Hy-
permneſtre de l'infidélité qu'elle lui fait, ou du moins
de la cruauté qu'elle a d'accepter un autre époux, après
l'aveu qu'il lui a fait de ſon amour. La Princeſſe s'ex-
cuſe ſur l'obéiſſance qu'elle doit aux ordres de ſon pere,
& de ſon Roy. Elle tâche de le conſoler, en lui diſant
que cet époux qu'elle accepte, eſt plus malheureux que
lui. Lyncée, qui ignore que ſes freres ſont arrivés, lui
demande le nom de cet époux. Hypermnèſtre lui nom-
me Lyncée : à peine a-t-elle prononcé ce nom, que
Lyncée ſ'abandonne à la joie, & la prie d'aimer Lyn-
cée, au grand étonnement de cette amante. Il la tire
enſin d'erreur, en lui diſant qu'il eſt ce même Lyncée
en faveur duquel il vient de la prier. Quel coup de
foudre pour Hypermnèſtre ! Elle a juré d'immoler
ſon amant, ſans le connoître, & dans l'horreur dont

1704.

» que de l'épouser ; l'Auteur l'a encore
 » senti , puisqu'il a empêché cet éclair-
 » cissement par l'arrivée soudaine de Da-
 » naüs à la fin du troisième Acte ; mais
 » quelquefois une raison trop exacte fait
 » perdre de grandes beautés.

» Lyncée , dit-on , doit courir au se-
 » cours , ou à la vengeance de ses freres ,
 » dès qu'il apprend d'Hypermnestre le
 » péril qui les menace ; il n'y avoit rien
 » de si aisé que de lui épargner une lâ-
 » cheté , qui dément sa valeur ordi-
 » naire.

» Un Acte intermédiaire auroit fait
 » que le quatrième seroit devenu le cin-
 » quième , & pour lors Lyncée auroit
 » fait son devoir en courant à la ven-
 » geance de ses freres. Danaüs auroit été
 » la premiere victime , & par-là l'oracle
 » auroit été rempli.

» Ces remarques , & quelques autres
 » qui ne sont pas venues jusqu'à nous ,
 » (ajoutent les Auteurs du Mercure)

elle est saisie , elle dit , moitié à *part* , & moitié à
 Lyncée.

Vous ! Qu'ai-je entendu ? Grands Dieux !
 Vous , Seigneur ! quelle horreur vient frapper ma pensée !
 Je frémis.... Non , Seigneur , vous n'êtes point Lyncée.

Cette belle Scene est interrompue par l'arrivée du
 Roy , qui empêche un éclaircissement dont l'Auteur
 n'avoit pas besoin , ce qui est un coup de Théâtre des
 plus heureux.

» peuvent

« peuvent avoir contribué au peu de suc-
 « cès que cette Tragédie vient d'avoir.
 « Mais pourquoi , dira-t-on , n'a-t-elle
 « pas eu le même sort dès sa naissance ?
 « On peut répondre qu'elle a eu au-
 « jourd'hui une beauté de moins ; c'est
 « la grace de la nouveauté : & d'ailleurs
 « on ne doit pas douter que la critique
 « ne soit aujourd'hui plus clairvoyante
 « qu'elle ne l'étoit il y a vingt ans ; les
 « connoisseurs se multipliant , & se forti-
 « fiant tous les jours ; il est même à
 « craindre que le Public , à force de de-
 « venir difficile , ne mette les Auteurs
 « dans la triste nécessité de ne pouvoir
 « les contenter. »

1704.

Nous n'ajoutons ici qu'une remarque :
 ce sujet avoit déjà été traité deux fois sur
 la Scene Française. La première par M.
Gombaud , sous le titre des *DANAÏ-
 DES* (a) ; & l'autre sous celui de *LYN-
 CÉE* , par M. l'Abbé *Abeille* (b). L'une
 & l'autre sont très-foibles , & le plan de
 la dernière est ridicule , & romanesque.
 Cependant il faut avouer que M. de
 Riupeirous en a pris quelques situations
 qui lui ont servi à remplir le quatrième

(a) Voyez-en l'extrait Tome VII. de cette Histoire ;
 page 76.

(b) Tome XII. page 89.

1704.

Acte de la Tragédie ; la fuite de Lyn-
cée par le conseil d'Hypermnestre , &c.
Il n'est pas étonnant que les Auteurs du
Mercure ayant ignoré cette circonstance.
La Tragédie de M. l'Abbé Abeille est
si peu connue , que tous les Catalogues
des Pièces de Théâtre l'annoncent com-
me non imprimée.

RIUPEI-
ROUS.

Eloge de M. de
Rieuperoux ,
par M. Ca-
thala, Avocat
à la Cour des
Aydes de
Montauban ,
tiré du recueil
de l'Acadé-
mie des Bel-
les-Lettres de
Montauban ,
in-8°. Tou-
louse , 1745.

“ THÉODORE DE RIEUPEROUX , (a)
” second fils de M. de Rieuperoux ,
” Avocat du Roy au Présidial & Séné-
” chaussee de Montauban , naquit dans
” cette Ville le 4. Mars de l'année 1664.
” Ses premières études développerent les
” dons heureux qu'il avoit reçu de la
” nature ; son goût pour les beaux arts ,
” & son talent pour la Poësie. La Tra-
” gédie de *Méléagre* , qu'il fit dans sa
” première jeunesse , & la grande con-
” noissance qu'il avoit des médailles ,
” dont il composa un traité , lui acqui-
” rent l'estime & l'amitié de M. Fou-
” cault , Intendant à Montauban ; & ce
” fut en partie par les conseils de ce Ma-
” gistrat , qu'il abjura la Religion Cal-
” viniste , dans laquelle il avoit eu le
” malheur de naître , & qu'il prit l'ha-

(a) M. Cathala orthographe Rieuperoux , mais nous
nous en tenons à Riupeirous lui-même ; qui signe de
cette dernière façon son nom.

bit ecclésiastique. M. Foucault voulant
travailler à sa fortune, le mena à Pa-
ris en 1682. & le présenta au Pere
de la Chaise, Confesseur du feu Roy
Louis XIV. Les secours que M. de
Rieuperoux trouva dans cette Ville, le
centre du bon goût & de la littérature,
acheverent bientôt ce que la Province
n'avoit pû qu'ébaucher. Il composa un
Poëme François, intitulé l'*Ame des Bé-
tes*, qu'il dédia au Pere de la Chaise, &
qu'il lui présenta avec son *Traité des
Médailles*. Le Pere qui avoit beaucoup
de goût pour ces précieux monumens
de l'antiquité, fut si content du *Traité*
& du Poëme, qu'il lui fit donner un
Canonicat à Forcalquier. M. de Rieu-
peroux auroit pû prétendre à des di-
gnités considérables dans l'Eglise, s'il
avoit répondu aux vûes du Pere de la
Chaise; mais entraîné par son talent
pour la Poësie, & ébloui de la gloire
des Auteurs Dramatiques, il se livra
tout entier à la composition des Pièces
de Théâtre. Il donna deux Tragé-
dies, (a) *Annibal*, & *Valérien*, qui

(a) L'Auteur de l'éloge a été mal informé du nom-
bre des Tragédies que l'Abbé de Rieuperoux a donné
au Théâtre; le catalogue que nous en donnons à la fin
de cet article prouve ce fait, ainsi que notre Histoire
a fait connoître leur peu de succès.

1704.

» furent reçues avec applaudissement.
 » Le temps & les réflexions le mirent
 » en état d'en donner une autre plus régu-
 » liere & mieux travaillée que les précé-
 » dentes ; c'est son *Hypermnestre*, qui eut
 » un très-grand succès. Elle est imprimée,
 » & on la joue encore de nos jours.

» L'activité de son génie ne se borna
 » pas-là , il fit plusieurs autres Poësies
 » très-estimées des connoisseurs , & des
 » plus grands maîtres , avec qui il vi-
 » voit familièrement , & qui l'admet-
 » toient souvent à leurs plaisirs & à leurs
 » travaux. (a)

» Alliant la majesté du Dramatique
 » avec la douceur de l'Eglogue ; les
 » écarts & le sublime de l'Ode , avec la
 » précision du Sonnet ; se pliant à tous
 » les genres ; satisfaisant tous les goûts ;
 » la fécondité de son imagination & la
 » justesse de son esprit , lui firent une ré-
 » putation solide , dans le siècle le plus
 » éclairé de la Monarchie Françoisè.

» Il travailloit avec une facilité surpre-
 » nante. Une grande Princesse (la Prin-
 » cesse de Conti) ayant paru surprise un
 » jour qu'on eut fait des vers pour tou-
 » tes les Dames de la Cour , & qu'on n'en

(a) On ne sçait à quels travaux M. de Riupeirous fut associé , mais on a sçû par feu M. Gilliers , que presque tous les Vaudevilles des Comédies de M. Dancourt étoient de cet Albé.

« eut point fait pour elle , M. de Rieu-
 » peroux lui présenta le lendemain un
 » très-beau Sonnet à sa louange. Cette
 » aventure fit connoître à la Cour la
 » beauté de son génie , & lui acquit l'es-
 » time & la bienveillance du Prince
 » Philippe , & du Grand Condé , de
 » M. le Marquis de Créquy , (a) & de
 » M. le Marquis de Barbezieux , (b) qui
 » lui fit quitter l'habit ecclésiastique , &
 » qui lui donna une place de Commis-
 » saire des Guerres.

1704.

(a) Voici une anecdote que nous ne garantissons pas ,
 mais qui mérite d'être rapportée à cet article.

« Riuperous , Auteur de la Tragédie d'*Hypermetre* , Ana, on
 » avoit porté le petit-colet : il le quitta pour être secré- Bigarrures
 » taire de M. le Marquis de Créquy. Ce Seigneur de- Calatines ,
 » voit jouer chez le Roi , il avoit mille louis qu'il des- premiere par-
 » tinoit pour cela ; & comme il craignoit de ne les tie , p. 29.
 » pouvoir garder pour cette occasion , il les mit entre
 » les mains de Riuperous , avec ordre de ne lui donner
 » que quand il seroit question d'aller jouer chez le Roy.
 » Riuperous les alla jouer & les perdit. »

« (b) M. de Riuperous , (dit un Ecrivain de son
 » temps) * est du côté de la Garonne. Son nom vous
 » l'apprend assez. Il a paru autrefois dans le monde, sous
 » l'habit ecclésiastique ; M. de Barbezieux , qui avoit
 » pour lui beaucoup de bonté , l'en dépouilla un jour
 » lui-même au milieu d'un repas , persuadé , sans doute ,
 » qu'il n'étoit pas appelé à cet état. » C'est sur cet
 » aventure que le Sieur Gacon composa l'épigramme
 » suivante.

* Pièces fugi-
 tives d'His-
 toire & de
 Littérature
 anciennes &
 modernes ,
 par le Sieur
 Flachet de S.
 Sauveur, pag.
 523.

Certain Abbé , las de passer sa vie ,

Et sans verve & sans Abbaye ,

Brigue , obtient dans l'épée un poste bien renté :

Et Barbezieux , par cette grace ,

Délivre en même-temps l'Eglise & le Parnasse ,

D'une grande incommodité.

Poëte sans
 fard , édit. de
 1701. p. 293.

1704.

» Ses Poësies les plus conues , sont plu-
 » sieurs Paraphrases des Pseaumes , un
 » Sonnet sur sa conversion , une Ode
 » à M. le Prince , une autre Ode à Mada-
 » me de Blanzac , sous le nom d'Olym-
 » pe ; (a) un Sonnet intitulé : *La pas-*
 » *sion vaincue* , & un Eglogue à Mada-
 » me Des Houlières. Cette Eglogue passe
 » pour un chef-d'œuvre en ce genre , il
 » seroit à souhaiter qu'on la donnât au
 » Public.

» Le tour aisé , élégant , & délicat de
 » ses Ouvrages pourroit le faire comparer
 » à M. Pavillon. M. de Rieuperoux
 » avoit comme cet homme illustre l'art
 » de plaire à tout le monde : galant , ai-
 » mable , enjoué dans la conversation ; il
 » plaisoit également aux Dames , aux
 » gens de lettres , & aux grands de la
 » Cour , dont il faisoit les délices. La
 » douceur & le désintéressement for-
 » moient son caractère.

» On pourroit lui reprocher d'avoir
 » négligé le soin de sa fortune qu'il auroit
 » pû pousser loin , par les grandes protec-
 » tions que son mérite lui avoit acquises ;
 » mais il la négligea au point , que *M. le*
 » *Comte de Rochefort* , qui connoissoit sa
 » situation , & qui avoit pour lui l'amitié

(a) Cette ode se trouve à la fin de la Tragédie
 d'Hypermetre.

« la plus tendre , crût devoit lui faire pré-
 » sent par son testament , d'un apparte-
 » ment dans son Hôtel , & d'une pension
 » viagère. Il mourut à Paris en l'année
 » 1707. (a)

1704.

Les personnes qui ont été en liaison
 avec M. de Riupeirous , n'exaltoient pas
 tant son mérite poétique , ni sa conduite ,
 mais M. Cathala fait un éloge ; ainsi il
 passe rapidement sur ce qui paroîtroit de
 défectueux dans son Héros ; quoi qu'il en
 soit , voici l'ordre Chronologique des
 Tragédies de M. de Riupeirous.

ANNIBAL, Tragédie, 5. Novembre 1688.
non imprimée.

VALÉRIEN , Tragédie , 22. Novembre
 1690. *non imprimée.*

AGRIPPA, ou LA MORT D'AUGUSTE, Tra-
 gédie, 19. Mars 1696. *non imprimée.*

HYPERMNESTRE , Tragédie , premier
 Avril 1704.

Cette Pièce , qui est la seule qui nous

(a) L'Auteur de l'éloge a été mal informé du temps
 de la mort de M. de Riupeirous ; heureusement M.
 De Vizé nous en a conservé la date dans son Mercure
 Galant du mois de Juillet 1706. page 142. Voici ce
 qu'il en rapporte.

« Le Parnasse François vient de perdre M. de Riu-
 » peirous, Auteur de plusieurs Pièces de Théâtre , qui
 » ont eu un grand succès , du nombre desquels sont
 » Valérien , & Hypermnestre. » Prenez garde que M. De
 Vizé se garde bien de parler de deux autres Tragédies
 du même Auteur , à cause de leur chute précipitée.

1704.

reste de cet Auteur , peut nous faire en quelque maniere regretter la perte des autres : M. de Riupeirous versifioit avec assez de force , & entendoit passablement le Théâtre.

LE PORT DE MER,

*Comédie en prose , en un Acte , avec un divertissement , * de M. BOINDIN ,*

* La Musique du divertissement est de M. Giliers,

Représentée pour la première fois , après la Tragédie d'*Ariane* , le Jeudi 29. Mai (Dix-neuf représentations , la dernière le 2. Juillet suivant.)

IL est peu de petites Pièces que le Public revoye avec plus de plaisir que celle du *Port de Mer* , & elle mérite bien cet accueil , soit qu'on en examine le plan , la marche de l'intrigue , la coupe des Scenes , la peinture des personnages , & la vivacité du dialogue. Le divertissement , qui répond assez au sujet de la Pièce , est aussi très - amusant. Comme cette Comédie eut une réussite marquée à son avènement au Théâtre , le Sieur

* Pièces fugitives d'Hist. & de Litter. anciennes & modernes in-12. 1704. p. 560 , 561.

Flachat de Saint Sauveur , en parla de la façon suivante : * « *Le Port de Mer* » est une très-jolie Pièce d'un Acte , suivie d'une Fête Marine , qui a été jouée sur le Théâtre François depuis trois ou » quatre

» quatre mois. *M. le Duc de Mantoue*,
 » qui y a été, a eu beaucoup de satisfac-
 » tion d'y voir danser un de ses Sauteurs,
 » qui passe dans cet exercice, dit-on,
 » les plus habiles. » Sans vouloir dimi-
 nuer le prix de cette Comédie, nous
 seroit-il permis de proposer une simple
 réflexion sur le mariage de Léandre, qui
 épouse une Juive ? Cette alliance est un
 peu hasardée, & il n'étoit pas difficile à
 l'Auteur de prévenir ce petit défaut.

1704.

LE Vendredi 27. Juin. *Le Bourgeois
 Gentilhomme*, avec ses agrémens,
gratis, pour l'heureuse Naissance de M.
 LE DUC DE BRETAGNE, arrivée le 25. du
 même mois.

Nous n'avons aucun détail de la Fête
 que les Comédiens donnerent à cette
 occasion, mais on ne peut douter qu'elle
 n'ait entièrement répondu au zèle & à
 la magnificence qu'ils ont toujours fait
 voir dans de semblables événemens, &
 l'on en jugera par ce peu de paroles
 de M. de Vizé. « Les Comédiens ont
 » donné le Spectacle *gratis*, aussitôt
 » qu'ils ont appris la Naissance de MON-
 » SEIGNEUR LE DUC DE BRETAGNE. Ce
 » qu'ils ont accompagné de grandes illu-
 » minations, & de tout ce que l'on pou-
 » voir attendre d'eux. »

Mercuré Ga-
 lant, Juillet
 1704. secon-
 de Partie 4
 page 111.

1704.

LE MÉDECIN

DE VILLAGE,

Comédie en un Aïte, d'un Auteur Anonyme, non imprimée,

Représentée pour la première fois, le Mercredi 24. Septembre. (La cinquième & dernière représentation, le Jeudi 2. Octobre.)

LES ENFANS DE PARIS;

Comédie en vers libres, en cinq Aïtes, de M. DANCOURT,

Représentée pour la première fois [sous ce titre] le Vendredi, 3. Octobre : 17. représentations, la dernière le Mercredi 5 Novembre suivant.

SI M. Dancourt, en hasardant une foible prose rimée, l'avoit employée pour une intrigue neuve & bien conduite, on auroit pû avoir quelque indulgence pour ce premier défaut de sa Comédie; mais rien ne peut le justifier d'avoir pillé mal adroitement une grande partie du sujet & des caractères de l'*Avaro*, de Molière, avec cette différence que chez celui-ci tout est admirable, & que chez Dancourt tout est défiguré. Cependant le succès passager de cette Pièce flatta assez cet Auteur pour la faire im-

primer & pour la dédier à feu M. l'E-
lecteur de Baviere. Voici comme il parle 1704.
de son Ouvrage , en continuant de s'a-
dresser à ce Prince.

Plus fameux , plus Héros que ne fut Scipion ,
GRAND PRINCE, honore-moi de ta protection,
Tu me feras par elle un sort digne d'envie.
DES ENFANS DE PARIS, reçois ma Comédie,
Au lieu de leur naissance ils ont eu le succès.
Qui peut leur assurer par-tout un libre accès :
Mais ce succès heureux ne peut les satisfaire,
S'ils n'obtiennent aussi le bonheur de te
plaître , &c.

L'apparente réussite de cette Pièce ,
engagea les Comédiens à la remettre au
Théâtre au mois de Septembre 1740.
où elle ne parut que deux ou trois fois ,
très-peu accueillie du Public. Voici le
compte que le *Mercur de France* , rendit
de cette reprise.

« Le vingt-huit Septembre (1740.)
» les Comédiens François remirent au
» Théâtre , la Comédie intitulée : *les*
» *Enfans de Paris* , Pièce en vers , en
» cinq Actes , de feu M. Dancourt. Elle
» fut donnée pour la première fois le 18.
» (Décembre) 1699. sous le titre de
» *la Famille à la mode.* (a) On se ré-

Mercur de
France , Oc-
tobre 1740.
page 229.

(a) C'est par inadvertance que sous l'année 1699.
on a marqué *la Famille à la mode* , par un Auteur
Anonyme , mais cette faute se trouvera réparée à la

1704.

» cria fort contre un titre qui supposoit
 » que tous les caracteres odieux de cette
 » Pièce étoient à la mode, & on le chan-
 » gea quatre jours après en celui de Fi-
 » NETTE, rôle que jouoit parfaitement
 » (Mademoiselle Mimy Dancourt) fille
 » de l'Auteur. On reprit enfin la même
 » Comédie au mois d'Octobre 1704.
 » sous le nom des *Enfans de Paris*, il
 » nous a paru que cette Pièce n'a pas
 » été goûtée du Public à la reprise d'au-
 » jourd'hui. »

LA MORT D'ALCIDE,

Tragédie de M. DANCOURT,
non imprimée,

Représentée pour la premiere fois le Vendredi
 17. Octobre : suivie de la Comédie du *Deuil*.
 Et pour la sixième & dernière le Lundi 27.
 Décembre suivant.

O N ignore aujourd'hui que M. Dan-
 court ait jamais travaillé dans le
 genre Tragique : & nous penserions en-
 core la même chose, si nous n'avions pas
 ici la preuve contraire. Il y a lieu de croire
 que ce genre ne lui convenoit pas, il y
 renonça, & n'a pas osé faire imprimer
 cet Ouvrage.

Table Alphabétique, & à la Table Chronologique de ce
 Volume.

1704.

LE GALANT JARDINIER,

*Comédie en prose, en un Acte, avec un divertissement, * de M. DANCOURT,*

* La Musique du divertissement est de M. Gilliers.

Représentée pour la première fois, après la Comédie des *Enfans de Paris*, le Mercredi 22. Octobre. (Dix-sept représentations, la dernière le Samedi 6. Décembre suivant.)

Cette petite Comédie est si souvent représentée sur le Théâtre François, & si bien reçue du Public, qu'il nous paroît inutile d'entrer dans aucun détail à son sujet, il suffira de remarquer que le dialogue en est vif, l'intrigue simple, bien conduite, & assez passablement dénouée. Nous ne parlons point du caractère des personnages, ni de la morale de cette Pièce; on sçait que M. Dancourt s'est peu embarrassé de ces deux objets, qui seuls cependant constituent la bonne Comédie.



» distinction qu'il lui donnoit , fuffit
 » seule pour faire son panégyrique. Cela
 » posé , on pourroit peut-être trouver
 » téméraire qu'on entreprit de corriger
 » une Pièce , partie d'une plume si dis-
 » tinguée : mais on croit que cette pen-
 » sée s'évanouira , quand on fera réflé-
 » xion que le Théâtre du tems de M.
 » Rotrou , n'étoit pas entierement dé-
 » brouillé du cahos dont il ne faisoit que
 » de sortir ; on peut dire même que la
 » Tragédie étoit alors dans sa grande jeu-
 » nesse , & qu'elle tenoit encore de son
 » enfance , par l'irrégularité , le désordre ,
 » & le peu de goût qui y regnoit. M.
 » Corneille & M. Racine ont travaillé
 » depuis sur des règles plus judicieuses &
 » plus sévères ; le Théâtre François entre
 » leurs mains , changea bientôt de face...
 » On a tâché de se régler sur ces excel-
 » lens originaux , pour ôter de cette Pièce
 » ce qui pouvoit choquer la délicatesse
 » du goût d'aprèsent. Celui qui s'est donné
 » ce soin , n'a d'autre mérite dans cet Ou-
 » vrage que d'avoir reconnu les beautés
 » dont *Cosroës* est rempli , & d'avoir mieux
 » enchaîné cette pierre précieuse , qu'elle
 » n'étoit auparavant.... Ce seroit ici le
 » lieu de rendre raison de tous les en-
 » droits qu'on a changés , de ceux qu'on
 » y a entierement retranchés , & de ce

1704.

» qu'on y a substitué à la place ; mais
» un semblable examen ne serviroit qu'à
» faire parade d'une vaine érudition , &
» allongeroit une préface, qui , à ce qu'on
» croit , ne sçauroit être trop courte. Il
» suffira d'y examiner seulement en peu
» de mots deux choses ; la première est ,
» les fureurs de Cosroés qui ont été
» retranchées , & qui commençoient le
» second Acte de la Pièce ; c'est une
» espèce de délire , dans lequel il tombe
» en entrant sur le Théâtre , & qui est
» continué pendant une longue Scene ,
» entrecoupée de tems en tems de quel-
» ques bons intervalles : cette façon de
» fièvre chaude par accès (sur-tout dès
» le second Acte) n'a pas paru de la di-
» gnité de notre Théâtre , & quoique
» les visions de ce malheureux Prince y
» soyent rendues par de très-beaux vers ,
» on croit qu'elles auroient plutôt fait
» rire le Public , qu'excité la compas-
» sion.

» On a encore entièrement retranché
» de l'ancienne Pièce , un amour entre
» Siroés & une Princesse crue fille de
» *Sirra* , que cette Reine avoit eue de
» ses premières nôces avec un Roy d'Ar-
» ménie. Cet amour auroit pû réussir
» dans cette Tragédie, s'il avoit été dès le
» commencement de la Pièce , lié à l'ac-

» tion ; mais M. Rotrou ne le fait pa-
 » roître qu'à la fin du troisiéme Acte,
 » sans qu'il en soit fait nulle mention
 » dans aucun endroit des Actes précé-
 » dens ; il y venoit de cette maniere si
 » mal-à propos , qu'il interrompoit l'ac-
 » tion principale , dans le tems même ,
 » où tout doit être en trouble sur la
 » Scene , &c. »

1704

M. d'Uffé a été trop modeste, lorsqu'il
 a dit de lui : « Qu'il n'avoit d'autre mé-
 » rite dans cet Ouvrage , que d'avoir re-
 » connu les beautés dont Costoés étoit
 » rempli , & d'avoir mieux enchassé cette
 » pierre précieuse. » Car indépendam-
 ment de beaucoup de vers de sa façon ,
 substitués à la place de ceux de Rotrou ,
 on trouve des Stances qui ouvrent le qua-
 triéme Acte de cette Tragédie , qui sont
 entierement de M. d'Uffé. Nous allons
 en rapporter une.

Fatale illusion , fantôme de grandeur ,

ACTE IV.

Eblouissant éclat dont brille une couronne !

SCENE I.

Pourquoi , malgré moi-même, embrasez - vous
 mon cœur ?

SIROËS, seul.

Que ne me quittez-vous quand je vous aban-
 donne !

Cessez , honneurs de me donner des loix ;

Votre grandeur n'est qu'un passage ,

Que le destin toujours volage

Abat , & relève à son choix ;

Et la pompe qui suit les Rois ,

N'est rien qu'un brillant esclavage ;

1705.

LES ADELPHES,

*Comédie en cinq Actes & en vers ;
de M. BARON,*

Représentée pour la première fois le Samedi
3. Janvier. (La septième & dernière repré-
sentation le Jeudi 15. du même mois.

ON prétend que cette Pièce qui est imprimée sous le nom du Sieur Baron , est de la même main à qui nous devons l'*Andrienne*. Nous n'oserions assurer ce fait , mais au cas que cela soit ainsi , il faut croire que cet Ouvrage , qui est si fort au-dessous de son original , & qui ressemble si peu à l'*Andrienne* , n'a jamais été retouché par l'Auteur. Le fond du sujet de la Comédie des *Adelphes* peut , étant bien traité , servir utilement à la correction des mœurs (a) ; mais de la façon que le Traducteur François la rendu , il est plus propre à les corrompre , & à autoriser le libertinage.

(a) M. Molière a pris dans les *Adelphes* le fond du sujet de la Pièce intitulée : *L'Ecole des Maris*. A l'article de cette Comédie , Tome IX. de cette Histoire , page 42. & suivantes , en rendant à Térence la justice qui lui est due , nous avons remarqué l'art du Poète François , & ce qu'il a ajouté pour embellir son original.

L'indulgence que Télamon a pour ies deux neveux , est d'autant plus blamable , qu'il la reconnoît , & continue toujours de s'y livrer. Nous n'examinons point les personnages , aucun n'en mérite la peine : la Pièce est conduite sans art , nulle liaison dans les Scenes , aucunes plaisanteries , & la versification au-dessous des plus foibles du tems. C'est apparemment le nom de l'Auteur qui a procuré à cette Comédie l'avantage d'occuper le Théâtre jusqu'à la septième représentation. Elle n'a été imprimée qu'après la mort de M. Baron , sous le titre de l'ÉCOLE DES PERES. Cette diversité de titres a trompé l'Auteur des Recherches sur les Théâtres de France , qui , faute de connoître l'Ouvrage , cite les *Adelphes* & l'*Ecoles des Peres* , comme deux Pièces différentes.

1705.



1705.

M U S T A P H A

E T

Z É A N G I R ,

*Tragédie de Monsieur B E L I N ;*Représentée pour la première fois le Mardi 10.
Janvier.Préface de
*Mustapha &
Zéangir.*

« **L**E sujet de cette Tragédie est si heu-
 » reux , qu'il y a lieu de s'étonner
 » qu'il soit venu jusqu'à moi. Je ne sçais
 » (continue l'Auteur) si l'inimitié d'E-
 » téocle , & de Polynice , qui a produit
 » tant de Tragédies , est plus propre au
 » Théâtre que l'amitié de Mustapha & de
 » Zéangir. Le Public , sans doute , y a
 » perdu : & si tant de grands Poëtes qui
 » se sont immortalisés par la Scene , dans
 » le dernier siècle , s'étoient avisés d'y
 » mettre la main , ce n'auroit pas été le
 » moindre de leurs Ouvrages. Le succès
 » de ma Pièce le justifie , car je suis bien
 » éloigné de croire d'avoir tiré de mon
 » sujet toutes les beautés dont il étoit
 » susceptible. »

M. Belin avoit tout lieu de se flatter
 au sujet de cette Pièce. Elle eut un succès
 des plus brillans ; on n'en cessa les repré-

sentations qu'après la seizième , encore
ce ne fut que par un effet de la com- 1705.
plaisance de l'Auteur pour les Comé-
diens, qui se trouvoient pressés de don-
ner la Tragédie de *Saul*, de M. l'Abbé
Nadal , & qui ne suspendirent la pre-
mière , qu'à condition qu'ils la repren-
droient immédiatement après Pâques ,
& préféablement à toute autre. (a)

On tint parole à M. Belin, *Mustapha & Zéangir* fut repris le Vendredi 8. Mai
suivant : mais on ne vit plus le même
empressement de la part des Spectateurs :
la Pièce ne fut jouée que deux fois , &
dans les règles. Elle est cependant de-
meurée sur le Répertoire des Comédiens,
sans qu'ils aient jamais songé à la re-
mettre au Théâtre , & sans que Public
ait témoigné la moindre envie de l'y re-
voir : desorte que, malgré la grande réus-
site que cette Tragédie eut dans sa nou-
veauté , elle est que très-peu connue ,
& presqu'oubliée.

On peut conjecturer que les puissan-

(a) « Du Lundi 15. Février 1705. M. Belin , Au-
teur de *Mustapha* , a consenti que l'on quittât sa
Pièce Vendredi prochain, à condition de la reprendre
immédiatement après Pâques , préféablement à toute
autre Pièce. » M. L'Abbé Nadal avoit encore une raison
particulière à alléguer ; c'est que sa Tragédie de *Saul*
avoit été acceptée dès le 12. Novembre 1704. & celle
de M. Belin le 15. du même mois.

tes protections de l'Auteur, & les brigues qu'on fit en sa faveur, occasionnerent le succès dont cette Pièce fut favorisée d'abord : à l'égard de la disgrâce & de l'oubli où elle est tombée, il n'est pas difficile d'en pénétrer la cause.

A proprement parler, le Poëme n'a action, intrigue, intérêt, ni caractère ; le plan en est mal construit & mal conduit : on n'y trouve presque point de liaison dans les Scènes, beaucoup de longueurs, des personnages inutiles, & une versification assez foible, qui laisse trop appercevoir la peine & le travail de l'Auteur. Une courte analyse justifiera ce qu'on vient d'avancer.

La Pièce commence par une conversation entre Roxelane & le grand Visir Rustan, qui conspirent ensemble la mort de Mustapha. Zéangir, allarmé de du péril qui semble menacer ce Prince, court implorer en sa faveur l'appui de la Sultane; & Sophie, Princesse de Perse, amante de Mustapha, vient à son tour demander le secours de Zéangir. Au second Acte, Rustan employe toutes ses ruses, pour animer Solyman contre Mustapha : Zéangir obtient cependant que l'Empereur entende la justification de ce Prince. Voilà ce qui compose la matière des deux premiers Actes, qui, com-

me l'on voit , pouvoit à peine fournir celle d'une premiere Scene d'expositions. 1705.
Mustapha ne paroît qu'au troisiéme Acte : il l'ouvre ; & c'est-là qu'il semble que la Pièce doive commencer. Zéangir vient le préparer à l'arrivée de Solyman. Ce Prince , qui ne veut écouter que sa clémence , fait grace à son fils , à condition qu'il renoncera pour jamais à Sophie.

S O L Y M A N.

ACTE III.
SCENE IV.

Reprenez dès ce jour la route d'Amasie :
Craignez de ranimer ma vengeance assoupie ;
Et quoiqu'une captive ait sur vous du pouvoir ,
Partez sans lui parler , & même sans la voir.

Cette punition paroît trop rigoureuse à l'amoureux Mustapha. Il ne peut se résoudre à partir sans voir sa maîtresse , & ne se rend enfin qu'avec beaucoup de peine aux conseils de son frere , en le conjurant de voir , & de consoler la Princesse. Cette commission embarrasse fort Zéangir , qui aime secrettement Sophie , sans espérance de retour. Il promet cependant d'obéir : quelques soupirs interrompus , & quelques paroles qui lui échappent indiscrettement , font naître de cruels soupçons dans l'esprit de Mustapha. Il s'abandonne ensuite légèrement aux transports de sa jalousie ; la

1705.

conversation qu'il a au quatrième Acte avec Sophie, sert à dissiper ces soupçons : mais par malheur ces deux amans surpris par l'Empereur, achevent de l'irriter, par des discours peu ménagés. Rustant profite de la conjoncture pour faire jurer à Solyman la perte de l'infortuné Mustapha. Pendant ce tems-là, Zéangir tranquille sur le sort de son frere, dont il croit les jours en sûreté, ne songe qu'à s'éloigner de la Cour, pour éviter les charmes de Sophie : on vient sur ces entrefaites lui apprendre le nouveau crime, & la mort de ce Prince.

ACTE V.
SCENE VI.

S O P H I E à Zéangir.

Vous m'aviez répondu des jours de votre frere,
Ah ! qu'un triste soupçon, Seigneur, me désespere :

Que de sujets, après des funestes coups,
De croire les raisons qu'il eut d'être jaloux !

Z É A N G I R.

Madame, demeurez, un si cruel ombrage ;
Au malheur que j'éprouve, ajoute trop d'outrage.
Il faut.

SCENE dernière.
piere.

R O X E L A N E à Zéangir.

J'ai parlé, Prince, & vous pouvez partir ;
Solyman à vos vœux a daigné consentir.

Z É A N G I R.

Mustapha n'est donc plus , Madame , & ma priere

1705.

N'a pû le garantir d'une main meurtrière ?

R O X E L A N E.

Sans cesse en sa faveur vous verrai-je agité ;
Il est mort , oubliez , mon fils , qu'il ait été :
Le Sultan offensé l'a condamné lui-même ,
C'est à vous d'adorer sa volonté suprême.

Z E' A N G I R.

Non , je ne puis qu'à vous imputer ces malheurs.

Uniquement sensible à l'éclat des grandeurs ,
Vous vouliez m'assurer la place de mon pere ;
Il en coûte la vie , & le trône à mon frere.
Mais en me ravissant un ami si parfait ,
Madame , regardez ce que vous avez fait :

Il se tue.

Cet extrait suffit pour donner une idée du plan & de la conduite de la Pièce : passons aux personnages : les deux meilleurs , & les seuls qui méritent quelque attention sont Mustapha & Zéangir.

« La peinture que je fais de Mustapha ,
» (dit M. Belin) n'est point outrée ; ja-
» mais Prince ne commença sa vie avec
» plus de bonheur , & ne la finit plus
» tristement. C'étoit toute l'espérance de
» l'Empire Ottoman , qu'il semble même

Préface de
Mustapha &
Zéangir.

1705.

» depuis ce tems-là n'avoir plus produit
 » de grands hommes. Il étoit si aimé des
 » Troupes, qu'à l'aspect de son corps,
 » que Solyman fit exposer à la porte de
 » la tente, il y eut une sédition, où il
 » demeura deux mille Janissaires sur la
 » place. Son malheur vint d'avoir voulu
 » s'opposer à l'ambition, & aux mesures
 » de Roxelane : mais ses lettres furent
 » surprises, & ses ennemis leur donnerent
 » un sens, qui lui coûta la vie. » La
 » peinture de Mustapha seroit plus juste,
 » & plus pathétique, si ce Prince n'étoit
 » pas aussi étourdi, mais ses soupçons mal
 » fondés, le peu de soin qu'il a de con-
 » server ce qu'il a de plus cher, qu'on ne
 » sçauroit attribuer qu'à une extrême im-
 » prudence, font qu'on ne le peut plain-
 » dre, dans le tems même qu'il en paroît
 » le plus digne.

Préface de
 Mustapha &
 Zéangir.

A l'égard de Zéangir, voici ce qu'en
 dit l'Auteur. « Zéangir n'a été recom-
 » mandable que par l'extrême amitié qu'il
 » avoit pour son frere. Tout conspiroit
 » à les désunir. Ils étoient de lit diffé-
 » rent, & tous deux d'un sang dont il
 » suffit d'être sorti pour se haïr mortelle-
 » ment : cependant on ne trouve dans
 » aucune Histoire d'exemple d'une ami-
 » tié si parfaite. Il falloit que Mustapha
 » fut un Prince bien aimable, pour se

» faire aimer à cet excès de ses ennemis. 1705.
» Roxelane ne peut venir à bout de les
» diviser, non pas même en faisant périr
» Mustapha. Elle eut beau offrir à Zéan-
» gir le gouvernement d'Amasie, pour
» calmer sa douleur, il le refusa fiere-
» ment, & se tua sur le corps de son
» frere. Il n'étoit pas bien fait de sa per-
» sonne, mais il avoit beaucoup d'esprit ;
» & l'Histoire remarque qu'il divertif-
» soit Solyman par ses bons mots, &
» ses saillies. Son véritable nom est
» Dgéhanghir, qui, en langue persanne,
» d'où il est tiré, signifie Conquérant,
» ou, mot pour mot, Vainqueur du
» monde : mais je me suis servi de Zéan-
» gir, comme étant plus doux. »

M. Belin a fort affectionné ce per-
sonnage : quoiqu'il ne soit qu'un se-
cond rôle, il est cependant le plus long,
& celui qui brille davantage : il se trouve
partout, & forme le peu d'intérêt qu'il
y a dans la Pièce. Son caractère est d'un
Héroïsme d'autant moins commun, que
l'Auteur y a ajouté une double rivalité,
qui fait que ce Prince sacrifie à l'amitié
qu'il porte à son frere, non seulement
sa vie, mais encore les deux passions
qui maîtrisent l'esprit & le cœur avec le
plus d'empire, qui sont l'ambition, &
& l'amour. C'est dommage qu'un rôle

1705.

aussi beau ne puisse produire qu'un mé-
diocre effet sur la Scène.

Préface de
Mustapha &
Zéangir.

« Le rôle de Roxelane, (dit encore
l'Auteur) ne paroît pas aussi étendu
que ses intérêts semblent le deman-
der : mais (ajoute-t-il) il faut consi-
dérer que tout ce qu'elle pourroit dire,
est beaucoup mieux dans la bouche de
Rustan, sa créature, & le ministre de
son ambition. Comment auroit-elle
pû déclamer contre Mustapha, sans
devenir suspecte à Solyman; & com-
ment aurois-je pu représenter ce grand
homme le jouet des conseils de sa
femme, sans le rendre méprisable ? »

On pourroit répondre à ce raisonne-
ment, que Solyman n'en est pas moins
méprisable, en se laissant tromper par
un fourbe aussi peu fin que Rustan : &
que le rôle de ce dernier ne sert qu'à ren-
dre celui de Roxelane absolument inutile;
ajoutez que l'Auteur est blâmable, après
avoir représenté Solyman rempli de
bonté & de Clémence, de lui faire re-
garder avec plaisir le meurtre de Musta-
pha; si ce fait se trouve dans l'Histoire,
on pouvoit le supprimer, pour ne pas
avilir un Prince assez recommandable au-
reste par tant de belles qualités.

Le personnage de Sophie, fille de Tach-
mas, Roy de Perse, est fondé dans

l'Histoire : mais quand il ne le feroit pas , on ne pourroit disconvenir qu'il ne soit bien placé , mais mal rendu par l'Auteur. Cette Princesse est la cause innocente & volontaire de la mort des deux fils de Solyman. Elle n'intéresse point dans tout le cours de la Pièce , & personne ne la regrette lorsqu'elle quitte la Scene.

1705.

Il ne reste plus qu'à dire un mot sur la versification : le peu que nous en avons rapporté ci-dessus , pourroit peut-être en faire concevoir une idée trop désavantageuse : sans vouloir en faire l'apologie , il faut avouer qu'elle est un peu mieux travaillée dans les premiers Actes : en voici un morceau.

Roxelane employe toutes les raisons que l'ambition & la politique peuvent lui suggérer , pour obliger Zéangir à abandonner le parti de Mustapha. Ce Prince lui répond.

ZÉANGIR.

Quel horrible conseil ! pour pouvoir l'écouter ,

J'ai besoin du respect qu'un fils doit vous porter.

Tout autre , à ce discours , sentiroit ma colere.
Est-ce à moi d'usurper la place de mon frere ?

ACTE I.
SCENE II.

1709.

Et de trahir du Ciel l'ordre & la volonté ,
 Qui voulut devant moi lui prêter sa clarté ?
 Est-ce à moi d'être ingrat , & parricide , &
 traître ,

Dans la crainte qu'un jour mon frere le pût
 être ?

Hé ! de grace , étouffez des soupçons superflus :
 De Solymán , Madame , il aura les vertus :
 Il me regardera toujours d'un œil de frere ,
 Et privé de la sienne , il vous tiendra pour
 mere.

Si de quelque péril ses jours sont menacés ,
 Daignez joindre vos soins à mes vœux em-
 pressés.

Sauvez aux Ottomans leur plus chere espérance ;
 Sauvez à votre époux la seule ressemblance ,
 Sauvez à votre fils l'ami le plus parfait ,
 Qui deviendra le vôtre après un tel bienfait :

BELIN.

BELIN. (N.) Il est assez ex-
 traordinaire que cet Auteur , qui a vécu
 presque de notre tems , & dans le grand
 monde , soit presque ignoré. L'Auteur
 des Recherches sur les Théâtres de Fran-
 ce assure l'avoir connu , & n'en dit ce-
 pendant que très-peu de choses ; dans ce
 peu qu'il rapporte , nous y remarquons
 quelques fautes assez considérables : voici
 l'article tout entier.

. » BELIN de Marseille , mort à
 » Paris en

» *Mustapha & Zéangir*, T. représen-
 » tée en 1705. dédiée à S. A. Madame 1705.
 » la Duchesse de Bouillon, avec une
 » Préface, in-12. 1705. Paris, Pierre
 » Ribou: Approbation de M. de Fon-
 » tenelle, du 10. Février: Privilège
 » du 3 May.

» *La mort de N'ron*, T. non impr-
 » mée. *Othon*, T. Idem *Volonés*, T.
 » non imprimée.

» La Tragédie de *Mustapha & Zéan-*
 » *gir* eut un très-grand succès; l'Auteur
 » voulut bien en suspendre les représen-
 » tations pour faire place à la Tragédie
 » de *Saül*, de M. l'Abbé Nadal, qui
 » fut donnée pendant le Carême. Blein
 » étoit Bibliothécaire de Madame la
 » Duchesse de Bouillon; il étoit joueur,
 » & tailloit au pharaon, je l'ai connu,
 » & j'ai vû les deux dernières Pié-
 » ces, qui ne furent pas aussi heu-
 » reuses que la première, à laquelle on
 » prétendoit que Madame la Duchesse
 » de Bouillon avoit eu beaucoup de
 » part, & dans laquelle *Sallé* faisoit le
 » rôle de Solyman.

En premier lieu, nous croyons que
 l'ortographe du nom de l'Auteur n'est
 pas juste; nous suivons celle qui nous
 paroît la plus sûre: nous avons pour
 garants les Registres de la Comédie.

1705.

2°. La Tragédie de *la Mort de Néran* n'est point de M. Belin , mais de M. de Péchantrés.

On pourroit rejeter sur le compte de l'Imprimeur la troisiéme faute d'avoir mis *Volonés*, pour *Vononés* : mais ce qui ne scauroit passer que pour défaut de mémoire de la part de l'Auteur , c'est lorsqu'il dit , qu'il a vû les deux dernières Pièces , (il a entendu apparemment la mort d'Othon , & Vononés) qui (ajoute-t-il) ne furent pas aussi heureuses que la premiere (Mustapha & Zéangir.) Cette méprise fait voir cependant combien il faut peu compter sur la justesse de mémoire en fait de date , mais elle peut aisément être réparée par l'ordre chronologique des Pièces de Théâtre de M. Belin que nous joignons ici.

LA MORT D'OTHON , Tragédie,
5. Janvier 1699.

VONONÉS , Tragédie , 7. Janvier
1701.

MUSTAPHA ET ZÉANGIR, Tra-
gédie, 20. Janvier 1705,



SAUL,

S A Û L ,

1705.

*Tragédie , tirée de l'Ecriture Sainte ,
par M. l'Abbé NADAL , **

* On trou-
vera un arti-
cle de l'Abbé
Nadal , après
celui de sa
Tragédie
d'Antiochus ,
ou les Mac-
chabées , sous
l'année 1722.

Représentée pour la première fois le Vendredi
27. Février. (Douze représentations , la der-
nière le Jeudi 26 Mars suivant.)

M Onfieur l'Abbé Nadal avoit une
grande prévention pour cette Tra-
gédie, tant du côté du fujet, que de la fa-
çon dont il l'avoit traité. (a) La lecture un
peu réfléchie de cette Pièce, nous a déter-
miné à penser autrement : nous croyons
que le personnage de Saül qui est le do-
minant de ce Poëme Dramatique , ne
présente qu'un Prince presque toujours
privé de fa raison , & furieux contre
David , fans prétexte plaufible ; ainfi les
malheurs de ce Roy ne peuvent exciter

(a) « J'ai toujours regardé Saül comme un fujet ,
» qui dans l'Ecriture Sainte revenoit en quelque forte
» à celui d'Œdipe dans la Fable , c'est-à-dire , comme
» un fujet qui avoit toutes les qualités qu'Aristote de-
» mande pour la perfection du Poëme Dramatique....
» J'ai dérobé l'apparition de l'ombre de Samuel aux
» Spectateurs.... Je ne dois chercher à justifier ma
» conduite en cela , que par le grand succès de cette
» même Scene , qui (si j'ose le dire) a également faisi
» la Cour & la Ville , &c.

Préface de
la Tragédie
de Saül.

Tome XIV.

H h

1705. dans l'ame du Spectateur qu'une triste pitié, dénuée d'admiration ou d'intérêt.

Voilà ce que nous pensons du fond de ce Poëme ; voyons présentement de quelle maniere M. Nadal l'a traité. La Scene ouvre par Jonathas , qui fait à son confident un récit de tout ce qui s'est passé sous le règne de Saül , jusqu'à ce moment. Cette exposition est d'autant plus mal-à-droite , qu'elle est faite à un Hebreux de distinction , qui en doit sçavoir autant que Jonathas. Arrive Michol , qui annonce le désordre d'esprit du Roy. Survient Saül , qui tient des discours assez vagues ; & enfin , à la sollicitation de Jonathas , il consent à recevoir David. L'arrivée d'Asser , confident de Saül , qui apprend à ce Prince que David marche à la tête des Philistins , fait rentrer ce Roy en fureur , il ne veut plus entendre parler de David ; c'est ce qui termine le premier Acte.

Le second Acte n'est en sa plus grande partie qu'une répétition du premier. L'arrivée imprévûe de David change un peu la Scene , qui finit par une réconciliation entre ce Prince & Saül. Ce dernier reste avec Asser qui le fait revenir à son premier ressentiment contre David. L'Acte finit par l'ordre que Saül donne à Asser de lui chercher quelque devin

qui puisse évoquer l'ombre du Prophète Samuel. Nous voici enfin au troisième Acte, annoncé par M. Nadal, comme un chef-d'œuvre Dramatique. (a) A la vérité, il y a quelque art dans l'évocation; les deux derniers vers sont heureux pour le coup de Théâtre; la Py-

1705.

(a) « Dans la Tragédie de Saül, qui est de moi, il
 » y a une reconnaissance, qui, quoique nouvelle au
 » Théâtre, eut un succès assez grand pour en parler
 » avec quelque confiance. . . . Saül sortit de son camp
 » des environs de Gelboé pour aller consulter sur la del-
 » tinée dont il étoit menacé, une célèbre Magicienne,
 » contre ses propres défenses, sous peine du feu, à l'é-
 » gard de cette espèce de gens infâmes. Il s'y présenta
 » comme un inconnu, & dans l'équipage d'un simple
 » soldat. La Pythonisse qui ne le connut qu'après l'é-
 » vocation de l'ombre de Samuel, le traita avec indi-
 » gnité, & sans croire s'adresser à lui, lui parle de ses
 » crimes, de sa tyrannie, des menaces du Ciel à son
 » égard, & par-là, lui enfonçoit à tout moment, sans
 » le sçavoir, le poignard dans le cœur; lorsqu'enfin
 » déterminée à lui accorder les secours de son art, elle
 » conjura l'ame du Prophète, dont la voix s'éleva du
 » fond de la terre pour lui faire entendre qu'elle parloit
 » au Roi même qu'elle venoit d'outrager: l'évocation
 » étoit terrible, le phantôme toujours prêt à paroître,
 » jettoit par-là dans les esprits plus d'épouvante, qu'il
 » n'eut fait en se montrant lui-même: l'apparition fut
 » coupée par le cris de la Pythonisse.

Observations
 sur la Tragé-
 die. Œuvres
 de l'Abbé Na-
 dal, Tom.II.
 p. 206-208.

Mais que m'apprend sa voix en montant jusqu'à moi ?
 Ah Dieux ! je suis perdue, & vous êtes le Roy.

» La premiere représentation de cette Scene a été l'é-
 » poque d'un coup de Théâtre, j'ose dire des plus écla-
 » tans, entre le célèbre Sallé, & la Demeoiselle Des-
 » mares, aussi-bien que la perfection de leur jeu: l'ac-
 » trice eut besoin de toutes ses graces & de toutes sa
 » beauté pour ne pas faire peur; l'altération des traits
 » de Sallé, & sa terreur ont laissé au Théâtre des tons
 » de tradition, qu'on y respecte encore.

H h ij

thonisse dit qu'elle apperçoit l'ombre de Samuel , & elle ajoute :

Mais que m'apprend ta voix en montant jusqu'à moi ?

Ah , Dieux ! je suis perdue , & vous êtes le Roy.

Cette effrayante situation est interrompue par l'arrivée de Jonathas , qui cherche Saül ; ce dernier suit la Pythonisse , & Jonathas fait un monologue assez inutile sur ce qui vient de se passer à sa vûe. Le quatrième Acte ouvre par la fuite du troisième. Saül arrive seul , & bientôt il est joint par Jonathas , à qui il communique le fatal oracle de l'ombre de Samuel. En voici les trois premiers vers :

N'attends de moi ni pitié ni reproche ,
La Sceptre va bientôt sortir de Benjamin ,
Et de ton ennemi le regne enfin approche.

Le milieu & la fin de cet Acte est très-chargé d'évenemens. Saül ordonne à son fils Jonathas de le défaire de David. Jonathas avertit ce dernier du dessein de Saül , & lui conseille de s'enfuir. David est arrêté par Asser , & ensuite délivré par ses troupes. Le Philistins viennent attaquer le camp des Hébreux , & Saül sort en désespéré pour les com-

battre. Le cinquième Acte commence par le récit de la victoire des Philistins ; David reparoit pour annoncer à Saül qu'il peut encore se sauver : ce Roy demande des nouvelles de Jonathas, & en apprenant sa mort, il se frappe de son épée, & meurt en recommandant sa famille à David. Voilà en peu de mots le plan & l'ordre des Actes & des Scenes de la Tragédie de Saül, dans laquelle on remarque de grands vuides, peu d'action & encore moins d'intérêts ; des personnages froids & manqués, & une versification dure & pleine de lieux communs.

Ce jugement nous engage à rectifier un endroit du Mercure de France, Avril 1731. premier Volume, où l'on annonce la remise de cette Pièce, (a) en ajoutant : « Elle eut un très-grand succès » dans sa nouveauté, il y a 25 ans, elle » n'en a pas moins aujourd'hui. » C'est en imposer au Public, car cette Tragédie fut jouée à peine quatre ou cinq fois, & ne fut point goûtée.

(a) « Le 14. Avril (1731.) les Comédiens François remirent au Théâtre la Tragédie de *Saül*, de M. l'Abbé Nadal. . . . Le Sieur Dufresne y joue le principal rôle ; la demoiselle Balicour y remplit celui de la Pythonisse. »

Mercure de France, Avril 1731. premier Volume, page 769.

1705.

L A P S Y C H É

D E V I L L A G E ,

*Comédie en prose , en quatre Actes ;
avec un Prologue , & des Intermé-
des , * par M. GUERIN , le fils ,
non imprimée ,*

* La Mu-
sique de ces
intermèdes
est de M.
Gilliers. Elle
est imprimée
chez Ballard.

Représentée pour la première & unique fois ,
le Vendredi 29. May.

LA sécheresse de cet article , nous a
engagé à placer celui de l'Auteur ,
après l'annonce de cette Pièce.

GUÉRIN ,
le fils,

NICOLAS-ARMAND-MARTIAL GUÉ-
RIN , fils d'Isaac-François Guérin d'Etri-
ché , & d'Armande - Grésinde - Claire-
Elisabeth Béjart , l'un & l'autre de la
Troupe du Roy , naquit à Paris , vrai-
semblablement en 1677. ou au com-
mencement de 1678. La délicatesse de
son tempérament le fit élever avec
bien des précautions. Cependant on lui
donna un Précepteur , & à peine eut-il
fini ses études , qu'il se jeta dans le bel
esprit , & travailla pour le Théâtre. Le
jeune Guérin croyoit avoir beaucoup
d'esprit , & un grand talent pour le
genre Dramatique ; mais il se trompoit

entièrement dans l'un & dans l'autre point ; l'accès qu'on lui avoit procuré auprès de Madame la Princesse de Conti, première Douairière, donna naissance à beaucoup de méchans vers de sa façon, dont il accabloit cette Princesse. Son Précepteur ayant obtenu la Cure de Fucherolles, l'engagea à le venir voir. Le jeune Guérin passa quelque temps chez ce Curé, & devint amoureux de sa nièce, qui, quoique peu jolie, mais assez bien faite, lui inspira une passion si vive, que Guérin d'Etriché son père, fut obligé de consentir à son mariage avec cette fille ; la façon romanesque dont il s'étoit pris pour faire connoître son amour à la nièce du Curé, lui donna occasion de composer *la Psyché de Village* ; la comparaison de l'amant de Psyché, ne lui étoit pas défavantageuse. Guérin le fils mourut vers la fin de l'année 1707. ou au commencement de 1708. âgé d'environ trente ans, sans laisser d'enfans. Sa Veuve a été quelque tems folle, mais elle revint de cet accident ; elle est actuellement vivante.

Le jeune Guérin étoit grand, d'une foible complexion. Comme on lui avoit fait porter un corps jusqu'à l'âge de dix-huit ans ; cette longue habitude lui avoit donné un air droit, mais contraint, qui

joint à une grande maigreur , faisoit
 1705. dire aux railleurs , qu'il avoit l'air d'un
 manche à balay habillé. Au reste, le jeune
 Guérin tranchoit fort du petit-mâitre.
 Voici l'ordre Chronologique des Pièces
 qu'il a donné au Théâtre François.

MÉLICERTE , Pastorale - Héroïque , en
 vers libres , & en trois Actes , avec
 un Prologue , 10 Janvier 1699.

LA PSYCHÉ DE VILLAGE , Comédie en
 prose , en quatre Actes & un Prolo-
 gue , avec des Intermèdes , 29 May
 1705.

*Nous devons la plus grande partie
 de cet article à M. Grandval le pere ,
 & à Mademoiselle Desmares.*

LA PROVENÇALE,

*Comédie en un Acte , d'un Auteur
 Anonyme , non imprimée ,*

Représentée pour la première fois le Samedi
 17 Octobre , précédée de la Comédie de
 l'Ecole des Femmes.

Cette Pièce n'eut que quatre repré-
 sentations : l'Auteur eut pour sa part
 de la première 13 liv. 10 sols ; 4 liv. 10 s.
 à la seconde ; & rien aux deux dernières ,
 qui furent jouées dans les frais.

POLYDORE,

Tragédie de M. l'Abbé PELLEGRIN,

Représentée pour la première fois le Vendredi
6 Novembre. (La quatorzième & dernière
représentation , le Jeudi 13 Décembre sui-
vant.)

V Oici le premier ouvrage que M.
l'Abbé Pellegrin ait donné au Théa-
tre François sous le nom du Chevalier
Pellegrin son frere. L'entreprise paroî-
tra hardie pour un coup d'essai : le sujet
de la Pièce , qui est tout-à-fait dans le
goût d'Héraclius , demandoit , pour être
bien rendu , un second Corneille , & non
un nouveau Poëte. M. l'Abbé Pellegrin
n'a-t-il point craint qu'on ne l'accusât
de trop de témérité , & qu'on ne lui ap-
pliquât ce vers que Virgile fait dire à
l'ombre de Polydore.

Quid miserum , Ænea , laceras ? jam parce - Enéide ,
sepulto : Livre II.

Parce pias scelerare manus.

Il semble cependant que le succès que
cette Tragédie eut dans sa nouveauté , a
pû autoriser le Poëte à se flatter qu'elle
avoit été honorée d'une approbation

1705.

presque générale. Dans sa Préface , il ajoute qu'il se seroit cru dispensé de répondre aux objections d'un petit nombre de critiques , s'il n'étoit en même temps obligé de justifier les suffrages du Public. Dans cette idée , il se contente de rapporter les raisons sur lesquelles il appuie sa Fable , sans répondre aux objections qu'on pourroit lui faire sur le choix d'un tel sujet , & la manière dont il l'a traité. L'obscurité , qu'il est impossible d'éviter dans une Tragédie de cette nature , vient , si on l'en croit , du défaut d'attention , ou de mémoire de la part des Spectateurs. Mais ce n'est pas là le seul défaut de l'Ouvrage. L'exposition en est très-mal faite ; la conduite embrouillée ; les épisodes sont mal imaginés , les situations manquées , & les personnages peu intéressans. Tout cela conduit à une catastrophe très-brusque , & qui ne surprend , que parce qu'il n'est point vraisemblable. Le meilleur de la Pièce , c'est l'idée qui en fait le fondement , & que l'Auteur doit à Hygin. Rapportons le passage.

Hygin ,
Fable 109.

« Priam ayant eu un fils d'Hécube ,
» appelé Polydore , l'envoya auprès
» de sa fille Ilione , mariée à Polym-
» nestor , Roy de Thrace , & la char-
» gea de son éducation, Ilione le fit

» passer pour son fils , & donna le nom
» de Polydore à un fils nommé Déiphile , 1705.
» qu'elle avoit eu de Polymnestor. Ce-
» pendant les Grecs , après l'embrase-
» ment de Troye , ayant résolu d'extir-
» per toute la race de Priam , précipite-
» rent du haut d'un rempart Astyanax ,
» fils d'Hector & d'Andromaque ; après
» quoi ils envoyèrent des Ambassadeurs
» à Polymnestor chargés de lui offrir
» Electre , fille d'Agamemnon , en ma-
» riage , & beaucoup de richesses , pour-
» vû qu'il donnât la mort à Polydore.
» Cette proposition ne fut pas rejetée
» de Polymnestor ; mais malheureusement
» pour lui , il immola son propre fils Déi-
» phile , au lieu de Polydore »

« Voilà (continue M. l'Abbé Pellegrin)
» sur quel système toute ma Tragédie est
» fondée. Je n'y ai rien changé, sinon que
» j'ai fait Déiphile fils du premier lit de
» Polymnestor , pour épargner un parri-
» cide à Ilione. Pour Laodamie , c'est un
» personnage épisodique , supposé au lieu
» d'Electre. »

L'on doit sçavoir gré à l'Auteur d'a-
voir substitué le faux Déiphile à la place
de Polymnestor : cette alliance est plus
convenable , & n'oblige point à un divor-
ce. Mais par quelle raison a-t-il mis Lao-
damie au lieu d'Electre : entre un nom-

1705.

bre de Princesses Grecques , pouvoit-il choisir plus mal que la Veuve de Protéfilas , qui n'est presque connue que par l'ardente affection qu'elle a toujours conservée pour son époux , jusqu'à sa mort ? D'ailleurs l'amour de cette Princesse est ici très-équivoque & mal soutenu. Les autres caractères ne le sont pas mieux : & ce seroit abuser de la patience du Lecteur , que de les vouloir examiner en détail : il suffit de dire que la Pièce est extrêmement foible, aussi bien que la versification. On en jugera par le morceau suivant , qui seroit plus passable. Si les pensées n'en étoient pas empruntées de M. Corneille. C'est Polymnestor , qui , à peu près dans la même situation , où se trouve Phocas dans la troisième Scene du quatrième Acte d'Héraclius , s'écrie :

Polydore , Je ne l'entens que trop cette puissante voix ;
 ACTE IV. Je suis pere , ou du moins je le fus autrefois :
 SCENE PREMIERE. Car j'ai lieu de douter si je le suis encore ,
 Quand cette voix confond mon fils & Polydore.
 Mon malheur est si grand , il est si peu commun ,
 Que je trouve deux fils , & n'en puis trouver un :
 Pour déchirer mon cœur , tous deux d'intelligence ,
 J'en vois l'un m'attendrir , l'autre crier vengeance ;

En faveur de tous deux me laissant prévenir ,
je ne sçais qui je dois ou venger ou punir ;
Je forme des soupçons qu'aussitôt je rejette :
Pour trop parler enfin , la nature est muette.

1705.

M. l'Abbé Pellegrin , qui pensoit sans doute plus avantageusement que nous sur cette Pièce , en a employé une seconde fois le sujet dans sa Tragédie Lyrique , qui en porte le nom , & dont on a cru long tems que M. de la Serre étoit Auteur. Cette dernière a été représentée avec assez de succès , (a) sur le Théâtre de l'Opera , graces à quelques changemens que le Poëte a cru devoir y faire , à l'indulgence que le Public a ordinairement pour les Ouvrages de ce genre , & aux agrémens que la musique lui a prêtés.

(a) Polydore , Tragédie , représentée sur le Théâtre de l'Académie Royale de Musique , pour la première fois le 15. Février 1720. & remise sur le même Théâtre le Mardi 21. Avril 1739.



1705.

LES MÉNECHMES

O U

LES JUMENTAUX,

Comédie en cinq Actes & en vers , précédée d'un Prologue en vers libres , de M. REGNARD ,

Représentée pour la première fois le Vendredi 4. Décembre. La seizième & dernière représentation le Jeudi 7. Janvier 1706.

Cette Comédie est peut-être la plus régulière , & la mieux travaillée de toutes celles de M. Regnard (a). Il est assez étonnant qu'en ayant précédemment composé d'autres qui avoient encore eu plus de succès , celle-ci soit la première dont les Ouvrages périodiques aient fait mention un peu amplement ,

(a) La Comédie des *Ménechmes* fut lue pour la première fois , & acceptée par l'assemblée des Comédiens le Mardi 2. Décembre 1704. Il y a apparence que la Pièce n'étoit cependant pas encore dans sa perfection , & que l'Auteur fut obligé de la retoucher. Il en fit une seconde lecture le 13. Janvier suivant : où il ne fut rien décidé. M. Regnard eut encore le tems d'y travailler. Ce ne fut qu'à la troisième lecture qui en fut faite le Samedi 19. Septembre 1705. que les Comédiens résolurent de jouer la Pièce de M. Regnard , immédiatement après le retour de Fonraïnebleau , alternativement avec la Tragédie de *Polydore*.

& sur laquelle on a hasardé la critique. On trouve dans le nouveau Mercure imprimé à Trévoux , Janvier 1708. page 142. & suivantes , une lettre assez étendue , & en même-temps fort curieuse , sur la Pièce dont nous parlons. L'Auteur , qui ne se nomme point , y fait paroître beaucoup de goût & de jugement : lorsqu'il se croit dans l'obligation de censurer quelques endroits , il le fait toujours avec la politesse , & le ménagement qu'on doit à un Auteur vivant , & du mérite de M. Regnard. Nous ne rapportons que ses principales observations.

1705.

*Observations sur les Ménéchmes ,
à M. * * **

« C'est , Monsieur , pour sçavoir votre
» sentiment sur les Ménéchmes , que je
» vous envoie les observations que j'y ai
» faites. . . . Ne seroit-il pas à souhaiter
» que celui qui vient d'accommoder à
» notre Théâtre des Jumeaux de Plaute ,
» se fût réglé dans son Prologue sur ce-
» lui de l'Amphytrion de Moliere , com-
» me il me paroît qu'il s'est approché
» de son modèle dans la conduite de la
» Pièce ? Il est vrai qu'il a pris dans le
» Prologue de l'Amphitryon moderne
» l'idée du sien : l'imitation même y est

1705.

» si marquée , que l'on voit bien qu'il
» ne s'est point piqué de passer pour ori-
» ginal.

» Après avoir exposé les défauts qui
» m'ont paru dans le Prologue des Mé-
» nechmes , il est juste de donner à l'Au-
» teur les louanges qu'il mérite dans la
» conduite de la Pièce. J'ai peu de re-
» grets aux incidens qu'il a été obligé
» de supprimer de son original pour s'a-
» juster à notre Théâtre. Ceux qu'il a
» substitué à leur place , sont dans l'es-
» prit du sujet , & ils viennent si na-
» turellement , que Plaute lui-même ,
» s'il avoit travaillé pour notre Scene ,
» n'auroit pû en imaginer de plus con-
» venables. Tout ce que j'aurois
» désiré dans notre Auteur , c'est que
» ses incidens eussent été autant au-des-
» sus du trivial , qu'ils sont dans le vrai-
» semblable : mais c'est l'écueil ordinaire
» des Poëtes qui s'attachent au comique :
» il faudroit qu'ils élevassent la matiere ,
» & c'est la matiere qui les gagne , &
» qui les abaisse.

» La difficulté que notre Auteur avoit
» à surmonter , consistoit à inventer des
» incidens qui fussent aussi naturels que
» ceux qu'il a jugé à propos de retran-
» cher , & qui ne pussent affoiblir le Co-
» mique attaché naturellement au sujet.

» Il

a point inventé qui ne l'ayent
& en qui l'on ne trouve cette

1705.

, que César loue dans Mé-
, & dans Plaute , & dont il
l'érénce qu'il n'a pu approcher...

y avoit encore une difficulté à sur-
monter , qui m'avoit paru plus em-
» barrassante que tout le reste. Le jeu
» de la Pièce ne roule que sur la mé-
» prise où jette la ressemblance des Ju-
» meaux : on n'a que cette méprise pour
» intéresser , & pour attacher les Spec-
» tateurs : & il étoit à craindre de tom-
» ber dans la répétition & dans la fa-
» deur , en exposant toujours le même
» objet sur la Scene. Pour éviter la diffi-
» culté , il falloit que cette méprise sur-
» prit , & intéressât de plus en plus , par
» des incidens toujours nouveaux , &
» toujours inattendus. Il falloit varier ce
» jeu , qui pour être toujours le même
» dans le fond , seroit devenu ennuyeux ,
» si on ne lui avoit donné des formes
» nouvelles , & des tours toujours diffé-
» rens. Notre Auteur s'est tiré d'affaire
» en cela , comme en tout le reste. Tou-
» tes les surprises où conduit la ressem-
» blance des deux freres , sont amenées
» avec tout l'art que l'on peut souhai-
» ter , & sont différemment leur effet
» jusqu'à la fin de la Pièce.

1705.

» Du reste , j'ai cherché inutilement
» des caracteres dans cette Comédie ; il
» ne me paroît pas que l'Auteur se soit
» attaché à nous en donner. C'est-là
» pourtant la fin principale que doivent
» se proposer ceux qui font des Poèmes
» Dramatiques ; il faut qu'ils nous pei-
» gnent les hommes dans leurs bonnes
» qualités , & dans leurs défauts , qu'ils
» nous expriment leurs sentimens & leurs
» mœurs , qu'ils nous en forment des
» caracteres , dont les uns nous en don-
» nent de l'horreur , & dont les autres
» nous excitent à la vertu. Je ne sçau-
» rois parler avantageusement de la dic-
» tion des Ménéchmes ; j'y ai trouvé peu
» d'exactitude ; & il est certain que les
» bienséances qu'affecte notre langue ,
» & qui font une partie de son mé-
» rite , n'y sont pas partout observées.
» Je suis persuadé qu'il n'auroit tenu
» qu'à l'Auteur de parler un autre
» langage ; & qu'il a tout ce qu'il faut
» pour s'énoncer mieux quand il lui
» plaira. »

Il seroit difficile de ne pas souscrire
aux éloges que l'Auteur Anonyme donne
à M. Regnard sur la maniere ingénieuse
dont il a ajusté cette Comédie de Plaute
à l'usage de notre Théâtre. Ce qu'il dit
encore au sujet du défaut des caracte-

tes , est également juste , & judicieux.

1705.

Mais il auroit pu ajouter , que non seulement les personnages de cette Comédie sont absolument inutiles aux mœurs , mais qu'ils sont tous composés sur le même modèle de ceux qu'il avoit déjà employé dans les précédentes Pièces , & n'en diffèrent qu'autant que la variété des incidens le demande. A l'égard de la versification , il est visible que le critique en a parlé avec un peu trop de complaisance , & le ménagement qu'un Auteur vivant semble exiger : les vers de la Comédie des Menechmes ne sont pas les plus méchans qui soient sortis de la plume de notre Poëte , & il n'est que trop certain qu'il n'a jamais pu en composer de passables. Pour s'en convaincre on n'a qu'à lire ses Ouvrages , ou seulement l'Epître qui précède la Pièce dont nous parlons. Ce morceau , qui est extrêmement court , doit avoir été travaillé avec d'autant plus de soin , que M. Regnard l'adresse à M. Despréaux , avec lequel il venoit d'être réconcilié. Ainsi , puisqu'il ne lui a pas été possible de faire mieux , on en doit conclure , qu'il n'en étoit pas capable.

JEAN - FRANÇOIS REGNARD naquit à REGNARD ; Paris en 1656. d'une très-bonne famille. Il étoit grand , bienfait , & de fort bonne

1705.

mine. (a) Le goût qu'il se sentit dès sa jeunesse pour les voyages , le fit sortir de sa patrie , & le conduisit en différens pays. Sa curiosité le porta d'abord à parcourir l'Italie ; il y fit deux voyages : le premier fut des plus heureux : il joua beaucoup & gros jeu , & la fortune lui fut si favorable , qu'en peu de temps il gagna dix mille écus , qu'il rapporta en France , où il continua de jouer avec le même bonheur. Il avoit outre cela quarante mille écus de bien de patrimoine , & se trouvoit dès-lors en état de passer une vie gracieuse , & conforme à son inclination : mais l'envie de revoir le charmant pays d'Italie , l'emporta sur toute autre considération. Ce second voyage qu'il fit à Rome , fut l'origine de tous les malheurs qu'il éprouva dans la suite : il y devint amoureux d'une jeune Provençale , qui au bout de quelque temps lui proposa de revenir en France. M. Regnard , trop épris des char-

(a) M. Regnard , qui s'est peint sous le nom de Zelmis , dans une Historiette intitulée : *la Provençale* , y fait ainsi modestement son portrait. « Zelmis. . . » est un Cavalier qui plaît d'abord ; c'est assez de le » voir une fois pour le remarquer , & sa bonne mine » est si avantageuse , qu'il ne faut pas chercher avec » soin des endroits dans sa personne pour le trouver » aimable : il faut seulement se défendre de le trop » aimer. »

mes de la belle Provençale , pour pouvoir lui rien refuser , saisit avec joie la première occasion qui se présenta : & s'embarqua à Civita-Vechia sur une Frégate Angloise qui devoit mettre à la voile pour Toulon. La fortune commençant alors à se déclarer contre M. Regnard , fit trouver à sa rencontre deux Vaisseaux Algériens ; après un combat de trois heures , & dans lequel le Capitaine Anglois perdit la vie , le reste de l'équipage tomba au pouvoir des Corsaires , qui conduisirent aussitôt leur proie à Alger. M. Regnard y fut vendu quinze cens livres , & la Provençale mille livres. Leur Patron les mena à Constantinople , où ils essuyèrent plus de deux ans une captivité assez rigoureuse. Enfin M. Regnard ayant trouvé les moyens de faire sçavoir son état à sa famille , on lui envoya douze mille francs , qui servirent à payer sa rançon , celle de sa Provençale , & de son Valet de Chambre. Ils repassèrent ensemble sur un Vaisseau François , qui les mena heureusement à Marseille. M. Regnard revint aussitôt à Paris , portant avec lui la chaîne dont il avoit été chargé pendant son esclavage , & qu'il a toujours conservée avec soin dans son cabinet , pour se rappeler incessamment ce temps de disgrâce.

1705.

Ce que nous venons de rapporter est tiré d'un Mémoire que nous tenons d'un intime ami de ce Poëte; & nous croyons qu'on y peut entierement ajouter foi. Nous n'ignorons pas que M. Regnard a renfermé le récit d'une partie de ses propres aventures dans un petit Ouvrage qui a pour titre : *La Provençale*, où il s'est caché sous le nom de Zelmis : mais comme , pour embellir son Histoire, il l'accompagna de plusieurs circonstances, qui paroîtront peut-être romanesques , le Lecteur rejettera , s'il lui plaît , de l'extrait abrégé que l'on en va donner , tout ce qui ne semble pas s'accorder avec le Mémoire dont nous avons fait usage.

Si l'on veut s'en rapporter à l'Historiette , ce fut à Bologne , Ville célèbre d'Italie , que Zelmis vit pour la première fois Elvire. (C'est le nom que M. Regnard donne à sa belle Provençale.) La voir & l'aimer fut pour lui la même chose : mais par malheur , ayant parlé dans l'assemblée où il se trouva , avec beaucoup de vivacité de sa passion naissante ; le Cavalier à qui il adressoit la parole , & qu'il ne connoissoit pas pour le mari d'Elvire , en conçut une jalousie extrême. Zelmis ne tarda pas à s'apercevoir de son indiscretion : De Prade ,

(c'est ainsi qu'on appelle l'époux d'Elvire)
sous prétexte de quelques affaires qui
le demandoient à Rome , y conduisit sa
femme , pour la soustraire aux poursui-
res de Zelmis. Ce dernier se mit en che-
min pour le même lieu , & n'y fut pas
plûtôt , arrivé qu'il s'informa avec soin
d'Elvire. Il se trouva à toutes les fêtes ,
& la chercha dans toutes les assemblées :
mais inutilement , de Prade avoit choisi
son logement dans un quartier de Rome
si peu fréquenté , que Zelmis n'en put
apprendre aucune nouvelle. Enfin , le
hasard lui fit rencontrer Elvire , il eut
le bonheur d'apprendre en quel lieu elle
demeuroit , & de lui faire connoître
l'excès de son amour. Sa déclaration fut
reçue aussi favorablement qu'il pouvoit
l'espérer. « Il faut (dit M. Regnard)
» plus d'art à cacher l'amour où il est ,
» que le feindre où il n'est pas : & l'on
» remarquoit toujours dans les fausses
» rigueurs d'Elvire , plus de contrainte
» que de naturel. »

Depuis cet heureux moment , Zelmis
chercha toutes les occasions de voir sa
belle Provençale ; & il eut la satisfaction
de connoître que ses assiduités ne dé-
plaissent pas. Il étoit au comble de la
joie , lorsqu'il reçut des lettres de France ,
qui lui apprirent que des affaires de la

1705.

derniere importance l'y appelloient. Ces nouvelles lui causerent un chagrin, qu'il n'est pas aisé de se figurer : il ne pût se résoudre à quitter Elvire dans le temps qu'il avoit le plus de raison à demeurer près d'elle : & il crut que ses affaires les plus importantes étoient celles de ses amours. Il étoit dans cette résolution, quand de nouvelles Lettres, beaucoup plus pressantes que les premières, l'avertirent de se rendre à Paris au plutôt, s'il ne vouloit pas ruiner entièrement sa fortune. Zelmis, obligé de se rendre à cette dure nécessité, partit avec tout l'ennui que cause une cruelle séparation ; mais il n'alla pas loin, le chagrin & la fatigue du voyage l'arrêterent à Florence, où il fut attaqué d'une fièvre si violente, que ceux qui connoissoient la cause de son mal, crurent que cette maladie en seroit la fin. Il fut, en peu de jours dans un extrême péril ; mais la nature, aidée des remèdes, eut en lui tant de force, que, contre l'opinion de tout le monde, il recouvra la santé au bout de quelques mois. Tandis que Zelmis reprenoit ses forces, Elvire ayant terminé heureusement ses affaires à Rome, revenoit en France, & la fortune la conduisit à Gênes dans le même-temps que Zelmis y arriva. Ils s'embarquerent sur

sur un Vaisseau Anglois , & ce fut-là que Zelmis reconnut l'aimable Proven-
vale , dont il se croyoit bien éloigné.

1705.

On ne peut exprimer qu'elle fut la joie de ces deux Amans lorsqu'ils se rencontrèrent inopinément , au moment qu'ils n'espéroient plus se revoir : cette joie , qui fut cependant un peu troublée par la présence de Prade , ne dura pas longtemps. Dès le lendemain que le Vaisseau Anglois eut mis à la voile , on commença à découvrir deux Bâtimens Turcs , que le Capitaine soupçonna avec assez de fondement , être les mêmes , qui précédemment en revenant d'Alep , lui avoient donné la chasse , & l'avoient obligé de relâcher à Malthe. Il vouloit , pour les éviter , prendre terre à Nice , ou à Villefranche , dont il n'étoit pas éloigné. (a) Mais le Pilote , homme fier , & ignorant , fut d'un avis contraire , & persista dans son dessein avec tant d'opiniâtreté , qu'on continua la route de

(a) Ce malheur arriva le 4. Octobre 1678. M. Regnard nous a appris cette date dans son voyage de Pologne , Œuvres de M. Regnard , Tome I. page 210. édition de 1742.

« Le jour quatrième d'Octobre (dit-il) est célébré pour nous en malheur ; il y avoit trois ans (M. Regnard parloit ainsi en 1681.) que ce même jour , dédié à Saint François mon patron , nous fîmes pris des Turcs sur la Méditerranée , à la vue de Nice. »

1705.

Marseille. Cependant la nuit vint , & les Vaisseaux qu'on avoit apperçûs suivirent si heureusement l'Anglois à la faveur de la lune , qu'ils se trouverent le lendemain à la pointe du jour , à la portée du canon. Tout le monde fut extrêmement surpris à cette vûe ; & d'autant plus , qu'il ne fut pas mal aisé de reconnoître que ces Vaisseaux étoient véritablement Turcs , armés l'un & l'autre de quaranté pièces de canon. Les plus timides alors se laisserent saisir de crainte ; les plus résolus coururent aux armes , & les plus expérimentés jugerent que tout cela seroit inutile. L'état des choses ne demandoit point de retardement. Tandis que chacun s'empressoit , les Corsaires se divertissoient par le changement de leur pavillon : ils le firent d'abord de France , qu'ils releverent ensuite de celui d'Espagne ; ils ôtèrent celui-ci pour y mettre à sa place un Hollandois , qui fut suivi d'un Vénitien , & d'un Maltois : ils arborerent enfin , après tous ces jeux l'étendart de Barbarie , coupé en flâme au Croissant descendant , & accompagnerent cette derniere cérémonie de la décharge de route leur bordée. L'Anglois leur répondit de même , & ces premiers coups furent suivis d'un bruit épouvantable

d'artillerie. On ne distinguoit plus la mer d'avec le Ciel , tant l'épaisseur de la fumée les avoit confondus , & cette première attaque fut si rude , que les Turcs s'appercevoient qu'en présentant le flanc , ils étoient extrêmement incommodés du canon des Anglois , changerent de bord , & remonterent assez haut pour les venir charger en poupe. Ils revinrent avec plus de chaleur : on n'attaqua jamais avec plus d'ardeur , & jamais on ne se défendit avec plus de courage : M. Regnard assure que Zelmis se signala par-dessus tous les autres. Le Capitaine Anglois , faisant le devoir d'un brave homme , fut coupé en deux par un boulet à deux têtes , qui blessa encore plusieurs personnes. Ce spectacle effrayant ne diminua rien de l'ardeur des combattans , au contraire , la résistance des Chrétiens , qui voyoient couler leur sang , alloit jusqu'à la fureur. Lorsque tous les Officiers du Vaisseau , & la plûpart des Anglois furent tués , ou mis hors de combat , le peu de monde qui restoit , ne laissoit pas de faire tout ce qu'on peut attendre de gens de cœur : mais le combat étoit trop inégal , pour pouvoir empêcher les Turcs de venir à l'abordage. Zelmis , dit-on , soutint encore longtems l'effort de ces Infidèles ; mais enfin accablé

1705.

d'un nombre d'ennemis , il céda sans se rendre , & laissa les Turcs maîtres du Vaisseau.

Les Corsaires qui tenoient la mer depuis plus de deux mois , résolurent enfin de retourner à Alger , avec leur prise. Zelmis fut acheté par Achmet Talem , l'homme le plus cruel de toute la Barbarie : mais Elvire tomba au pouvoir de Baba Hassem , à qui l'Auteur donne le titre de Roy d'Alger , & qu'il dépeint le Prince le plus civil , le plus doux , & le plus généreux qu'on puisse imaginer ; jamais le Roy de Pont , ni le Prince Mazare , dans le Roman de Cyrus , n'ont soupiré si respectueusement pour la belle Mandane , que cet honnête Afriquain , pour notre charmante Provençale. Nous passons le détail des diverses aventures de Zelmis , à Alger , parce qu'elles sentent trop le Roman. Venons à la conclusion. Il est certain , que de l'aveu de M. Regnard , Zelmis ne garda pas une fidélité fort exacte à Elvire. Il ne put être insensible aux charmes des Esclaves d'Achmet son patron ; l'amour l'engagea dans des intrigues , où il se livra plus qu'il ne devoit , & les choses allerent si loin , que le maître ayant découvert ce qui se passoit , remit le coupable entre les mains de la Justice , pour être puni

suivant la rigueur des loix. Zelmis n'ignoroit pas que celles des Turcs veulent qu'un Chrétien trouvé avec une Musulmane , expie son crime par le feu , ou se fasse Mahométan. Il avoit beau protester qu'il étoit innocent. Achmet , animé par une esclave jalouse , que Zelmis avoit méprisée , jura sa perte , & vouloit l'immoler à son ressentiment.

Les choses étoient en cet état , lorsque le Consul de la nation Française , informé de tout , courut aussitôt chez Achmet , pour interposer son autorité. Il trouva d'abord un homme intraitable ; mais sans se rebuter , il lui représenta que quelquefois rien n'est plus faux que les apparences : que quand la chose seroit vraie , il auroit peu de gloire à faire paroître sa puissance contre son esclave , & lui fit connoître enfin , qu'en le perdant , il se privoit en même-temps , d'une somme considérable qu'il avoit à lui donner pour sa rançon. Cette raison fut beaucoup plus forte que les autres ; & comme il n'y a rien que les Turcs ne sacrifient à leur intérêt , Achmet se laissa persuader. Il retira Zelmis des mains du Divan , & avoua devant les Juges , qu'il s'étoit laissé emporter légèrement sur des soupçons , mais que le crime de son esclave n'étoit confirmé d'aucune

1705.

preuve. Il lui donna ensuite la liberté ; après avoir reçu du Consul , le prix dont on étoit convenu pour sa rançon. (a)

En recouvrant sa liberté , & celle de sa belle Provençale , Zelmis reçut la nouvelle de la mort de Prade ; desorte que rien ne s'opposoit plus à son bonheur , que les scrupules d'Elvire , qui demandoit quelque temps pour pleurer son époux. Tout impatient qu'étoit Zelmis , il ne put s'empêcher de souscrire à une demande aussi raisonnable. Il repassa en France avec le flatteur espoir de voir dans peu la fin de ses peines : & n'attendoit plus que cet heureux moment , lorsque de Prade , qu'on ne comptoit plus depuis huit mois , au nombre des vivans , reparut tout - à - coup , accompagné de deux Religieux qui l'avoient racheté à Alger , & qui le ramenoient à son épouse. Le retour de Prade fut célébré par de nouvelles noces. Zelmis ne voulut point être présent à cette cruelle cérémonie , dont il se regardoit comme la victime. Il partit aussitôt de Paris. M. Regnard qui a voulu nous laisser une

(a) M. Regnard a oublié dans son Histoire , le séjour qu'il a fait à Constantinople , & quelques circonstances , que l'on peut rectifier par le moyen du Mémoire que nous avons rapporté.

grande idée de la beauté de sa Provençale , & de l'amour qu'il ressentoit pour elle , ne fait aucune difficulté d'assurer que cette passion fut l'unique cause des voyages qu'il entreprit depuis , en différens pays du Nord. (a) « Zelmis » partit , (dit-il) sans prendre de route » certaine , & se trouva en Hollande. » Ce pays , qui est l'asile de tant de gens , » n'en fut pas un pour lui ; il y porta » son amour , & son désespoir. Il demeura quelques mois à Amsterdam , » & y ayant appris que le Roy de Danemarck étoit à Oldembourg : il entreprit ce voyage autant par chagrin que par curiosité : il y arriva un jour après le départ du Roy, qui en étoit parti pour retourner en sa Ville Capitale ; il le suivit , se laissant toujours entraîner à son chagrin. Il passa par Hambourg , & ne le joignit qu'à Coppenhague , où il eut l'honneur de le saluer , & de lui baiser la main. Zelmis ne fut qu'un mois à la Cour de Danemarck. Son inquiétude ne lui permettoit pas de

1705.

La Provençale , pages 347-350.

(a) M. Regnard a composé des Relations de tous ses voyages : elles sont imprimées , & forment le premier Volume de la dernière édition de ses Œuvres. Le passage que nous rapportons ici , termine son Historiette de la Provençale , & peut servir d'Extrait à ces différentes Relations.

1705.

» demeurer plus longtemps en un même
» lieu , & semblable à ces gens qui sont
» travaillés d'une longue insomnie , il
» cherchoit son repos dans son agitation.
» Il passa le Sund, & se rendit à Stockolm,
» dans le temps que toute la Cour étoit
» en joie des premières couches de la
» Reine. Zelmis reçut du Roy de Suede
» le même honneur que lui avoit fait le
» Roy de Danemarck. Il baïsa la main
» de ce Prince , qu'il eut l'honneur d'en-
» tretenir plus d'une heure sur ses voya-
» ges , & particulièrement sur son escla-
» vage , que le Roy écoutoit avec beau-
» coup de plaisir , & que Zelmis ne pou-
» voit réciter , sans renouveler des maux
» qui s'aigriroient encore par le souve-
» nir. Le Roy ayant ensuite proposé à
» Zelmis de faire un voyage en Lap-
» ponie , qu'il disoit avoir voulu faire
» autrefois , & qu'il trouvoit fort digne
» de la curiosité d'un homme qui vou-
» loit voir quelque chose d'extraordinaï-
» re ; & voyant qu'il ne s'en éloignoit
» pas beaucoup , il ordonna à M. Stein-
» Bielk , Grand - Trésorier , du Royau-
» me , Seigneur d'un grand mérite , &
» qui lui servoit de Truchement auprès
» du Roy , de lui donner des lettres né-
» cessaires , pour faciliter son voyage.
» Zelmis ne fut pas longtemps à se dé-

» terminer ; il lui importoit peu où il
 » allât , pourvû qu'il s'éloignât. Il se
 » flattoit même , avec plaisir , que le
 » froid du Nord pourroit un peu rallen-
 » tir son ardeur , & dans cette espé-
 » rance , il partit pour cette grande en-
 » treprise. . . . Zelmis s'embarqua à Sto-
 » kolm (a) avec deux Gentils-Hommes
 » François , (les Sieurs de Fercourt & de
 » Corberon) poussés du même desir que
 » lui , il passa jusqu'à Torno , qui est la
 » dernière Ville du monde , du côté du
 » Nord , située à l'extrémité du Golphe
 » de Bothnie. Il remonta le fleuve qui
 » porte le même nom que cette Ville , &
 » dont la source n'est pas éloignée du Cap
 » du Nord : il pénétra enfin jusqu'à la
 » Mer Glaciale , & l'on peut dire qu'il
 » ne s'arrêta qu'où l'Univers lui man-
 » qua. (b) Il revint à Stockolm ;

1705.

(a) M. Regnard partit de Paris le 16 Avril 1687. Ils s'embarqua à Stokolm pour passer à Torno , le Mercredi 23 Juillet de la même année , & arriva à la Roche de *Métawara* le 22 Août suivant. En traversant la Laponie , il chercha l'occasion de satisfaire sa curiosité au sujet de la Magie prétendue , & des Sortilèges qu'on attribue aux Lappons. On lui fit voir les plus sçavans dans cet art , qui firent plusieurs efforts pour lui faire connoître leur habileté , mais ces efforts ne servirent qu'à confirmer M. Regnard dans l'idée que ces bonnes gens sont plus superstitieux que Sorciers , & qu'ils croient facilement aux Fables qu'on leur fait de leurs prédécesseurs , qu'on disoit avoir grand commerce avec le diable.

(b) Il posa sur la montagne appelée *Métawara* , où

1705.

» & rendit un compte exact au Roy, de
 » ce pays, & des manieres de vivre ex-
 » traordinaire de ses habitans. Il ne de-
 » meura que fort peu de temps à Stoc-
 » kolm à son retour de la Lapponie, &
 » cherchant ensuite une nouvelle ma-
 » tiere à ses travaux, il passa toute la
 » Mer Balthique, (a) & vint débarquer
 » à Dantzick, d'où il passa en Pologne.
 » Le Roy qui étoit un des Princes du
 » monde le plus sçavant & le plus cu-
 » rieux, & qui joignoit à ces qualités
 » une vertu héroïque, prit un plaisir
 » extrême à faire réciter à Zelmis la ma-
 » niere dont les Lapons vivoient, &
 » ce qu'il y avoit de rare dans leur pays.
 » Il ne se passa pas un jour, pendant
 » tout le temps qu'il demeura à Java-
 » row, où étoit alors la Cour de Polo-
 » gne, que le Roy ne l'envoyât quérir,
 » pour apprendre de lui ce qu'il souhai-
 » toit. Il lui fit même l'honneur de le faire
 » manger avec lui à sa table, à côté de

il fut obligé de borner sa course, l'inscription suivante pour lui & ses camarades.

*Gallia nos genuit, vidit nos Africa, Gangem
 [Hausimus, Europamque oculis lustravimus omnem
 Casibus & variis acti terraque, marique;
 Hic tandem stetimus, nobis ubi desuit orbis,
 DE FERCOURT, DE CORBERON, REGNARD,
 Anno 1681. die 22 Augusti.*

† (a) Il quitta Stockholm le 3 Octobre 1681.

» M. le Marquis de Vitry, qui étoit alors
» Ambassadeur de France en cette Cour.
» Tous ces honneurs ne consoloient
» point Zelmis, & étant toujours en-
» traîné de son inquiétude, il passa en
» Turquie, en Hongrie, en Allemagne....
» Il revint enfin en France après deux
» ans d'absence. . . . Il n'y fut pas long-
» temps, que la fortune commença à
» se déclarer pour lui. Il apprit la nou-
» velle de la mort de Prade, & partit à
» l'instant pour se rendre auprès d'El-
» vire, qui pleuroit encore la perte de
» son mari; & quoique cette belle Veuve
» publiât partout qu'elle vouloit passer
» le reste de sa vie dans un Cloître,
» pour ne plus être exposée à tant de
» revers, Zelmis ne désespéra pas de lui
» faire changer de résolution. »

C'est ainsi que M. Regnard termine sa narration, que nous avons dégagé de tout ce qui nous a paru de plus fabuleux : il y a toute apparence qu'il n'a pas poussé plus loin l'aventure, & l'on ignore ce qu'est devenue la belle Provençale. Quoi qu'il en soit, M. Regnard, guéri de son amour, de la passion qu'il avoit eu pour le jeu, & de la démangeaison de voyager, fixa son séjour à Paris, où sa fortune lui permettoit de passer la vie avec beaucoup d'agréments. Il acheta

1705.

une charge de Trésorier de France au Bureau des Finances de Paris , qu'il a exercé pendant vingt ans , & ne songeant plus qu'aux plaisirs , il les rechercha avec toute la volupté , & la délicatesse qu'on puisse imaginer : faisant une fort belle dépense , donnant souvent à manger , & toujours avec un goût exquis , & sans profusion , & recevant enfin chez lui ce qu'il y avoit en France de plus grand & de plus distingué. La description qu'il fait dans son Epître à Monsieur * * * de la maison qu'il occupoit au Fauxbourg de Richelieu , au bas de Montmartre , & les noms illustres des personnes qui lui ont fait l'honneur de l'y venir visiter , ne laissent aucun lieu de douter de la vérité de ce fait.

Epître à Au bout de cette rue, où ce grand Cardinal ;
 M. * * * Œuvres de Re- Ce Prêtre conquérant , ce Prélat Amiral ,
 gnard , Tom. Laisa pour monument une triste fontaine ,
 IV. pag. 337. Qui fait dire au passant que cet homme en sa
 éd. de 1742. haine ,

Qui du trône ébranlé soutint tout le fardeau ,
 Sçût répandre le sang plus largement que l'eau :
 S'élève une maison , modeste & retirée ,
 Dont le chagrin sur-tout ne connoît point
 l'entrée ;

L'œil voit d'abord ce Mont , dont les antres
profonds ,

1705.

Fournissent à Paris l'honneur de ses platfonds ;
Où de trente moulins les ailes étendues ,
M'apprennent , chaque jour , quel vent chasse
les nues.

Le jardin est étroit , mais les yeux satisfaits
S'y promènent au loin sur de vastes marais.
C'est-là qu'en mille endroits laissant errer ma
vûe ,

Je vois croître à plaisir l'oseille , & la laitue :
C'est-là , que dans son temps , des moissons
d'artichaux ,

Du Jardinier actif secondent les travaux ,
Et que de champignons une couche voisine ,
Ne fait , quand il me plaît , qu'un saut dans
ma cuisine.

Là de Vertumne enfin les trésors précieux ,
Charment également & le goût , & les yeux ,
Dans le sein fortuné de ce réduit tranquille ,
Je ne veux point sçavoir ce qu'on fait dans
la Ville ;

J'ignore si Paris fait des feux pour la paix ,
Mes yeux n'y voyent point un maudit Bour-
valais.

.

1705.

Dans ce logis pourtant humble , & dont les
tentures ,

Dans l'eau des Gobelins n'ont point pris leurs
teintures ,

Où Mansard de son art ne donna point les
loix ,

Sçais-tu quel hôte , ami , j'ai reçu quelquefois ?

Enguien , qui ne suivant que la gloire pour
guide ,

Vers l'immortalité prend un vol si rapide ,

Et que Nerwinde a vû par des faits inouis ,

Enchaîner la victoire aux drapeaux de Louis.

Ce Prince respecté , moins par son rang su-
prême ,

Que par tant de vertus qu'il ne doit qu'à
lui-même ,

A fait plus d'une fois , fatigué de Marly ,

De ce simple séjour un autre Chantilly.

Conty , le grand *Conty* , que la gloire envi-
ronne ,

Plus orné par son nom que par une couronne ,

Qui voit de tous côtés du peuple & des soldats ,

Et les cœurs & les yeux voler devant ses pas ;

A qui Mars & l'Amour donnent , quand il
commende ,

De mirthe , & de laurier une double guir-
lande ,

Dont l'esprit pénétrant , vif & plein de
clarté ,

Est un rayon sorti de la divinité .

A daigné quelquefois , sans bruit , dans le
silence ,

1705.

Honorer ce réduit de sa noble présence.

Ces Héros, méprisant tout l'or de leurs buffets,
Contens d'un linge blanc , & de verres bien
nets ,

Qui ne recevoient point la liqueur infidelle ,

Que Rousseau * fit chez lui d'une main crimi-
nelle ,

* Marchand
de vin.

Ont souffert un repas simple , & non pré-
paté ,

Où l'art des Cuisiniets saineement ignoré,

N'étoit point au goût la funeste élégance

De cent ragoûts divers que produit l'abon-
dance ;

Mais où le sel attique , à propos répandu ,

Dédommageoit assez d'un entremets perdu.

C'est à de tels repas que je te sollicite

.

Ne vas pas t'aviser, pour trouver ma maison ,

Aux gens des environs d'aller nommer mon
nom

.

Demande leur encore où loge en ces marais ,

Un Magistrat qu'on voit rarement au Palais ;

Qui revenant chez lui , lorsque chacun som-
meille ,

Du bruit de ses chevaux , bien souvent les
réveille ,

1705.

Chez qui l'on voit entrer, pour orner ses celliers ,

Force carreaux de vin , & point de Créanciers :

M. Regnard passoit le temps de la belle saison à la campagne : il avoit pour cet effet, acquis une petite terre appelée Grillon, située près de Dourdan, à onze lieues de Paris : & n'épargna rien pour achever d'embellir ce lieu, en profitant avec un art infini, de tous les avantages dont la nature l'avoit pourvû libéralement : en un mot, il en fit un séjour enchanté. Les manières nobles & gracieuses du Maître, l'enjouement de son esprit, & la chere exquise & délicate qu'on faisoit chez lui, y attiroient les personnes du meilleur goût, & de la première distinction de tous les environs, qui l'honoroient particulièrement de leur estime, & de leur amitié. On cite entr'autres, M. le Président de Lamignon, qui venoit familièrement avec une nombreuse compagnie, & M. le Marquis d'Effiat, qui y a passé quelquefois quinze jours, pour prendre le divertissement de la chasse du cerf. M. Regnard étoit d'autant plus en état de leur procurer ce plaisir, qu'il étoit revêtu des charges de Lieutenant des Eaux & Forêts, & Chasses des Forêts
de

de Dourlan , & de l'Ouye , & des pays
voisins. Pour donner une idée juste &
complete de l'agréable vie que M. Re-
gnard passoit à Grillon , nous rapportons
un morceau que l'Auteur semble avoir
composé à cette intention , en se dési-
gnant sous le nom de Clitandre.

1705...

ERASTE.

Tout respire chez toi , la joie & l'allégresse ,

Y peut-on manquer de plaisirs ?

A-t-on même le temps de former des desirs ?

De tous les environs la brillante jeunesse ,

A te faire la cour donne tous ses loisirs.

Tu la reçois avec noblesse ,

Grand'chère , vin délicieux ,

Belle maison , liberté toute entière ,

Bals, concerts, enfin tout ce qui peut satisfaire

Le goût , les oreilles , les yeux.

Ici le moindre domestique

A du talent pour la musique ,

Chacun d'un soin officieux ,

A ce qui peut plaire s'applique.

Les Hôtes mêmes , en entrant au Château ;

Semblent du Maître même épouser le génie.

Toujours société choisie ;

Et ce qui me paroît surprenant & nouveau ;

Grand monde , & bonne compagnie.

Tome XIV.

L1

Le mariage
de la Folie ,
divertisse-
ment pour la
Comédie des
Folies amou-
reuses, SCENE
premiere.

1705.

CLITANDRE.

Pour être heureux, je t'avouerai
 Je me suis fait une façon de vie ,
 A qui les Souverains pourroient porter envie ;
 Et tant qu'il se pourra , je la continuerai
 Selon mes revenus , je règle ma dépense ,
 Et je ne vivrois pas content
 Si toujours en argent comptant ,
 Je n'en avois au moins deux ans d'avance ;
 Les Dames , le jeu , ni le vin ,
 Ne m'attachent point à moi-même ,
 Et cependant je bois , je joue , & j'aime.
 Faire tout ce qu'on veut , vivre exempt de
 chagrin ,
 Ne se rien refuser , voilà tout mon système ,
 Et de mes jours ainsi j'attraperai la fin.

Terminons une peinture aussi volup-
 tueuse , par la description du Château &
 des Jardins de Grillon ; telle que M. Ga-
 con la composée par reconnoissance pour
 M. Regnard , & qu'il l'a insérée dans
 une Epître adressée à Messieurs de Cler-
 ville & Rougeault.

Poète sans
 fard , Epître
 XVII. pages
 176. édit. de
 1701.

De Clerville , & Rougeault , couple d'amis
 fidèles ,

Par ce récit en vers , voyez comme Re-
 gnard ,

Traite dans son Château le Poète sans fard.

Après avoir dormi la grace matinée ,
On y vient de Paris dans la même journée :
Et le soleil couchant , un galant pavillon ,
Annonce au voyageur la terre de *Grillon* ,
Le bâtiment construit d'une légère brique ,
Se trouve en même-temps commode & magni-
fique.

Un salon le partage , & de chaque côté ,
Laisse voir un pays , dont l'air est enchanté ;
Ici , c'est un lointain , où la simple nature
Dans sa diversité se montre toute pure ,
Présente au Spectateur des vallons , des cô-
teaux ,

Et des Bergers païssans d'innombrables trou-
peaux ,

Sur la droite un parterre au château faisant
face ,

Orne de maint arbrustes une longue terrasse ;
La rivière au-dessus , d'un cours toujours égal ;
Remplit jusqu'au gazon les bords de son ca-
nal :

Et ses eaux retombant au bout d'une espla-
nade ,

Au-devant du perron forment une cascade.
De ses flots écumans , le torrent furieux ,
Charme tout à la fois , & l'oreille , & les
yeux.

du Théâtre François: 485

LES FOLIES AMOÛREUSES, Comédie en trois Actes , en vers , précédée d'un Prologue en vers libres , & suivie du **MARIAGE DE LA FOLIE** , divertissement en un Acte , en vers libres , 15 Janvier 1704. 1705.

LES MÉNECHMES , Comédie en cinq Actes , en vers , précédée d'un Prologue en vers libres , 4. Décembre 1705.

LE LÉGATAIRE UNIVERSELLE , Comédie en cinq Actes , en vers 9 Janvier 1708.

LA CRITIQUE DU LÉGATAIRE, Comédie en un Acte , en prose , 19 Février 1708.

Comme la Comédie d'ATTENDEZ-MOY SOUS L'ORME , quoiqu'imprimée dans les Œuvres de M. Regnard , appartient à M. Du Fresny ; on l'a trouvera du nombre des Pièces de ce dernier. Nous parlerons aussi dans sa vie des liaisons , & des querelles qu'il eut avec M. Renard. Celui-ci fut très-long temps ennemi de M. Despreaux. On prétend qu'ils furent raccommodés en 1705. & que l'Épître en vers , qui est à la tête de la Comédie des Ménechmes , adressée à M. Despreaux , à qui la Pièce est dédiée , fut

1705. le sceau de cette réconciliation. Nous doutons cependant qu'elle ait été bien sincere de la part de M. Regnard, car il auroit dû supprimer entierement la Satyre qui a pour titre : *Le Tombeau de M. Boileau Despréaux*, qui est remplie de traits noirs & malins. Monsieur Regnard avoit naturellement l'esprit assez caustique, & il n'a pas tenu à lui qu'il ne nous a ait laissé des Satyres aussi bonnes que celles de son adversaire. Nous avons oublié de dire, que quelques années avant sa mort, il s'étoit fait recevoir Grand Bailly de la Province de Hurepoix au Comte de Dourdan, & qu'il est mort revêtu de cette charge.



IDOMÉNÉE,

1705.

Tragédie de M. de CRÉBILLON,
Auteur vivant,

Représentée pour la première fois le Mardi 29
Décembre 1705. La seconde représentation
le Vendredi 8 Janvier 1706. La treizième &
dernière le Samedi 6 Février suivant. (a)

« **L** Es succès de Racine , ont trompé
« des Auteurs de ce temps , qui n'ont
« ni la délicatesse , ni son art : ils ont
« gâté de bons sujets , en y mettant l'a-
« mour à toute outrance. Par exemple ,
« un Roy , qui après dix ans d'absence ,
« revenant dans son Royaume , est bat-
« tu d'une furieuse tempête , promet à
« Neptune de lui immoler le premier de
« ses sujets qu'il rencontrera , s'il le sauve
« du naufrage son vœu est exaucé : à
« quel prix , hélas ! le premier qu'il ren-
« contre c'est son fils , qui vient se jeter
« dans ses bras. Tandis qu'il ne sçauroit
« se résoudre à l'immoler , le Dieu se
« venge de ce retardement par la mort
« prompte d'un grand nombre des sujets

Dissertation
sur les carac-
teres de Cor-
neille , & de
Racine contre le senti-
ment de la
Bruyere , par
M. Tassinon ,
Tome I. des
Dissertations
sur plusieurs
Tragédies de
Corneille &
Racine , Pa-
ris , 1740.
pages 92, 93.

(a) La Tragédie d'*Idoménée* fut lue à l'Assemblée des
Comédiens le Jeudi 10 Septembre 1705. & elle fut
reçue d'une commune voix.

1705.

» de Roy infortuné , qui ne peut con-
 » server le reste , qu'en tuant son propre
 » fils. Voilà de quoi faire une belle Tra-
 » gédie : mais s'il étoit possible d'ajouter
 » aux malheurs de ce Prince , n'ajoute-
 » roit-on pas à la beauté de l'Ouvrage ?
 » Voyons donc ce qui peut rendre son
 » sort encore plus digne de compassion ?
 » *Il aime.* Quand j'entendis ce Héros à
 » la Comédie , faire cette belle déclara-
 » tion à son confident , je lui aurois vo-
 » lontiers répondu tout haut ; ah Sei-
 » gneur , je veux bien croire que l'amour
 » soit de tous vos maux le plus cruel ;
 » c'est ce comble-là même de vos mal-
 » heurs qui sèche mes larmes : je cesse
 » de voir en vous un Héros , un Roy ;
 » un pere misérable , je n'y vois plus
 » qu'un *Amoureux en cheveux gris.* »

Il est vrai que l'amour d'Idoménée est tout-à-fait hors de saison , & ne sert qu'à faire perdre l'intérêt que l'on devoit avoir pour ce personnage qui est le Héros du Poëme. Cette rivalité du pere & du fils , semble même faire tort à l'un & à l'autre : d'ailleurs , leurs caracteres ne paroissent pas bien décidés : & celui d'Erixene l'est encore moins ; ajoutez qu'on ne sçait ce qu'elle devient à la fin de la Pièce. On peut dire que l'exposition en est fort belle , mais que la

la conduite est un peu trop embrouillée, & que l'oracle, qui en fait le nœud est conçu de façon qu'il peut également s'appliquer au Roy, & à son fils. Il y auroit peut-être encore quelques observations à faire sur la catastrophe, mais malgré tous ces défauts, qui ne sont que trop excusables dans un premier Ouvrage, (a) il faut avouer que celui-ci a mérité le succès dont il a été honoré, & qu'il n'est pas indigne de l'Auteur d'Electre, de Rhadamiste, & de Pyrrhus, dont on apperçoit déjà les traits.

(a) L'Auteur en convient dans la Préface de sa Tragédie d'Atreë & Thyeste, & avoue que ce fut une témérité de jeunesse, qui ne connoît point le risque de l'impression, qui lui fit hasarder d'y faire paroître celle-ci. Au reste, on doit remarquer le personnage de Sophronyme, qui sort de la classe des confidens ordinaires, & qui soutient le caractère d'un sujet fidèle, & digne de la confiance d'Idoménée, qui en fait le portrait dans ces vers de la quatrième Scene du quatrième Acte, où ce Roy paroît tel, qu'il devoit toujours être Résolu de se sacrifier au repos de ses sujets, il ordonna à Sophronyme d'appliquer tous ses soins à bien servir Idamante, qui doit lui succéder.

Redonne à Sophronyme un autre Idoménée,
Que mon fils, à son tour, assuré sur ta foy,
Retrouve dans tes soins tout ce qu'il perd en moy.
Que par toi tous ses pas tournent vers la sagesse,
D'un torrent de flatteurs écarte la jeunesse,
Accoutume son cœur à suivre l'équité :
Conserve lui, sur-tout, cette sincérité,
Rare dans tes pareils, aux Rois si nécessaire ;
Sois enfin à ce fils ce que tu fus au pere.
Surmonte ta douleur en ce dernier moment.
Et repois-mes adieux dans cet embrassement.

1705.

Il y a apparence que le discours de M. Taffinon, que nous venons de rapporter, est moins un morceau de critique, qu'un conseil donné à un jeune Poëte, dont il reconnoissoit le mérite & les talens. Car il ajoute.

« L'Auteur de cette Pièce a suivi le
 » même systême dans sa dernière (Tra-
 » gédie) & cela vient en partie d'une
 » trop grande précipitation à devenir
 » Auteur Tragique. Platon, (continue-
 » t-il) la blâmoit de son temps d'une
 » manière assez convenable au nôtre, il
 » feint dans son *Phédre*, qu'un jeune Poëte
 » va trouver Sophocle, & Euripide, qu'il
 » leur dit, je fais passablement des vers ;
 » je sçais étendre un petit sujet dans mes
 » descriptions, & en resserrer un grand ;
 » je sçais rendre des choses pitoyables,
 » terribles, menaçantes ; je m'en vais
 » donc faire des Tragédies. Sophocle &
 » Euripide lui répondent ; n'allez pas si
 » vite : la Tragédie n'est pas ce que vous
 » pensez ; c'est un seul corps, composé
 » de parties différentes, & bien assorties,
 » dont on fait un monstre, quand on
 » ne sçait pas les ajuster. Vous sçavez
 » ce qu'il faut sçavoir avant que d'é-
 » tudier l'art de la Tragédie, mais vous
 » ne sçavez pas encore cet Art. »

C Y R U S,

1706,

Tragédie de M. DANCHET, (a)

Représentée pour la première fois, le Mardi
23. Février : & pour la douzième & der-
nière le Vendredi 19 Mars suivant.

Monsieur Danchet étoit déjà con-
nu sur la Scene Lyrique, par plu-
sieurs Poèmes, qui avoient paru avec
succès, lorsqu'il donna ce premier Ou-
vrage au Théâtre François. Dans l'aver-
tissement, il rend compte de l'occasion
qui le lui fit entreprendre. « Un des
plus habiles hommes de notre siècle,
» (dit-il) qui dans sa jeunesse s'est
» distingué par la beauté de sa Poësie,
» & qui se fait encore admirer par la
» force de son éloquence, a composé
» en latin, il y a déjà plusieurs années,
» la Tragédie de Cyrus. Le dessein que
» j'en ai formé est fort différent de ce-
» lui que cet Auteur a suivi. Je lui dois
» cependant, & je fais gloire de l'a-
» vouer, la première idée de cette Pié-
» ce, & le caractère d'un de mes prin-
» cipaux personnages. »

(a) Nous donnerons sa vie, à la suite de l'article de
sa Tragédie de *Nitétis*, sous l'année 1723.

1706.

Sans connoître le Poëme qui a servi d'original à M. Danchet , & sans prétendre affoiblir l'éloge qu'il en fait , nous croyons pouvoir assurer , que ce qui paroît suffire aux beautés d'une Tragédie latine , faite ordinairement pour être représentée dans un Collège , n'est pas assez pour une Pièce destinée au Théâtre François. Pourvû qu'on trouve dans la première une versification forte , de grandes maximes , & des sentimens d'un héroïsme très-relevé , on n'y examine pas avec cette extrême sévérité la justesse de la conduite , ni des personnages : souvent même les caracteres outrés & gigantesques y réussissent le mieux. Au lieu que dans les autres , on exige plus de régularité , & de vraisemblance , on veut des caracteres naturels , & bien soutenus , & sur-tout beaucoup d'intérêt : voilà justement ce qui manque au Poëme dont nous parlons. La conduite en est fort foible , & quelque liberté que l'Auteur ait prise d'altérer l'Histoire , sa Fable n'en est pas plus intéressante. Il est impossible de reconnoître ici le vainqueur de l'Asie , & le fondateur de l'Empire des Perses , ni dans ses actions , ni dans ses sentimens : tout ce qui est beau & noble ne se fait que par le conseil , ou plutôt les ordres d'Harpag.

M. Danchet n'a pas fait attention, qu'en cherchant à faire briller ce personnage favori, aux dépens de tous les autres, principalement de celui qui devoit tenir le premier rang, il n'a composé qu'un portrait monstrueux, & imaginaire. Sa Palmire n'est qu'une sotte; Mandane une imbécille, & Astyage un forcené. Les quatre reconnoissances de Cyrus sont manquées entièrement. Au reste, il est heureux pour l'Auteur, qu'il ait pu se flatter de quelque réussite sur les applaudissemens que le Public voulut bien donner à son Ouvrage, c'est ce qui l'a engagé à continuer de travailler. (a)

(a) L'exemple de M. Danchet est remarquable, pour les Poëtes qui travaillent pour le Théâtre. Lorsqu'il proposa sa Pièce pour la première fois, (le Mercredi 8 Juillet 1705.) Les Comédiens, après en avoir entendu la lecture, lui firent plusieurs objections: il s'y rendit avec une extrême docilité, dont les Comédiens lui firent infiniment gré, & ne manquèrent pas d'en faire mention sur les Registres: voici en quels termes est conçue la délibération du Mercredi 27 Janvier 1706.

« La Tragédie de *Cyrus* a été lue & acceptée, & sur les objections & sur les critiques qui ont été faites à l'Auteur, & qu'il s'est faites lui-même, il a retravaillé sa Pièce; & aujourd'hui Mercredi 27 Janvier 1706. il en a fait une nouvelle lecture à la Compagnie, à qui il en a de nouveau remis la décision. »
 « Acceptée pour la jouer incessamment. »



1706.

L'AVOCAT PATELIN,

*Comédie en prose , en trois Actes ;
de M. l'Abbé BRUEYS ,*

Représentée pour la première fois , après la
Tragédie de *Britannicus*, le Vendredi 4 Juin.
(Sept représentations , (a) la dernière le
Dimanche 20 du même mois de Juin.)

Préface de
l'Avocat Pa-
telin.

„ J'Ai tiré le sujet de cette Comédie
„ d'une ancienne Pièce comique , in-
„ titulée : *Les tromperies , fineses &*
„ *subtilités de Maître Pierre Patelin ,*
„ *Avocat à Paris , &c.* Voici ce que
„ dit de cette Pièce M. Pasquier dans ses
„ *Recherches de la France , Chap. 55.*
„ *Livre 7. Ne vous souvient-il point*
„ *de la réponse que fit Virgile à ceux*
„ *qui lui impropéroient l'étude qu'il em-*
„ *ploioit en la lecture d'Ennius , quand*
„ *il leur dit , qu'en ce faisant , il avoit*
„ *appris à tirer l'or d'un fumier ? Le*
„ *semblable m'est arrivé n'aguères aux*
„ *champs , où étant destitué de compa-*

(a) Voici une note qui n'est que pour les personnes
qui ne veulent rien perdre des faits anecdotes du Théa-
tre. La Comédie de Patelin ne rapporta à son Auteur
que 75 liv. 7 sols. Elle fut dans les règles à la cinquié-
me représentation , & les Comédiens la jouèrent en-
core deux fois sur leur compte.

„ gnie , j'ai trouvé sans y penser , la
 „ Farce de Maître Pierre Patelin , que
 „ je lus & relus avec tel contentement ,
 „ que j'oppose maintenant cet échantil-
 „ lon à toutes les Comédies Grecques ,
 „ Latines , & Italiennes. Puis après
 „ avoir donné le sujet de cette Pièce ,
 „ & en avoir rapporté quelque-uns des
 „ meilleurs endroits , il continue ainsi :
 „ Ne pensez pas que , par une opinion
 „ particulière , je soye le seul auquel ait
 „ plu ce petit Ouvrage ; car au cou-
 „ traire , nos ancêtres trouverent ce
 „ Maître Pierre Patelin , avoir si bien
 „ représenté le personnage , pour lequel
 „ il étoit introduit , qu'ils mirent en
 „ usage ce mot **PATELIN** , pour signifier
 „ celui , qui par beaux semblants enjau-
 „ loit ; & de lui , firent uns **PATE-**
 „ **LINEUR** & **PATELINAGE** , pour
 „ même sujet. Et quand il advient qu'en
 „ communs devis , quelqu'un extrava-
 „ ge de son premier propos , celui qui
 „ le veut remettre sur ces premières bri-
 „ sées , lui dit : **REVENEZ A VOS**
 „ **MOUTONS** , & autres proverbes que
 „ nous avons puisés de la Fontaine de
 „ Patelin. D'avantage , (dit-il dans le
 „ même Chapitre) je recueille quelques
 „ anciennetés , qui ne doivent pas être
 „ négligées ; car quand vous voyez le

1706. » *Drapier vendre ses six aunes de drap*
 » *neuf francs , qu'à l'instant même , il*
 » *dit que ce sont six écus , il faut né-*
 » *cessairement conclure , qu'en ce temps-*
 » *là , l'écu ne valoit que trente sols.*
 » *Mais comme accorderons - nous les*
 » *passages ? En ce que , en tous les en-*
 » *droits où il est parlé du prix de cha-*
 » *que aulne , il n'est parlé que de vingt-*
 » *quatre sols ; ce qui n'est pas somme*
 » *suffisante pour faire revenir les six*
 » *aulnes à neuf francs , ains à sept*
 » *livres quatre sols seulement. C'est en-*
 » *core une autre ancienneté digne d'être*
 » *considérée , qui nous enseigne qu'en*
 » *la Ville de Paris , où cette Farce*
 » *fut faite , & par aventure représentée*
 » *sur l'échafaut , quand on parloit du*
 » *sol simplement , on l'entendoit parisi ,*
 » *quinze deniers tournois , (car ainsi*
 » *étoit-il de notre Ville de Paris) & à*
 » *tant que les vingt-quatre sols faisoient*
 » *les trente sols tournois.*

» L'estime que M. Pasquier fait de
 » cette Comédie , est ce qui me l'a fait
 » faire , ou pour mieux dire , ce qui me
 » l'a fait travailler , & mettre dans le
 » langage d'aujourd'hui. Je ne suis pas
 » cependant tout-à-fait de l'avis de M.
 » Pasquier ; mais il est vrai que cette
 » Pièce est un fumier , dont on peut

» tirer de l'or : je ne sçais pas si je l'ai
» fait , mais je sçais bien que je me suis
» extrêmement diverti en y travaillant.
» J'en ai conservé autant que j'ai pû les
» jeux de Théâtre que j'y ai trouvés , en
» les intéressant dans une seule action
» qu'il m'a fallu inventer , afin de garder
» à peu près les règles qu'on observe au-
» jourd'hui , & qu'on ne connoissoit
» guères en France , au temps où cette
» Pièce fut faite , ce qui m'a obligé d'y
» ajouter les personnages de Valère ,
» d'Henriette & de Colette, & d'en chan-
» ger entièrement l'économie & le dé-
» nouement.

» Cette Comédie avoit été faite en
» l'année 1700. pour être représentée
» devant le Roy , par les principaux
» Seigneurs de la Cour , dans l'ap-
» partement de Madame de Main-
» tenon ; mais la guerre qui survint à
» l'occasion de la mort du Roy d'Espa-
» gne , en empêcha l'exécution , & six
» ans après elle fut jouée sur le Théa-
» tre François , sans Prologue & sans
» Intermèdes , (a) par les soins de

(a) Dans l'édition des Œuvres de Théâtre de l'Abbé Brucys , on trouve le Prologue & les Intermèdes de la Comédie de Patelin joints à cette Pièce : & après avoir fait la lecture de ces agrémens , on ne peut que sçavoir gré aux Comédiens d'en avoir privé le Public.

1706. « M. Palaprat, comme les autres Pièces
 « de Théâtre que j'avois composées en
 « différens temps.

Remarques
 de l'Editeur
 des Œuvres
 de l'Abbé
 Brueys;

« Par les remarques de M. Pasquier ;
 « que M. Brueys a inséré dans sa Pré-
 « face, on peut conclure que la Farce
 « originale de *Pierre Patelin, Avocat*,
 « a été faite à Paris vers l'an 1470.
 « puisque le Blanc, dans son Traité des
 « Monnoyes, observe que les écus d'or
 « ou à la couronne, haussèrent de prix
 « en 1473. & furent mis à trente sols.
 « Cette Farce fut imprimée pour la pre-
 « miere fois à Paris chez *Simon Vos-*
 « *tre*, in-8°. sans date ; peu de temps
 « après il en parut une édition latine,
 « faite par *Reuchlin*, sous le nom d'*A-*
 « *lexander Connibertus*. Comme cette
 « édition étoit pleine de fautes, le ne-
 « veu du Traducteur en publia une se-
 « conde gothique, en petit in-12. sur
 « vélin : imprimée chez Guillaume Euf-
 « tache, avec Privilège de Louis XII.
 « daté du 6. Septembre 1512. &c. Les
 « différentes éditions ou traductions
 « qu'on a faites du Patelin, peuvent
 « faire présumer avec raison qu'il a eu
 « un grand succès dans son origine, &
 « qu'il a conservé longtemps l'estime
 « qu'il s'étoit acquise. En effet, on trou-
 « ve dans cette Comédie le simple, le

» naturel, & le comique, né du fond
» de l'action, ou de la situation, & 1706.
» non du mot; il ne paroît pas que
» l'original ait dégénéré dans la copie
» de M. Brueys, si cependant l'on peut
» appeller copie un Ouvrage, dont le
» fond, à la vérité, n'appartient pas à
» son Auteur; mais que néanmoins cet
» Auteur a sçu travailler avec tant d'art,
» soit dans la conduite, soit dans les dé-
» tails, qu'il lui a donné l'air d'origi-
» nalité, & la grace de la nouveauté.
» M. Brueys n'a conservé de l'ancien
» Patelin, que les principales Scenes de
» l'Avocat & de Guillaume; (a) parce
» que ce sont des Scenes prises dans la
» nature, & qu'ils ne peuvent jamais
» rien perdre de leur mérite. Quant
» au fond, comme la nature ne change
» point, les vrais mouvemens ne cessent

(a) L'éditeur des Œuvres de l'Abbé Brueys se trompe; non-seulement cet Auteur a conservé de l'ancien Patelin, les principales Scenes, de l'Avocat & de Guillaume, mais encore le rôle de la femme de Patelin, & un autre personnage bien plus important, qui est celui du Berger Agnelet, que l'Abbé Brueys a rendu admirablement. Mais l'Editeur vouloit louer, & il a crû que son emploi étoit rempli en mettant sur le compte de l'Abbé Brueys tous le reste de la Pièce. Un homme de jugement croiroit avec raison louer davantage, en rendant compte de l'art du nouvel Auteur, qui sans presque rien changer au fond de l'ancienne Comédie, en a composé une aussi naïve, que celle qui fait le sujet de cet article.

1706.

» point d'être les mêmes ; & quelques
 » anciens qu'ils soyent, ils sont toujours
 » bons à présenter aux hommes ; ainsi
 » ce n'est plus pour celui qui se charge
 » de les remettre au jour, qu'une affaire
 » de stile ; mais qui cependant ne di-
 » minue rien du génie qu'il faut avoir
 » pour réussir dans ce genre d'Ouvrage.

T O M Y R I S ,

*Tragédie de Monsieur l'Abbé PELLE-
 GRIN , sous le nom de Mademoiselle
 BARBIER ,*

Représentée pour la première fois le Mardi
 23. Novembre , & pour la sixième & der-
 nière le Vendredi 3 Décembre suivant.

V. Oici Cyrus qui paroît sur la Scene
 pour la seconde fois dans une même
 année , & plus défiguré encore qu'à la
 première. On pourroit dire , pour excu-
 ser M. Danchet , qu'il prend son Héros
 dès son entrée dans le monde , & avant
 qu'il ait secoué le joug de son gou-
 verneur : au lieu qu'ici , c'est Cyrus
 convert de gloire , qu'on a prétendu nous
 présenter , mais qui malheureusement
 n'est tel , que dans le récit de son Am-
 bassadeur. Il y a apparence que c'est

encore pour l'honneur de son sexe , que Mademoiselle Barbier a choisi ce sujet , dont elle pourroit être soupçonnée d'avoir dirigé le plan & les caractères , qui sont des plus foibles. L'inégalité qu'on remarque dans la conduite , & la délicatesse affectée dans les sentimens des personnages , semblent aussi fortifier cette conjecture. Toute l'intrigue , & le nœud de la Pièce , n'ont pour fondement que la ridicule mésintelligence de la Reine & de son fils. On doit être fâché de voir Mandane & Cyrus , servir à leur badinage pendant trois Actes entiers , & que ce Monarque , après avoir joué avec la Maîtresse une Scene de Comédie , où il ne se montre pas avec avantage , périsse enfin aussi misérablement. Les années précédentes , & celle-ci , ne furent pas fort heureuses en nouveautés : particulièrement dans le genre Tragique : mais il faut avouer que la Pièce dont nous parlons a été reçue du Public moins favorablement que les autres.



1706.

LA MORT D'ULYSSE,

Tragédie de M. l'Abbé PELLEGRIN;
sous le nom du Chevalier Pellegrin
son frere.

Représentée pour la premiere fois le Mardi
29 Décembre. La seconde représentation le
Jeudi 13 Janvier 1707. (a) & la treizième
& dernière le Jeudi 4 Février suivant.

IL aisé d'appercevoir que le Poète rempli de la lecture des meilleurs Ouvrages Dramatiques, a cherché à en rassembler ici les principales situations, & celles qui peuvent frapper le plus. Indépendamment de la commodité qu'il y a de suivre un tel projet, il en résulte un avantage considérable, qui est d'avoir des autorités & des exemples. Il est vrai, que d'un autre côté, l'Auteur, privé du mérite de l'invention, demeure toujours responsable du plan, & de l'économie de sa Pièce.

L'ouverture de la Scene, est à peu près la même que celle de la Tragédie d'Idoménée de M. de Crébillon. Ulysse

(a) L'Auteur avoit apparemment retiré sa Pièce après la premiere représentation, pour y faire des corrections,

déjà effrayé par les menaces de Circé, dont il s'est ressouvenu fort mal à propos, sent redoubler ses craintes, & perd entièrement la raison, lorsqu'on lui rapporte l'oracle de Calchas, qu'il a fait consulter. Ce Roy, si vanté par sa haute prudence, agit ici d'une façon toute contraire, & ne hâte sa mort que par sa propre faute. Il est vrai que le sens de l'oracle semblant n'accuser que Télémaque, peut autoriser Ulysse à prendre des précautions, mais non pas à traiter comme parricide un fils tendre, soumis, & dont la conduite, toujours respectueuse, doit prouver l'innocence, & repousser des soupçons de cette nature. L'Auteur agit sagement lorsqu'il les fait tomber sur ce jeune Prince; cela jette de l'intérêt dans la Pièce, mais il auroit dû, en même-temps, le rendre plus susceptible de ces soupçons, le pere auroit paru, conséquemment, moins déraisonnable.

1706.

L'attachement de Télémaque pour Axiane ne suffit pas pour justifier la dureté d'Ulysse à son égard. Que peut-il craindre d'un Prince aussi timide, qui sacrifie aveuglement sa passion, avec une telle foiblesse, qu'elle tient beaucoup de la lâcheté? On pourroit également reprocher à Ulysse son procédé envers

1706.

Pénélope, (personnage très-inutile) tandis qu'il comble de ses faveurs & de son amitié Télégonus , jeune étranger , dont on ignore la naissance. Ulysse est enfin forcé de reconnoître l'innocence de son fils , & de lui rendre son affection : il ne peut en même temps se dispenser d'approuver son hymen avec Axiane ; mais comme il a promis imprudemment la main de cette Princesse à Télégonus , il est dans l'obligation de rétracter sa parole. Télégonus irrité fait tomber toute sa fureur sur son heureux rival , prêt à lui arracher la vie , Ulysse s'y oppose , & reçoit un coup mortel. Télégonus , agité des plus cruels remors , vient demander la punition de son crime aux genoux de son bienfaiteur. A ses discours , Ulysse le reconnoît pour le fils qu'il a eu de Circé. Cette reconnoissance , trop brusque & déplacée , fait l'accomplissement de l'Oracle , & augmente l'énormité du forfait de Télégonus. Il sort désespéré , & Ulysse avant d'expirer , a la douleur d'apprendre la mort de ce fils , pour lequel cependant il conserve encore de la tendresse.

Si la Pièce avoit plus de réputation , on pourroit joindre ici quelques observations particulieres sur sa conduite. Nous avons déjà dit que l'Auteur avoit emprunté

emprunté de ceux qui l'ont précédé, tout ce qu'il avoit cru pouvoir convenir à son sujet : nous avons cité pour exemple l'exposition. La Scene quatrième du troisième Acte entre Ulysse & Télémaque, n'est, pour ne dire rien de plus, qu'une foible imitation de celle de Thésée & d'Hyppolyte, au quatrième Acte de la Tragédie de Phèdre de M. Racine. On peut facilement faire les autres applications. Ce n'est pas tout, M. l'Abbé Pellegrin s'est oublié jusqu'à piller les pensées & les vers des autres, témoin ces deux-ci, qu'Ulysse dit à Télégonus en le quittant.

1706.

Partez : je m'attends en ce triste moment ;
Recevez mes adieux dans cet embrassement.

Ulysse.
ACTE V.
SCENE II.

Les rôles d'Ulysse, de Télémaque, & de Télégonus étoient remplis par les Sieurs Ponteuil, Baron, & Beaubour : & ceux de Pénélope & d'Axiane, par les Demoiselles Desbrosses, & Desmares.

M. l'Abbé Pellegrin s'est servi de cette Pièce, comme de celle de Polydore : il a employé le fond du sujet, pour en composer sa Tragédie Lyrique, qui fut représentée pour la première fois le Mardi 6 Novembre 1725. sous le titre de *Télégone*, avec un succès très-médiocre.

1707.

ATRÉE ET THYESTE;

Tragédie de M. DE CRÉBILLON,

Représentée pour la première fois le Lundi 14 Mars : la dixième représentation le Vendredi 8 Avril suivant , veille de la clôture du Théâtre. Reprise le Vendredi 18 Novembre 1712 Encore huit représentations , dans lesquelles l'Auteur eut part.

LEs premières représentations de cette Tragédie firent une forte impression sur le Public ; la plus grande partie des Spectateurs se révolta contre un sujet qui lui parût d'autant plus affreux , qu'il étoit traité par un Poète habile , & capable de le rendre avec les couleurs les plus vives , & les plus frappantes. Il convient lui même , dans sa Préface , qu'il n'y a presque personne qui ne se soit soulevé contre ce sujet , & qu'il n'a rien à répondre , sinon qu'il n'en est pas l'inventeur. Il ajoute , qu'il croit pouvoir se flatter de n'avoir rien oublié pour l'adoucir , & l'accommoder à nos mœurs : & que dans ce dessein il a pris la liberté d'altérer par-tout la Fable , pour diminuer l'horreur de la vengeance. D'où il conclut , qu'il s'en faut bien que son Atrée soit aussi cruel que celui de

Sénèque. « Malgré cela , continue-t-il ,
» on ne s'en souleva pas moins contre
» moi. On eut la bonté de me laisser
» tout l'honneur de l'invention ; on m'a
» chargé de toutes les iniquités d'Atrée :
» & l'on me regarde encore dans quel-
» ques endroits , comme un homme
» noir , avec qui il ne fait pas sûr de
» vivre , comme si tout ce que l'esprit
» imagine devoit avoir sa source dans le
» cœur. » M. de Crébillon a eu raison
de s'élever contre une critique qui de-
venoit personnelle , & vouloit attaquer
sa probité. Il ne faut pas s'étonner , si
confondant le Public avec de pareils ac-
cusateurs , il se deffend avec tant de fierté
dans sa Préface. Ces sentimens tumultueux
se sont évanouis peu à peu , &
ont fait place à d'autres beaucoup plus
équitables ; la Tragédie d'Atrée & Thyeste,
dont les représentations n'avoient été
discontinuéés que par la vacance ordi-
naire de la quinzaine de Pâques , fut
reprise le 18 Novembre 1712. L'Auteur
retra alors dans tous ses droits ; le Pu-
blic lui rendit toute la justice qui lui étoit
dûe : on loua beaucoup l'art du Poète ,
& la plupart des censures tomberent sur
le choix du sujet. « Vous n'auriez ja-
» mais cru , dit un Critique modéré ,
» qu'il se fut trouvé un Auteur assez hardi ,

1707.

Dissertation
critique sur la
Tragédie
d'Atrée &

1707. » pour mettre l'Histoire d'Atrée & de
 Thyeste, Tome second du Recueil des
 Saisons Littéraires de Mademoiselle
 Barbier, pag. 2 & 3.

» pouvante M. de Crébillon : les sujets
 » les plus horribles flattent son imagi-
 » nation, & je ne doute point qu'il n'ait
 » été jaloux de l'intrépidité de Séné-
 » que, qui a osé traiter avant lui un
 » sujet qui sembloit n'être réservé qu'à
 » sa plume ; cette jalousie ne l'a pas em-
 » pêché d'emprunter beaucoup de traits
 » de son original ; il en a même imité
 » l'action principale ; mais il s'est rendu
 » original lui-même dans les épisodes :
 » j'avoue que la Fable, moins simple
 » que celle de Sénèque, a quelque chose
 » de plus grand & de plus terrible. »

La Critique est une espèce d'hommage qui est dû aux Ouvrages qui ont le plus de mérite : quelle Tragédie pouvoit y prétendre plus que celle-ci : on peut dire que la personne qui a voulu prendre ce soin, s'en est acquitté avec autant de politesse que de goût & de sagacité. (a) Rien ne prouve mieux la

(a) Cette *Dissertation critique sur la Tragédie d'Atrée & Thyeste*, se trouve dans la seconde partie du *Recueil des Saisons Littéraires*, imprimés à Rouen chez Machuel 1722. depuis la première page jusqu'à la cent quarante-deuxième. On annonce dans l'avertissement, que l'Ouvrage fut composé en 1714. & les raisons qui l'ont empêché de paroître plutôt. Quoiqu'il soit sous le nom de Mademoiselle Barbier, il est aisé d'y reconnoître M. l'Abbé l'Élegrin, qui en est le véritable Auteur.

parfaite estime qu'elle avoit pour l'Auteur, & pour son Ouvrage, que l'extrême sévérité dont elle use, & l'attention qu'elle a de relever jusqu'aux plus petites négligences. On voit qu'elle remarque avec plaisir les endroits qui peuvent faire connoître l'art & le génie du Poëte, & que ses censures sont presque toujours accompagnées de louanges. Sa dissertation est extrêmement méthodique & détaillée. Le Lecteur curieux la liroit sans doute avec satisfaction, mais son étendue ne nous permet d'en rapporter autre chose que le précis des principales observations : c'est ce que nous allons faire très-sommairement.

1707.

Après avoir rapporté en peu de mots l'Histoire d'Atrée & de Thyeste, le Critique donne le plan de la Pièce, qui lui paroît très-ingénieux, & digne du cothurne le plus sublime. « C'est dom-
» mage, (ajoute-t-il) que cela ne pro-
» duise rien ; & qu'après avoir promis
» des merveilles, on soit contraint d'en
» revenir à Sénèque, & de finir la Tra-
» gédie comme lui. »

La seconde Scene du premier Acte, qui contient l'exposition du Poëme, est très-bien traitée : la versification en est belle & nerveuse, le caractère d'Atrée

1707. bien peint, & les faits parfaitement éclaircis. " J'y souhaiterois pourtant (dit notre Censeur) une chose : Atrée s'est " rû vingt ans, il dit lui-même qu'il a " fait périr tous ceux qui pouvoient savoir que Plisthene étoit fils de Thyeste & d'Ærope ; d'où vient donc qu'il " met Euristhene dans sa confiance, & " qu'il ne l'y a pas mis plutôt ? Je n'en " vois pas d'autre raison que la nécessité d'instruire le Spectateur ; mais ce " n'est pas tout de l'instruire, il faut " le faire à propos, & avec un art qui " conserve un tour naturel, & un fond " de vraisemblance ; & c'est justement " ce qui manque ici. Atrée a-t-il " quelque vûe quand il ouvre son cœur " à Euristhene ? Ce confident ne " doit aucunement contribuer à faire " réussir des mesures prises de si loin ; " en un mot, Atrée lui confie *gratis* un " secret dont il peut abuser.... J'ai poussé " peut-être ce raisonnement trop loin : " mais, continue-t-il, comme c'est la " pierre d'achoppement de tous nos Tragiques modernes, j'ai cru qu'il importoit d'en faire connoître-toute l'absurdité. "

Nous ajoutons une réflexion sur le projet dont Atrée fait confiance à Euristhene. Il est sans doute digne de lui ;

mais au fond , ce raffinement de vengeance est-il bien vraisemblable ? Peut-on aisément comprendre qu'un Prince du caractère d'Atrée, ait voulu la fonder sur une espérance aussi incertaine , que le tems pouvoit faire avorter. N'auroit-il pas dû craindre qu'avant un terme si long , la mort de l'un ou de l'autre n'annéantit ce dessein , ou que surpris lui-même à l'imprévu , son sceptre ne passât entre les mains du fils de son plus mortel ennemi , au préjudice des siens propres ? Ne suivons pas davantage ce raisonnement ; puisque le Critique ne le fait point , & qu'il n'examine la conduite d'Atrée que par rapport à l'action de la Pièce. Il n'y trouve pas assez de justesse. Atrée , dit-il , à qui les sermens ne coûtoient rien , n'a-t-il pas dû juger de Plisthene par lui-même ; & pouvoit-il compter sur un serment qu'il en a arraché par surprise. Il ne l'ignore pas , car il soupçonne Plisthene , mais après cette découverte il persiste dans le même dessein , & ne change rien aux mesures qu'il a projetées.

Nous passons les remarques sur les Scènes suivantes , comme moins considérables , pour venir au second Acte :
« Rien de si pompeux , continue notre
» Censeur , que la versification de la

1707. » premiere Scene ; le songe sur-tout est
 » un des plus beaux morceaux de Poësie ;
 » les expressions terribles , & les images
 » funestes sont la partie que M. de
 » Crébillon possède le mieux : je suis
 » surpris qu'il n'ait jamais été tenté de
 » nous donner un Poëme épique , j'en
 » oserois garantir le succès , s'il n'y
 » falloit que des images & des descrip-
 » tions : & je n'en ai guères vû de plus
 » vives que celles qui partent de sa
 » plume. Au reste , je trouve Thyeste
 » bien hardi , & bien imprudent de se
 » montrer en plein jour dans le Palais de
 » son frere. »

La troisieme Scene du même Acte ,
 qui se passe entre Atrée , Thyeste &
 Théodamie est faite pour produire en
 même-tems la curiosité & la frayeur
 dans l'ame des Spectateurs. D'abord elle
 ne paroît pas bien amenée ; mais la si-
 tuation devient bientôt interressante :
 on ne doute point que Thyeste n'aille
 être reconnu , & on est attentif à la
 maniere dont il le sera. Le Critique ne
 manque pas ici de relever l'art du Poëte ,
 & de prévenir les petites objections
 qu'on pourroit lui faire. « Si je me suis
 » (dit-il) un peu étendu dans mes re-
 » marques , l'Auteur n'aura pas à s'en
 » plaindre , elles tournent toutes à son
 » avantage ,

» avantage, & je serois ravi qu'il ne
 » me donnât plus souvent des occasions
 » d'en user de même. »

1707.

La Scene d'Atrée & de Plisthene au
 troisième Acte, * est une de celles qui * SCENE
 a été le plus applaudie, tant par la III.
 beauté des vers, que par la situation
 qu'elle présente, & qui est très-interres-
 sante. Effectivement qui pourroit refuser
 des larmes à un amant qu'on veut obli-
 ger à donner la mort au père de sa Maî-
 tresse, s'il ne veut pas voir périr cette der-
 niere ? Ces applaudissemens n'ont point
 ébloui le Critique : il soutient que cette
 Scene est vicieuse, parce qu'Atrée, qui
 n'a jamais dû penser que Plisthene put
 accepter sa proposition, n'est pas excu-
 sable d'avoir formé un projet aussi ri-
 dicule, & chimérique. « Voilà pourtant,
 » ajoute-il, ce que certaines gens appel-
 » lent situations ; pourvû qu'elles soient
 » dans une Scene, il n'importe com-
 » ment elles y sont ; sur ce pied-là, il
 » n'y a rien de si facile à faire qu'une
 » Tragédie qui ait du succès. Ne revien-
 » dra-t-on jamais de cette erreur ? Et le
 » vraisemblable sera-t-il toujours cho-
 » qué impunément. ? »

Avant que d'entrer dans l'examen des
 deux derniers Actes, le Critique fait cette
 réflexion. « C'est proprement en cet

1707.

» endroit que la Pièce commence : puis-
» que l'Auteur & Atrée changent de plan.
» Le dessein qu'Atrée forme de se venger
» de Thyeste , ne se peut exécuter qu'en
» faisant jouer de nouveaux ressorts ;
» cela fait un nouveau nœud. Il me
» semble que pour faire une Pièce dans
» les règles , il faudroit qu'il y eut unité
» de nœud , comme il doit y avoir unité
» d'action. . . . Sans quoi , une Tragé-
» die ne peut être parfaite. Or ce nou-
» veau nœud que M. de Crébillon em-
» brasse présentement est tout-à-fait dé-
» taché de ce qui précède. Son premier
» plan n'a point du tout influé sur le
» dernier , c'est un commencement d'ac-
» tion ; de sorte qu'il aura trouvé le se-
» cret de faire une Tragédie en deux
» Actes. » Il faut convenir que des re-
» marques aussi judicieuses , sont des pré-
» ceptes. Voici les observations qu'il donne
» sur la quatrième Scene du premier des
» deux Actes dont nous parlons.

« Atrée , après avoir fait de sérieuses
» réflexions sur son premier projet , en
» reconnoît toute l'inutilité , il l'aban-
» donne sagement , & en forme un se-
» cond infiniment plus tragique ; mais
» guères plus sage , quoique l'Auteur le
» fasse réussir aux dépens du vraisem-
» blable ; voici quel est ce grand projet.

» Atrée vient avec un billet à la main ,
» & un repentir affecté dans la bouche :
» il fait un aveu du crime où sa fureur
» l'alloit porter , le déteste , il plaint
» Thyeste , & se regarde lui-même avec
» horreur. Il apprend à Thyeste qu'il
» lui rend un fils en Plisthene , & le
» prouve par un billet d'Ærope même.
» Rien n'est plus convainquant pour
» Thyeste, mais Atrée a-t-il dû compter
» sur un artifice si dénué de vraisemblan-
» ce ? Il vient présenter à Thyeste un billet
» écrit depuis vingt ans : quelle appa-
» rence y a-t-il qu'il ne soit tombé entre
» ses mains que depuis une heure ? Le
» Messager qui étoit chargé de le rendre
» à Thyeste , vient-il seulement d'être
» pris ? Enfin , ne falloit-il pas appren-
» dre à Thyeste & aux Spectateurs quel-
» ques circonstances qui rendissent le
» piège plus adroit. Je ne sçais de quoi
» on doit être plus surpris , ou de la
» témérité d'Atrée , ou de la crédulité
» de Thyeste : l'un ne trompe pas assez
» finement , & l'autre se laisse tromper
» trop lourdement. En effet , Thyeste
» connoît trop bien Atrée , pour pren-
» dre le change sur un événement qui
» n'est point du tout fondé. . . . Et tout
» ce qu'on pourroit dire pour justifier
» Thyeste , ne justifieroit pas l'Auteur ni

1707.

» Atrée. L'Auteur a dû faire un projet
» dont la réussite fut indépendante de la
» crédulité de son Héros, & Atrée n'a
» pas dû compter sur un artifice, qui
» n'avoit pas le moindre air de vraisem-
» blance : Au reste, M. de Crébil-
» lon ne fonde pas mieux ses plaintes,
» que son action Théatrale. Il se plaint
» à la fin de sa Préface de l'injustice du
» Public, qui s'est révolté contre la dou-
» ble réconciliation d'Atrée & de Thyeste.
» Il croit justifier sa dernière, en disant
» qu'elle étoit nécessaire. Mais pourquoi
» a-t-il donc fait la première ? Ne doit-
» il pas convenir que si elle n'est pas
» tout-à-fait inutile, du moins elle peut-
» être retranchée ? Un génie aussi étendu
» que le sien, est-il borné à une seule
» invention ? Et ignoroit-il, quand il a
» fait sa Tragédie, que toutes les Scènes
» doivent être variées, de sorte qu'elles
» ne présentent jamais deux fois la mê-
» me face. Mais (continue-t-il) j'ai tort
» de m'arrêter si longtems sur une chose,
» sur laquelle l'Auteur nous déclare qu'il
» a pris son parti : voici comment il s'ex-
» plique dans sa Préface. *Pour ce qui*
» *regarde la double réconciliation qu'on*
» *me reproche, je déclare par avance*
» *que je ne me rendrai jamais sur cet*
» *article.* Cette fermeté (ajoute le Criti-

» que) me feroit presque croire qu'il a
 » raison : mais ne dit-il pas avec la
 » même assurance , *qu'il est impossible*
 » *que Thyeste lui-même , fut-il aussi*
 » *fourbe que son frere , ne donne dans*
 » *le piège qui lui est tendu ?* Cependant
 » il me semble avoir assez bien prouvé
 » que le piège est si grossier , qu'il n'est
 » pas vraisemblable que Thyeste y don-
 » ne , à moins qu'il ne soit le plus cré-
 » dule de tous les hommes. C'est au Lec-
 » teur à juger de ces deux propositions
 » diamétralement opposées , laquelle est
 » plus conforme au bon sens. »

1707.

La catastrophe est l'endroit de la Pièce
 qui a donné le plus de prise à la criti-
 que ; mais comme nous en avons déjà
 parlé au commencement de cet article ,
 nous serons ici plus succints. Il faut avouer
 qu'elle a quelque chose de si noir , &
 de si terrible , que l'Auteur même avoue
 qu'il en a fremi : mais il ajoute qu'elle
 ne lui en parut pas moins digne de la
 Tragédie. Il s'autorise encore de l'é-
 xemple de Sénèque , & l'on doit lui
 sçavoir gré de l'intention qu'il a eu de
 nous épargner une partie de l'horreur
 du crime d'Atrée. Il s'en applaudit dans
 sa Préface : *Il m'a suffi* , dit-il , *de faire*
craindre pour Thyeste , toutes les hor-
reurs de la coupe , que son frere lui pré-

1707. *pare.* « J'avoue (répond le Critique)
 « qu'en cela Sénèque le surpasse en
 « cruauté ; mais il le surpasse aussi en
 « exactitude ; puis qu'Atrée , dans Séné-
 « que remplit son projet , au lieu que
 « dans M. de Crébillon , ce dernier des-
 « sein avorte aussi-bien que le premier...
 « Atrée a le chagrin de n'avoir pas
 « abreuvé Thyeste du sang de son fils ,
 « & de n'en avoir pris qu'une vengeance
 « ordinaire ... La faute de Sénèque n'au-
 « torise pas celle de ses imitateurs , &
 « d'ailleurs ce qui a pû être bon en cer-
 « tains tems , & en certains lieux , de-
 « vient très-mauvais en d'autres. Le
 « Théâtre François n'est pas susceptible
 « d'une horreur qui conviendrait au
 « Théâtre Anglois ; & il est de la pru-
 « dence des Auteurs de proportionner
 « leurs sujets à la portée de leurs Spec-
 « tateurs. » D'où il infere , que des su-
 jets aussi funestes que celui-ci , ne de-
 voient jamais paroître sur notre Scene.

Finissons cet article , par ces paroles
 dont l'Auteur se sert pour terminer sa
 longue & curieuse dissertation. « J'avoue
 « que ma critique est un peu outrée ,
 « mais comme les grands Ouvrages ne
 « sont pas susceptibles de grandes fautes ,
 « on se voit forcé d'en relever les plus
 « médiocres. Au reste , dans la Tragédie

» d'Atrée & de Thyeste, les beautés l'em-
» portent si fort sur les négligences, 1707.
» qu'elles doivent les faire oublier. Il
» faut rendre cette justice à M. de Cré-
» billon ; nous n'avons guères d'Auteurs
» qui l'égalent dans les images , dans
» la pompe du style , & dans l'énergie
» de l'expression , les situations ne lui
» coûtent rien ; il en met presque dans
» toutes les Scenes ; & quoiqu'elles ne
» soient pas toujours préparées , elles
» ne laissent pas de produire leur effet
» sur le champ , sauf à l'examen d'en
» diminuer le prix. Pour ce qui est du
» Théâtre , il ne le possède pas encore
» comme les grands Maîtres , dont il suit
» les traces ; mais il y a tout à espérer
» d'un Auteur dont la réputation a été
» presque aussitôt faite que sa première
» Pièce. »



1707.

D. CESAR URSIN,

*Comédie en prose , en cinq Actes ,
de M. LE SAGE ,*

Représentée pour la première fois le Mardi
15 Mars , & suivie de la première représentation de

CRISPIN RIVAL DE SON MAÎTRE,

*Comédie en prose , en un Acte , du même
M. LE SAGE ,*

Six représentations de D. César Ursin , la dernière le 31 du même mois de Mars , & huit représentations de Crispin Rival de son Maître , la dernière le Samedi 9 Avril suivant , jour de la clôture du Théâtre.

EN donnant l'extrait des *Innocens Coupables* , Comédie de M. de Brosse , (a) nous avons donné celui de D. César Ursin , puisque c'est précisément la même Pièce : à la vérité celle-ci est beaucoup mieux conduite , & la façon dont'elle est dialoguée , lui donne un tout autre mérite ; mais enfin , c'est toujours un sujet qui n'est point dans nos mœurs ,

(a) Tome VI. page 310. Voyez aussi Tome VIII, page 111.

& qui ne se soutient que par une intrigue très-embrouillée & assez peu vraisemblable. Aussi cette Comédie n'eut-elle aucun succès, & même, si l'on pouvoit s'en rapporter à un Auteur contemporain, on ajouteroit qu'elle fut sifflée à sa première représentation. Voici le passage tiré du Journal de Verdun, May 1707. page 374. " Le 16 Mars " (il falloit dire le 15) on représenta " pour la première fois à la Comédie " François *la Tragédie* (la Comédie) de " D. César Urfin : il y eut un grand cours de monde, & même M. le Prince " de Conty l'honora de sa présence. Ce- " pendant la vûe de ce Prince n'empê- " cha pas que la Pièce ne fut sifflée. Bien " des gens conviennent qu'elle ne méritoit pas un si cruel sort. "

En 1739. M. le Sage fit imprimer ses Comédies représentées au Théâtre François, & y joignit celle de D. César Urfin. Au bas du titre de cette Pièce il mit la note suivante. " Cette Comédie com- " posée par D. Pedro Calderon de la " Barca, est intitulée en Espagnol PEOR " ESTA QUE ESTABA. (Cela va de mal " en pis.)

1707.

CRISPIN,
RIVAL DE SON MAÎTRE.

Autant le Public avoit paru indisposé contre D. César Urfin , autant il accueillit la petite Comédie de Crispin Rival de son Maître. Cette justice étoit due à cette Pièce qui est extrêmement jolie. Il est vrai que le sujet n'en est pas d'une grande invention , mais l'enchaînement des Scènes , & la vivacité du dialogue entraînent l'esprit des Spectateurs. On y trouve un grand comique , quelquefois un peu bas , mais beaucoup plus souvent critique & plein de finesse. Au reste , M. le Sage a conté cent & cent fois , que les deux Pièces qui font le sujet de cet article , ayant été représentées ensuite à la Cour , elles éprouverent un sort totalement différent. On parut assez satisfait de D. César Urfin , & la Comédie de Crispin Rival , fut regardée comme une Farce. Il ne seroit pas difficile de concilier ces jugemens , qui paroissent si contraires , en observant qu'en général , à la Cour , on porte un tout autre esprit qu'à la Ville. D. César Urfin est bien écrit , l'intrigue soutenue & singulière. C'en étoit assez pour mériter l'indulgence des Auditeurs. Crispin Ri-

val ne présente qu'un petit événement, & qui ne peut intéresser que par la force du comique, qui regne dans cette Pièce du commencement à la fin ; & de-là, cet événement & ce comique parurent déplacés au ton mesuré, qui étoit alors le dominant. A la Ville, le vrai & le sentiment l'emportent sur la politique : ainsi ces deux Pièces furent jugées avec équité. Et depuis l'Auteur en convenoit avec ses amis.

1707.

LA FEMME, FILLE

ET VEUVE,

Comédie en vers, en un Acte, de
*M. LE GRAND,**

Représentée pour la première fois, après la Tragédie de *Mithridate*, le Jeudi 26 May (Dix représentations, la dernière le Lundi 13 du mois de Juin suivant.)

* On trouvera un article de M. le Grand, après celui de sa Comédie du *Roy de Cocagne*, sous l'année 1720.

ORonte, pere d'Elise & d'Angélique, revenant de Bordeaux à Paris, rencontre dans une hôtellerie un Gascon nommé Dardibras, & un Limosin appelé Fatignac, à qui il parle de ses filles, qui lui sont demandées en mariage par ces deux hommes ; il les leur accorde, & signe à chacun un dédit de

1707.

douze mille livres. Pendant l'absence d'Oronte, Elise & Angélique reçoivent les soins de Philidor & de Dorante, qui se flattent de les obtenir de leur pere. Voilà ce qui s'est passé avant que la Pièce commence. Elle ouvre par Hortence, nouvellement mariée avec Lisimon, & cousine d'Elise & d'Angélique. Elle apprend l'engagement qu'Oronte a contracté avec les deux Provinciaux, & du consentement du bon-homme qui se repent de son choix, & pour rendre service à ses cousines & à leurs amans, elle forme le dessein d'obliger le Gascon & le Limosin à renoncer à leur dédit, Elle se présente à Dardibras comme une jeune innocente, fort riche, & qui sort du couvent depuis huit jours. Dardibras prend feu, & promet de rompre le dédit. Celui-ci expédié, Hortense paroît en veuve devant Fatignac, & son stratagème réussit également. On devine le dénouement; le Gascon & le Limosin trouvent dans la même personne une fille, & l'autre une veuve. Survient Lisimon.

SCENE VIII.

LISIMON.

Bonjour ma femme.

DARDIBRAS.

En voici bien d'un autre!

HORTENSE.

Ah ! mon mari , c'est vous ?

1707.

DARDIBRAS.

Il étoit tantôt l'oncle , à présent c'est l'époux.

Et fille , & veuve , & femme , & diable qui t'emporte ,

Visage a-t-il jamais changé de cette sorte !

Innocente , affligée , enjouée , est-ce assez ?

(*à Oronte qui arrive.*)

Ah , beau-pere futur.

SCÈNE der-
nière.

ORONTE.

Ah ! mes gendres passés.

FATIGNAC *à Oronte.*

Vous étiez donc aussi de cette manigance ?

DARDIBRAS.

Dans peu nous en sçaurons marquer notre vengeance.

HORTENSE *à Dardibras & à Fatignac.*

Ne vous fâchez point tant , Messieurs ; il est permis

Contretous , en tout temps , de servir ses amis

(*Montrant Philidor & Dorante.*)

Ces Messieurs sont les miens , ils aiment mes cousines.

DARDIBRAS.

Fort bien , beau-pere , époux , amis , voisins ,
voisines ,

Nous trompoient ; qui payra ?

1707.

O R O N T E.

Je vous rends vos écrits ,
Et vous fais reconduire où je vous avois pris
A mes frais & dépens.

D A R D I B R A S.

J'y consens avec joye ;
Et ne crois pas qu'ici de longtemps on me
voye.
Je retourne au pays , &c.

Cette petite Comédie est foible , &
l'intrigue dénuée de vraisemblance. Le
Gascon & le Limosin donnent trop ai-
sément dans le panneau qu'on leur tend.
Mais elle est assez comique & passable-
ment versifiée.



D A N A È ,

1707.

O U

JUPITER CRISPIN,

*Comédie en vers libres , en un Aëte ,
précédée d'un Prologue aussi en vers
libres , par M. DE LA FONT,**

* On trou-
vera un arti-
cle de M. de
la Font, après
la Comédie
des Trois
Freres Ri-
vaux , sous
l'année 1713.

Représentée pour la première fois , après la
Tragédie de *Britannicus* , le Lundi 4 Juil-
let. (Huit représentations , la dernière le
Lundi 18 du même mois de Juillet.)

LE petit Prologue de cette Comédie
est entre l'Amour & la Critique : le
premier protège la Pièce & l'Auteur. La
Critique est fâchée de cette préférence ,
& sort en menaçant de faire siffler la
nouvelle Comédie. L'Amour implore
l'indulgence du Parterre.

La Pièce ouvre par Jupiter , sous la
forme de Crispin , qui fait part à Mer-
cure de l'amour qu'il a pris pour Da-
naë , enfermée dans une tour , par son
pere le Roy Acrise , gardée par une
vieille duëgne & deux soldats , qui nuit
& jour sont au pied de cette tour. Ces
deux soldats , par le conseil de Mercure ,
sont gagnés par l'or que Jupiter leur

1707.

fait trouver dans leurs poches. Le même moyen est employé auprès de la surveillante, & Jupiter parle à Danaé. Survient Junon en Dame Gigogne, qui menace beaucoup la nouvelle Maîtresse de son mari : Mercure veut raccommoder Jupiter & Junon, mais cette dernière ne veut s'y prêter qu'à condition qu'on lui laissera marier Danaé à Polideкте.

Fin de la
SCENE der-
niere.

JUPITER.

Est-ce-là ce mari ?

Ah, je ne dis plus mot : c'est un assez bon Prince.

Mais qui la conduira jusques dans sa Province ?

MERCURE.

Je m'en charge.....

JUNON.

Hé bien, soit.

MERCURE.

Vous voilà donc d'accord,
Le calme maintenant doit regner dans votre ame.

JUPITER.

Il faut bien accorder quelque chose à sa femme.

MERCURE.

Puissiez-vous désormais goûter un meilleur sort.

JUPITER

JUPITER à Danaé.

Adieu , mon cher trognon , belle & douce
Princesse ,

1707.

Tu jouiras de la tendresse
D'un Roy , qui doit t'aimer autant que Ju-
piter.

Il sera ton époux... pars & mets toi sur mer.

DANAË.

Et qu'est-ce qu'un époux ?

JUPITER.

Un époux ? c'est un homme...
Qui... Mais attendez... c'est tout comme....

Mercure vous l'expliquera :
C'est un Dieu fort expert sur ces matieres-là

DANAË.

Adieu donc pour jamais....

JUPITER.

Faites un bon voyage...
Pour vous , Mercure , foyez sage.

MERCURE.

Reposez vous-en sur ma foi...
(à Danaé & à sa Surveillante,)
Laissez-moi faire. Adieu.... Mesdames , suivez-
moi , &c.

Il seroit difficile de rendre compte de
la raison qui a engagé M. de la Font,
à faire prendre à Jupiter la forme de
Crispin. Ce caractère n'est point assez

1707.

séducteur pour engager une jeune Princesse à prendre subitement de l'amour ; il auroit été plus en place , & peut-être plus plaisant , de le faire paroître sous la forme d'un petit Maître. Mais un plus long détail sur cette Pièce ne seroit d'aucune utilité pour le Lecteur ; nous ajoutons seulement qu'elle est dans un médiocre assez passable.

LE FAUX INSTINCT,

*Comédie en trois Actes , en Prose ,
de M. DU FRESNY ,*

Représentée pour la première fois le Mardi 2
Août , précédée de la Tragédie d'*Astrate* ,
(a) & pour la quinzième & dernière , le
Mardi 30 du même mois.

L'Idée de cette Comédie est neuve & plaisante. A la vérité , ce n'est pas un vice que l'Auteur y reprend , mais une foiblesse , contre laquelle cependant on ne sauroit trop être en garde , & qui est d'autant plus dangereuse , qu'elle est plus commune que peut-être ne se l' imagine-t-on , non seulement dans le

(a) L'Éditeur des Œuvres de M. Dufresny s'est trompé touchant la date de cette Pièce , qu'il place au 2 Mars 1707.

peuple , mais encore parmi les honnêtes gens. M. Du Fresny a traité cette Comédie à sa manière , c'est-à-dire , presque sans y joindre d'intrigue , les accessoires l'emportent sur le principal. Au reste , la plupart des personnages sont originaux & comiques , sur-tout le Payfan , qui est excellent , dans le vrai , & dans le naïf , sans néanmoins ressembler à aucun des autres déjà mis sur la Scène.

1707.

LE DIABLE BOITEUX ;

*Comédie en prose , en un Acte , avec
un divertissement,* précédée d'un Pro-
logue aussi en prose , de Monsieur
DANCOURT ,*

* La Mu-
sique du di-
vertissement
est de M. de
Gilliers.

Représentée pour la première fois , après la
Comédie de *D. César d'Avalos* , le Samedi
8 Octobre. (Trente-cinq représentations jus-
qu'au Dimanche 13 Novembre suivant.)

LE Roman du *Diable Boiteux* , de M.
le Sage , qui parut au commence-
ment de l'été de cette année , eut un suc-
cès des plus marqués à la Cour & à la
Ville. M. Dancourt toujours prêt à saisir
les Vaudevilles du temps , ne négligea
pas cet événement , & composa la Co-

1707. médie du Diable Boiteux. Il n'y fit pas une grande dépense d'imagination ; car le fond de cette Pièce est tiré de *la Veuve à la mode*, Comédie en vers, en un Acte, de M. Devizé ; * mais le dialogue joint à un joli divertissement, dont le Vaudeville fit fortune, donna cours à cette espèce de rapsodie, & engagea son Auteur à travailler à une seconde, dont nous allons parler.

* Voyez l'article de cette Pièce, Tome X. page 156. de cette Histoire.

SECOND CHAPITRE DU DIABLE BOITEUX,

Comédie en prose, en deux Actes, avec un divertissement, précédée d'un Prologue aussi en prose, de Monsieur DANCOURT,*

* La Musique du divertissement est de M. Gillicrs.

Représentée pour la première fois, après la Comédie de *D. César d'Avalos*, le Jeudi 20 Octobre. (Jouée alternativement avec *le Diable Boiteux*, jusqu'au Dimanche 13 Novembre suivant ; vingt-deux représentations.)

LE Prologue qui précède cette Pièce y est un peu plus lié qu'à la précédente. M. Simon, riche & avare Financier, est ramené dans sa maison par le Diable Boiteux, pour lui faire connoître

tre tout ce qui s'y passe durant son absence ; à ce premier service rendu à M. Simon , le Diable Boiteux joint celui de le rendre invisible. Tout ce qui caractérise le désordre d'une coquette opulente , est représenté dans la Comédie du second Chapitre du Diable Boiteux. Cette coquette qui est Madame Simon , croit son mari mort , & se flatte d'épouser un Chevalier , à qui elle fait des présens considérables. Elle est liée de société avec un président , une Présidente , un Major , &c. Et le jour de l'arrivée de M. Simon est celui d'un bal qu'elle donne. Un incident met les masques de mauvaise humeur ; l'apparition de M. Simon achève de tout déranger ; mais le Diable Boiteux raccommode tout , & la Pièce finit par un divertissement. Mauvaise Pièce , où les mœurs sont peu respectées ; n'oublions pas cependant de dire qu'elle est la seconde qu'on ait hasardée en deux Actes.

1707.



1707. LA TRAHISON PUNIE, (a)

*Comédie en vers , en cinq Actes ,
de M. DANCOURT ,*

Représentée pour la première fois le Lundi
28 Novembre. (Sept représentations , la
dernière le 11 Décembre suivant.)

LE fond triste qui regne dans toute
cette Pièce , quoique bien conduite ,
(b) & assez passablement versifiée , en oc-
casionna la chute. Cependant on peut
dire que le personnage de D. André ,
qui est le dominant de cette Comédie ,
& qui en présente la morale , est peiné
de main de Maître. C'est une espèce de
D. Juan du *Festin de Pierre* , homme
qui en conte à toutes les femmes , mais
seulement pour satisfaire sa vanité , &
son penchant à porter partout le trou-

(a) « Cette Pièce qui a pour titre en Espagnol : LA
» TRAICION BUSCA EL CASTIGO. (La trahison cher-
» che le châtement) est de D. Francisco de Rojas. Je
» la traduisis en 1700. & la fis imprimer tel qu'elle est
» ici. M. Dancourt dans la suite la mit en vers , & la
» donna au Théâtre François sous le titre de *La tra-*
» *hison punie*. » (Note de M. le Sage , au titre de la
Comédie intitulée : *Le traître puni* , Comédie en cinq
Actes , Tome I. de son Recueil de Pièces mises au
Théâtre François , Paris , Jacques Barrois , 1739.)

(b) M. Dancourt ne s'est point absolument assujéti à
son original , qui en quelques endroits est plein de dé-
fauts ; il a même ajouté plusieurs choses , qui donnent
un nouveau mérite à cette Pièce.

ble & la dissension ; qui trahit son meilleur ami , & qui meurt enfin par les coups des assassins qu'il avoit payé pour se défaire de ses rivaux. Le caractère de D. Juan d'Alvarade , contraste admirablement avec celui de D. André ; il est franc , brave & généreux. A l'égard des autres rôles , ils ne sont pas de la même force , sur-tout ceux des femmes. N'oublions pas le valet de D. André , qui est très-bien rendu. En un mot , si cette Pièce avoit parû pour la première fois il y a dix ou douze ans , elle auroit eu un tout autre succès , & peut-être même , qu'elle auroit passée pour bonne , puisque la mode s'est introduite de se passionner pour le larmoyant comique.

1707.

LES TYNDARIDES ,

Tragédie de M. DANCHET ,

Représentée pour la première fois le Jeudi 16 Décembre. La treizième & dernière représentation le Jeudi 11 Janvier 1708. (a)

IL n'est pas toujours sûr de juger du succès d'une Pièce , par le nombre des représentations : la Tragédie des Tynda-

(a) Les principaux rôles de cette Tragédie , qui sont ceux d'Idas , de Pollux , & de Castor , étoient représentés par les Sieurs Pontéuil , Beaubour , & Baron : & celui d'Elaïre , par Mademoiselle Desmares,

rides fut jouée treize fois, & ne fut point
 1707. goûtée. M. Danchet, prévenu de la
 bonté de l'Ouvrage, & sur-tout de la
 beauté du sujet, refusa de souscrire à
 une décision aussi formelle, que son
 amour propre lui fit envisager comme
 le sentiment particulier d'un certain
 nombre de Spectateurs, qu'il dépeint
 sans mœurs, sans goût, & sans raison,
 & dont par conséquent il se fait honneur
 de n'avoir pas obtenu l'approbation. Il
 dit assez clairement dans sa Préface, qu'il
 n'a pas compté sur les suffrages « des
 » Auditeurs abandonnés aux passions,
 » qui sans examiner le dessein du Poëte,
 » retrouvent, avec plaisir, dans les fic-
 » tions du Théâtre, ce qu'ils ressentent
 » eux-mêmes, & cherchent à s'autoriser
 » dans leurs penchans, & qui croyant
 » presque impossibles les choses dont ils ne
 » se sentent pas capables, se révoltent : il
 » n'y a, ajoute-t-il, que ceux en qui le
 » désordre des sens est calmé, dont l'es-
 » prit approuve les instructions. . . . J'es-
 » pere que l'on me rendra plus de jus-
 » tice après la lecture de ma Tragédie.
 » Au reste, je ne l'ai point écrite pour
 » ceux qui croient qu'il faut sacrifier
 » à une passion amoureuse, pere, frere ;
 » parens, & tous les intérêts de la gloire
 » & de la vertu. »

Malheureusement

Malheureusement pour M. Danchet, & ses partisans, le jugement qu'on porta sur les Tyndarides fut général ; & l'on ne pouvoit pas alléguer qu'il avoit été rendu tumultueusement & sans examen : l'impression ne servit qu'à le confirmer. Il falloit faire le procès au Public entier qui avoit condamné la Pièce. Une pareille entreprise est très-téméraire , & trop délicate , sur-tout pour un jeune Poète : mais un ami de l'Auteur , qui ne s'est pas crû apparemment obligé à tant de ménagement , prit ce soin , en suivant toujours le même systême ; par une lettre apologétique , adressée à une personne de qualité , des amis de M. Danchet , & qui se trouve insérée dans le Nouveau Mercure imprimée à Trévoux. *

« Non , Monsieur, (dit-il) le succès
 » des Tyndarides n'a pas répondu à vo-
 » tre attente. Vous en rejetez sans doute
 » la faute sur le mauvais goût du Par-
 » terre. Oserai-je vous le dire , Mon-
 » sieur , le Parterre a rarement tort , &
 » le jugement qu'il a porté des Tynda-
 » rides , ne peut passer pour la preuve
 » d'un injuste dégoût. Je me flatte de
 » vous en convaincre vous-même , si
 » vous voulez bien renoncer aux préju-
 » gés dont votre affection pour l'Auteur

* Le Nou-
 veau Mercure
 dédié à S. A.
 S. Monsei-
 gneur le Prin-
 ce de Dom-
 bes , Mars ,
 Avril 1708.
 P. 117-153.

1707.

» vous a rempli. Ne croyez pas au reste ;
» que j'entreprenne ici la critique de sa
» Tragédie , & que dans le dessein de
» justifier le Parterre , je ne m'arrête
» qu'aux défauts de cet Ouvrage : ce
» n'est pas une censure que j'écris ; c'est
» l'examen des Tyndarides , tel que l'a
» fait tout Lecteur sans passion.
» J'avoue d'abord qu'on doit louer M.
» Danchet , du beau dessein qu'il a eu
» en choisissant l'amitié de Castor & de
» Pollux , pour sujet de son Poëme.
» La tentative étoit hardie. Les Spec-
» tateurs aiment à se reconnoître dans
» les Héros de Théâtre. . . . Ils s'arrêtent
» avec plaisir à la peinture séduisante de
» ses propres égaremens : l'image d'une
» vertu sublime les condamne trop pour
» lui plaire. L'Auteur n'a donc com-
» posé sa Pièce pour aucun de ceux qui
» aiment la Comédie , & qui y sont le
» plus assidus , pour les Dames coquet-
» tes , pour les petits-Maîtres , tant d'é-
» pée que de robe , pour les Abbés ga-
» lans , pour les jeunes Poëtes débau-
» chés , pour les vieux Poëtes amoureux
» à l'ancienne mode , pour ce qui rem-
» plit le Théâtre, les Loges & le Parterre.
» Est-il surprenant qu'ils n'ayent pas
» goûté une Pièce qui n'étoit pas faite
» pour eux ? L'opposition de l'amour

« & de l'amitié fraternelle ; la tendresse
« du sang sacrifiée à l'amour par Idas ;
« l'amour sacrifiée à l'amitié par les Tyn-
« darides , forment un contraste qui
« doit plaire à tous ceux qui ont du goût
« pour les véritables beautés du Poëme
« Dramatique ; mais qui a dû déplaire
« au grand monde de Paris , plein d'idées
« & de passions fort différentes. Une
« Tragédie dont la principale beauté
« consiste dans les mœurs , a dû paroî-
« tre fade à un peuple sans mœurs : &
« l'on pouvoit parier sur le grand succès
« de certaines Pièces , (a) que les Tyn-
« darides n'auroient qu'un succès mé-
« diocre. . . . L'Auteur a eu bonne in-
« tention : mais la bonne intention ne
« suffit pas pour réussir. » Il croit très-
« aisé de défendre la cause du Public con-
« tre des calomnies aussi peu fondées ;
« & accompagnées d'invectives atroces.
« Quelle idée l'Anonyme voudroit-il don-
« ner des personnes qui fréquentent les
« Spectacles ? Mais il faut pardonner au
« zèle qui l'animoit pour M. Danchet ; & à
« cette amitié comparable à celle de Caf-

(a) L'Anonyme entend ici parler des Auteurs Tragi-
ques , qui travailloient pour la Scene , depuis environ
dix années , M. Danchet en avoit désigné quelques-uns
dans sa Préface , par les noms de leurs Pièces.

1707.

tor & de Pollux : de pareils discours semblent ne mériter aucune réponse. Et quand on accorderoit à l'Auteur toutes ses impertinentes suppositions , & une assemblée telle qu'il la dépeint , on trouveroit encore qu'elles n'en seroient pas moins absurdes. L'honnête homme & le libertin , qui ont du goût , ne vont point à la Comédie chercher des exemples propres à autoriser leurs penchans , mais seulement une intrigue raisonnable , intéressante , & conduite avec art , & des caractères naturels & ressemblans : ils sont également frappés de la justesse , de la sublimité des pensées , de la beauté des situations , des images , & de la versification. N'importe que le sujet soit dans le tendre , ou dans le terrible : il leur suffit qu'il soit traité convenablement. Ils applaudissent Phédre , Médée ou Oreste , présentés sur la Scène par une main habile , & refusent le même honneur à Scipion , & à Germanicus , qui n'y paroissent pas avec dignité. Ces deux Spectateurs de mœurs différentes , pensent ici de la même manière , & ne cherchent dans un Ouvrage que la perfection , & non le rapport qu'ils pourroient remarquer qu'ils ont avec les personnages qu'ils voyent. C'est donc en vain que l'Auteur Anonyme de la Lettre , pour excuser le

Poëme qu'il a pris sous sa protection , accuse faussement le Public d'une dépravation de mœurs , qui , quand elle seroit vraie , ne conclueroit rien en sa faveur , puisque , (comme nous venons de le prouver) elle n'auroit pas empêché qu'on n'eut rendu justice à M. Danchet. Au reste , nous aurions souhaité que l'Anonyme qui lui a servi d'interprète , eut voulu ajouter à qui l'Auteur avoit destiné son Poëme , qu'il nous assure n'avoir été composé pour aucun de ceux qui aiment la Comédie , & qui y sont les plus assidus.

Comme notre dessein n'est pas de suivre exactement l'Auteur de la Lettre , pour réfuter tout ce que nous croyons qu'il peut avoir avancé mal-à-propos , nous allons donner l'extrait de son jugement , à la fin duquel nous joindrons le nôtre.

L'Anonyme examine d'abord le Poëme en général. Il assure que Monsieur Danchet n'a pris dans la Fable que les noms de Castor & de Pollux , leur combat contre Lyncée & Idas , & les noms de Leucippe , & d'Elaïre : & dans une Tragédie Latine , faite sur le même sujet , la loi qui fait dépendre d'un combat l'hymen d'Elaïre , & qui la destine au vainqueur de tous ses

1707.

amans. Il trouve l'intrigue simple , dégagée de tout épisode , conduite avec beaucoup d'art & de vraisemblance. Qu'on n'a peut-être jamais mieux observé la règle des trois unités , d'action , de tems & de lieu , il ajoute que le nœud de la Pièce est simple s'il en fut jamais ; l'intrigue aussi intéressante que simple , le dénouement naturel , & conforme au but de la Tragédie. A l'égard des caractères , il dit que ceux des deux freres , & celui d'Idas , sont peints avec grandeur , & avec force.

L'examen particulier , Scene par Scene , n'est pas moins à l'avantage du Poëte. Le Critique (car il prend cette qualité) trouve d'abord le premier Acte un peu foible , mais soutenu par des narrations qui peuvent aller de pair avec les plus belles qu'on ait entendues sur le Théâtre. Le second Acte lui semble mieux soutenu , & le troisième encore davantage. « Les sentimens (dit-il) ont » plus de vivacité , plus d'étendue , les » expressions plus de feu ; & les vers » plus de force. » La Scene troisième de cet Acte , qui se passe entre Pollux & Idas , lui paroît écrite dans le style de Corneille.

« Les plus passionnés Censeurs des » Tyndarides avouent , (dit l'Anonyme)

» que le quatrième Acte de cette Pièce
» est égal à ce qui a paru sur la Scène 1707.
» François avec le plus d'éclat.....
» L'art du Poëte paroît ici (Scène troi-
» sième) dans une petite chose , mais
» dont l'effet est merveilleux. Castor ap-
» pelle son frere *Seigneur* : Pollux s'en
» offense. Ce trait marque bien la déli-
» cateſſe de leur amitié. On ne peut
» (ajoute-t-il) lire le reste de la Scène
» sans être touché, & sans avouer que M.
» Danchet est en état de réparer les per-
» tes que le Théâtre François a faites. »

La modestie de M. Danchet a souffert sans doute des louanges que son ami lui prodiguoit ; mais qu'a-t-il pu penser lorsqu'il s'est vû malgré lui , & en dépit de ses Rivaux , placé à côté de Corneille , & sa Tragédie comparée avec celle qui passe pour le chef-d'œuvre de ce grand Poëte. « Disons-le encore
» une fois, (s'écrie l'Anonyme) tout ce
» quatrième Acte est de main de maître , rien n'y languit , rien n'y rampe , & ce qui est sur-tout bien glorieux à M. Danchet , ayant à traiter
» le combat de l'amour & de l'amitié
» fraternelle , traité si heureusement par
» le grand Corneille dans *Rodogune* ,
» la plus belle de ses Pièces , il n'a rien
» copié d'après ce grand homme , & son

1707.

» génie lui a fourni de nouveaux traits ;
 » qui ne frappent guères moins que ceux
 » qu'a employés ce Prince des Tragiques
 » François. »

Après un éloge aussi magnifique , au-
 roit-on dû s'attendre à cette chute ; voici
 comment l'Anonyme termine son ex-
 trait. « M. Danchet a pris le vrai goût
 » de la Tragédie , mais il a trop choqué
 » le mauvais goût d'un certain monde.
 » Pour réussir dans la grande entreprise
 » de remettre la vertu héroïque en pos-
 » session du Théâtre , il falloit emporter
 » l'admiration des Spectateurs , à force
 » de beautés. Il falloit d'autres Spec-
 » tateurs , ou un plus excellent Poète. »

Le titre de Censeur que l'Auteur
 Anonyme s'est donné pour faire passer
 plus facilement les éloges qu'il répand à
 pleines mains sur l'Ouvrage de M. Dan-
 chet, la mis dans la nécessité d'en faire en
 même-tems la critique. On voit qu'il s'est
 acquitté à regret de cet emploi. Il con-
 vient que le Poète a quelque part au peu
 de succès de sa Pièce. Que sur-tout le pre-
 mier Acte & le cinquième sont un peu
 foibles ; il cite même les Scenes à qui on
 peut principalement en attribuer la cau-
 se : il avoue aussi qu'il y a des réflexions
 languissantes , & des vers rampans qui
 font souvenir de la prose rimée de Cyrus.

Aussi indulgent que le Censeur de M. Danchet, nous ne prétendons pas le chicanner sur le choix du lieu de sa Scene, où il transporte assez mal-à-propos ses personnages, non plus que sur la singularité de la loi qui n'est point de son invention, & qui fait le fondement de l'action de la Pièce. Nous ne ferons qu'une réflexion sur le caractère d'Idas, qui est trop odieux, & sans nécessité. Il semble que l'Auteur devoit avoir eu quelque scrupule à l'employer : il suffit que ce Prince soit amant d'Elaire, pour être ennemi des Tyndarides. Qu'étoit-il besoin de le charger encore du meurtre de son frere Lyncée, avec qui la Fable nous assure, qu'il fut toujours en bonne intelligence ? L'intrigue n'en va pas mieux, & la haine qu'on conçoit contre ce scélérat, ne rejette aucun intérêt sur ses vertueux rivaux. C'est-là cependant l'idée du Poëte, si nous en croyons l'Auteur Anonyme de la Lettre. « Il est » surprenant, dit-il, qu'un Poëme con- » sacré à l'amitié fraternelle, présente » pour premier objet un frere massacré » par son frere : mais la singularité de » ce trait plairoit par son opposition » avec le sujet de la Pièce ; ce seroit » comme une ombre ménagée, pour

1707.

1707.

» relever l'éclat des vertus de Castor
» & de Pollux , si le grand effet de
» cet événement n'étoit empêché par
» la maniere froide dont l'Auteur l'a
» traité. »

Finissons , en convenant avec le Critique que cette Tragédie auroit besoin d'un Poëte plus excellent : le sujet est assez grand & digne de la Scene, mais il est traité sans art , & sans intérêt , & la versification n'a ni force ni élégance.



LE LÉGATAIRE
UNIVERSEL,

1708.

Comédie en cinq Actes & en vers ,
de M. REGNARD ,

Représentée pour la première fois , le Lundi 9
Janvier. La dix-neuvième représentation le
16 Février suivant. La vingtième & dernière
le Jeudi 19 du même mois.

“ ON a joué cet Hyver une Comédie
” sur laquelle les sentimens ont été
” fort partagés : on en trouvera une
” Critique assez juste dans la Lettre sui-
” vante , qui nous a été envoyée pour
” être mise dans notre Mercure.

Le nouveau
Mercure, dé-
dié à S. A. S.
Monseigneur
le Prince de
Dombes. im-
primé à Tré-
voux, Février
1708. pages
110-142.

Lettre Critique sur la Comédie du
LÉGATAIRE UNIVERSEL.

“ Vous trouverez, Monsieur , au nom-
” bre des Livres que je vous envoie ,
” une Comédie nouvelle intitulée : *Le*
” *Légataire Universel*. . . . J'en entens
” dire beaucoup de mal , mais en récom-
” pense , j'y vois courir bien du monde
” quand on la joue ; & peut-être que
” ni les uns , ni les autres , c'est-à-dire ,
” ni ceux qui la blâment , ni ceux qui

1708.

» y courent , n'ont pas absolument tort :
» car il se peut faire qu'elle paroisse assez
» amusante dans la représentation , ce
» qui fait qu'on y va volontiers ; & que
» d'un autre côté il ne reste rien qui
» occupe l'esprit dès que le Spectacle est
» fini : vous en jugerez , Monsieur , par
» l'exposé que je vais vous en faire. »

Comme nous sommes persuadés que le Lecteur connoît la Pièce, nous passons les détails que l'Auteur a cru nécessaires pour faire connoître un Ouvrage qui sortoit de la presse : il suffit de rapporter les endroits qui en contiennent l'éloge , ou la critique. Après avoir parlé de Géronte , d'Erasme , de Madame Argante , d'Isabelle , & des deux Notaires , il ajoute : « Restent encore trois ou qua-
» tre personnages , dont l'un est la Ser-
» vante , ou plutôt la Gouvernante du
» vieux Géronte , qui compose tout son
» train , sous le nom de Lisette , &
» qui est en quelque pourparler de ma-
» riage avec le Seigneur Crispin , Va-
» let d'Erasme. Lisette est une fille d'hu-
» meur assez gaye , & qui s'est mise de-
» puis longtems en possession de dire
» au Vieillard toutes les vérités , ou une
» bonne partie , & cela avec une liberté
» qu'elle peut avoir héritée de la *Toinon*
» du Malade imaginaire , ou de la *Do-*

» *nine* du Tartuffe, mais non pas tout-
» à-fait avec la même grace. (a)

1708.

» Pour Crispin, Valet du neveu, &
» amant déclaré de la Servante de Gé-
» ronte, c'est un Valet à qui on veut
» donner de l'esprit, & dont on fait le
» principal intrigant de toute la Pièce ;
» il est déjà veuf, & employe le mieux
» qu'il peut ses talens, & l'expérience

(a) Ajoutons que cette Lisette est une Soubrette d'af-
sez mauvais exemple. Nous voulons bien passer les *bouil-
lons de bouche & postérieurs* qu'elle prend soin de don-
ner à Géronte, c'est un service qu'elle est obligée en
quelque manière de lui rendre, quoiqu'il semble qu'une
honnête fille n'auroit pas dû ajouter,

De ma main, il les trouve meilleurs ;
Aussi, sans me targuer d'une vaine science,
J'entens ce métier-là, mieux que fille de France.

Mais le discours que Crispin tient à Eraste, pour lui
faire trouver bon l'article du testament qui regarde cette
fille, blesse trop grossièrement les mœurs.

ERASTE.

Deux mille écus comptant !

CRISPIN.

Il faut en pareil cas que chacun soit content,
Pouvois-je moins laisser à cette pauvre fille ?

ERASTE.

Comment donc, traître ?

CRISPIN.

Elle est un peu de la famille.

Votre oncle, si l'on croit le lardon scandaleux,
N'a pas toujours été impotent & gouteux,
Et j'ai dû lui laisser un peu de subsistance,
Pour l'acquies de son ame, & de ma conscience.

Ce discours est d'autant plus méchant, que Crispin est
sur le point d'épouser Lisette. Au reste, il ne paroît
pas fort délicat, & il avoue que sa première femme
n'étoit pas plus sage que celle qu'il va prendre.

ACTE IV.
SCÈNE VI.

» que l'âge lui donne , à seconder l'in-
» clination qu'il a d'être fripon : il jase
» beaucoup , promet merveilles , se met
» à tout , & tient le dé dans les grands
» desseins & les coups d'importance. . . .
» Il y a encore un Laquais , à qui on
» ne donne point de Maître dans la
» liste des personnages , & qui semble
» n'y avoir été mis qu'après coup , &
» parce qu'on s'est apperçû dans la
» Pièce , qu'il falloit quelqu'un pour
» annoncer le monde : c'est ce qu'il
» fait comme domestique de Géronte ;
» quoique j'aye de la peine à me per-
» suader qu'un Vieillard aussi avare
» qu'on nous dépeint celui-ci , fut d'hu-
» meur à entretenir un Officier inutile ,
» & qui ne lui sert ici qu'à dire : Mon-
» sieur , on vous demande. Je n'avois
» pas tort ; car ce Laquais , qui dans la
» cinquième Scene du troisième Acte ,
» agit en Laquais de Géronte , avoit
» paru à la cinquième Scene du second
» Acte , en qualité de Laquais de Ma-
» dame Argante : c'est de quoi je me
» suis apperçû après coup. Ainsi il y a
» lieu de croire qu'il n'est Laquais ni de
» Géronte , ni de Madame Argante , mais
» seulement le Laquais de la Comédie.

» Le dernier de tous les personna-
» ges , ou du moins celui que je mets le

» dernier , parce qu'il est le plus inutile ,
» (a) quoiqu'il tienne un plus haut rang , 1708.
» dans la distribution des rôles , est un
» Monsieur Cliftorel , dont le nom seul
» vous fera aisément deviner la profes-
» sion. C'est un Apoticaire , révérence
» parler , mais un Apoticaire renforcé ,
» qui est tout-à-la fois , & l'Apotiquaire
» & le Médecin , & le Chirurgien du
» Vieillard. Quoiqu'il renferme en lui
» seul tous ces trois degrés de la Facul-
» té , il n'en est pas pour cela d'un plus
» grand volume , & on en fait un petit
» homme contrefait , à peu près de la
» taille & de la figure du Diable boiteux :
» je ne sçais pas pourquoi , car je ne vois
» pas que les Apotiquaires soient faits
» autrement que les autres hommes
» mais il ne faut pas chicanner là-dessus.
» Comme c'est une espèce de personne
» épisodique , & qui sert si peu à la
» Pièce , que quand il n'y seroit pas ,
» elle n'en seroit pas moins complete ;
» on a pû , en cette qualité , le bâtir com-

(a) Le Critique est bien indulgent de se contenter de traiter le personnage de Cliftorel d'inutile : on peut dire qu'il est du dernier ridicule , & n'a pas le sens commun. La seule Scene où il paroît n'est qu'une mauvaise imitation de M. Purgon dans le *Malade imaginaire* : mais malgré tout cela , elle fait toujours effet ; & l'on dit même que dans sa nouveauté , elle a beaucoup contribué au grand succès de la Pièce.

1708.

» me on a voulu. On prétend qu'il faut
» de ces sortes d'objets au Parterre, qui
» peut-être n'en convient pas : mais
» on lui en fait accroire bien d'autres : &
» pour vous dire le vrai, j'aurois mau-
» vaise idée de son goût, si un nom
» tiré de la seringue, & autres gentil-
» lesses de cette nature lui faisoient
» grand plaisir à entendre. Moliere a mis
» en jeu les Apoticaire, mais il l'a fait
» à propos, & par-là il a plû : c'est une
» chose à quoi ceux qui travaillent pour
» la Comédie ne font pas assez d'at-
» tention. Parce qu'un Médecin, un
» Apoticaire, &c. ont réussi sur le Théa-
» tre, ils croient qu'il n'y a qu'à met-
» tre des Médecins, & des Apoticaire :
» & ils ne songent pas que ces personna-
» ges ont réussi, non pas parce que c'é-
» toient des Médecins & des Apoticaire-
» res, mais parce que ces Médecins &
» Apoticaire étoient dans leur place, &
» parloient à propos. »

Après cette idée générale des person-
nages & des rôles, l'Auteur entre dans
le détail de la Pièce. Il auroit pû remar-
quer qu'il semble que l'intrigue soit ter-
minée dès la moitié du second Acte :
Géronte renonce au mariage d'Isabelle :
il est déterminé à faire Erasme son Lé-
gataire universel, & Madame Argante
convient

convient à ce prix (a) que sa fille épouse ce dernier : on sent qu'il n'aura pas beaucoup de peine à tirer le consentement du bon-homme , il ne s'agit plus que de hâter la conclusion du testament , & empêcher que le Vieillard n'y comprenne un neveu & une nièce , à chacun desquels il a dessein de laisser vingt mille écus. Ce qui fait le fondement d'une intrigue épisodique , qui occupe presque tout le troisième Acte. « Pour parvenir

1708.

(a) Le Critique observe que Madame Argante ne soutient pas son caractère de femme prudente. « Tout
 » alloit bien (dit-il) jusques-là , mais Madame Ar-
 » gante , dont la conduite m'avoit paru si sensée jus-
 » qu'à cet endroit , fait , à mon avis , une faute très-
 » grossière , quand , sans autre sûreté , elle prend la
 » résolution de rompre avec l'oncle , & de lui donner
 » son congé par un mot de lettre. C'est une démarche
 » que je ne puis lui pardonner , & qui me fait perdre
 » toute l'estime que j'avois conçue pour elle. Il me
 » semble qu'une femme habile & avisée , telle qu'on
 » nous la représente dans tout ce qui a précédé , de-
 » voit se contenter d'éloigner la conclusion , pour don-
 » ner au neveu le tems de faire jouer ses machines , &
 » d'amener l'oncle où il vouloit , & se réserver toujours
 » la liberté de revenir à l'oncle au défaut du neveu.
 » Voilà , si je ne me trompe , comme on en use au-
 » jourd'hui. . . . Cependant Madame Argante , sans
 » faire sur cela les réflexions qu'elle auroit dû faire ,
 » écrit à l'étourdie au vieux Gétonte un mot de
 » lettre , avant même que de sortir de sa maison , &
 » lui donne son congé en termes très-précis , & même
 » très-peu ménagés. Le bon-homme Gétonte , qui
 » est de la meilleure composition du monde , ac-
 » cepte son congé de très-bonne grace , & paroît aussi
 » content de se voir , pour ainsi dire , démarier , qu'il
 » l'avoit paru auparavant d'être sur le point de se
 » marier.

1708.

» à dégouter Gêronte du neveu Nor-
» mand , & de la nièce du Maine ; Crif-
» pin prend d'abord le nom & la qualité
» de ce neveu , & par ses manieres hau-
» tes , brusques , impertinentes , & tirées
» d'après les Scenes Italiennes , il cho-
» que tellement son prétendu Oncle, qu'il
» le met dans la nécessité de rayer du
» testament les vingt mille écus destinés
» au neveu Normand. Ce point vuide ,
» Crispin deux Scenes après , qu'on a
» ménagées pour lui donner le tems de
» changer d'ajustement , revient déguisé
» en femme , sous le nom de la préten-
» due Nièce du Maine , qui après bien
» des civilités , lui déclare qu'elle est
» venue à Paris , pour lui faire donner
» un Curateur , en conséquence d'une
» assemblée de parens , où la résolution
» en a été prise : autres vingt mille écus
» rayés sur le compte de la Baronne. » Par
» malheur l'effet de cette ruse (qui n'est
» pas de nouvelle invention) va plus loin
» qu'on auroit souhaité : Lisette éplorée ,
» annonce que Gêronte vient de mourir
» subitement : & ce qui est de plus fâ-
» cheux , c'est qu'il meurt sans avoir fait
» de testament , & que par-là l'espérance
» du legs universel se trouve annéantie.
» C'est par cette désolation générale que
» finit le troisième Acte.

Comme c'est Crispin qui est la cause de cet accident , pour avoir donné l'alarme un peu trop chaude au bonhomme : il est aussi de son honneur de le réparer , la résolution qu'il prend est vive & hardie. « On fait ici (dit le Cris-
» rique) ce qui se fait quelquefois en pa-
» reille occasion autre part que sur le
» Théâtre ; c'est-à-dire que dans une
» chambre fort obscure , où se doit pas-
» ser la Scene , on fait prendre à Cris-
» pin l'équipage de malade du défunt ;
» sa robe de chambre ; son bonnet de
» nuit, & qu'en cet état on le met dans un
» fauteuil , pour dicter le testament aux
» deux Notaires , qu'on fait entrer : &
» il faut avouer que cette Scene est neu-
» ve , & tout-à-fait bien traitée. » La
suivante , quoique plus courte, ne l'est
pas moins : & c'est dans ces deux Scenes
que Crispin agit selon son vrai caractere ; dans tout le reste de la Pièce ,
quoiqu'il fasse rire , c'est toujours en
Valet , qui croit avoir le plus d'esprit ,
quand il dit le plus de sottises. Mais les
affaires changent bientôt de face , le dé-
funt ressuscite ; ce qu'on avoit cru une
mort n'est qu'une léthargie. Lisette , qui
vient annoncer cette fâcheuse nouvelle
à Erasme & à Crispin , en est aussi cons-
ternée qu'eux. Chacun de ces trois per-

1708.

sonnages témoigne son chagrin & sa surprise. La manière dont ils s'expriment fait bien voir que l'Auteur s'est quelquefois trompé en courant après les plaisanteries. Cependant la chose est très-sérieuse : il y a un testament de fait ; & si les parties avoient été embarrassées à la mort prétendue du bon-homme , ils le sont bien davantage à sa résurrection inopinée : & il y a tout lieu de craindre que s'il a quelque connoissance de ce testament , il ne s'en ressente , & que cela ne fasse beaucoup de tort au legs universel , destiné au neveu. C'est par cette situation assez épineuse que s'ouvre le cinquième Acte : Erasme craignant l'incertitude de l'événement s'est toujours nanti de quarante mille écus de billets , qu'il a pris dans la poche de Géronte , & qu'il dépose entre les mains d'Isabelle , du consentement de Madame Argante , qui pouvoit ce semble accepter le dépôt , puisqu'elle permet à sa fille de le faire.

Enfin Géronte arrive , & peu de temps après les deux Notaires avec le Testament , que le premier est fort étonné d'apprendre qu'il ait fait , sans y avoir pensé , & beaucoup plus encore des legs destinés à Crispin & à Lisette. On lui faire accroire que c'est un effet de la

l'éthargie. Toute cette Scene est fort plaisante , & forme un jeu de Théâtre très-amusant : car chaque article du testament cause un nouvel embarras , & fait une Scene nouvelle , qui intéresse de plus en plus le Spectateur : quoiqu'il connoisse déjà ce testament , qui a été fait sous ses yeux , il en entend avec plaisir une seconde Lecture , par la curiosité qu'on lui fait naître de voir quel effet elle produira sur l'esprit de Géronte & des autres personnages , à proportion de l'intérêt qu'ils y ont. On ne sçauroit trop louer l'Auteur d'avoir inventé une situation aussi comique , & aussi heureuse : & de l'avoir rendue avec autant d'habileté , à la réserve de quelques exclamations de Crispin & de Lisette , que l'envie de faire rire lui a laissé échapper , & qui ne servent qu'à interrompre la beauté de cette Scene.

Au reste , le dénouement est misérable : « Le bon-homme tombe d'accord
» de tout , aussi bien que l'Avare de Mon-
» liere , pourvu qu'on lui rende sa cas-
» sette , c'est-à-dire ses billets. Voilà ,
» Monsieur (ajoute le Critique) tout
» ce que je vous en dirai. . . . Il y a des
» endroits fort heureux , & fort beaux
» dans cette Pièce : mais il y a aussi beau-
» coup de trivial , & trop peu de mœurs :

1708.

» j'entens de ces mœurs nobles , qu'on
 » trouve dans Moliere ; car quoique chez
 » lui les Valets fassent & disent des plai-
 » santeries ; ce n'est que par occasion ;
 » au lieu que dans nos modernes , le plai-
 » sant ne roule presque que sur de fades
 » équivoques , & autres sottises des Va-
 » lets. Tout le troisième Acte du neveu
 » Normand , (a) & de la niece du Mai-
 » ne , sent trop la Farce , & paroît un
 » épisode mendié pour remplir le vuide
 » d'un Acte. Le quatrième est à mon
 » gré le mieux entendu , aussi bien que
 » la plus grande partie du cinquième ,
 » mais le dénouement est trop brusque ;
 » & tout-à-fait contre le vraisemblable.
 » Après cela cette Pièce ne laisse pas ,
 » tout considéré , d'avoir son mérite :
 » mais il faut convenir qu'elle a un peu
 » besoin du secours de la représentation ,
 » & qu'elle perd beaucoup sur le pa-
 » pier. »

(a) En parlant de ces deux parens , (Acte II.
 Scene V.) Géronte dit que le premier étoit fils de son
 frere , établi en Normandie ; & l'autre , fille d'une
 sœur mariée dans le Maine : cependant lorsque ces pré-
 tendus parens paroissent sur la Scene , le neveu se dit
 fils d'une sœur de Géronte : & comme la niece ne
 spécifie rien , on peut croire qu'elle est la fille du frere.
 C'est-là encore une de ces fautes d'attention , que l'oc-
 casion présente de dire un bon mot a souvent fait
 faire à M. Regnard,

LA CRITIQUE
DU LÉGATAIRE,

*Comédie en un Acte , & en prose ,
de M. REGNARD ,*

Représentée pour la première fois le Jeudi
19 Février , précédée de la Comédie du Lé-
gataire. Trois représentations.

LE succès de la Comédie du Léga-
taire est la meilleure & la plus so-
lide preuve que M. Regnard pouvoit
opposer aux Censeurs ; mais , à l'exemple
de Molière , il crut leur imposer silence ,
en faisant lui-même la Critique de sa
Pièce. On peut assurer cependant qu'il
a fort mal rendu cette idée. Aucun des
personnages qu'il a introduit , n'est en
état de porter son jugement sur une
Pièce de Théâtre : ainsi les sentimens
des uns & des autres ne sçauroient être
d'aucun poids. Le Chevalier , la Com-
tesse , & Boniface sont ceux qui atta-
quent l'Ouvrage ; le premier le con-
damne sans l'avoir entendu. La Com-
tesse fait la même chose sur le rap-
port d'autrui , & le dernier est un Pé-
dant , qui veut prouver que la Pièce est
détestable , suivant les loix & le Code de

1708.

Justinien. Les défenseurs de la Comédie sont à peu près de la même force , & n'ont pas plus de goût. Le Marquis veut, sur sa parole , qu'on la croye excellente ; & M. Bredouille est un Financier d'un esprit si épais , qu'à peine seroit-il capable de décider d'une parade de la Foire. L'Auteur a eu tort de lui faire quitter le Théâtre avant la Scene des deux Chystorels , qui est digne de ce connoisseur. Voilà quelles sont les personnes que M. Regnard choisit pour juger de la bonté ou des défauts de sa Pièce : cette fade plaisanterie ne plut pas au Public , & ne fut jouée que trois fois.

LE JALOUX HONTEUX , (a)

*Comédie en cinq Actes , & en prose ,
de M. DU FRESNY ,*

Représentée pour la premiere & unique fois ,
le Mardi 6 Mars. (Part de l'Auteur 7 l. 4 s.)

SI M. Du Fresny avoit mieux consulté ses véritables intérêts , il n'auroit jamais songé à donner cette Comédie au

(a) Cette Comédie fut annoncée & jouée sous le titre du *Jaloux honteux de l'être.*

Théâtre ,

Théâtre , ou tout au moins , ayant fait cette premiere faute , il n'auroit pas dû en commettre une plus grande , comme est celle de l'avoir fait imprimer. Avant cela il pouvoit imputer la chute de son Ouvrage à la mauvaise humeur des Spectateurs : c'est le discours ordinaire des Auteurs qui sont en pareil cas ; mais l'impression a servi à justifier, vis-à-vis de tout le Public, le jugement des Particuliers qui s'étoient trouvés à la représentation, & a donné lieu à une Dissertation Critique , qui se trouve insérée dans le Mercure de Trévoux, Juillet & Août 1708. pages 88-123. L'Auteur Anonyme de ce morceau , paroît rempli de beaucoup d'estime pour M. Du Fresny : la peine qu'il a prise de faire la Critique d'un Ouvrage condamné aussi universellement, semble en être une preuve suffisante. Cette Dissertation est en forme de Dialogue entre Philinte, ami de l'Auteur de la Pièce, & Damon, qui en fait l'examen.

Philinte commence par des exclamations sur le mauvais goût du Public , qui n'a pas rougi d'applaudir à la Comédie du *Légataire*, jusqu'à la vingtième représentation, tandis qu'à peine il n'en a pû souffrir une de celle du *Jaloux honteux*. Damon avoue de bonne foi qu'il a ri aux lar-

mes à la première, & que l'autre l'a mortellement ennuyé : il ajoute que l'une & l'autre Pièce ont de grands défauts, mais que le plus grand de tous étant celui d'ennuyer, il se déclare en faveur du Légataire qui l'a diverti, & qu'il trouve moins mauvais. On s'imagine bien qu'ici Philinte doit se révolter : il prie Damon de lui faire remarquer les *prétendus* défauts de la Pièce en question : Damon consent à le satisfaire ; & après avoir fait l'analyse de cette Comédie, il prouve à l'ami de M. Du Fresny, que la Fable est assez mal imaginée, que les incidens y sont tous précipités, & defectueux, que le dénouement est ridicule, que le principal caractère est un être de raison, (a) & qu'enfin la Pièce pêche par une infinité d'endroits.

(a)

P H I L I N T E.

» Il se peut bien faire que l'Auteur ne se soit attaché
 » qu'aux principal caractère, qui est celui du Jaloux
 » honteux, & que l'on a trouvé si parfait....

D A M O N.

» Arrêtez ; vous me faites voir que vous ne l'avez
 » pas bien examiné.

P H I L I N T E.

» Quoi ! vous ne trouvez pas ce caractère parfait,
 » & soutenu jusqu'au bout ?

D A M O N.

» Je conviens qu'il est parfaitement bien soutenu,
 » mais cela ne veut pas dire qu'il soit parfait, & je
 » doute même qu'il soit dans la nature. Je sçais bien
 » qu'il y a des Jaloux honteux : mais je ne crois pas

Le défaut essentiel de l'Ouvrage est que l'intrigue n'est ni raisonnée, ni développée, ni terminée : & qu'à la réserve du principal personnage, dont le caractère est, comme on vient de le dire, un être de raison, tous les autres n'en ont aucun : mais il ne faut pas en être surpris : l'Auteur avoit conçu son projet très confusément, & il n'étoit guères possible qu'il l'exprimât plus clairement ce qu'il n'entendoit pas lui-même.

» que la honte puisse devenir la passion prédominante
» d'un Jaloux, à moins que la jalousie soit bien mé-
» diocre ? Ce qu'on ne peut pas dire de celle du Pré-
» sident, qui paroît dans toute sa fureur, dès qu'elle
» peut éclater sans témoins,

PHILINTE.

» Vous ne croyez donc pas qu'un Jaloux honteux
» puisse exister.

DAMON.

» Eh non : ce n'est point-là ma pensée. Il se peut
» bien qu'on ait honte d'être jaloux ; mais que la honte
» prévale à la jalousie, c'est ce que je nie.

PHILINTE.

» Je n'avois pas encore fait cette remarque qui me
» paroît bien fondée.



1708.

MADAME ARTUS,

*Comédie en vers , en cinq Actes ;
de M. DANCOURT,*

Représentée pour la première fois , le Mardi
8 May. (Cinq représentations , la dernière
le 16 du même mois de May.)

* Voyez
l'article de
cette Comé-
die , Tome
XII. de cette
Histoire , p.
491.

UNE partie de l'intrigue & des per-
sonnages des *Façons du Temps* , *
ont servis de fondemens à cette Comé-
die de M. Dancourt , & pour n'en pas
faire à deux fois , en fait de pillage , il
a ajouté sur le tout , le caractère de *Ma-
dame Artus* , qui n'est qu'une très-mau-
vaise copie de l'excellent original du
Tartuffe de Molière. Ensuite il a tiré de
son imagination le personnage épisodi-
que d'une jeune personne qui fait la
niaise , & dont toute la finesse n'aboutit
à rien. Tant de lambeaux , & si mal
cousus ensemble , conduisent à un dé-
nouement pitoyable. Aussi malgré le jet
des Acteurs , cette Pièce fut reçue du
Public , comme elle le méritoit ; cepen-
dant l'Auteur prévenu pour son Ouvra-
ge , engagea les Camarades à en don-
ner encore quelques représentations , qui
n'eurent pas un meilleur succès que la
première.

L'AMOUR DIABLE,

1708.

Comédie en vers , en un Acte , avec un
divertissement , * de M. LE GRAND,

* La Muſ-
que du diver-
tiſſement eſt

Représentée pour la premiere fois , après la de M. Gil-
Tragédie de *Nicomède* , le Samedi 30 Juin. liers. .
(Douze représentations , la dernière le 23
Juillet ſuivant.

U Ne Lettre inférée dans le *Mercur*
de Trévoux , page 66. & ſuivantes,
des mois de Septembre & Octobre 1708.
va remplir cet article.

« A ce que je vois , Madame , il n'eſt
» pas auſſi facile de vous contenter que
» je me l'étois imaginé la premiere fois
» que vous me fîtes l'honneur de me
» demander des nouvelles de l'*Amour*
» *Diable*. J'aurois crû remplir mon de-
» voir en vous diſant que le Public la
» voyoit apparemment avec plaſiſr , puis-
» qu'on y alloit ſouvent , & que je
» m'y étois diverti comme les autres.
» Cette réponſe vous a paru trop laco-
» nique , pour ne vous pas être ſuspec-
» te ; & comme ſi vous appelliez des dé-
» ciſions du Public aux miennes , vous
» venez de m'ordonner de vous en dire
» mon ſentiment , d'une manière un peu

Lettre de
M. le Cheva-
lier de ***
à Madame la
Comteſſe de
*** ſur la
petite Comé-
die , qui a
pour titre :
l'*Amour*
Diable,

1708.

» plus ample , & d'en faire une differ-
» tation dans toutes les formes. L'Au-
» teur vous a beaucoup d'obligation , &
» sans doute il ne s'étoit pas attendu
» qu'on dû traiter si sérieusement une
» bagatelle. Je vais donc vous obéir , &
» pour commencer par le titre , je vous
» avouerai que l'annonce m'a trompé
» tout comme vous , & que jusqu'à la
» premiere représentation , j'avois crû
» que l'*Amour Diable* , étoit un sujet
» tiré du *Diable Boiteux* , qui a ouvert
» une si belle carrière à nos petits Au-
» teurs à brochures. Cependant ce n'est
» rien moins que tout cela : c'est un
» amant qui passe pour le Diable , &
» ce titre n'est pas sans exemple , puis-
» que Moliere en a donné un appro-
» chant à une de ses Pièces , où un
» amant passe pour un Médecin. Ainsi
» l'*Amour Diable* , ne doit guères plus
» nous surprendre , que l'*Amour Méde-*
» *cin* : mais il s'en faut bien qu'il y ait
» autant de sel dans la copie que dans
» l'original ; j'entens copie , par rapport
» au titre : car le sujet en est tout-à-fait
» différent. Voici l'argument de la Pié-
» ce. . . . Voilà , Madame , tout le sujet
» de cette Comédie. Vous voyez qu'elle
» n'est pas mal imaginée , & qu'elle est
» assez remplie d'incidens. Il faut rendre

» justice à l'Auteur , il a pris soin de tout
» préparer , & si la vraisemblance ne 1708.
» s'y trouve pas dans la dernière rigueur
» qu'exigeroit une Comédie en cinq Ac-
» tes , elle peut passer dans une petite
» Pièce. On ne sçauroit nier que
» les trois unités ne soient parfaitement
» bien conservées dans cette petite Pièce ,
» sur-tout l'unité de lieu. Car toute l'ac-
» tion se passe dans une chambre. Pour
» de bonne mœurs , il n'y en a point du
» tout. Le pere est un fou , la fille une
» effrontée , l'enfant un libertin , le Pré-
» cepteur un yvrogne ; la mere même
» fait assez voir qu'elle ne vaut pas
» grand'chose , puisqu'elle se soucie fort
» peu que son mari soit au diable , pour-
» vû qu'il la laisse à son aise ; & l'amant
» est un suborneur. Vous êtes sans doute
» surprise , Madame , de me voir fronder
» ces sortes de défauts : c'est un langage
» assez nouveau dans la bouche d'un
» Cavalier , dont la vie n'est pas la plus
» réglée du monde : mais je voudrois
» que tout ce qui se fait , tendit au but
» qu'on doit se proposer. La Comédie
» n'en doit point avoir d'autre , que de
» corriger les mœurs en riant. Le
» Public est respectable , & tout ce qu'on
» fait devant lui , doit être dans les bor-
» nes de la plus exacte bienséance. . . .

1708.

» Cette règle doit être observée dans la
 » Comédie , par rapport à certaines ac-
 » tions qui blessent les yeux du Public,
 » & ce n'est que depuis quelques années
 » qu'on s'est enhardi à mettre des yvro-
 » gnes sur la Scene. Passons au style : il
 » est des plus bas. Il faut pourtant avouer,
 » à la gloire de l'Auteur, qu'il a trouvé
 » le secret de rendre quelquefois ce bas
 » agréable , en plaçant à propos des
 » proverbes des Hales ; comme par exem-
 » ple dans ce vers , qu'il met dans la
 » bouche du Précepteur.

SCENE der-
 nière.

L'Enfant dit vrai , Monsieur, *in vino veritas.*
 » Ce proverbe est d'autant mieux appli-
 » qué , que l'enfant , interrogé par son
 » pere , vient de lui répondre en bé-
 » gayant , qu'il ne ment pas. En voici
 » un second exemple. Valentin , caché
 » sous la table , est apperçu par *Folidor.*
 » La peur est égale de part & d'autre ,
 » & comme Folidor s'écrie :

SCENE VII.

Ciel ! que vois-je sous cette table
 Ah ! me voilà perdu ! Qu'est-ce-là ?

» Valentin tout effrayé , s'écrie à son
 tour :

C'est le diable.

» Cette manière de parler qui est assez
 » ordinaire à un homme qui se trouve
 » embarrassé , fait ici un effet admirable

» pour la Pièce , parce que Folidor s'i-
 » magine que Valentin lui répond qu'il
 » est le diable. Il faut avouer que ce
 » nom-là est heureux pour fournir des
 » bonsmots ; & que tout vulgaires qu'ils
 » sont , la maniere de les appliquer , les
 » rend propres au sujet. Aussi l'Auteur
 » n'a pas manqué de le mettre à profit ;
 » & toutes ses plaisanteries ne roulent
 » que sur le Diable. Il le fait sur-tout
 » dans ses chansons , ou amenant à pro-
 » pos : *c'est l'Amour , c'est le Diable* ,
 » il nous rappelle ingénieusement le titre
 » de sa Pièce qui est l'*Amour Diable*.
 » C'est sans contredit ce qu'il y a de
 » meilleur dans sa Comédie. Le reste
 » ne vaut pas la peine d'être examiné
 » sérieusement. Ce n'est qu'une prose
 » mal rimée & mal construite. Pour ce
 » qui est des caracteres , jamais ils n'ont
 » été plus mal gardés. Personne ne parle
 » comme il doit. En voici un exemple
 » au sujet du petit Francillon , dont le
 » caractere est le plus facile à rem-
 » plir ; il dit en parlant de son pere :

Hier au soir , le sçachant dans son labo- SCENE III.
 ratoire ,

J'y monte , & sur le feu j'y vois un des
 creufets ,

Où d'ordinaire il fait ses plus hardis essais,

1708.

» De bonne foi , croiroit - on que c'est
 » un enfant qui parle , & cette expres-
 » sion de ces *hardis essais* , est-elle de la
 » compétence d'un écolier à qui on don-
 » ne le fouet , comme il vient de le dire ?
 » Je passe sous silence le ridicule qu'il y
 » a eu d'avoir mis les intérêts des deux
 » amans en de si jeunes mains. L'Au-
 » teur , qui est Comédien , devoit avoir
 » appris au moins par une longue ha-
 » bitude du Théâtre qu'il faut propor-
 » tionner les emplois aux personnes. »

La disette de nouveauté obligea les Comédiens à remettre plusieurs de leurs anciennes Pièces , pendant l'Eté & l'Automne de cette année. Ils reprirent donc :

OTHON , Tragédie de M. Corneille , le
 Mercredi 11 Juillet.

LE COMTE D'ESSEX , Tragédie de M.
 Corneille de l'Isle , le Mardi 7 Août.

ESOPE A LA COUR , Comédie de M.
 Boursault , Mardi 11 Septembre.

ORESTE & PYLADE , Tragédie de M.
 Chancel de la Grange , Lundi 24
 Septembre.

PYRAME & THISBÉ , Tragédie de M.
 Pradon , Mercredi 24 Octobre.

THÉSÉE , Tragédie de M. de La Fosse ,
 Samedi 24 Novembre.

E L E C T R E,

1708.

Tragédie de M. DE CRÉBILLON,

Représentée pour la première fois le Vendredi quatorze Décembre. La quatorzième & dernière représentation le Samedi douze Janvier 1709. (a)

LA loi que nous nous sommes imposée de faire connoître , autant qu'il nous est possible , les divers Ouvrages faits pour ou contre les Pièces dont nous parlons, nous oblige à donner l'extrait d'une *Lettre Critique*, composée dans la nouveauté de cette Tragédie, sous le nom du *Chevalier de..... à Madame la Marquise de.....* " Je » la donne telle qu'elle est tombée entre » mes mains , (dit l'Auteur du Mercure » de Trévoux en l'annonçant.) La Critique en est un peu vive ; mais elle

(a) Cette Tragédie auroit eu sans doute un plus grand nombre de représentations , si le froid excessif & extraordinaire , que tout le monde sçait qu'il fit cet Hyver , n'y avoit mis un obstacle invincible. Dès le Vendredi 11 Janvier le froid avoit obligé les Comédiens à fermer leur Théâtre. Et par la même raison , depuis le Lundi 14 du même mois , jusques & compris le Mardi 22, ils ne rouvrirent le Théâtre que le Mercredi 23 Janvier.

1708. » attaque l'Ouvrage , fans en vouloir à
 » l'Auteur. Il feroit à fouhaiter qu'on
 » n'en fit jamais que de cette forte ; &
 » je ne fçaurois approuver certaines épi-
 » grammes dont on inonde les Caffés ,
 » & qui ne font remplies que d'invekti-
 » ves outrées & groffieres. La véritable
 » Critique , doit être plus fine , & plus
 » réfervée : on ne doit la confidérer que
 » comme un frein dont on fe fert pour
 » arrêter l'effor d'une imagination dérè-
 » glée. Enfin , elle doit être le fléau des
 » mauvais Auteurs. A Dieu ne plaife que
 » je mette M. de Crébillon de ce nom-
 » bre. »

Difons plus , la Critique judicieufe ne doit s'attacher qu'aux meilleurs Ouvrages , & à ceux qui semblent faits pour fervir de modeles aux autres : en ce fens , nous croyons qu'elle ne peut-être mieux employée que fur la Tragédie qui fait le fujet de cet article : fa réputation & celle de fon illuftre Auteur , font fuffifamment établies & font leur éloge. Au refte , nous fommes bien éloignés de vouloir adopter tous les fentimens d'un Critique , dont la partialité eft trop fouvent vifible. (a). Nous rapportons fidé-

(a) Il la fait connoître dès la premiere page de fa lettre. « Je vais (dit-il) Madame vous obéir , autant qu'il me fera poffible, Voici donc ce que j'ai emporté

lement le précis de ses objections ; les réponses que M. de Crébillon a jugé à propos de faire : quelques observations de notre part sur certains endroits qui ne nous ont pas paru justes , & nous laissons au Lecteur la liberté de faire celles qu'il croira nécessaires.

Le Censeur d'Electre examine d'abord le fond du sujet , qui a été traité par les plus sçavantes plumes de l'antiquité , & qui a paru si beau aux célèbres Tragiques de la Grèce , qu'Eschyle , Sophocle , & Euripide , y ont travaillé successivement. Il auroit souhaité que M. de Crébillon ayant de tels garants de la bonté de son choix , se fut assujéti à suivre les traces de ces grands hommes. Ce reproche est un peu trop vague , & demande à être appuyé de raisons. Ce que le Critique ajoute à la fin du plan qu'il donne de la Pièce a peut-être plus de fondement. « Parmi
» tant de sujets d'étonnement qui doi-
» vent vous avoir frappée dans la consti-
» tution de cette Fable , je suis sûr , Ma-
» dame , que celui de n'y entendre au-

» de six représentations , dont il y en a cinq , sur votre
» compte ; car j'avois juré dès la première de n'y plus
» retourner ; & il ne falloit pas moins que tout l'em-
» pire que vous avez sur moi , pour me faire rompre
» mon serment. »

1708. » cunement parler (a) d'Electre, n'est pas
 » des moindres. Comme la Tragédie porte
 » son nom , il semble qu'elle doit avoir
 » plus de part à l'action principale qu'au-
 » cun autre personnage : cependant il ne
 » tient pas à elle que cette action princi-
 » pale , qui est la vengeance d'Agamem-
 » non , ne s'accomplisse pas , comme je
 » le ferai voir quand j'examinerai la
 » Pièce Scene par Scene. Mais . . . j'ai
 » d'autres observations à faire avant que
 » d'en venir-là. »

La premiere paroîtra peut-être d'a-
 bord peu importante aux yeux de bien
 des Lecteurs , qui , à l'exemple de M. de
 Crébillon , ne la jugeront pas digne de
 réponse. Le Critique convient qu'on ne
 s'est pas avisé jusqu'ici de faire un pro-
 cès à un Auteur sur les noms qu'il im-
 pose à ses personnages : mais il ajoute
 que cette imposition de noms est si peu
 raisonnable , & jette tant d'obscurité
 dans le Poëme , qu'il ne peut se dispenser
 d'en dire un mot en passant. (b)

(a) Nous rapportons ci-dessous la réponse de M. de
 Crébillon.

(b) « Au nom de Palamede (dit le Critique) il n'y
 » a personne qui n'ait en vûe celui qui durant le siège
 » de Troye fut accusé d'intelligence avec Hector ,
 » par Ulysse , & lapidé par les Grecs. On est fort sur-
 » pris de le voir ressuscité pour venger Agamemnon ,
 » qui avoit été son ennemi mortel. L'Auteur d'Electre

L'É Critique examine ensuite les principaux personnages , & commence par celui d'Oreste , « qui naturellement de-
» voit donner le nom à la Tragédie :
» c'est sans doute celui qui agit d'une
» manière plus raisonnable dans tout le
» cours de la Pièce. . . . Il se croit fils de
» Palamede ; il ne s'agit que d'examiner
» s'il a pû ignorer son sort. Cela ne pa-
» roît pas vraisemblable. » Nous lais-
sons le raisonnement qu'il fait pour
prouver qu'Oreste ne peut pas être né
après le siège de Troye : & d'où il con-
clut qu'il n'y a plus de Tragédie , que
la Fable tombe , & qu'elle est sappée

« pouvoit-il sur dix mille noms qui s'offroient à son
» choix , en prendre un moins convenable à son sujet ?
» Tout le monde sçait qu'Iphianassé étoit fille d'Agamemnon , & il plaît à Monsieur de Crébillon de donner ce nom à une fille d'Egiste ; quel renversement ?
» Pour le nom d'Irys qu'il donne au fils d'Egiste , il
» est trop connu dans la Fable : personne n'ignore le
» barbare repas que Progné , fille du malheureux Pandion , servit au cruel & incestueux Térée , pour
» venger sa sœur Philomèle ; & quand on donne des
» noms à des personnages épisodiques , il n'en faut pas
» choisir de si célèbres ; celui de Tydée ne l'est pas
» moins ; c'étoit un des gendres d'Adraste , qui eurent
» tant de part à la guerre de Thebes. Enfin , de cinq
» noms , qui dans cette Pièce sont de la façon de
» l'Auteur , il n'y en a pas un qui soit sensé : &
» le nom d'Arcas , que tous nos modernes ont donné
» à de simples confidens , ne donne pas une grande
» idée de celui qui conduit toute la vengeance d'Agamemnon , & qui , comme chef des Conjurés , mé-
» ritoit sans doute un nom moins ignoble.

1708. par le fondement. (a) Cette première difficulté n'effraye pas beaucoup M. de Crébillon. « Pour l'anachronisme (dit-il) » qu'on m'impute sur l'âge d'Oreste, ce » seroit faire injure à ceux qui ont fait » cette critique que d'y répondre. Il ne » faut pas entendre le Théâtre, pour ne » sçavoir pas quels sont nos droits sur les » époques. Je renvoye là-dessus à Xipha- » rès dans Mithridate, à Narcisse dans » Britannicus. Faire naître Oreste avant » ou après le siège de Troye, n'est pas » un point qui doit être litigieux dans » un Poëme.

Préf. de d'E-
lectre.

» Le caractère que l'Auteur donne à » Electre (c'est le Critique qui parle) » est tout-à-fait opposé à l'idée que » les anciens nous ont donné de cette » Princesse. Elle ne doit être occupée » que de la vengeance de son pere ; &

(a) Après une décision aussi absolue, qui semble terminer la dissertation, le Censeur revient sur ses pas, & ne peut s'empêcher de donner des louanges à l'idée du Poëte. « Il faut pourtant avouer (dit-il) que l'inven- » tion en est heureuse, qu'elle est susceptible de gran- » des beautés, & que si l'Auteur s'étoit donné la peine » de la mieux fonder, comme il le pouvoit, elle lui au- » roit fait honneur. Je dis qu'il le pouvoit, & voici » comment : il n'avoit qu'à supposer un oracle qui eut » menacé Oreste de quelque grand malheur qui devoit » lui arriver dans Mycenes ; c'étoit assez pour le faire » élever dans une Cour étrangère, en lui cachant sa » naissance, & tout cela auroit pu se faire avant le » siège de Troye. »

» l'amour

» l'amour qu'on lui donne pour un fils
» d'Egiste , est un monstre digne du sang
» des Atrides. Je sçais qu'Irys est ver-
» tueux , mais quand même il ne seroit
» pas fils d'Egiste , bourreau d'Agamemnon , Electre , qui selon le systé-
» me de l'Auteur , doit approcher de sa
» cinquantième année , se donneroit un
» ridicule en l'aimant. . . . Ne voilà-t-il
» pas un âge bien propre à l'amour , &
» sur-tout à un amour aussi indigne
» que celui d'Electre , pour le fils du
» meurtrier de son pere. »

1708.

On peut placer ici ce que M. de Crébillon vient de dire au sujet de l'âge d'Oreste , il ajoute en parlant d'Electre.
« J'ai bien un autre procès à soutenir
» contre les zélateurs de l'antiquité , plus
» considérable selon eux , plus léger
» encore selon moi , que le précédent.
» C'est l'amour d'Electre : c'est l'audace
» que j'ai eu de lui donner des senti-
» mens que Sophocle s'est bien gardé de
» lui donner. Il est vrai qu'ils n'étoient
» point en usage sur la Scene , de son
» tems : que s'il eut vécu du nôtre , il
» eut peut-être fait comme moi. Cela
» ne laisse pas d'être un attentat jusques-
» là inoui , qui a soulevé contre un
» moderne inconsideré toute cette reli-
» gion idolâtre , où il ne manque plus

» au culte qu'on y rend aux anciens ,
» que des Prêtres , & des victimes. . . .
» ce n'est point la Tragédie de Sopho-
» cle , ni celle d'Euripide que je donne ,
» c'est la mienne.

Dussent les Grecs encor fondre sur un rebelle.

» Je dirai que si j'avois quelque chose
» à imiter de Sophocle , ce ne seroit
» assurément pas son Electre ; qu'aux
» beautés près desquelles je ne fais au-
» cune comparaison , il y a peut-être
» dans sa Pièce , bien autant de défauts
» que dans la mienne. Loin que cet
» amour , dont on fait un monstre , en
» soit un , je prétens qu'il donne plus de
» force au caractère d'Electre , qui a dans
» Sophocle plus de férocité que de véri-
» table grandeur... Une Princesse dans un
» état aussi cruel que celui où se trouve
» Electre , dira-t-on , être amoureuse !
» Oui , amoureuse. Quels cœurs sont
» inaccessibles à l'amour ? Quelles situa-
» tions dans la vie peuvent nous mettre
» à l'abri d'une passion si involontaire ?
» Plus on est malheureux , plus on a le
» cœur aisé à attendrir. . . . Il y a bien
» de la différence d'ailleurs , de la sensi-
» bilité d'Electre , à une intrigue amou-
» reuse. Les soins de son amour ne sont
» pas de ces soins ordinaires qui font la

» matiere de nos Romans..... Enfin,
» selon le systême de mes Censeurs, il
» ne s'agit que de rendre Electre tout-
» à-fait à plaindre ; je crois y avoir
» mieux réussi que Sophocle, Euripide,
» Eschyle, & tous ceux qui ont traité
» le même sujet..... Le seul défaut de
» l'amour d'Electre, si j'en crois mes
» amis, qui me flattent le moins, c'est
» qu'il ne produit pas assez d'événemens
» dans toute la Pièce ; & c'est en effet
» tout ce qu'on peut raisonnablement
» me reprocher sur ce chapitre. »

1708.

M. de Crébillon se rend justice, il convient que l'amour d'Electre ne produit aucun effet : il est vrai qu'il ne pouvoit faire autrement, sans renverser tout le plan de sa Pièce : la Princesse, dont la Tragédie porte le nom, n'y joue qu'un rôle épisodique, puisque c'est sur Oreste que roule toute l'action.

L'Anonyme ne dit qu'un mot de Clytemnestre. « L'Auteur agit prudemment
» quand il ne la fait paroître que deux
» fois, c'est-à-dire, au commencement
» du premier Acte, & à la fin du der-
» nier. Jamais caractère ne fut plus
» odieux. Les injures qu'elle dit à sa
» fille, sont si peu raisonnables, qu'elles
» lui attirent non seulement l'indigna-
» tion, mais encore le mépris des Spec-

1798.

» teurs. Il faut donner des couleurs au
 » crime même : c'est-là le chef-d'œuvre
 » de l'art , & c'est par-la que l'ingénieux
 » Racine , excite notre pitié pour Phé-
 » dre , toute détestable qu'elle est.
 » Egiste n'est rien moins qu'un Tyran ,
 » à peine lui échappe-t-il quelques me-
 » naces contre Electre , dans le tems
 » même qu'elle garde sa main pour lui
 » percer le flanc : il a de la reconnoissan-
 » ce , & par conséquent de la vertu ; (a)
 » enfin il paroît un fort honnête homme ,

(a) Dans la dernière Scene du second Acte , Egiste apprend la nouvelle de la mort d'Oreste , de Tydée.
 « Je vous avoue (dit le Critique en cet endroit) que
 » jusqu'ici j'avois cru que la reconnoissance d'Egiste ,
 » pour les services passés de Tydée , n'étoient pas une
 » vertu , mais plutôt une prudence de Tyran , par
 » rapport à ses services à venir : mais quand j'ai vu que
 » la reconnoissance subsistoit , quoique le péril eut cessé ,
 » je n'ai pu m'empêcher d'estimer Egiste. En effet ,
 » comment auroit-il pu passer pour tyran dans mon
 » esprit , lui qui n'avoit point du tout cette défiance
 » si naturelle aux Usurpateurs ? Un tyran auroit con-
 » sidéré Tydée comme un homme capable de venger
 » Agamemnon , puisqu'il venoit de se déclarer si hau-
 » tement ami d'Oreste , jusqu'à dire qu'il ne sçavoit
 » pas quel sang il n'auroit pas versé pour conserver le
 » sien. Un Tyran lui auroit demandé qui il étoit ,
 » d'où il venoit , & quelle liaison il avoit avec Oreste
 » & Palamede. Un Tyran enfin se seroit assuré de lui ,
 » comme d'une personne suspecte : mais Egiste n'a
 » pas des sentimens si bas : il veut faire Tydée son
 » gendre , quoiqu'il n'ait plus besoin de lui. En vérité ,
 » peut-on rien voir de plus pitoyable que la peinture
 » que M. de Crébillon nous fait , d'un monstre né de
 » Thyeste , & de la fille de Thyeste ; d'un assassin d'A-
 » trée & d'Agamemnon , & d'un persécuteur d'E-
 » lectre ? »

» quoiqu'il soit véritablement un monf-
» tre , & par fa naiffance incestueufe ,
» & par fes crimes paffés. De bonne foi ,
» peut - on plus mal peindre les Héros
» d'une Tragédie ?

» Le caractère de Palamede eft fans
» contredit le plus beau ; quoique fa
» vertu foit outrée , & même un peu
» féroce. Nous avons vû l'original de
» cette copie dans le Cyrus de M. Dan-
» chet. Je fçais qu'on a voulu dire que
» Palamede étoit au-deffus d'Harpage ,
» mais on me permettra de n'en pas con-
» venir. La vertu du premier ne brille
» que dans fes paroles , au lieu que celle
» du dernier éclate dans fes actions.
» Cependant , fi l'un & l'autre ont fait
» honneur à ceux qui les ont mis fur la
» Scene , cette gloire ne leur a pas beau-
» coup coûté : rien n'est plus facile que
» d'exciter l'admiration par une vertu
» outrée. »

A notre tour , l'Anonyme nous per-
mettra de ne pas convenir de cette pré-
tendue fupériorité d'Harpage : il eft vrai
que Palamede eft à peu près au même
degré de caractère , & qu'il agit moins ;
mais ce qu'il fait eft plus à propos , il
laiffe agir Orefte : & d'ailleurs ce difci-
ple ne paroît pas auffi docile que Cy-
rus.

1708.

Le détail où nous sommes entrés , avec l'Anonyme , dans l'examen des personnages , est cause que nous abrégons les observations qu'il fait dans l'analyse de la Pièce , pour n'arrêter que sur les principales. Le Lecteur verra si cette Critique du songe de Clytemnestre (Acte I. Scene VII.) est bien juste. « Elle croit être descendue dans » les Enfers , où elle a vû Electre conduisant un spectre par la main : ce » spectre étoit Agamemnon encore sanglant. Il s'est approché d'elle , quel » qu'effort qu'elle fit pour le fuir , & » à peine le sang de cet odieux époux » a-t-il touché le sien , qu'il en est sorti » un monstre , qui a tué Egisthe , & l'a » tuée elle-même. La fin de ce songe est » si étrange , que si Clytemnestre l'avoit » déclaré au Soleil , comme c'étoit la coutume des anciens , ce Dieu du Jour » auroit eu besoin de ses rayons les plus » vifs pour en percer l'obscurité. Peut-être est-ce une adresse du Poëte , pour » nous dérober tout ce qu'il y a d'obscénité dans l'explication. En effet , » que peut-on penser de ce sang de Clytemnestre , qui produit un monstre » dès qu'il a touché celui d'Agamemnon ? Mais ce n'est pas par ce seul » endroit que cette idée est vicieuse ; elle

» pêche contre le bon sens ; & l'on ne sçau-
» roit rien entendre de plus absurde. Le 1708.
» songe suppose Agamemnon assassiné :
» comment deviendra-t-il pere d'Oreste
» après sa mort ? L'Auteur répondra
» qu'Oreste étant cru mort , c'est une
» espèce de seconde naissance , & qu'il
» l'a suffisamment fait entendre en se
» servant du terme de renaître : mais il
» faudra donc qu'il m'explique comment
» le sang d'Agamemnon vient de tou-
» cher le sang de Clytemnestre. . . . Au
» reste ; ajoute-t-il , ce premier Acte ne
» pouvoit mieux finir que par ce projet
» de partie quarrée d'une fille d'Ag-
» memnon , aimant un fils d'Egiste , &
» d'une fille d'Egiste , aimant un fils d'A-
» gamemnon. Qui auroit jamais cru
» qu'un double épisode si comique , trou-
» vât place dans le sujet le plus tragi-
» que de l'antiquité ? Mais l'Auteur
» (continue-t-il) a trouvé le secret de
» faire qu'on s'apperçût moins de ce dé-
» faut , par une infinité d'autres beau-
» coup plus sensibles qu'il a répandus
» dans la Pièce. »

La Scene qui ouvre le second Acte
est sans contredit des plus brillantes , par
la beauté de la Poësie , la richesse des
descriptions , & la vivacité des images.
Le Critique n'y trouve d'autre défaut , si

1708. ce n'est qu'elles sont déplacées. « Toute
 » la douleur que Tydée a de la mort de
 » son pere, & de son ami, ne l'empêche
 » pas d'en faire une description pom-
 » peuse : c'est là le fort de l'Auteur ; &
 » il en a fait faire jusqu'à trois à son
 » Héros dans une même Scene, quoi-
 » qu'aux dépens du bon sens : ce qui a
 » donné lieu à une petite Epigramme
 » qui m'est tombée entre les mains :

Quel est ce tragique nouveau ,
 Dont l'Epique nous assassine ?
 Il me semble entendre Racine .
 Avec un transport au cerveau.

» La comparaison (ajoute l'Anonyme)
 » lui est glorieuse , & il ne manquera
 » pas pour mieux flatter sa vanité de
 » prendre ce transport au cerveau pour
 » enthousiasme. » Malgré cela , cette
 » Scene fait toujours un plaisir infini ,
 » soit à la lecture , soit au Théâtre ; &
 » sans sortir de la comparaison du Criti-
 » que , on peut dire que la belle Scene du
 » cinquième Acte de Phédre , où Térame-
 » ne fait le récit de la mort d'Hippolyte ,
 » attiré sur M. Racine , le même reproche
 » (a) qu'on fait ici à M. de Crébillon.

(a) Voyez l'article de Phédre de M. Racine , Tome XII. de cette Histoire , page 23. & suivantes.

Au reste , la Préface que ce detnier a mise à la tête de cette Tragédie , fait connoître qu'il n'a pas voulu se faire illusion sur tous les défauts qu'elle peut avoir. « On me reproche (dit-il) des » longueurs dans mes deux premiers Actes : trop de complication dans le sujet. Je passe condamnation. La sortie d'Electre de dessus la Scene dans le premier Acte , y laisse un vuide qui le fait languir dans tout le reste. Une bonne partie du second tient plus du Poëme Epique , que du Tragique : en un mot les descriptions y sont trop fréquentes ; trop de complication. A cela je n'ai qu'une chose à répondre : le sujet d'Electre est si simple de lui-même , que je ne crois pas qu'on puisse le traiter , avec espérance de succès , en le dénuant d'épisodes. Il s'agit de faire périr les meurtriers d'Agamemnon : on n'attend pour cela que le retour d'Oreste. Oreste arrivé , sa reconnoissance faite avec sa sœur. Voilà la Pièce à son dénouement. Quelque peine qu'ait l'action à être une , parmi tant d'intérêts divers , j'aime mieux encore avoir chargé mon sujet d'épisodes , que de déclamation. »

1708.

Le Critique remarque que c'est proprement au troisiéme Acte que la Pièce

1708.

commence. « La Scene d'Electre & de
 » Tydée est (dit-il) sans contredit la
 » plus pathétique de la Tragédie : elle
 » est d'autant plus intéressante , que
 » les Spectateurs sont persuadés , ou du
 » moins se doutent que Tydée est Oreste.
 » Tydée ne peut soutenir les reproches
 » d'Electre.... Elle triomphe par avance,
 » & se retire après avoir prié Tydée de
 » se rendre chez Arcas , où ils prendront
 » de justes mesures pour venger Aga-
 » memnon. » La cinquième Scene n'est
 ni moins belle , ni moins intéressante
 que celle dont on vient de parler ; elle
 termine l'Acte d'une maniere brillante ,
 & laisse aux Spectateurs une extrême cu-
 riosité pour les suivans. (a)

(a) Entre plusieurs remarques critiques que l'Auteur Anonyme fait sur cette Scene , nous n'en rapportons que la suivante , qui nous paroît assez fondée. « Vous ne vous attendez pas (dit-il) Madame , à cette apparition (de Palamede) toute nécessaire qu'elle est pour dénouer la Pièce. Pour moi, je vous avoue que, je n'ai jamais compris que de deux hommes qui sont naufragés dans le même vaisseau , & qui ne peuvent s'être sauvés que par le même sort , l'un gagne des batailles , repousse deux Rois ennemis dans leurs états , se fasse aimer d'une Princesse , & soit prêt à devenir le gendre d'un Prince qu'il a rétabli sur le trône , tandis qu'on n'entend point parler de l'autre. Et que faisoit donc Palamede , tandis que le faux Tydée pouvoit si loin la Chevalerie errante ? Il nous dit seulement qu'il étoit allé dans la Phocide ; mais nous n'apprend-il pourquoi ? Avoit-il renoncé à la vengeance d'Agamemnon , parce qu'il croyoit Oreste mort ? A-t-il appris depuis qu'Oreste s'étoit sauvé ? Il de

Quelque belle que paroisse la reconnaissance d'Oreste , le Critique jaloux de la réputation de M. de Crébillon , ne l'en trouve pas assez digne. « Electre » (dit-il) commence l'Acte quatrième , » par un monologue. Elle dit qu'elle » vient de voir des fleurs sur le tombeau » de son pere , & un fer vengeur : (a) ce » qui lui fait croire qu'on se prépare à » immoler Egisthe. Elle porte plus loin » ses conjectures ; elle ose se persuader » qu'Oreste n'est pas mort , & qu'il est » dans Mycenes , quoique le faux Tydée » ne lui ait que trop confirmé sa mort : » Ces pressentimens hors de saison , & » mal fondés , ne servent qu'à faire man- » quer la reconnaissance. Oreste » vient : Electre croit que c'est son frere , » sur la foi de ses pressentimens , & » voyant que c'est le fils de Palamede ,

1708.

» vroit du moins nous l'apprendre à nous-même. » Il n'en auroit coûté à M. de Crébillon que quelques vers , pour éviter les reproches qu'on lui fait sur de pareilles négligences , peu considérables , à la vérité , & qu'on ne remarquerait , sans doute pas , dans un Poète qui auroit moins de réputation.

(a) « Je remarque en passant (c'est le Critique qui parle) que c'est mal-à-propos , & avec beaucoup d'imprudence , qu'Oreste & Palamede ont mis un fer sur le tombeau d'Agamemnon. Non , c'étoit donner de trop justes soupçons à Egisthe ; mais apparemment ils s'en repoioient sur le caractère que l'Auteur lui avoit donné , qui n'étoit rien moins que d'un Tyran soupçonneux , timide & défiant. »

1708.

« elle lui demande où est Oreste. Oreste
 « lui répond qu'elle ne doit pas avoir
 « oublié qu'il est mort , mais que Pala-
 « mede est venu à leur secours. Electre
 « ne doute plus qu'Oreste ne se soit sau-
 « vé aussi bien que Palamede. L'Auteur
 « lui fait faire de tems en tems des jeux
 « de mots qui sentent son écolier , & qui
 « ne tendent , comme je l'ai déjà dit ,
 « qu'à faire manquer la reconnoissance.
 « En effet , Electre est si fort persuadée
 « que c'est son frere même qui lui parle ,
 « que lorsqu'il se fait connoître pour
 « Oreste , les Spectateurs ne ressentent
 « point du tout cette agréable surpri-
 « se , qui fait tout le plaisir de la recon-
 « noissance. » (a)

La Scene suivante forme la situation la plus intéressante du Poëme, cependant le Critique ne trouve pas que l'Auteur l'ait bien traitée. « Palamede survient ; il semble avoir oublié la défense qu'il a faite à Oreste de se découvrir à sa sœur : il ne lui fait aucun reproche ,

(a) « Dans ces sortes de reconnoissances on pèse tous les mots , & l'on y échoue souvent pour n'avoir pas assez ménagé le degré de chaleur : j'en atteste M. de Crébillon lui-même dans son Electre ; il a trouvé le secret de nous rendre presque insensibles au plus beau morceau de reconnoissance qui fut jamais , pour avoir trop fait deviner à Electre, que l'inconnu à qui elle parloit étoit son frere. »

» quoiqu'il soit le plus grand dogmati-
» seur qui fut jamais. . . . Il se réjouit 1708.
» avec cette famille infortunée de l'heu-
» reux sort qui les a rassemblés : il les
» excite à la vengeance , par un sermon
» des plus pathétiques ; mais sa morale
» est un peu outrée. Il exige d'Electre ,
» qu'elle feindra de consentir à l'hy-
» men d'Itys , pour conduire plus sure-
» ment leurs victimes à l'Autel. Cette
» proposition m'a paru (continue l'Ano-
» nyme) tout-à-fait indigne de Pala-
» mede. Itys est vertueux , il n'a pas mé-
» rité la mort ; & ce que Palamede dit ,
» qu'étant sorti du sang d'Egiste , il
» est cent fois plus criminel qu'il ne le
» faut pour la mériter , n'est qu'une belle
» idée. Electre est effarouchée d'une pro-
» position si barbare. Outre qu'Itys est
» vertueux , elle l'aime & la moindre de
» ces raisons suffit pour lui sauver la vie :
» mais Palamede n'entend point raison :
» il s'empporte contre elle , & contre le
» pauvre Oreste , qui ne lui dit rien ,
» & qui lui a sacrifié son amour dès
» l'Acte précédent. Enfin , la déclama-
» tion de Palamede l'emporte ; Oreste &
» Electre sont prêts à tout , pourvu qu'A-
» gamemnon soit vengé : & ils se reti-
» rent tous trois pour exécuter ce beau
» projet ; qui pourtant ne sert de rien. »

1708.

Il faut convenir avec le Critique que la Scene tendre d'Electre avec Itys , que l'Auteur a ménagée pour remplir son cinquième Acte , peut allarmer les Spectateurs. « On voit , (dit ici le Critique) » que la vengeance d'Agamemnon s'en » va avorter : ce qui prouve que l'Auteur » a très-mal fait de donner de l'amour à » Electre , pour un Fils d'Egisthe , puisqu'il ne tient pas à elle que tous les » projets de Palamede ne se dissipent en » fumée. » Mais le destin qui sert toujours les Poëtes à leur gré , se déclare en faveur d'Oreste. L'Anonyme trouve fort mauvais que l'Auteur ait exposée sur la Scene une femme blessée à mort : il soutient que ce tableau choque la bienséance , & que d'ailleurs il est imité de la mort d'Ulysse. (a) Finissons par quelques observations du Critique , sur les fureurs d'Oreste.

« Jamais fureur ne fut mal placée que » celle-ci. Sophocle n'en a point mis dans » son Electre , quoiqu'Oreste y tue Clytemnestre volontairement ; selon ce système , qui est le plus généralement reçu,

(a) Le Critique auroit dû ajouter , qu'au cas que M. de Crébillon ait imité cette situation de la mort d'Ulysse , au moins l'a-t-il bien rectifiée : il est aisé de faire la comparaison de ces deux morceaux , qui sont imprimés,

„ c'est avec justice que les Dieux attachent
„ des furies implacables à un parricide :
„ mais selon le système de M. de Crébillon,
„ qui me paroît le plus digne de la Scène,
„ Oreste est innocent , son crime est le
„ crime du sort ; & c'est nous donner
„ une idée des Dieux , qui leur est bien
„ injurieuse , que de leur faire punir
„ si cruellement un crime , où la volon-
„ té d'Oreste n'a point de part ; mais M.
„ de Crébillon veut se servir de ses avan-
„ tages : il lui faut de l'épique , pour en
„ imposer au Public. Il sçait qu'on a ap-
„ plaudi à la tempête de son Idoménée ,
„ & au songe de son Attrée ; & il entend
„ trop bien ses intérêts pour ne pas met-
„ tre de pareilles descriptions dans Elec-
„ tre. En effet , il y a tout réuni : on y
„ voit & tempête , & songe , & oracle ,
„ & fureur. Voilà de quoi faire le plus
„ bel Opera du monde. »

En disant que cette Tragédie a des défauts , on ne fait que répéter ce que l'Auteur en a dit lui-même : mais pour lui rendre une entière justice , il faut ajouter que ces défauts sont si bien couverts par les beautés dont elle est remplie , & qui sont les plus capables de contribuer à la réussite d'une Pièce. L'intérêt en est très-grand , les situations heureuses , & pathétiques , les pensées neuves , hardies ;

1708.

& brillantes , & la versification forte & nombreuse. Doit-on être surpris si avec de tels avantages , cette Tragédie s'est conservée au Théâtre , avec les mêmes applaudissemens dont elle fut honorée dans sa nouveauté.

L Es recherches que nous avons été obligés de faire au sujet des Acteurs & Actrices morts ou retirés depuis 1693. jusqu'en 1708. ont employé un tems si considérable , qu'on a été forcé de mettre leurs articles à la fin de ce Volume.

Mademoiselle
CHAMP-
MESLÉ.

MARIE DESMARES, née à Rouen en 1641. étoit fille d'un Marchand de cette Ville ; un penchant décidé pour le Spectacle , lui fit prendre le parti du Théâtre , & peu de tems après elle épousa CHAMPMESLÉ , nouveau débutant dans la Troupe où elle représentoit. Ayant joué quelques années en Province , Mademoiselle Champmeslé & son mari vinrent à Paris , à la fin de 1668. ou au commencement de 1669. & débiterent au *Théâtre du Marais* , où ils furent reçus , mais ce ne fut qu'en considération des talens de Champmeslé que la femme entra dans cette Trou-

pe ; la Roque , camarade de cette Actrice , & excellent connoisseur , jugea plus favorablement d'elle , & se donna des soins pour la perfectionner. Mademoiselle Champmeslé profita des leçons de la Roque , & en moins de six mois , elle se trouva en état de remplir les premiers rôles , au gré du Public. A la rentrée de Pasques de 1670. M. & Mademoiselle Champmeslé entrèrent dans la Troupe de l'*Hôtel de Bourgogne*. Cette dernière prit pour son début le rôle d'*Hermione* , dans la Tragédie d'*Andromaque*, Quelques amis de M. Racine , voulurent voir cette représentation , & lui proposerent de venir avec eux : M. Racine refusa d'abord la partie , craignant de voir défigurer son Ouvrage par la nouvelle débutante ; mais enfin il se rendit à leurs instances. (a) Les deux premiers Actes lui parurent joués foiblement , & à la vérité ils demandent une grande finesse de jeu ; (b) mais les

(a) Mademoiselle Des-Œillets qui étoit alors attaquée de la maladie dont elle mourut (le 25 Octobre 1670.) voulut voir représenter le rôle d'*Hermione* à Mademoiselle Champmeslé , & en sortant de cette représentation elle fit l'éloge de l'Actrice , en disant : *Il n'y a plus de Des-Œillets.*

(b) « On fait dire au feu Roy. , dont le goût étoit » si sûr en toutes choses , que pour remplir parfaitement le rôle d'*Hermione* , il faudroit que la Des-Œillets joua les deux premiers Actes , & la Champ-

deux derniers furent si bien rendus , qu'
 1708: M. Racine transporté du plaisir qu'ils lui
 avoient fait ressentir , courut à la loge
 de Mademoiselle Champmeslé , & lui fit
 à genoux des complimens pour elle , &
 des remercimens pour lui. Dès ce mo-
 ment M. Racine destina à Mademoiselle
 Champmeslé ses rôles les plus brillans :
 il venoit d'achever sa Tragédie de *Béré-
 nice* , ce personnage lui fut donné , &
 soutenu de ses talens & des utiles con-
 seils de l'Auteur , elle fit l'admiration
 de la Cour & de la Ville. *Bajazet* n'eut
 pas un succès moins marqué pour M.
 Racine , & pour Mademoiselle Champ-
 meslé. (a) Au commencement de 1673.

» meslé les autres : voulant faire sentir que celle-ci avoit
 » plus de feu , pour rendre les emportemens du per-
 » sonnage , représenté dans les derniers Actes de la
 » Pièce , & l'autre plus de délicatesse & de finesse. »
 (Seconde Lettre sur Moliere & les Comédiens de son
 temps. *Mercur de France* , premier Volume pages
 1138 , 1139.)

Mademoiselle le Couvreur a joué le rôle d'Her-
 mione ; sans autre modèle que celui de son goût , &
 cependant elle a réuni en elle seule , & au plus haut
 degré de perfection , les talens de la Des-Œilliers , &
 de la Champmeslé.

(a) Avant la première représentation de *Bajazet* , M.
 Racine avoit destiné le rôle d'Atalide à Mademoiselle
 Champmeslé , & Roxane à Mademoiselle d'Ennebaut.
 Dans la suite il changea de sentiment : & trouva que
 celle-ci rempliroit mieux le rôle d'Atalide , & Made-
 moiselle Champmeslé celui de Roxane. Enfin après avoir
 repris & redonné ces rôles , il revint à son premier des-
 sein , de sorte que Mademoiselle Champmeslé joua Ata-
 lide , & Mademoiselle d'Ennebaut , Roxane.

parut *Mithridate*. Le personnage de Monime fut excellemment rendu par cette Actrice : on ajoute que jamais Comédienne n'a approché du ton dont elle disoit à *Mithridate* :

Seigneur ! vous changez de visage ?

Tout le monde sçait combien elle fit valoir le rôle d'*Iphigénie*, dans la Tragédie qui en porte le titre, & ce que M. Despréaux en a dit dans l'Épître adressée à Racine. (a) Il étoit difficile que les occasions fréquentes qui engageoient M. Racine à voir Mademoiselle Champmeslé, & celle-ci à recevoir avec agrément ce grand Poëte, ne fussent naître quelque chose de plus vif que l'estime réciproque, dans le cœur de l'un & de l'autre. L'Actrice devoit toute sa réputation à cet Auteur, & ce dernier avoit vû remplir, & peut-être surpasser ses espérances, par les talens de son écolière. En un mot, il passa pour constant dans le monde, que M. Racine & Ma-

(a) Voici les vers de M. Despréaux. *

Que tu sçais bien, Racine, à l'aide d'un Acteur,
Emouvoir, étonner, ravir un Spectateur !
Jamais *Iphigénie* en *Aulide* immolée,
N'a couré tant de pleurs à la Grèce assemblée,
Que dans l'heureux Spectacle à nos yeux étalé,
En a fait sous nom verser la *Champmeslé*.

* Epître
VII. à M.
Racine.

1708.

demoiselle Champmeslé s'aimoient. Cette passion qui dura longtems , est non-seulement attestée par la tradition , mais encore consacrée en différens endroits des lettres de Madame la Marquise de Sévigné , par Messieurs Despréaux , & Valincour , &c. Ajoutons que si l'on s'en rapporte aux mêmes autorités que nous venons de citer , Mademoiselle Champmeslé conserva peut-être son cœur à M. Racine , mais par coquetterie elle écouta avec complaisances les galanteries des différens Seigneurs qui s'attachèrent à elle. Ces infidélités , à la vérité passagères , n'engagerent point M. Racine à quitter l'objet de sa passion , ni à s'en plaindre en amant jaloux ; il se contenta de marquer par un bon mot piquant , & qu'il adressa à Champmeslé , ce qu'il pensoit de sa femme. *Bon mot* mis en épigramme par M. Despréaux , & qu'il ne disoit dans le temps qu'à ses meilleurs amis. La voici. (a)

De six Amans-contens & non jaloux ,
 Qui tour à tour servoient Madame Claude ,
 Le moins volage étoit Jean son époux.
 Un jour pourtant , d'humeur un peu trop
 chaude ,

(a) Epigramme 50. Tome second des Œuvres de Despréaux , cinq Volumes in-8°. Paris , David l'aîné & Durand , 1747.

Serroit de près sa servante aux yeux doux ;

1708.

Lorsqu'un des six lui dit : que faites-vous ?

Le jeu n'est sûr avec cette ribaude :

Ah ! voulez-vous Jean-Jean nous gâter
tous ! (a)

On prétend que c'est à Mademoiselle Champmeslé que nous devons une des plus belles Tragédies de M. Racine : cette Actrice avoit prié cet illustre Poëte de lui donner un rôle , où toutes les passions fussent exprimées. M. Racine chercha quelque tems, & enfin il s'arrêta au sujet de *Phédre*. Cette Pièce parut le premier Janvier 1677. & malgré la cabale de quelques personnes de la Cour, elle eut le succès éclatant qu'elle méritoit. La Tragédie de *Phédre* fut le comble de la gloire de Mademoiselle Champmeslé , mais en même tems elle est l'époque de la perte de son Auteur pour

(a) * Je connoissois & je sçavois par cœur la * Fragment
 » petite épigramme de M. Despréaux, que vous avez d'une Lettre
 » eu la bonté de m'envoyer ; on prétend que c'est un de M. Rous-
 » bon mot de M. Racine , au Comédien Champ-seau à M.
 » meslé , dans le temps qu'il fréquentoit la maison Brossette ,
 » de celui-ci. M. Despréaux ne l'a point donnée au Tome IV.
 » Public , pour ne pas donner prise aux Censeurs trop page 150. des
 » scrupuleux : *Parce*, me disoit-il , un *Ouvrage sévère* Œuvres de
 » peut bien plaire aux libertins , mais un *Ouvrage* Rousseau, in-
 » trop libre ne plaira jamais aux personnes sévères. 12. Paris ,
 » C'est une maxime excellente , qu'il m'a apprise trop Didot, 1744.
 » tard , & que je me repens fort de n'avoir pas tou-
 » jours pratiquée. »

1708. le Théâtre. Plusieurs raisons occasionnent ce malheur pour le Public ; (a) mais la première , & la plus sensible alors au cœur de ce tendre Poète , fut l'infidélité de M. Champmeslé , qui le sacrifia sans ménagement au Comte de Clermont Tonnerre , pour lequel elle ressentait la même passion qu'elle lui avait inspiré. C'est à ce sujet qu'on fit le quatrain suivant , qui courut beaucoup dans le monde , quoiqu'il resente le tems des pointes.

A la plus tendre amour elle fut destinée,
Qui prit longtems RACINE dans son cœur :
Mais par un insigne malheur ,
Le TONNERRE est venu qui l'a déRACINÉ.

Mercur Ga-
lant , Octo-
bre 1677. p.
146-150.

(a) M. Racine se maria au mois de Juin de la même année 1677. & dans le mois d'Octobre suivant , le Roy le nomma avec M. Despréaux , pour écrire son Histoire. Ce dernier fait est rapporté par M. De Vize , & mérite de trouver ici sa place. « Le nom de M. Boyer , qui nous a donné tant de belles Tragédies , me fait souvenir que le Théâtre est menacé d'une grande perte. On tient , (& c'est un bruit qui se confirme de toutes parts) qu'un de nos illustres Auteurs y renonce pour s'appliquer entierement à travailler à l'Histoire. Il semble qu'il ne se soit attaché quelque temps à faire les portraits de quelques Héros de l'antiquité , que pour essayer son pinceau & préparer ses couleurs , dans le dessein de peindre ceux d'aujourd'hui avec une plus vive ressemblance... La matière ne peut être plus belle , ni le conducteur plus éclairé , & on a tout sujet de n'en rien attendre que de merveilleux. Heureux celui qui doit y travailler avec lui. ! » Et heureux en même-temps

* M. Des-
préaux,

A la rentrée du Théâtre de l'année 1679. M. & Mademoiselle Champmeslé, passerent à celui de la rue Mazarine, vulgairement nommé de Guénégaud, ou par un contrat particulier, indépendamment de leur part, la Troupe leur accorda une pension de mille livres par an. Mademoiselle Champmeslé débuta par le rôle d'*Ariane*, dans la Tragédie de ce nom; & voici le compte que M. De Vizé en rendit: « L'*Ariane*, de M. Corneille le jeune, a été extrêmement suivie. Mademoiselle Champmeslé, cette inimitable Actrice, qui a passé dans la Troupe du Fauxbourg Saint Germain, y a tiré des larmes de la plupart de ses Auditeurs. » La réunion de cette Troupe avec celle de l'Hôtel de Bourgogne se fit l'année suivante (1680.) (a) & Mademoiselle

1708.

Mercurie Galant, Avril 1679. p. 363.

« les froids écrivains, les méchans Poëtes, les ridicules, dont ce redoutable & fameux Auteur n'aura plus le temps d'attaquer les défauts dans ses charmantes Satyres. »

(a) M. De Vizé, en rendant compte de la réunion des deux Troupes, ajoute le passage suivant, au sujet de Mademoiselle Champmeslé. « La grande Troupe, qui est à présent l'unique, va souvent jouer à Versailles, dans l'appartement de MONSIEUR LE DAUPHIN, où elle divertit ce jeune Prince; depuis le retour de sa santé. Mademoiselle Champmeslé, qui n'avoit point encore eu l'honneur de jouer devant MADAME LA DAUPHINE, y a paru avec tant d'éclat, qu'à quoique cette Princesse en eut entendu

Mercurie Galant, Octobre 1680. pages 335 & 336.

1708.

Champmeslé se trouva toujours la première Actrice de ce Théâtre, où elle continua de briller. Au commencement de l'année 1698. sa santé se trouva extrêmement dérangée ; pour la rétablir, elle prit le parti d'aller passer quelque tems au Village d'Auteuil, où elle avoit une maison ; son indisposition non-seulement continua, mais elle dégénéra en peu de tems en une maladie qui parut mortelle. Comme elle craignoit beaucoup la mort, on eut de la peine à la résoudre à ce funeste passage. Le Curé de Saint Sulpice se rendit chez elle, & après avoir reçu sa renonciation au Théâtre, il la confessa ; le Curé d'Auteuil lui administra les Sacremens, & elle mourut avec une parfaite résignation le 13 May 1698. le lendemain son corps fut porté à Paris, & enterré à Saint Sulpice sa Paroisse. (a)

» dire beaucoup de bien, elle en a trouvé encore davantage, & est demeurée d'accord, qu'il n'y eut jamais une manière de jouer plus propre à toucher le cœur. »

Mercure Galant, May
16698. pag.
266 & 267.

(a) « Il est assez glorieux à ceux qui ont embrassé une profession de s'y distinguer assez pour faire connaître leur nom par toute la terre. C'est ce qui est arrivé à *Mademoiselle Champmeslé*, qui vient de mourir. Elle s'est fait admirer à Paris sur les trois Théâtres François, où elle a toujours reçu de si grands applaudissemens, qu'il semble qu'elle ait commencé par où les autres finissent. Elle a joué d'original dans tous les premiers rôles de la plupart des Tragédies

Mademoiselle

Mademoiselle Champmeslé n'étoit pas
douée d'un esprit supérieur , mais un 1708.
grand usage du monde , beaucoup de
douceur dans la conversation , & une
certaine naïveté aimable dans sa façon
de s'exprimer , lui tenoient lieu d'un gé-
nie plus brillant. Sa maison étoit le ren-
dez-vous de plusieurs personnes de dis-
tinction de la Cour & de la Ville , aussi
bien que celui des plus célèbres Auteurs
de son tems , tels que Messieurs Des-
préaux , Racine , la Chapelle , Valin-
court , &c. L'ingénieux la Fontaine , ad-
mirateur des talens de cette Actrice , &
peut être aussi des graces de sa personne ,
lui adressa le conte de *Belphégor*. Com-
me ce morceau est un des plus galans
qui soit sorti de la plume de cet Auteur ,
& qu'il donne une grande idée du ta-
lent de Mademoiselle Champmeslé , nous
croyons qu'il ne sera pas ici hors de
place.

De votre nom , j'orne le frontispice ,
Des derniers vers que ma Muse a polis.
Puisse le tout , ô charmante Philis ,
Aller si loin , que notre loz franchisse

» de l'illustre M. Racine. Ainsi l'on ne doit pas s'é-
» tonner si ces Pièces qui ont toujours mérité les
» louanges , qu'elles reçoivent du Public , ont passé
» pour des che^s d'œuvres , puisqu'elles étoient égale-
» ment tonnés & bien joués. »

1708.

La nuit des tems : nous la sçaurons dompter ;

Moi par écrire , & vous , par réciter.

Nos noms unis percerons l'onde noire ;

Vous regnerez longtems dans la mémoire ,

Après avoir regnez jusques ici ,

Dans les esprits , dans les cœurs même aussi.

Qui ne connoît l'inimitable Actrice ,

Représentant ou Phédre , ou Bérénice.

Chimene en pleurs , ou Camille en fureur ?

Est-il quelqu'un que notre voix n'enchanter ?

S'en trouve-t-il une autre aussi touchante ?

Une autre enfin allant si droit au cœur ? (a)

Entretiens
Galans , Pa-
ris , Barbin ,
1680. second
Vol. entre-
tien sur la
Musique , p.
90.

(1) Note
manuscrite ,
d'un Anony-
me.

(2) Vers
141 & 142.
de l'art Poé-
tique , de M.
Despréaux.

(a) « Le récit des Comédiens dans le tragique , est
une maniere de chant , & vous m'avouerez bien que
la *Champmeslé* ne vous plairait pas tant , si elle
avoit une voix moins agréable ; mais elle sçait la
conduire avec beaucoup d'art , & elle y donne à pro-
pos des inflexions si naturelles , qu'il semble qu'elle
ait véritablement dans le cœur , une passion qui n'est
que dans sa bouche. (1) Je me souviens que l'on
m'a dit autrefois , en parlant de *Mademoiselle Champ-
meslé* , qu'il n'étoit pas nécessaire de lui dire avec M.
Despréaux , quand elle représentait de certains rôles
tendres.

Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez :

Pour mériter des pleurs , il faut que vous pleuriez. (2)

« Parce qu'elle s'en acquittoit si bien , qu'on étoit forcé
de verser des larmes , quelque force d'esprit qu'on
eut , & quelque violence qu'on se fit sur soi-même.
« C'étoit , disoit-on , un plaisir de voir les femmes
s'efforcer , & s'effuyer les yeux , & les hommes s'en
moquer , pendant qu'eux-mêmes faisoient tous leurs
efforts pour ne point pleurer. »

On dit , que *Mademoiselle Champmeslé* avoit la voix
des plus sonore ; & on ajoute , que lorsqu'elle déclai-
moit , si l'on avoit ouvert la loge du fond de la Salle ,
sa voix auroit été entendue dans le Café de *Procopé*.

N'attendez pas que je fasse l'éloge ,
De ce qu'en vous on trouve de parfait ;
Comme il n'est point de grace qui n'y loge ,
Ce seroit trop , je n'aurois jamais fait.
De mes Philis vous seriez la premiere ,
Vous auriez eu mon ame toute entiere ,
Si de mes vœux j'eusse plus présumé ,
Mais en aimant , qui ne veut être aimé ?
Par des transports n'espérant point vous plaire ;
Je me suis dit seulement votre ami ,
De ceux qui sont amans plus d'a-demi :
Et plut au sort que j'eusse pû mieux faire , &c.

Après avoir fait connoître Mademoi-
selle Champmeslé du côté de son mérite
personnel & de celui qu'elle avoit acquis
dans sa profession , il est juste de termi-
ner l'article de cette Actrice , par son
mérite extérieur : elle étoit d'une taille
avantageuse , bien prise & fort noble.
Le tout ensemble des traits de son vi-
sage plaisoit également à tout le mon-
de ; cependant sa peau n'étoit pas blan-
che , & de plus elle avoit les yeux ex-
trêmement petits , & ronds ; mais ces
défauts étoient , pour ainsi dire , effacés
par les graces naturelles répandues sur
toute sa personne , & le son gracieux
& touchant de sa voix.

CHARLES CHEVILLET, Sieur de CHAMP-
CHAMPME SLÉ , étoit fils d'un Mar- MESLÉ.

1708.

chand de rubans , établi à Paris sur le Pont-au-Change. Le goût du Spectacle lui fit prendre fort jeune la profession de Comédien. Ce fut à Rouen où il débuta ; ensuite ayant épousé dans cette Ville la Demoiselle Desmares , il continua de jouer avec elle dans différentes troupes. Nous avons parlé dans l'article précédent du début de Champmeslé & de sa femme au Théâtre du Marais , ensuite à celui de l'Hôtel de Bourgogne ; nous ajouterons seulement qu'il ne brilla pas beaucoup à ce Théâtre durant la vie de la Thorillière , grand pere de l'Acteur d'aujourd'hui , mais après la mort de cet Acteur , les rôles de Rois lui furent donnés , & il s'en acquitta parfaitement. Indépendamment de cet emploi, Champmeslé jouoit différens autres rôles , & toujours avec succès. Il étoit homme d'esprit & de goût , & ses conseils ont été très-utiles à beaucoup d'Auteurs , qui travaillèrent de son tems pour le Théâtre.

Champmeslé mourut subitement le Lundi 22 Août 1701. non pas en sortant du Cabaret , ainsi que l'assure le nouveau Commentateur de Despréaux , édition de 1747. in-8°. cinq Volumes, Tome premier , page 358. Le détail qui suit ne laissera aucun doute à ce sujet.

La nuit du Vendredi au Samedi 19
Août, Champmeslé rêva qu'il voyoit sa
mere avec sa femme, & que cette der-
niere lui faisoit signe avec le doigt de la
venir trouver. Frapé de ce songe, il en
fit le récit à ses amis, qui n'oublièrent
rien pour lui calmer l'esprit. Le lende-
main il joua dans Iphigénie le rôle d'U-
lysse, & pendant qu'on représentoit la
petite Pièce, il se promenoit dans le
foyer en chantant : *Adieu paniers, ven-
danges sont faites*, & répéta tant de
fois ce refrain, qu'on lui en fit la guerre.
Le Lundi matin Champmeslé alla aux
Cordeliers, & donna une pièce de trente
sols au Sacristain, en le priant de faire
dire une Messe de *Requiem* pour sa mere,
& une autre pour sa femme; le Sacris-
tain voulant lui rendre dix sols, Champ-
meslé ajouta : la troisième sera pour
moi, & je vais l'entendre. Au sortir de
la Messe Champmeslé prit le chemin de
la Comédie, & comme tous les Acteurs
n'étoient point encore arrivés pour l'as-
semblée, il fut s'asseoir sur un banc à
la porte de l'*Alliance*, Cabaret qui étoit
alors à la porte de l'Hôtel des Comé-
diens, & que tenoit *Forel*, où il causa
avec Sallé, Roselis, Beaubour, Desma-
res, & quelques autres de ses Cama-
rades qu'il avoit prié à dîner, dans le

1708.

dessein d'accommoder Sallé avec le jeune Baron, qui s'étoient brouillés au sujet de quelques rôles ; car cet Acteur aimoit à voir regner la paix & l'union dans sa Compagnie. Il répéta plusieurs fois : *Sallé nous dînerons aujourd'hui ensemble* ; ensuite il prit sa tête entre ses deux mains , & tomba tout étendu le visage contre le pavé. On courut promptement chercher le Sieur Guichon, Chirurgien, qui demouroit à deux portes du Caffé de Procope, mais ce fut inutilement , & il dit à Desmares : *Il n'y a plus personne*. Champmeslé étoit bel homme , avoit l'air noble , & étoit extrêmement poli. Au talent qu'il avoit pour le Théâtre , il joignit celui d'Auteur , & composa plusieurs Comédies , dont voici l'ordre Chronologique.

A lui seul.

LES GRISETTES , Comédie en vers , en trois Actes , 1671.

LES GRISETTES , ou CRISPIN CHEVALIER , Comédie en vers , en un Acte , 1671.

L'HEURE DU BERGER , Pastorale en vers , en cinq Actes , 7 Février 1682.

LA RUE SAINT DENIS , Comédie en prose , en un Acte , 17 Juin 1682.

LES FRAGMENS DE MOLIERE, Comédie
en prose, en deux Actes, 6 May 1708.
1684.

Avec M. de la Fontaine. (a)

LE FLORENTIN, Comédie en vers, en un
Acte, 23 Juillet 1685.

LA COUPE ENCHANTÉE, Comédie en
prose, en un Acte, 16 Juillet 1688.

LE VEAU PERDU, petite Comédie, non
imprimée, 22 Août 1689.

JE VOUS PRENS SANS VERD, Comédie
en vers, en un Acte, premier May
1693.

A lui seul.

LA VEUVE, Comédie en prose, en un
Acte, non imprimée, 3 Juillet 1699.

JEANNE - OLIVIER BOURGUIGNON,
étoit née en Hollande. Elle fut exposée
très-jeune, & ne pouvant donner au-
cune connoissance de son pere & de sa
mere; une blanchisseuse eut pitié de cet
enfant, la prit avec elle, & l'éleva jus-
qu'à l'âge de dix ans, qu'elle la céda à
Filandre, * chef d'une Troupe de

Mademoiselle
BEAUVAL.

* Voyez le
Tome VIII.
de cette His-
toire, page
218.

(a) Des personnes dignes de foi, & qui ont connu
Champmeslé très-particulièrement, nous ont assuré que
cet Acteur avoit beaucoup de part aux Pièces que nous
marquons ici, quoiqu'elles passent pour être entière-
ment de M. de la Fontaine.

1708.

Comédiens qui étoit alors en Hollande ; & dont elle blanchissoit le linge. Cet Acteur qui n'avoit point d'enfant , avoit fait vœu d'en prendre un dans le cas où se trouvoit cette petite orpheline ; sa vivacité lui avoit plu , & il eut un soin particulier d'elle : & comme il crût lui reconnoître quelque talent pour le Théâtre , il lui fit jouer quelques petits rôles , dont elle s'acquitta très-bien. Filandre , après avoir parcouru la Hollande & une partie de la Flandres , revint en France , & se rendit à Lyon , où *Mon-
singe* , sous le nom de *Paphetin* , * étoit depuis quelque tems avec sa Troupe. Paphetin vit jouer la petite Bourguignon , & augura de cette jeune Actrice tout ce qu'elle a tenu depuis ; il lui fit proposer de passer dans sa Troupe , avec des appointemens ; ajoutant qu'à cet avantage il joindroit celui de l'adopter pour sa fille. La jeune Bourguignon accepta ces offres , & quitta Filandre , sans lui donner la moindre marque de reconnoissance.

* On trouve dans plusieurs Cabinets de Curieux , le portrait gravé de *Paphetin*.

Peu de tems après être entrée dans la Troupe de Paphetin , elle prit du goût pour *Beauval* , qui n'étoit alors que gagiste , & dont l'emploi étoit de moucher les chandelles. Ce choix étoit relatif au caractère altier & dominant avec lequel elle

elle étoit née ; il lui falloit , non-seulement , un mari d'une complaisance à toute épreuve, pour essuyer ses caprices , mais encore qui joignit à cette qualité , la docilité de ne se mêler de rien dans les affaires domestiques ; Beauval lui parut être cet homme rare , il lui jura d'observer ces deux points ; & lui tint exactement parole après leur mariage , qui ne fut pas célébré sans difficulté , car Paphetin , pere putatif de la Demoiselle Bourguignon , ayant appris le dessein qu'elle avoit d'épouser Beauval , obtint de l'Archevêque de Lyon , un ordre portant défense à tous les Curés de son Diocèse de marier ces deux personnes ; mais la Demoiselle Bourguignon employa un moyen singulier pour faire lever cet obstacle. Un Dimanche matin elle se rendit à sa Paroisse , accompagnée de Beauval , qu'elle fit cacher sous la chaire , où le Curé faisoit le Prône , & lorsqu'il l'eut fini , elle se leva , & déclara qu'en présence de l'Eglise & des assistans , elle prenoit Beauval pour son légitime époux ; à l'instant parut Beauval , qui dit également , qu'il prenoit la Demoiselle Bourguignon pour sa légitime épouse. Après cet éclat , on fut obligé de les marier , & quelque peu de talent qu'eut Beauval pour le Théa-

tre , Paphetin le reçut au nombre de
1708. ses Acteurs.

Un an étoit à peine passé , que la réputation de Mademoiselle Beauval se répandit jusqu'à Paris ; Moliere obtint un ordre du Roy pour faire passer cette Actrice dans sa Troupe du Palais Royal, où elle débuta avec succès , & vraisemblablement au mois de Septembre 1670. car c'est ainsi qu'en parle *Robinet* dans sa Lettre en vers datée du 27 du même mois de Septembre. Nous rapportons tout le passage , d'autant qu'il sert à la suite de cet article.

Ainsi le Roy va à Chambord ,
Joyeusement prendre l'effort ,
Avec sa Cour si florissante ,
Et pendant des jours quinze ou trente,
Molière privilégié ,
Comme seul des talens doué ,
Pour y divertir ce cher SIRE ;
Et prend , ce me vient-on de dire ,
La route , sans doute Lundi ,
Le matin ou l'après midi ,
Avec sa ravissante Troupe ,
Qui si fort a le vent en poupe :
Et même , ou par l'ordre Royal ;
On voit depuis peu la Beauval ,
Actrice d'un rare mérite ,
Qui de bonne grace récite ;

Ainsi qu'avecque jugement,
Et qui bref, est un ornement,
Le plus attrayant qu'ait la Scene :
C'est une vérité certaine.

Mademoiselle Beauval n'eut pas le bonheur de plaire au Roy à Chambord ; Sa Majesté s'en expliqua à Moliere, & ajouta qu'il falloit donner le rôle qu'elle devoit jouer dans *le Bourgeois Gentilhomme*, (c'étoit celui de Nicole) à une autre Actrice : Moliere représenta respectueusement au Roy, que la Pièce devant être jouée dans peu de jours, il étoit impossible qu'une autre personne pût apprendre ce rôle dans un tems si court ; de sorte que Mademoiselle Beauval joua le personnage que Moliere avoit fait pour elle, & le joua si excellemment, qu'après la Pièce, le Roy dit à Moliere : *Je reçois votre Actrice.* Cependant ce Monarque parut toujours mécontent de la figure & de la voix de cette Comédienne. (a)

Mademoiselle Beauval continua de jouer avec applaudissement les grands

(a) Mademoiselle Beauval étoit assez grande, bien faite, & point du tout jolie. Sa voix étoit un peu aigre, & sur la fin de sa carrière Théâtrale, elle devint enrouée.

1708.

comiques, & les Reines meres dans le Tragique. Après la mort de Moliere, elle passa avec son mari à l'Hôtel de Bourgogne. En 1680. elle fut comprise, ainsi que Beauval, dans la réunion de cette Troupe avec celle vulgairement appelée de Guénégaud.

Un petit dépit engagea Mademoiselle Beauval à quitter le Théâtre, & voici quelle en fut l'occasion. Mademoiselle Desmares, après la Comédie, où elle avoit jouée à Versailles, reçu ordre de MONSEIGNEUR, d'étudier les rôles de Mademoiselle Beauval, dans le Comique, pour doubler cette Actrice. Mademoiselle Desmares de retour à Paris, fit part à ses Camarades, de l'ordre qu'elle avoit reçu de Monseigneur. Mademoiselle Beauval qui étoit présente, dit d'un air chagrin : *Je vois bien que cet ordre est pour me faire entendre, que je commence à n'être plus capable de remplir mon emploi ; ainsi je me retire.* En effet, elle demanda son congé & celui de son mari, & ayant obtenu sa demande, l'un & l'autre quitterent le Théâtre à la clôture de Pâques de l'année 1704.

Pendant plus de trente-quatre ans que Mademoiselle Beauval a joué la Comédie à Paris, elle n'a jamais manqué à son emploi, excepté le tems de ses cou-

ches , (a) encore comme elles furent toutes heureuses , cette Actrice n'a jamais cessé de jouer plus de dix ou douze jours. Au reste , Mademoiselle Beauval étoit d'un caractère assez difficile à vivre avec ses Camarades , aussi bien que dans son Domestique. Baron l'a fait paroître dans son Prologue de la Comédie du *Rendez-vous des Thuilleries* , ou le *Coquet trompé* , sous son propre nom , & l'a peinte assez au naturel. Le Prologue des *Folies Amoureuses* , de M. Regnard , présente également le personnage de Mademoiselle Beauval , & cette Actrice y est caractérisée au mieux. Nous ne rapportons aucuns des passages de ces Prologues , il suffit de les indiquer au Lecteur.

1708.

Un esprit naturel tenoit lieu à Mademoiselle Beauval , d'éducation (b) & de lectures ; on dit même qu'elle avoit

(a) Mademoiselle Beauval a eû vingt-huit enfans ; dont quelques-uns sont actuellement vivans. Une seule de ses filles prit le parti du Théâtre , & épousa en troisièmes nôces le Sieur Beaubour. Nous parlerons de cette Actrice sous l'année 1720.

(b) Si l'on s'en rapportoit à un manuscrit d'un Anonyme , on assuroit que Mademoiselle Beauval a reçu quelque éducation , car voici les termes de ce manuscrit , au sujet de cette Actrice : « La Beauval avoit été élevée » par M. de Monchindre , Vieillard de bonne mine , » que j'ai vû : son nom de Théâtre à Lyon , étoit » Paphetin. »

1708.

si fort négligé ce dernier article qu'elle épelloit ses lettres les unes après les autres. Son mari lui copioit ses rôles ; & c'étoit la seule personne dont elle ait pu lire l'écriture.

Depuis sa retraite du Théâtre, Mademoiselle Beauval, fut appelée à plusieurs Fêtes que Madame la Duchesse Du Maine donna à Sceaux, où cette Actrice joua dans différentes Pièces qui y furent représentées.

C'est par la voie du Mercure que nous avons sçu le tems de la mort de Mademoiselle Beauval. Nous allons employer les termes : « La Comédie Fran-
 » çoise vient de perdre une de ses plus
 » anciennes Actrices : c'est *Mademoi-
 » selle Beauval*, qui mourut le Lundi
 » 20 du mois de Mars 1720. âgée d'en-
 » viron soixante-treize ans. Elle s'étoit
 » distinguée également dans le sérieux &
 » dans le comique. On doit à sa mé-
 » moire le petit éloge, qui est que pen-
 » dant tout le tems que cette Comédien-
 » ne a été en exercice, aucune affaire
 » étrangère n'a jamais pu l'en détour-
 » ner. »

• Mercure
 du mois de
 Mars 1720.
 p. 100-101.

BEAUVAl. JEAN PITEL, Sieur de BEAUVAl, étoit frere de Pitel de Lonchamp, Comédien qui n'a jamais joué qu'en Provinces. Beauval suivit sa femme, lors-

qu'elle vint à Paris débiter au Palais Royal, & fut reçu dans la Troupe ; 1708. comme c'étoit un foible Acteur, Moliere étudia son peu de talent, & lui donna des rôles qui le firent supporter du Public ; mais celui qui lui fit le plus de réputation alors, fut le rôle de *Thomas Diafoirus*, dans la Comédie du *Malade imaginaire*, qu'il joua supérieurement. On dit que Moliere en faisant répéter cette Pièce, parut mécontent des Acteurs qui y jouoient, & principalement de Mademoiselle Beauval, qui représentoit le personnage de *Toinette* : cette Actrice peu endurante, après lui avoir répondu assez brusquement, ajouta : *Vous nous tourmentez tous, & vous ne dites mot à mon mari ? J'en serois bien fâché*, reprit Moliere, *je lui gâteroïs son jeu ; la nature lui a donné de meilleures leçons que les miennes, pour ce rôle.*

Après la mort d'HUBERT, Beauval eut tous les rôles que ce premier jouoit en femme, & c'est par inadvertance qu'on a dit * que ce fut Mademoiselle Beauval, qui remplaça cette partie de l'emploi d'Hubert.

* Page 474.
du XII. Vol.
de cette Histoire.

Beauval quitta la Comédie en 1704. & mourut le 29 Décembre 1709. c'étoit un fort honnête-homme, d'un petit

1708.

génie , mais bon mari , bon pere , & vivant avec ses Camarades dans une grande union. Le talent qu'il avoit pour le Théâtre étoit borné aux rôles de *niais* , & à quelques autres en femmes ; mais il a toujours rempli ces deux emplois au gré du Public.

Mademoiselle.

RAISIN.

FRANÇOISE PITEL , femme de JEAN-BAPTISTE RAISIN , étoit fille de Pitel de Longchamp , Acteur de Provinces : elle nâquit en 1661. ou 1662. & parut très-jeune au Théâtre : à l'âge de quinze ans elle passa à Londres avec son pere , & la Troupe dont il étoit l'entrepreneur. La jeune Demoiselle Pitel brilla beaucoup à la Cour d'Angleterre , par ses graces naturelles & son talent pour le Theatre , & s'attira même l'attention du Roy Charles II. Après un séjour d'un an ou dix-huit mois à Londres, la Troupe revint en France , où la Demoiselle Pitel épousa Raïsin le jeune , & ce dernier emmena sa femme à Rouen , où étoit sa Troupe. En 1679. Mademoiselle Raïsin, son mari , & de Villiers , vinrent à Paris , & débuterent au Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne , où tous les trois furent reçus.

En 1680. à la réunion des deux Troupes, Mademoiselle Raïsin eut l'emploi des secondes Princesses dans le Tragique ,

& celui des premières amoureuses dans le comique ; & dans ces deux genres elle se distingua beaucoup. La nature lui avoit donné un talent marqué pour le haut comique ; à l'égard du Tragique, M. Campistron , intime ami de Raïsin le jeune , composa une partie de ses rôles brillans pour Mademoiselle Raïsin. Plusieurs personnes se souviennent encore du succès avec lequel cette Actrice joua d'original le rôle d'*Irene* dans *Andronic* , & celui d'*Erinice* , dans *Tiridate* , deux des meilleurs Tragédies de M. Campistron. Après la mort de son mari , Mademoiselle Raïsin devint encore plus célèbre par une auguste protection , que ses charmes lui acquirent.

1708.

Enfin , en 1701. le feu Roy fit dire à Mademoiselle Raïsin , que si elle renonçoit au Théâtre , elle auroit le choix de cinquante mille écus comptant , ou d'une pension viagere de dix mille livres par an. Mademoiselle Raïsin accepta la dernière proposition , & se retira aux Fêtes de Pâques de la même année 1701. A la mort de Monseigneur , la pension de Mademoiselle Raïsin fut supprimée ; elle en sollicita vainement le rétablissement jusqu'en 1716. que feu Monseigneur le Duc d'Orléans , Régent , lui en accorda une de deux mille livres , qui

1708

après sa mort fut donnée à ses deux fils par égale portion.

En 1718. ou au commencement de 1719. Mademoiselle Raifin quitta Paris, pour aller en basse Normandie, chez *Mademoiselle Durieu* sa sœur, qui depuis longtems vivoit dans cette Province, où elle avoit acheté la terre de la Davoisière, auprès de la Ville de Falaise. Un accident abrégé les jours de Mademoiselle Raifin. En revenant de faire une visite, son carrosse versa, & cette chute lui occasionna une contusion à la tête, qui ayant été négligée, forma en peu de tems un abcès, qu'on ne pût résoudre, & dont

Mercur de France, Octobre 1721. page 196.

elle mourut le 30 Septembre 1721. « Dans la soixantième année de son âge, extrêmement regrettée, sur-tout des pauvres, qu'elle assistoit en toutes sortes d'occasions. »

Mademoiselle Raifin étoit belle, grande & bienfaite, & pleine de graces naturelles. Ses yeux étoient charmans. On dit qu'elle avoit la bouche un peu grande, mais ce défaut étoit réparé par la blancheur de ses dents, qui étoient parfaites de tout point.

DE VILLIERS.

JEAN DE VILLIERS, étoit fils de l'Acteur & Auteur, dont nous avons parlé sous l'année 1659. Tome VIII. page 264 de cette Histoire. Il y a tout lieu

Ne présumer que l'Acteur qui fait le sujet de cet article , commença très-jeune à paroître au Théâtre , & que ce fut dans la Troupe des petits Comédiens de Monseigneur le Dauphin. Quoi qu'il en soit , De Villiers , après avoir joué dans différentes Troupes de Provinces , vint débiter à l'Hôtel de Bourgogne , au mois d'Avril 1679. & fut reçu dans cette Troupe. De Villiers étoit un Acteur médiocre pour le Tragique , dans lequel il remplissoit les seconds rôles , mais pour le Comique , personne n'a plus excellé que lui dans ceux de Petit-Maître , d'Yvrogne , de Marquis ridicule , de Gascon , & généralement dans tous les rôles de travestissement.

De Villiers avoit épousé la sœur des Sieurs Raisin' , dont il eut deux enfans , un garçon & une fille : le premier joua pendant quelques années à Rouen dans la Troupe que sa mere avoit formée , & qu'elle eut la permission de nommer, *la Troupe des Comédiens de Monseigneur le Duc de Bourgogne*. Ce jeune De Villiers débuta à Paris le 21 Novembre 1695. & n'ayant pas été reçu , il retourna en Provinces , où il mourut peu de tems après. A l'égard de la fille de De Villiers , comme elle a été Actrice de la Troupe de Paris , nous en parlerons

_____ dans le Volume suivant de cette Hif-
1708. toire.

De Villiers, après une maladie de lan-
gueur, mourut le Jeudi 14 Juillet 1701.
Il étoit d'une moyenne taille, mais bien
prise; bel homme & très-coquet. Il por-
toit toujours une mouche, placée sur le
tendon du nez: M. De Vizé annonça la
mort de cet Aâteur, en employant la phra-
se suivante « Le Théâtre a perdu depuis
peu, par la mort du Sieur De Vil-
liers, un Aâteur qui étoit universel. »

Mercure Ga-
lant, Août
1701. page
278.

LE COMTE.

JEAN GUYOT LE COMTE, Comédien
de Province, débuta à Paris à la rentrée
de Pâques de l'année 1680. & fut reçu
dans la Troupe par ordre de la Cour
le 28 Août suivant. En 1681. il épousa
Mademoiselle Bélonde, dont nous avons
parlé Tome XIII. page 303. de cette
Histoire. Le Comte obtint le 9 Mars
1704. la permission de se retirer avec
une pension de mille livres, & il mou-
rut le 8 Février 1707. C'étoit un foible
Comédien dans le Tragique, où il ne
repréentoit que les Confidens, mais il
jouoit assez bien dans le Comique quel-
ques rôles particuliers, comme le *Com-
missaire dans les Bourgeoises à la mode*;
*M. de la Paraphardière dans les Va-
cances*, &c. M. de Tralage, contem-
porain de cet Aâteur, en a parlé dans

les termes suivans. « Le Comte est un
 » fort honnête homme ; il a été Tréso- 1708.
 » sorier de la Troupe Françoisé ; mé- Note manu-
 » chant Acteur dans le sérieux ; on le crite de M. de
 » souffre dans le comique pour faire des Tralage,
 » rôles de Conseiller , de Commissaire ,
 » de Gentilhomme de Campagne , Gar-
 » deur de dindons , &c. Il n'a pas la mé-
 » moire fort heureuse , & ne songe pas
 » toujours à ce qu'il fait. Ses distrac-
 » tions continuelles marquent son petit
 » génie , qui ne s'applique pas , & qui
 » est sans vivacité. »

ANNE PITEL , femme de MICHEL Mademoiselle
 DURIEU , étoit fille de Pitel de Long- DURIEU.
 champ , & sœur aînée de Mademoiselle
 Raisin. Elle naquit en 1651. & embras-
 sa de bonne heure la profession de son
 pere. Elle épousa *Durieu* , Comédien de
 Provinces , qui la suivit à Paris , lors-
 qu'elle y vint débiter en 1685. (a) Ma-
 demoiselle *Durieu* fut reçue dans la
 Troupe pour jouer les Confidentes dans
 le tragique , & les Meres dans le co-
 mique. Elle se retira du Théâtre avec
 une pension de mille livres , à la clôture
 de Pâques de l'année 1700. peu de

(a) *Durieu* n'a jamais joué la Comédie à Paris , il
 renonça à cette profession , & il est mort avec le titre
 d'*Huissier du Cabinet de feu M. le Prince.*

1708. tems après , devenue maîtresse de son fort par la mort de son mari , Mademoiselle Durieu fit l'acquisition d'une terre située en Basse-Normandie , auprès de Falaise , appelée *la Davoisière* , où elle se retira , & où elle est morte au mois de Janvier 1737. âgée de quatre-vingt-six ans. Mademoiselle Durieu étoit grande , bienfaite , & assez jolie. De son mariage avec le Sieur Durieu , elle eut une fille qui a rempli au Théâtre de Paris une partie de l'emploi de sa mere. Nous en parlerons dans peu.

ROSELIS. BARTHELEMI GOURLIN , Sieur de ROSELIS , débuta à Versailles dans la Tragédie de *Mithridate* , où il joua le rôle qui donne le titre à la Pièce , le premier Mars 1688. & ensuite à Paris le 30 du même mois de Mars , par le personnage de *Stilicon*. Roselis remplaça *la Tuillerie* pour les Rois & les Payfans. C'étoit un grand homme assez gras , bel homme , & passable Acteur ; mais un peu froid , & grasseyant en parlant. Il quitta le Théâtre en 1701. frappé de la mort subite de Champmeslé.

Roselis s'étoit marié en Province à une femme beaucoup plus âgée que lui ; après sa mort , qui se fit longtems attendre , il épousa en secondes noces une jeune personne , fille du Sieur Pigeon , qui

a tenu autrefois la poste des chevaux de Paris , rue Des-Poulies , proche Saint Germain de l'Auxerrois. 1708

Roselis a joué depuis sa retraite à la Cour , & chez Madame la Duchesse du Maine à Clagny. Roselis acheta une petite maison à Fontainebleau , où il est mort à la fin de 1710. ou au commencement de 1711.

HUGUES-FRANÇOIS BANIÉ, Sieur de FONPRÉ, a été un Acteur d'un si foible mérite , qu'il suffira de dire que , Fonpré débuta à Versailles le Mercredi 17 Mars 1688. par le rôle de *Stilicon* , mais sans succès : qu'il reparut à Paris le 15 Septembre 1701. dans la Tragédie d'*Andronic* , & la Comédie du *Florentin* , avec plus de bonheur , puisqu'il fut reçu dans la Troupe ; & qu'enfin il mourut la nuit du Mardi au Mercredi 21 Septembre 1707. entre une & deux heures après minuit. Fonpré avoit épousé Mademoiselle Clavel, qui a joué longtemps au Théâtre François ; nous en parlerons incessamment.

(N.) RAISIN, femme du Sieur DE Mademoiselle VILLIERS, étoit sœur des Sieurs Raisin. DE VILLIERS. Sous l'année 1664. à l'article des Petits-Comédiens de Monseigneur le Dauphin , nous avons parlé de la naissance & des premiers essais du talent de cette

1708.

Actrice. Nous ignorons les raisons qui empêcherent Mademoiselle DeVilliers de suivre son mari à Paris lorsqu'il y vint débiter avec le jeune Raïsin : l'on peut croire qu'elle trouva dans la Province des avantages qu'elle n'espéroit pas avoir à Paris ; le passage suivant peut aider à confirmer cette conjecture.

* Mercure
Galanr., Sep-
tembre 1685.
p. 323-326.

* On me mande de *Rouen* un petit prodige, dont je dois vous faire part. Mademoiselle De Villiers, femme d'un des Comédiens de Sa Majesté, à l'exemple de Mademoiselle Raïsin sa mere, qui avoit formé une Troupe de Petits-Comédiens, appellés *la Troupe de Monseigneur le Dauphin*, y en a établi une autre, à laquelle le Roy a permis de joindre le titre de *Comédiens de Monseigneur le Duc de Bourgogne*. Elle a choisi pour la composer huit enfans, avec un garçon & une fille qu'elle a ; & les a si bien concertés ensemble, qu'ils ont surpris & charmé toute la Ville, dans deux représentations que cette petite Troupe a déjà donné d'*Ariane*, sur le Théâtre des Comédiens de Monseigneur le Dauphin, qui sont toujours à Rouen. *La fille de Mademoiselle De Villiers*, qui est la plus vieille de la Troupe, quoiqu'elle n'ait encore que dix ans, a

» fait des merveilles dans le rôle d'Aria-
 » ne , qui est tout rempli de passion. 1708.
 » Son frere qui n'en a que huit , s'est
 » fait admirer en jouant *Thésée* ; & la
 » petite *Phédre* , âgée de sept ans , a été
 » extrêmement applaudie. On peut dire
 » que cet établissement est avantageux
 » au Public , puisque ce sont des élèves
 » que l'on forme pour son plaisir , com-
 » me il s'en est fait dans toutes les au-
 » tres professions. La plupart des bons
 » Comédiens , tant sérieux que comi-
 » que , comme Messieurs *Baron* , *Rai-*
 » *sin* & autres , qui sont dans la Troupe
 » de Sa Majesté , ont été élevé de cette
 » sorte , & on les a tirés de celle De
 » Monseigneur le Dauphin , pour les
 » faire venir à Paris , où vous sçavez
 » qu'ils se sont rendus parfaits. »

Quelques années après ce que nous
 venons de rapporter , Mademoiselle De
 Villiers vint à Paris , avec sa petite
 Troupe , & tenta de s'y établir : voici
 quel fut le succès de cette entreprise.

« En 1688. la D^{mo}iselle De Villiers, Mémoires
 » sœur des Sieurs Raisin , s'avisa de des Comé-
 » construire un Théâtre à Paris , & d'y diens Fran-
 » faire représenter des Comédies , par çois , contre
 » des enfans : sous le titre des *Petits-
 Comédiens. François.* Les Comédiens les Entrepre-
 neurs des
 Spectacles de
 la Foire.

» en portèrent leur plainte au Roy , &
1708. » ce Théâtre fut fermé. »

Mademoiselle De Villiers sollicita , & obtint de MONSEIGNEUR , le 26 Octobre 1691. un ordre « pour entrer en » partage , du jour qu'elle se présente- » roit à la Troupe du Roy. » Elle ap- porta cet ordre le Vendredi 9 Novem- bre suivant , & débuta le 22 du même mois dans la Tragédie de *Britannicus*. Il y a tout lieu de croire que cette Actrice ne fut point goûtée du Public , car elle quitta le Théâtre à la clôture de Pâques 1696. Mademoiselle De Villiers est morte en 1702. ou au plûpart au commence- ment de 1703.

Mademoiselle
G O D E -
F R O Y.

MARIE-ANNE DURIEU , femme de JEAN GODEFROY , Maître à Danser , étoit fille d'ANNE PITEL DE LONGCHAMP , & de MICHEL DURIEU , Huissier du Ca- binet de feu M. le Prince. Mademoiselle Godefroy débuta au Théâtre de Paris le 17 Décembre 1693. par *la Fille Ca- pitaine*, dans la Comédie du même nom : obtint le 28 Novembre 1698. un ordre de jouer en second , tous les rôles de Mademoiselle Durieu , sa mere. Morte le Mardi cinq Mars 1709. entre neuf & dix heures du matin. MONSEIGNEUR distribua sa part le 7 du même mois , &

le 8 il donna un ordre , portant : « Que
 » l'on payeroit au mari & aux enfans
 » de la défunte Demoiselle Godefroy ,
 » la somme de quatre mille livres , &
 » ce , en considération de la nombreuse
 » famille qu'elle laissoit , & des dettes
 » qu'elle avoit contractées pour le service
 » de la Comédie. »

1708.

Mademoiselle Godefroy étoit une médiocre Actrice ; elle jouoit les confidentes dans le Tragique , & les ridicules dans le Comique , comme *la Baronne* , dans *le Chevalier à la mode* , &c. & les rôles de femmes habillées en hommes , où elle réussissoit assez bien. Elle étoit grande & bienfaite ; on lui avoit donné le surnom de *Pierrot bon drille*.

ELISABETH CLAVEL , femme de HUGUES-FRANÇOIS BANIÉ , Sieur de FONPRÉ , obtint le 20 Mars 1695. un ordre pour jouer à l'essai pendant un an. Elle débuta le 15 May suivant , dans *Britannicus* ; Mademoiselle Clavel eut le 28 Novembre de la même année , un second ordre pour être reçue dans la Troupe du Roy. Troisième ordre du 3 May 1696. pour doubler les rôles de Mademoiselle Raisin. Mademoiselle Clavel épousa Fonpré au commencement de l'année 1704. Elle mourut le Dimanche 3 Décembre 1719. à quatre heures

Mademoiselle
FONPRÉ.

1708.

du matin , âgée d'environ quarante-cinq ans. Mademoiselle Fonpré étoit d'une grande timidité au Théâtre , & n'avoit guères plus de talent pour le Tragique que Mademoiselle Godefroi , & jouoit très-faiblement dans le noble comique.

SALLÉ.

JEAN - BAPTISTE - LOUIS - NICOLAS SALLÉ , étoit fils d'un Avocat de la Ville de Troyes en Champagne , si l'on s'en rapporte à l'Auteur des *Recherches sur les Théâtres de France* ; quoi qu'il en soit , Sallé dans sa première jeunesse crut se sentir du goût pour la retraite , & après avoir balancé quelque tems sur le choix de différens Ordres de Religieux , celui des Capucins lui parut mériter la préférence , & tout de suite il fut se présenter à un Gardien de cet Ordre , en lui offrant ses services à titre de frere lai. Sa proposition fut acceptée ; mais la vie dure qu'il étoit obligé de pratiquer , lui fit changer de résolution ; il quitta le Couvent , & revint chez lui , où il reprit ses leçons de musique , qu'il avoit déjà commencées.

Nous ignorons par quel hasard , & en quelle année Sallé devint Acteur chantant dans les Opéra de Provinces ; tout ce que nous sçavons de positif est , que cet Acteur jouoit en 1697. à l'Opera de Rouen , & qu'il remplissoit à ces Spec-

tacles les premiers rôles de basse-taille , avec un grand succès. L'année suivante, Sallé vint à Paris pour entrer dans la Troupe des Comédiens François , du Roy de Pologne , Auguste Second , Electeur de Saxe , que ce Prince faisoit venir à Varsovie. Sallé, pour essayer ses talens dans le genre qu'il entreprenoit , demanda & obtint un début au Théâtre François , où il parut le 23 Août 1698. dans la Tragédie de *Manlius* , & la petite Comédie du *Deuil* , où il plût beaucoup , mais comme son engagement ne pouvoit se rompre , il partit tout de suite pour Varsovie.

1708.

Après un séjour de près de trois années en Pologne , Sallé revint à Paris vers les Fêtes de Pâques 1701. & fit un nouveau début sur la Scene Françoisé au mois d'Août de la même année. Ce début fut si brillant , que M. Devizé , qui ne parloit presque plus des faits du Théâtre , ne pût s'empêcher de louer d'une façon marquée le nouveau débutant ; nous allons employer ses termes.

« Le Théâtre a perdu depuis peu , par la mort du Sieur De Villiers , un Acteur qui étoit universel. On vient d'en voir paroître un nouveau , qui ne l'est pas moins. Le nom de SALLÉ qu'il porte , va de plus en plus faire du

Mercure Galant , Août 1701. pages 279 & 280.

1708.

» bruit sur la Scene. Cet Acteur est en-
» core jeune ; on ne peut être plus fa-
» vorablement reçu du Public , qu'il l'a
» été. Il a plû si fort dans tous les rôles
» qu'il a joués , soit sérieux , soit comi-
» ques , qu'il s'est attiré les applaudisse-
» mens les plus éclatans. Tout Paris s'est
» empressé pour le voir jouer , sans que
» la chaleur incommode d'un Eté , aussi
» ardent que celui de cette année , ait
» empêché que la Sale de la Comédie
» ait été remplie d'autant de monde
» qu'elle en peut contenir. Cet Acteur
» joue fort naturellement , ce qui est
» fort rare , & c'est ce qui plaît le
» plus .»

Non seulement Salé étoit excellent dans l'emploi des Rois , & celui des Pay-
fans , mais il jonoit encore parfaitement
les rôles de gascons , d'yvrognes , de pe-
tits-mâtres , (mais dans un autre genre
que De Villiers , c'est-à-dire avec moins
de finesse) & même les amoureux du
haut comique. Il avoit la voix d'une
grande étendue , plus belle & plus nette
que celle de Thévenard si admirée de
son tems ; aussi nombre de Seigneurs ,
lorsqu'ils étoient à l'Opera les jours que
Sallé chantoit dans les Pièces à diver-
tissemens , quittoient ce Spectacle à sept
heures , pour aller à la Comédie Fran-

goise , entendre chanter cet Aëteur. 1708.

Sallé est mort au mois de Mars 1706. 1708.

âgé au plus de trente à trente-cinq ans. Il avoit épousé en Province une jolie personne, Aëtrice chantante, qui a joué quelque tems à Paris à l'Académie Royale de Musique, & qui passa ensuite au Théâtre François. Nous en parlerons à la suite de cette Histoire.

Les principaux faits sur les Aëteurs & Aëtrices dont nous venons de parler, nous ont été communiqués par Mademoiselle Desmares , & M. Grandval le pere.

Fin du Quatorzième Volume;



T A B L E

ALPHABÉTIQUE

*Des Pièces de Théâtre dont les Extraits
se trouvent dans ce Quatorzième Vo-
lume.*

- A** delphes , (Les) *ou* l'Ecole des Peres ,
Comédie en cinq Actes , & en vers ,
1705. de *Baron* , page 346.
- Agrippa , *ou* la mort d'Auguste , Tragédie ,
non imprimée , 1696. de *Riupeirous* , 21.
- Alceste , Tragédie , 1703. de *Chancel de la*
Grange , 319.
- Alcide , (La mort d') Tragédie , non im-
primée , 1704. de *Dancourt* , 340.
- Amasis , Tragédie , 1701. de *Chancel de la*
Grange , 226.
- Amour (L') Diable , Comédie en un Acte , &
en vers , avec un divertissement , 1708. de
Le Grand , 485.
- Andrienne , (L') Comédie en vers , & en
cinq Actes , 1703. de *Baron* , 312.
- Ariarathe , Tragédie , non imprimée 1699.
de *Saint Gilles* , 136.
- Arie & Pétus , Tragédie , 1702. de *Made-
moiselle Barbier* , & de l'*Abbé Pellegrin* , 258.
- Artus , (Madame) Comédie en cinq Actes , &
en vers , 1708. de *Dancourt* , 484.
- Athénaïs ,

DÉS P I È C E S. 553

- Athénais, Tragédie, 1699. de *Chancel de la Grange*, page 137.
- Atrée & Thyeste, Tragédie, 1707. de *Crébillon*, 426.
- Avanturier, (L') Comédie en cinq Actes, & en prose, non imprimée, 1696. de *Devixé*, 1.
- Bailly, (Le) Marquis, Comédie en un Acte, & en prose, avec un divertissement, non imprimée, 1703. d'un Auteur *Anonyme*, 300.
- Bal, (Le) ou le Bourgeois de Falaise, Comédie en un Acte, & en vers, avec un divertissement, 1696. de *Regnard*, 26.
- Bal (Le) d'Auteuil, Comédie en prose, en un Acte, avec un divertissement, 1702. de *Boindin*, 265.
- Barry, (L'Opérateur) Comédie en prose, en un Acte, avec un Prologue & un divertissement, 1702. de *Dancourt*, 268.
- Bourget, (Le) Comédie en prose, en un Acte, avec un divertissement, non imprimée, 1697. d'un Auteur *Anonyme*, 61.
- Capricieux, (Le) Comédie en cinq Actes, & en vers, 1700. de *Rouffean*, 181.
- César (Don) Ursin, Comédie en prose, & en cinq Actes, 1707. de *le Sage*, 440.
- Charivary, (Le) Comédie en prose, en un Acte, avec un divertissement, 1697. de *Dancourt*, 69.
- Colin-Maillard, Comédie en un Acte, & en prose, avec un divertissement, 1701. de *Dancourt*, 225.
- Corésus & Callirhoé, Tragédie, 1703. de *La Fosse*, 315.
- Cornélie, mere des Gracques, Tragédie, 1703. de *Mademoiselle Barbier*, & l'*Abbé Pellegrin*, 293.

- Colroës , Tragédie , de *Rotrou* , corrigée & mise au Théâtre , 1704. par *Duffé de Valentiné* , page 342.
- Cousines , (Les) Comédie en trois Actes , & en prose , avec trois divertissemens , précédée , d'un Prologue aussi en prose , 1700. de *Dancourt* , 179.
- Crispin Rival de son Maître , Comédie en un Acte , & en prose , 1707. de *Le Sage* , 440.
- Curieux (Les) de Compiègne , Comédie en un Acte , & en prose , avec un divertissement , 1698. de *Dancourt* , 103.
- Cyrus , Tragédie , 1706. de *Danchet* , 411.
- Danaë , ou Jupiter Crispin , Comédie en un Acte , & en vers libres , précédée d'un Prologue aussi en vers libres , 1707. de *La Font* , 447.
- Démocrite , Comédie en cinq Actes , & en vers , 1700. de *Regnard* , 164.
- Diable (Le) Boiteux , Comédie en un Acte , & en prose , avec un divertissement , précédée d'un Prologue , aussi en prose , 1707. de *Dancourt* , 451.
- Diable (Le) Boiteux , second Chapitre , Comédie en prose , en deux Actes , avec un divertissement , précédée d'un Prologue aussi en prose , 1707. de *Dancourt* , 452.
- Distrait , (Le) Comédie en cinq Actes , & en vers , 1697. de *Regnard* , 71.
- Eaux (Les) de Bourbon , Comédie en un Acte , & en prose , avec un divertissement , 1696. de *Dancourt* , 29.
- Electre , Tragédie , 1708. de *Crébillon* , 491.
- Empiriques , (Les) Comédie en trois & en prose , 1697. de l'*Abbé Brueys* , 62.
- Enfant (L') gâté , Comédie en un Acte , non imprimée , 1697. d'un Auteur *Anonyme* , 68.

DES PIÈCES. 555

- Enfans (Les) de Paris , Comédie en cinq Actes , & en vers libres , jouée pour la première fois sous ce titre , 1704. de *Dancourt*, page 338. Voyez *la Famille à la mode*.
- Entêtement (L') ridicule , Comédie en un Acte , non imprimée 1699. d'un Auteur *Anonyme*, 134.
- Esope à la Cour , Comédie en cinq Actes , & en vers , 1701. de *Boursault*, 288.
- Esprit (L') de contradiction , Comédie en un Acte , & en prose , 1700. de *Du Fresny*, 175.
- Famille (La) à la mode , Comédie en cinq Actes , & en vers libres 1699. de *Dancourt*, page 157. Voyez *les Enfans de Paris*.
- Fées , (Les) Comédie en prose , en trois Actes , avec trois intermèdes , précédée d'un Prologue en vers libres , avec un divertissement , 1659. de *Dancourt*, 134.
- Femme , (La) Fille , & Veuve , Comédie en un Acte , & en vers , de 1707. *Le Grand*, 443.
- Fête (La) de Village , Comédie en trois Actes , & en Prose , avec un divertissement , 1700. de *Dancourt*, 172.
- Fille (La) Médecin , Comédie en un Acte & en prose , non imprimée , 1697. d'un Auteur *Anonyme*, 57.
- Flateur , (Le) Comédie en cinq Actes , & en prose , 1696 de *Rouffau*, 31.
- Foire (La) Saint Germain , Comédie en un Acte , & en prose , avec un divertissement , 1696. de *Dancourt*, 11.
- Folies (Les) amoureuses , Comédie en trois Actes , & en vers , précédée d'un Prologue en vers libres , & suivie d'un divertissement intitulé : *Le mariage de la Folie* , 1704. de *Reynard*, 321.
- Frontin , Gouverneur du Château de Vertigili-

- linguen, *Comédie en un Acte non imprimée,
1703. d'un Auteur *Anonyme*, page 311.
- Gabinie, Tragédie Chrétienne, 1699. de
l'*Abbé Brueys*, 118.
- Galant (Le) Jardinier, Comédie en un Acte,
& en prose, avec un divertissement, 1704.
de *Dancourt*, 341.
- Gascons, (Les trois) Comédie en un Acte, &
en prose, avec un divertissement, 1701. de
Boindin, 219.
- Honneur, (Le Point d') Comédie en cinq
Actes, & en prose, 1702. de *Le Sage*, 250.
- Honnête-Homme, (Le Faux) Comédie en
trois Actes & en prose, 1703. de *Du Fres-
ny*, 300.
- Hypermnestre, Tragédie, 1704. de *Rinpei-
rous*, 323.
- Jaloux (Le) honteux, Comédie en cinq Actes,
& en prose, 1708. de *Du Fresny*, 480.
- Idoménée, Tragédie, 1705. de *Crébillon*, 407.
- Instinct, (Le faux) Comédie en trois Actes,
& en prose, avec des chansons, 1707. de
Du Fresny, 450.
- Joueur, (Le) Comédie en cinq Actes, & en
vers, 1696. de *Regnard*, 36.
- Joueur, (Le Chevalier) Comédie en cinq Ac-
tes, & en prose, avec un Prologue, 1697.
de *Du Fresny*, 51.
- Légataire (Le) Universel, Comédie en cinq
Actes, & en prose, 1708. de *Regnard*, 467.
- Légataire, (La Critique du) Comédie en un
Acte, & en prose, 1708. de *Regnard*, 479.
- Lot (Le Gros) de Marseille, Comédie en un
Acte, non imprimée, 1700. d'un Auteur
Anonyme, 178.
- Lotterie, (La) Comédie en un Acte, & en
prose, 1697. de *Dancourt*, 67.

DES PIÈCES. 557

- Lourdaut, (Le) Comédie en un Acte , non imprimée , 1697. de *De Brie* , page 57.
- Malade (La) sans maladie , Comédie en cinq Actes , & en prose , 1699. de *Du Fresnoy* , 147.
- Manlius Capitolinus , Tragédie , 1698. de *La Fosse* , 89.
- Maréchal (Le) Médecin , ou les Houffards , ou le Médecin de Mante , Comédie en un Acte , & en prose , 1696. d'un Auteur Anonyme , 25.
- Mari (Le) retrouvé , Comédie en un Acte , avec un divertissement , 1698. de *Dancourt* , 105.
- Marquis (Le) de l'industrie , Comédie en cinq Actes , non imprimée , 1698. d'un Auteur Anonyme , 102.
- Marquise (La) imaginaire , Comédie en un Acte , non imprimée , 1699. d'un Auteur Anonyme , 133.
- Matrone (La) d'Ephèse , Comédie en un Acte , en prose , 1702. de *La Motte* , 166.
- Médecin (Le) de Village , Comédie en un Acte , non imprimée , 1704. d'un Auteur Anonyme , 338.
- Méléagre , Tragédie , 1699. de *Chancel de la Grange* , 116.
- Ménechmes , (Les) ou les Jumeaux , Comédie en cinq Actes , & en vers , précédée d'un Prologue en vers libres , 1705. de *Reynard* , 374.
- Montézume , Tragédie , 1702. de *Ferrier* , 252.
- Moulin (Le) de Javelle , Comédie en un Acte , & en prose , avec un divertissement , 1696. de *Dancourt* , 27.
- Mustapha & Zéangir , Tragédie , 1705. de *Belin* , 348.
- Myrtir & Mélicerte , Pastorale-Héroïque , en vers libres , & en trois Actes , avec trois

Intermèdes , précédée d'un Prologue aussi en vers libres, 1699. de <i>Guérin le fils</i> ,	p. 108.
Néron, (<i>La mort de</i>) Tragédie , 1703. de <i>Pé- chantrès</i> ,	297.
Noce (<i>La</i>) interrompue , Comédie en un Acte, & en prose, 1699. de <i>Du Fresny</i> ,	132.
Oreste & Pylade. Tragédie , 1697. de <i>Chancel de la Grange</i> ,	82.
Othon, (<i>La mort d'</i>) Tragédie non imprimée, 1699. de <i>Belin</i> ,	107.
Paix, (<i>Réjouissance pour la</i>) 1698.	86.
Patelin, (<i>L'Avocat</i>) Comédie en trois Actes, & en prose, 1706. de l' <i>Abbé Brueys</i> ,	414.
Petit-Maître (<i>Le</i>) de Campagne, ou le Vicomte de Génicourt , Comédie en un Acte , & en prose, 1701. d'un Auteur <i>Anonyme</i> ,	220.
Polydore , Tragédie , 1705. de l' <i>Abbé Pelle- grin</i> , sous le nom du <i>Chevalier Pellegrin</i> ,	369.
Polymnestor, Tragédie, non imprimée, 1696. de l' <i>Abbé Genêt</i> ,	35.
Polyxene , Tragédie , 1696. de <i>La Fosse</i> ,	13.
Port (<i>Le</i>) de Mer , Comédie en un Acte , & en prose , avec un divertissement , 1704. de <i>Boindin</i> ,	336.
Provençale, (<i>La</i>) Comédie en un Acte, non imprimée, 1705. d'un Auteur <i>Anonyme</i> ,	368.
Psyché , (<i>La</i>) de Village , Comédie en qua- tre Actes , & en prose , avec un Prologue & des Intermèdes , non imprimée , 1705. de <i>Guérin le fils</i> ,	366.
Retour (<i>Le</i>) des Officiers , Comédie en un Acte , en prose , avec un divertissement , 1697. de <i>Dancourt</i> ,	70.
Retour (<i>Le</i>) imprévu , Comédie en un Acte, & en prose , 1700. de <i>Regnard</i> ,	171.
Saül , Tragédie tirée l'Ecriture Sainte , 1705. de l' <i>Abbé Nadal</i> ,	361.

DES PIÈCES. 559

Scipion l'Africain, Tragédie, 1697. de <i>Pradon</i> ,	page 46.
Sœurs (Les) Rivaies, en un Acte, non imprimée, 1696. d'un Auteur <i>Anonyme</i> ,	29.
Thésée, Tragédie, 1700. de <i>La Fosse</i> ,	158.
Tomyris, Tragédie, 1706. de l' <i>Abbé Pellegrin</i> , sous le nom de <i>Mademoiselle Barbier</i> ,	420.
Trahison (La) punie, Comédie en cinq Actes, & en vers, 1707. de <i>Dancourt</i> ,	454.
Tyndarides, (Les) Tragédie, 1707. de <i>Dancourt</i> ,	455.
Vacances, (Les) Comédie en prose, & en un Acte, avec un divertissement, 1696. de <i>Dancourt</i> ,	30.
Veuvage, (Le double) Comédie en trois Actes, en prose, avec un Prologue aussi en prose, & des divertissemens, 1702. de <i>Du Fresnoy</i> ,	254.
Veuve, (La) Comédie en un Acte, & en prose, non imprimée, 1699. de <i>Champmeslé</i> ,	131.
Vicillard (Le) couru, ou les différens caracteres des Femmes, Comédie en cinq Actes, & en prose, non imprimée, 1696. de <i>Drevizé</i> ,	22.
Vononez, Tragédie non imprimée, 1701. de <i>Belin</i> ,	218.
Ulysse, (La mort d') Tragédie, 1706. de l' <i>Abbé Pellegrin</i> , sous le nom du <i>Chevalier Pellegriin</i> ,	422.

*Fin de la Table des Pièces de Théâtre ;
contenues dans ce Volume.*

AUTEURS

Dont on trouvera la Vie & le Catalogue des Ouvrages dans ce Quatorzième Volume.

- B**ELIN , (N....) de Marseille , page 358.
BRIE , (N.... de) de Paris , mort vers 1715.
ou 1716. 58.
BRUEYS , (David-Augustin) né à Aix en
1640. mort à Montpellier le 25. Novem-
bre 1723. âgé de 83 à 84 ans , 123.
FOSSE , (Antoine de La) Sieur d'Aubigny , né
à Paris vers l'an 1653. mort dans la même
Ville le 2 Novembre 1708. âgé de 55 ans, 95.
GILLES , (N..... L'Enfant de Saint) mort à
Paris en Septembre 1745. âgé de 82 ou 83.
ans , 136.
GUÉRIN , (Nicolas-Armand-Martial) né à
Paris en 1678. mort vers la fin de 1707. ou
au commencement de 1708. 366.
PÉCHANTRÉS , (N....) né à Toulouse vers
l'an 1639. mort à Paris en Février ou Mars
1709. âgé d'environ 70 ans , 298.
REGNARD , (Jean-François) né Paris en 1655.
mort en son Château de Grillon le Jeudi
5 Septembre 1710. âgé de 54 ans , 379.
RIUPEIROUS , (Théodore) né à Montau-
ban le 4. Mars 1664. mort à Paris , vers le
mois de Juillet 1706. 330.
ROUSSEAU , (Jean-Baptiste) né à Paris en
1669. mort à Bruxelles le 17 Mars 1741.
âgé de 72 ans , 191.

Fin de la Table des Auteurs.

ACTEURS ET ACTRICES

*Dont il est parlé dans ce Quatorzième
Volume.*

BEAUVAL, (Jean Pitel Sieur de) Comédien de la Troupe du Palais Royal en 1670. passa dans celle de l'Hôtel de Bourgogne en 1673. conservé à la réunion en 1680. Retiré du Théâtre à Pâques en 1704. mort le 29 Décembre 1709. page 334.

BEAUVAL, (Jeanne - Olivier Bourguignon , femme de Jean Pitel , Sieur de) née en Hollande vers l'an 1647. Comédienne dans la Troupe du Palais Royal en 1670. passa dans celle de l'Hôtel de Bourgogne en 1673. conservée à la réunion en 1680. retiré à Pâques 1704. morte le Lundi 20 Mars 1710. âgée d'environ 73 ans, 327.

CHAMPESLÉ, (Charles Chevillet Sieur de) Auteur & Acteur, né à Paris, Comédien du Marais en 1668. ou au commencement de 1669. à l'Hôtel de Bourgogne en 1670. passa au Théâtre de Guénégaud en 1679. conservé à la réunion en 1680. mort le Lundi 22 Août 1701. 323.

CHAMPESLÉ, (Marie Desmares , femme de Charles Chevillet , Sieur de) née à Rouen en 1641. Comédienne du Théâtre du Marais en 1668. ou au commencement de 1669. passa à celui de Guénégaud à Pâques 1679. conservée à la réunion en 1680. morte le Jeudi 15 Mai 1698. âgée de 57 ans, 312.

COMTE, (Jean Guyot Le) Comédien en 1680.
retiré le 2 Mars 1704. mort le 8 Février
1707. page 540.

DURIEU, (Anne Pitel, femme de Michel)
née en 1651. Comédienne en 1685. retirée
à Pâques 1700. morte au mois de Janvier
1737. âgée de 86 ans, 541.

FONPRÉ, (Hugues Banié, Sieur de) Comé-
dien déburant le Mercredi 17 Mars 1688.
& pour la seconde fois le 15 Septembre
1701. mort la nuit du Mardi au Mercredi
21 Septembre 1707. 543.

FONPRÉ, (Elisabeth Clavel, femme de Hu-
gues Banié, Sieur de) Comédienne débu-
tante le 15 May 1695. morte le Dimanche
3 Décembre 1719. âgée d'environ quarante-
cinq ans, 547.

GODIFROY, (Marie-Anne Durieu, femme
de Jean) Comédienne débutante le 17 Dé-
cembre 1693. morte le Mardi 5 Mars
1709. 546.

RAISIN, (Françoise Pitel, femme de Jean-
Baptiste) née en 1661. ou 1662. Comé-
dienne de l'Hôtel de Bourgogne en 1679.
conservée à la réunion en 1680. retirée du
Théâtre à Pâques 1721. morte le 30 Sep-
tembre 1721. âgée de 60 ans, 536.

ROSELIS, (Barthelemi Gourlin, Sieur de)
Comédien débutant, le 30 Mars 1688. re-
tirée du Théâtre en Octobre 1701. mort à
la fin de 1710. ou au commencement de
1711. 542.

SALLÉ, (Jean-Baptiste-Louis-Nicolas) né à
Troyes en Champagne, Comédien débu-
tant le 23 Août 1698. & pour la seconde
fois en Août 1701. mort en Mars 1706. âgé
de 34 à 35 ans, 548.

DES ACTEURS, &c. 563

VILLIERS, (Jean de) Comédien de l'Hôtel
de Bourgogne, en 1679. conservé à la réu-
nion en 1680. mort le Jeudi 14 Juillet
1701. page 538.

VILLIERS, (N.... Raisin, femme de Jean de)
Comédienne débutante le 22 Novembre
1691. retirée à Pâques 1696. morte en
1702 ou 1703. 543.

Fin de la Table des Auteurs & Actrices.



T A B L E CHRONOLOGIQUE

*Des Poëmes Dramatiques qui ont paru
depuis le commencement de l'année
1696. jusqu'à la fin de l'année 1708.*

1696.

L'Avanturier, Comédie en cinq Actes, &
en prose, non imprimée, de *Devixé*,
(Lundi 2 Janvier.)

La Foire Saint Germain, Comédie en prose,
en un Acte, avec un divertissement, de
Dancourt, (Jeudi 19 Janvier.)

Polyxene, Tragédie, de *La Fosse*, (Vendredi
3 Février.)

Agrippa , ou la Mort d'Auguste , Tragédie , non imprimée , de *Rinperous* , (Lundi 19 Mars.)

Le Vieillard couru , ou les différends caracteres des Femmes , Comédie en cinq Actes , & en prose , non imprimée , de *Devizé* , (Samedi 24 Mars.)

Le Maréchal Médecin , ou les Houffarts , ou le Médecin de Mante , Comédie en un Acte , en prose , non imprimée , d'un Auteur *Anonyme* , (Samedi 12 May.)

Le Bal , Comédie en un Acte , en vers , avec un divertissement , de *Regnard* , (Jeudi 14 Juin.)

Le Moulin de Javelle , Comédie en prose , en un Acte , avec un divertissement , de *Mischault* , accommodée au Théâtre , par *Dancourt* , (Samedi 7 Juillet.)

Les Sœurs Rivales , Comédie en un Acte , non imprimée , d'un Auteur *Anonyme* , (Jeudi 26 Juillet.)

Les Eaux de Bourbon , Comédie en prose , en un Acte , avec un divertissement , de *Dancourt* , (Jeudi 4 Octobre.)

Les Vacances , Comédie en prose , en un Acte , avec un divertissement , de *Dancourt* , (Mercredi 31 Octobre.)

Le Flateur , Comédie en prose , & en cinq Actes , de *Rousseau* , (Samedi 24 Novembre.)

Polymnestor , Tragédie , non imprimée , de l'Abbé *Genest* , (Mercredi 12 Décembre.)

Le Joueur , Comédie en vers , & en cinq Actes , de *Regnard* , (Mercredi 19 Décembre.)

1697.

Scipion l'Africain , Tragédie , de *Pradon* , (Vendredi 22 Février.)

CHRONOLOGIQUE. 565

- Le Chevalier Joüeur , Comédie en prose , en cinq Actes , avec un Prologue , de *Du Fresnoy* , (Mercredi 27 Février.)
- La Fille Médecin , Comédie en un Acte , en prose , non imprimée , d'un Auteur *Anonyme* , (Samedi 9 Mars.)
- Le Lourdaud , Comédie en un Acte , non imprimée , de *De Brie* , (Mercredi 8 May.)
- Le Bourger , Comédie en un Acte , & en prose , avec un divertissement , non imprimée , d'un Auteur *Anonyme* , (Jeudi 23 Mai.)
- Les Empiriques , Comédie en trois Actes , en prose , de l'*Abbé Brueys* , (Mardi 4 Juin.)
- La Loterie , Comédie en un Acte , en prose , de *Dancourt* , (Mardi 10 Juillet.)
- L'Enfant gâté , Comédie en un Acte , non imprimée , d'un Auteur *Anonyme* , (Vendredi 23 Août.)
- Le Charivari , Comédie en un Acte , & en prose , avec un divertissement , de *Dancourt* , (Jeudi 19 Septembre.)
- Le Retour des Officiers , Comédie en un Acte , & en prose , avec un divertissement , de *Dancourt* , (Samedi 19 Octobre.)
- Le Distrait , Comédie en cinq Actes , & en vers , de *Regnard* . (Lundi 2 Décembre.)
- Oreste & Pylade , Tragédie , de *Chancel de la Grange* , (Mercredi 11 Décembre.)

1698.

- Réjouissances pour *la Paix* , conclue à *Riswick* , & publiée à Paris , (8 Janvier.)
- Manlius Capitolinus , Tragédie , de *La Fosse* , (Samedi 18 Janvier.)
- Le Marquis de l'Industrie , Comédie en cinq Actes , non imprimée , d'un Auteur *Anonyme* , (Samedi 5 Janvier.)

Les Curieux de Compiègne , Comédie en un Acte , en prose , avec un divertissement , de *Dancourt* , (Samedi 4 Octobre.)

Le Mari retrouvé , Comédie en un Acte , & en prose , avec un divertissement , de *Dancourt* , (Mercredi 29 Octobre.)

1699.

La mort d'Othon , Tragédie , non imprimée , de *Belin* , (Lundi 5 Janvier.)

Myrtil & Mécicerte , Pastorale-Héroïque , en vers libres , & en trois Actes , avec trois Intermèdes , précédée d'un Prologue aussi en vers libres , de *Guérin le fils* , (Samedi 10 Janvier.)

Méléagre , Tragédie , de *Chancel de la Grange* , (Mercredi 28 Janvier.)

Gabinie , Tragédie Chrétienne , de l'*Abbé Brueys* , (Samedi 14 Mars.)

La Veuve , Comédie en prose , & en un Acte , non imprimée , de *Champmeslé* , (Jeudi 30 Juillet)

La Noce interrompue , Comédie en prose , & en un Acte , de *Du Fresny* , (Mercredi 19 Août.)

La Marquise imaginaire , Comédie en un Acte , non imprimée , d'un Auteur *Anonyme* , (Mercredi 23 Septembre.)

L'Entêtement ridicule , Comédie en un Acte , non imprimée , d'un Auteur *Anonyme* , (Jeudi 15 Octobre.)

Les Fées , Comédie en prose , & en trois Actes , avec trois Intermèdes , précédée d'un Prologue en vers libres , avec un divertissement , de *Dancourt* , (Jeudi 29 Octobre.)

Ariarathe , Tragédie , non imprimée , de *Saint Gilles* , (Vendredi 30 Octobre.)

CHRONOLOGIQUE. 567

Athénais, Tragédie, de *Chancel de la Grange*,
(Vendredi 20 Novembre.)

La Malade sans Maladie, Comédie en prose,
& en cinq Actes, de *Du Fresny*, (Vendredi
27 Novembre.)

La Famille à la mode, Comédie en vers libres,
& en cinq Actes, de *Dancourt*, (Vendredi
18 Décembre.) *Voyez ci-dessous* les Enfans
de Paris 1704.

1700.

Thésée, Tragédie, de *La Fosse*, (Mardi 5
Janvier.)

Démocrite, Comédie en vers, & en cinq Ac-
tes, de *Regnard*, (Mardi 12 Janvier.)

Le retour imprévu, Comédie en prose, & en
un Acte, de *Regnard*, (Jeudi 11 Février.)

La Fête de Village, Comédie en prose, en
trois Actes, avec un divertissement, de
Dancourt, (Mardi 13 Juillet.)

L'Esprit de contradiction, Comédie en prose,
& en un Acte, de *Du Fresny*, (Vendredi 29
Août.)

Le Gros Lot de Marseille, Comédie en un
Acte, non imprimée, d'un Auteur *Ano-
nyme*, (Jeudi 23 Septembre.)

Les trois Cousines, Comédie en trois Actes,
en prose, avec trois divertissemens, précédé
d'un Prologue aussi en prose, de *Dan-
court*, (Dimanche 17 Octobre.)

Le Capricieux, Comédie en vers, & en cinq
Actes, de *Roussseau*, (Vendredi 17 Décembre.)

1701.

Vononez, Tragédie, non imprimée, de *Bélin*,
(Vendredi 7 Janvier.)

*Interruption des Spectacles, à l'occasion du Jubilé
universel, depuis le Samedi 14 May, jus-
qu'au Dimanche 29 du même mois.*

Les trois Gascons, Comédie en prose, en un Acte, avec un divertissement, de *Boindin*, (Samedi 4 Juin.)

Interruption à l'occasion de la mort de MONSIEUR Frere unique du Roy, depuis le 9 Juin, jusqu'au 29 du même mois.

Le Petit-Maitre de Campagne, ou le Vicomte de Génicourt, Comédie en prose, en un Acte, d'un Auteur *Anonyme*, (Mardi 26 Juillet.)

Colin Maillard, Comédie en prose, en un Acte, avec un divertissement, de *Dancourt*, (Vendredi 28 Octobre.)

Amasis, Tragédie, de *Chancel de la Grange*, (Mardi 13 Décembre.)

Esope à la Cour, Comédie en vers, en cinq Actes, de *Boursault*, (Vendredi 16 Décembre.)

1702.

Le Point d'Honneur, Comédie en prose, en cinq Actes, de *Le Sage*, (Vendredi 3 Février.)

Montézume, Tragédie, non imprimée, de *Ferrier*, (Mardi 14 Février.)

Le double Veuvage, Comédie en prose, en trois Actes, avec un Prologue aussi en prose, & des divertissemens, de *Du Fresny*, (Mercredi 8 Mars.)

Arrie & Pétus, Tragédie, de *Mademoiselle Barbier*, & de l'*Abbé Pellegrin*, (Samedi 3 Juin.)

Le Bal d'Auteüil, Comédie en prose, & en un Acte, avec un divertissement, de *Boindin*, (Mardi 22 Août.)

La Matrone d'Ephèse, Comédie en prose, & en un Acte, de *La Motte*, (Samedi 23 Septembre.)

L'Opérateur Barry, Comédie en prose, & en

un

CHRONOLOGIQUE, 569

un Acte, avec un divertissement, de *Dancourt*, (Mercredi 11 Octobre.)

1703.

Cornélie, Mere des Gracques, Tragédie, de *Mademoiselle Barbier*, & de l'*Abbé Pellegrin*, (Vendredi 5 Janvier.)

La Mort de Néron, Tragédie, de *Péchantrés*, (Mercredi 21 Février.)

Le faux Honnête-Homme, Comédie en prose, & en trois Actes, de *Du Fresnoy*, (Samedi 24 Février.)

Le Bailly Marquis, Comédie en prose, en un Acte, avec un divertissement, d'un Auteur *Anonyme*, (Samedi 24 Février.)

Psyché, Tragédie-Ballet, de *Molière*, remise au Théâtre, (Vendredi premier Juin.)

L'Inconnu, Comédie de *Corneille* de l'Isle, remise au Théâtre, avec un nouveau Prologue, & de nouveaux divertissemens, de *Dancourt*, (Mardi 21 Août.)

Frontin, Gouverneur du Château de *Vertigili* linguen, Comédie en un Acte, non imprimée; d'un Auteur *Anonyme*, (Jeudi 11 Octobre.)

L'Andrienne, (Comédie en vers, & en cinq Actes, de *Baron*, (Vendredi 16 Novembre.)

Coréus & Callirhoé, Tragédie, de *La Fosse*, (Vendredi 7 Décembre.)

Alceste, Tragédie, de *Chancel de la Grange*, (Mercredi 19 Décembre.)

1704.

Les Folies Amoureuses, Comédie en vers, & en trois Actes, précédée d'un Prologue en vers libres, & suivie d'un divertissement intitulé: *Le Mariage de la Folie*, aussi en vers libres, de *Regnard*, (Mardi 15 Janvier.)

Hypermaestre, Tragédie, de *Riupierous*, (Mardi premier Avril.)

Tome XIV.

B b b.

Le Port de Mer, Comédie en prose, & en un Acte, avec un divertissement, de *Boin-din*, (Jeudi 29 Mai.)

Le Bourgeois Gentil-Homme, avec tous ses agrémens, remis au Théâtre, & donné gratis, pour l'heureuse naissance de M. le Duc de Bretagne, (Vendredi 27 Juin.)

Le Médecin de Village, Comédie en un Acte, non imprimée, d'un Auteur *Anonyme*, (Mercredi 24 Septembre.)

Les Enfans de Paris, Comédie en vers libres, & en cinq Actes, de *Dancourt*, (Vendredi 3 Octobre.) C'est la même que la *Famille à la mode*, Comédie qui avoit paru le Vendredi 16 Décembre 1699.

La mort d'Alcide, Tragédie, non imprimée, de *Dancourt*, (Vendredi 17 Octobre.)

Le Galant Jardinier, Comédie en prose, en un Acte, avec un divertissement, de *Dancourt*, (Mercredi 22 Octobre.)

Cosroës, Tragédie de *Rotrou*, corrigée & mise au Théâtre, par d'*Uffé de Valentiné*, (Jeudi 10 Novembre.)

1705.

Les Adelphes, Comédie en vers, & en cinq Actes, de *Baron*, (Samedi 3 Janvier.)

Mustapha & Zéangir, Tragédie, de *Belin*, (Mardi 20 Janvier.)

Saül, Tragédie, tirée de l'Ecriture Sainte, de l'*Abbé Nadal*, (Vendredi 27 Février.)

La Psyché de Village, Comédie en prose, en quatre Actes, avec un Prologue, & des Intermèdes, non imprimée, de *Guérin le fils*, (Vendredi 29 Mai.)

La Provençale, Comédie en un Acte, non imprimée, d'un Auteur *Anonyme*, (Samedi 17 Octobre.)

CHRONOLOGIQUE. 571

Polydore, Tragédie, de l'*Abbé Pellegrin*, sous le nom de son frere (Vendredi 6 Novembre.)

Les Ménechmes, ou les Jumeaux, Comédie en vers, en cinq Actes, avec un Prologue en vers libres, de *Regnard*, (Vendredi 4 Décembre.)

Idoménée, Tragédie, de *Crébillon*, (Mardi 29 Décembre.)

1706.

Cyrus, Tragédie, de *Dancbet*, (Mardi 23 Février.)

L'Avocat Patelin, Comédie en prose, en trois Actes, de l'*Abbé Brueys*, (Vendredi 4 Juin.)

Tomyris, Tragédie, de l'*Abbé Pellegrin*, sous le nom de *Maisemoiselle Barbier*, (Mardi 23 Novembre.)

La Mort d'Ulysse, Tragédie, de l'*Abbé Pellegrin*, sous le nom du *Chevalier Pellegrin*, (Mardi 29 Décembre.)

1707.

Atrée & Thyeste, Tragédie, de *Crébillon*, (Lundi 14 Mars.)

D. César Ursin, Comédie en prose, en cinq Actes, de *Le Sage*, (Mardi 15 Mars.)

Crispin Rival de son Maître, Comédie en prose, en un Acte, de *Le Sage*, (Mardi 15 Mars.)

La Femme, Fille & Veuve, Comédie en vers, en un Acte, de *Le Grand*, (Jeudi 26 Mai.)

Danaé, ou *Jupiter Crispin*, Comédie en vers libres, en un Acte, précédée d'un Prologue aussi en vers libres, de *La Font*, (Lundi 4 Juillet.)

Le faux Instinct, Comédie en trois Actes, en prose, de *Du Fresnoy*, (Mardi 2 Août.)

Le Diable boiteux, Comédie en prose, en un Acte, avec un divertissement, précédée d'un Prologue aussi en prose, de *Dancourt*, (Samedi 8 Octobre.)

Bbb ij

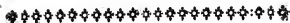
572 T A B L E , &c.

- Le second Chapitre du Diable boiteux , Comédie en prose , en deux Actes , avec un divertissement , précédée d'un Prologue , aussi en prose, de *Dancourt*, (Jeudi 20 Octobre.)
 La Trahison punie , Comédie en vers , en cinq Actes, de *Dancourt*, (Lundi 28 Novembre.)
 Les Tyndarides , Tragédie , de *Danchet* , (Jeudi 16 Décembre.)

1708.

- Le Légataire universel , Comédie en cinq Actes, & en vers , de *Regnard*, (Lundi 9 Janvier.)
 La Critique du Légataire universel , Comédie en un Acte, & en prose, de *Regnard*, (Jeudi 19 Février.)
 Le Jaloux honteux , Comédie en cinq Actes, & en prose, de *Du Fresnoy*, (Mardi 6 Mars.)
 Madame Artus, Comédie en cinq Actes , & en vers, de *Dancourt*, (Mardi 8 Mai.)
 L'Amour Diable , Comédie en un Acte , & en vers, avec un divertissement , de *Le Grand* , (Samedi 30 Juin.)
 Electre , Tragédie, de *Crébillon*, (Vendredi 14 Décembre.)

Fin de la Table Chronologique.



A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, *Le Quatorzième Volume de l'Histoire du Théâtre François*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris ce 20. Novembre 1748.

Signé , B O N A M Y.

PRIVILEGE GÉNÉRAL DU ROY.

L OUIS PAR LA GRACE DE DIEU , ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : nos Aimés & feaux Confeillers , les Gens tenans nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hotel , Grand Confeil , Prevôt de Paris , Baillifs , Sénéchaux , leurs Lieutenans Civils , & autres nos jufticiers qu'il appartiendra, SALUT, Notre bien-aimé , PIERRE-GILLES L'E MERCIER , Imprimeur-Libraire à Paris , ancien Adjoint de la Communauté , Nous a fait expofer qu'il defireroit imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre , *Examens particuliers pour tous les jours de l'année ; Histoire du Théâtre François ; Cours de Chirurgie , dédié aux Ecoles de Medecine , par M. Col de Vélars* , s'il nous plaifoit de lui accorder nos Lettres de Privilèges pour ce néceffaires. A CES CAUSES , voulant favorablement traiter l'Expoſant , Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes , d'imprimer lefdits Ouvrages en un ou plufieurs Volumes , & autant de fois que bon lui ſemblera , & de les vendre , & faire vendre & débiter par tout notre Royaume , pendant le temps de douze années confécutives , à compter du jour de la date des Préſentes. Faisons déſen-tes toutes ſortes de perſonnes , de quelque qualité & conditions qu'elles ſoient , d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : comme auſſi à tous Libraires & Imprimeurs , & autres , d'imprimer faire imprimer ; vendre , faire vendre , débiter ni contrefaire leſdits Ouvrages , ni d'en faire aucuns extraits , ſous quel que prétexte que ce ſoit , d'augmentation , correction , changement ou autres , ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant , ou de ceux qui auront droit de lui , à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits , & de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans , dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris , & l'autre tiers audit Expoſant , ou à celui qui aura droit de lui , & de tous dépens , dommages & intérêts ; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris , dans trois mois de la date d'icelles , que l'impreſ-

Son desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée attachée pour modèle sous le contre-seel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie: & notamment à celui du 10. Avril 1725. Avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou imprimés qui auront servis de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur D'AGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque Publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur D'AGUESSEAU, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Présentes: DU CONTENU DESQUELLES vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons qu'à la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires: foi soit ajoutée comme à l'Original: COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le trentième jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent quarante-cinq, & de notre Règne le trentième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 441. fol. 381. conformément au Règlement du 28. Février 1723. A Paris le 25. May 1745.

Signé, VINCENT, Syndic.

De l'Imprimerie de P. G. LE MERCIER.

627604



